SOUVENIRS LITTÉRAIRES

TREIZIÈME PARTIE (1).

XXV. — LUI ET ELLE.

Je n'ai vu Alfred de Musset que deux fois. De tous les hommes célèbres dont j'ai été le contemporain, c'est celui que j'aurais le plus aimé à connaître; mais le hasard ne nous mit pas en rapport et je n'eus avec lui que deux contacts qui sont restés présens à ma mémoire. La première fois que je l'aperçus, c'était dans une réunion provoquée en son honneur dans une maison où le monde officiel, les artistes et les écrivains se rencontraient. Alfred de Musset y était patronné, si je ne me trompe, par Hippolyte Fortoul, alors ministre de l'instruction publique. On avait donné quelque solennité à cette soirée. Musset y devait lire *le Songe d'Auguste*, pendant que Gounod, assis au piano, jouerait une symphonie destinée à accompagner les vers du poète. Ce fut assez triste; on entendait une poésie de commande, et les « murmures approbateurs » étaient de ceux que les gens bien élevés ne refusent pas. Les vers étaient d'Alfred de Musset, nous le savions; ils eussent été de Ponsard, on n'en aurait pas été surpris. Il reçut les complimens d'un air contraint; il était mal à l'aise et en méfiance. Le milieu le troublait; à côté de quelques-uns de ses confrères de l'Académie française, il y avait

(1) Voyez la *Revue* des 1er juin, 1er juillet, 1er août, 1er septembre, 1er octobre, 1er novembre, 1er décembre 1881, 15 janvier, 15 avril, 15 mai, 15 juin et 15 juillet 1882.

trop de personnages qui lui étaient inconnus ; sa voix était faible, sa diction molle et contrastait avec la vigueur du jeu de Gounod. En somme, les applaudissemens furent pour le poète et les éloges pour le compositeur. Musset parut s'en apercevoir ; il fut assez rogue et peu causeur tant que dura la soirée, qui se prolongea après la lecture. Dans une de ses lettres à Mme Jaubert, il parle de « son extérieur raide, grognon et impertinent, peu sympathique ; » ce soir-là, le portrait fut ressemblant.

La seconde fois que je le vis, c'était dans une maison où j'étais en visite après le dîner. Un grand feu flambait dans l'âtre ; un lustre chargé de bougies, plusieurs lampes éclairaient le salon, où quelques jeunes femmes s'amusaient d'une discussion ouverte entre Victor Cousin et Charles de Rémusat. Alfred de Musset entra et s'assit près de la cheminée avec la figure ennuyée d'un homme qui accomplit une corvée. Il regardait les femmes comme s'il eût cherché à les comparer entre elles. Je pus le contempler à mon aise. Il avait alors quarante-quatre ans ; de sa jeunesse, de sa beauté passée, il n'avait conservé qu'une admirable chevelure blonde que dorait le reflet des lumières ; le visage allongé était maigri ; des rides précoces accusaient les traits, le front avait de la grandeur, mais la lèvre inférieure trop amollie donnait à l'ensemble une expression d'hébétude ; la main, belle et soignée, rassurait parfois les boucles de cheveux. Le costume et surtout la façon de le porter avait quelque chose de suranné qui sentait le vieux dandy ne pouvant se décider à renoncer aux modes de son bon temps. Il consulta la pendule, tira sa montre, la mit contre son oreille et hocha la tête. Cinq minutes après, il recommença et parut contrarié de reconnaître qu'elle était arrêtée. Je le regardais avec un intérêt poignant et je me demandais si le génie n'est pas une force extérieure dont l'homme est irresponsable et peut être inconscient. C'est à peine s'il échangea quelques paroles banales, questions et réponses d'usage avec la maîtresse de la maison. Au bout d'une demi-heure, il se leva tout d'une pièce, resta un instant immobile et traversa le salon d'un pas posé, la taille raide, la tête droite, marchant du talon et les yeux fixés devant lui. Dès qu'il fut parti, une femme qui l'avait attentivement suivi du regard dans une glace dit : « Pauvre garçon ! » Victor Cousin eut un mot méchant qu'il aurait mieux fait de retenir, mais il n'était ni bon chrétien ni bon confrère, et quand une médisance le tourmentait, il en faisait volontiers part aux autres. L'état de Musset n'était point douteux, et lorsqu'il s'était retiré, chacun avait feint d'être occupé pour ne pas le gêner :

Dans ce verre où je cherche à noyer mon supplice,
Laissez tomber plutôt quelque pleur de pitié.

Qu'il est difficile de parler d'Alfred de Musset ! Je ne sais pourquoi on l'a surnommé le poète de la jeunesse, car ce sont les lamentations qui dominent dans son œuvre, et le sanglot que lui a arraché sa douleur éclatera toujours au milieu de ses chants. Il eut plus que du talent, il eut du génie, et son génie s'est éveillé dans la souffrance. Qu'est-ce que les rodomontades de *l'Andalouse* et de *Don Paez*, — poèmes de la jeunesse, — si on les compare aux *Nuits*, au *Souvenir*, à la *Lettre à Lamartine*, lettre à laquelle « l'amant d'Elvire » fit la plus sotte des réponses? Qu'est-ce que son rire, sa raillerie, ses bravades en regard de ses pleurs? C'était un malade, on n'en peut douter. « Il fallait que tu fusses poète, tu l'as été en dépit de toi-même; Dieu condamne certains hommes de génie à errer dans la tempête et à créer dans la douleur, » lui écrivait George Sand. L'impulsion irrésistible qui l'emportait, le cri qui échappait comme malgré lui à ses lèvres, les sensations où il cherchait un assouvissement à des désirs d'autant plus violens qu'ils étaient indéterminés, l'ivresse à laquelle il demandait l'oubli à défaut d'apaisement, l'impossibilité de jouir d'un bien possédé, le désespoir de ne plus posséder ce bien perdu, les séparations brutales, les retours impétueux, les reproches, les injustices, les violences sont le fait d'une nature mal équilibrée qui s'appartient peu, obéit à des appels instinctifs et ne se commande pas. Le génie est une névrose : n'est-ce pas Broussais qui l'a dit? Chateaubriand, Byron, Alfred de Musset n'ont été si grands que pour avoir supporté des vibrations cérébrales dont l'intensité était un supplice. La souffrance était en eux, tout choc extérieur l'a fait résonner; la mélodie fut la voix de leur mal, et cette mélodie, qui était le cri de leur désespoir, retentira d'un immortel écho parmi les hommes. Leur voyage a été agité; il n'est pas un coin de la route où ils ne soient tombés, pas une pierre contre laquelle ils ne se soient blessés; qu'ils reposent en paix! leur plainte n'est pas près de s'éteindre; le tombeau des grands poètes est le cœur même de l'humanité.

Pour commenter Alfred de Musset, pour expliquer son existence faite de travail et de plaisirs qui parfois dégénéraient en excès, il faudrait le prendre aux premières années de son adolescence, alors qu'il était beau comme le Chérubin de Beaumarchais, avec l'éclair du génie futur; il faudrait raconter à quelles obsessions, à quels ordres il a obéi et mettre à nu des mystères qu'il vaut mieux ne pas dévoiler. S'il a aimé l'air vicié, c'est qu'on l'avait accoutumé, qu'on l'avait forcé à le respirer de bonne heure; il le savait et il en a crié de détresse. En 1832, à l'âge de vingt-deux ans, lorsqu'il n'avait pas encore fait la rencontre qui devait exercer tant d'influence sur sa vie et sur son talent, il publia *le Spectacle dans un*

fauteuil. Qui ne se rappelle *la Coupe et les Lèvres?* qui ne sait l'imprécation de Frank?

Ah! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche!
Le cœur d'un homme vierge est un vase profond,
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense et la tache est au fond.

C'est l'explosion d'un regret : la première eau versée avait été impure. Comme au montagnard du Tyrol, une Monna Belcolor lui avait dit : « Monte à cheval et viens souper chez moi. » Je l'ai connue, celle-là, déjà vieillie, toujours belle, fière de son titre et de ses grands laquais, blanche, onduleuse malgré sa taille épaissie, contemplant sa petite main dont elle était amoureuse, divinité déchue comme une Cybèle dévergondée; son rire s'épanouissait sur ses lèvres rouges, et il était difficile de supporter la hardiesse de son expression lorsqu'elle vous regardait

Avec ses deux grands yeux qui sont d'un noir d'enfer.

Gustave Flaubert l'aperçut une fois et ne voulut jamais la revoir; il en avait peur.

Alfred de Musset était pauvre; entraîné par les plaisirs dans un monde où les prodigalités n'arrêtaient pas des gens riches, il joua pour gagner un argent que ses œuvres ne suffisaient guère à lui rapporter. Le duc d'Orléans, qui avait été son camarade au collège Henri IV, voulut lui obtenir les faveurs du roi; mais Louis-Philippe fut choqué d'avoir été tutoyé en vers par le poète; Louis XIV était moins susceptible :

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire!

François Buloz, auquel on avait offert le poste de bibliothécaire au ministère de l'intérieur, le fit attribuer, non sans peine, à Alfred de Musset; sa *Ballade à la lune* lui nuisait dans l'esprit des chefs de bureau. Après la révolution de 1848, Ledru-Rollin, lettré comme un saumon, s'empressa de mettre Alfred de Musset à la porte. Lamartine, chef réel du gouvernement provisoire, laissa accomplir cet acte d'imbécillité et n'eut même pas la pudeur de protester. Il fallut attendre l'empire et l'entrée aux affaires d'Hippolyte Fortoul, qui, sans en être sollicité, nomma Alfred de Musset bibliothécaire au ministère de l'instruction publique. C'était une sinécure, et le poète eut quelques inquiétudes matérielles de moins. Les hommes

de la génération actuelle, qui, tous, savent les poésies d'Alfred de Musset, les citent et les répètent, croiront-ils qu'il était inconnu au temps de ma jeunesse? Inconnu, je m'explique. Il était célèbre parmi les jeunes gens des lettres et des arts, dans quelques salons féminins, mais sa réputation flottait au milieu de groupes privilégiés et n'en débordait pas. Lui qui sera peut-être le grand poète de notre époque, — car le cri qu'il a poussé est plus humain que les clameurs des autres, — n'avait point dépassé les zones d'indifférence au-delà desquelles se rencontre la gloire. Un hasard le mit en lumière et découvrit l'auréole dont il était éclairé. Une actrice de goût, Mme Allan, fut engagée à la Comédie-Française; elle arrivait de Saint-Pétersbourg, où elle avait souvent joué *le Caprice* sans que personne s'en doutât en France. Elle désira le faire donner sur la scène des Français. Par bonheur, le commissaire royal près de la Comédie-Française était François Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes;* il avait été un des premiers à reconnaître le talent d'Alfred de Musset, avait publié ses poèmes, ses proverbes et professait pour lui une admiration sans réserve. *Le Caprice* fut mis en répétition, au grand scandale d'un acteur nasillard de ce temps-là, oublié aujourd'hui, auquel la prose de Musset ne semblait pas suffisante. La représentation eut lieu le 27 novembre 1847. Ce fut un succès éclatant; ce petit acte à deux personnages révélait des qualités de langue si parfaites que l'on fut charmé. On commença dès lors à s'apercevoir qu'Alfred de Musset était un poète et qu'il y avait en lui mieux qu'un faiseur de « romances à mettre en musique. » En moins d'une semaine, il fut connu, et ce que n'avaient fait ni les *Contes d'Espagne et d'Italie*, ni *le Spectacle dans un fauteuil*, ni *Rolla*, ni tous ses chefs-d'œuvre, un badinage agréable le fit en une seule soirée. « Tout vient à point à qui sait attendre, » je le sais; mais il eût été plus équitable de faire attendre Alfred de Musset moins longtemps. C'est de ce jour que ses œuvres, tirées à milliers d'exemplaires, sont dans toutes les mains et que ses vers sont dans toutes les mémoires.

Sa liaison avec George Sand a fait trop de bruit pour qu'une fausse discrétion m'empêche d'en parler. La destinée a rarement, je crois, réuni deux êtres plus disparates et plus dissemblables; instinctivement ils devaient se repousser et ils se sont accrochés par leurs contrastes. Ces deux forçats de l'amour rivés à la même chaîne n'avaient entre eux aucun point de rapport, ni dans les habitudes de travail, ni dans les tendances intellectuelles, ni dans les aptitudes, ni dans les sentimens; seules, les sensations ont pu les rapprocher. L'association ne pouvait durer, car elle était un contresens; les rôles étaient intervertis; George Sand, âgée alors de trente ans, était l'homme, et Musset, âgé de vingt-trois ans, était

la femme : et quelle femme! nerveuse, volontaire, capricieuse, suivant ses fantaisies, abusant de chaque chose et surtout de la patience d'autrui. Il regimbait contre la domination quasi-maternelle que Sand exerçait sur lui, il s'en échappait, faisait mille sottises comme pour la mettre au défi et revenait harassé, démoralisé, demander secours à la main qu'il maudissait et qu'il adorait. Il l'a dit lui-même : « Je ne suis pas tendre, je suis excessif. » Un mot peindra leur dissemblance. Musset disait : « J'ai travaillé toute la journée; le soir, j'ai fait dix vers et bu une bouteille d'eau-de-vie; elle, elle a bu deux litres de lait et écrit un demi-volume. » En effet, George Sand était un écrivain calme, laborieux, déterminant sa tâche et l'accomplissant; Musset attendait la muse, la cherchait parfois au fond d'un verre, ne l'y trouvait pas, s'impatientait et partait en aventures. Sand avait la sérénité de ces animaux ruminans dont les yeux pacifiques semblent refléter l'immensité; Musset était un oiseau qui donnait des coups d'aile et cherchait un nouvel essor. Un seul point les rapprochait : une curiosité insatiable. Tandis que l'un s'éprenait d'un chignon ébouriffé et courait derrière jusqu'à perdre haleine, l'autre s'engouait d'une barbe noire qui débitait des théories palingénésiaques. De là beaucoup de fantaisies et néanmoins peu d'indulgence. Une telle union était fragile et fut brisée. Ils se quittèrent, respirant à l'aise comme des gens délivrés d'un supplice. Le supplice leur manqua et ils coururent l'un vers l'autre, se reprirent, s'abandonnèrent de nouveau, se ressaisirent; ils épuisèrent toutes les douleurs, toutes les frénésies, toutes les violences. Un jour, leur exaltation fut telle et l'accès si aigu que l'on soupçonna Sand d'avoir avalé une fiole de laudanum; Musset la tint renversée et la força de boire le contenu d'un pot à eau. Il y avait là un témoin qui m'a raconté la scène plus de vingt ans après; il en était encore troublé.

Lorsque, déjà stérile, Alfred de Musset mourut, le 1er mai 1857, à l'âge de quarante-six ans et demi, son frère Paul se hâta d'aller à Nohant, où habitait George Sand, afin d'obtenir d'elle la restitution ou la destruction des lettres qu'elle conservait. Il était, en effet, d'un haut intérêt que ces lettres fussent anéanties. On a raconté bien des historiettes à ce sujet, il m'est facile de faire connaître la vérité, car je la sais. George Sand, avant de brûler cette correspondance, qui sous plus d'un rapport eût été sa justification, la donna à lire à une de ses amies. L'amie copia cinq lettres, pas plus. Ces lettres, dont j'ai lu la copie, pourraient être publiées sans inconvénient. Il en est une qui contient deux strophes que voici :

Te voilà revenu dans mes nuits étoilées,
Bel ange aux yeux d'azur, aux paupières voilées,

Amour, mon bien suprême et que j'avais perdu!
J'ai cru pendant trois ans te vaincre et te maudire,
Et toi, les yeux en pleurs, avec ton doux sourire,
Au chevet de mon lit te voilà revenu.

Eh bien! deux mots de toi m'ont fait le roi du monde
Mets ta main sur mon cœur, sa blessure est profonde;
Élargis-la, bel ange, et qu'il en soit brisé.
Jamais amant aimé mourant pour sa maîtresse
N'a dans des yeux plus noirs bu la céleste ivresse,
Nul sur un plus beau front ne t'a jamais baisé (1).

George Sand avait promis de détruire les lettres et elle les a détruites, car c'était un honnête homme; elle a toujours gardé une invincible discrétion sur certains faits relatifs à ses liaisons et jamais elle n'aurait manqué à cette discrétion à l'égard de Musset, pour lequel elle avait conservé une tendresse émue. Lorsqu'elle lui écrit, elle l'appelle : « Mon pauvre enfant, » et lorsqu'il lui répond, il lui dit : « O mon grand George! » La nuance est remarquable; je la constate dans les lettres dont je viens de parler et qui ont été écrites après la rupture, l'horrible rupture, à Venise :

Là mon pauvre cœur est resté;
S'il doit m'en être rapporté,
Dieu le conduise!

Dans la première des *Lettres d'un voyageur*, George Sand a fait son propre portrait en deux lignes : « Une âme irritée, sombre et hautaine, avec un caractère indolent, silencieux et calme. » C'est pourquoi elle n'a jamais procédé que par coup de tête, avec une résolution qui semblait subite, mais qui était le résultat de la victoire de l'âme sur le caractère. Je l'ai connue. Lorsque je la vis pour la première fois, elle était bien près d'avoir soixante ans. C'était dans un petit appartement de la rue Racine; il fallait montrer patte blanche et dire : « Shiboleth! » avant d'être introduit. L'entrée du salon où elle se tenait était gardée par un homme d'assez fâcheuse apparence, de visage maigre, de regard mobile, de mains douteuses. C'était un graveur délabré qu'elle traînait alors à sa suite et qui semblait exercer autour d'elle une surveillance inquiète. Elle roula une cigarette qu'elle m'offrit, parla fort peu, et me voyant surpris de son silence, elle me dit : « Je ne dis rien parce que je suis bête. » Ceci était excessif; elle n'était que timide et, comme les gens qui écrivent beaucoup, elle éprouvait quelque charme à se taire. Dans sa robe de « petite soie » puce et ses brodequins faits

(1) Ces vers sont souscrits : Fait au bain, 2 août.

pour la marche, elle avait l'air d'une bonne bourgeoise apte aux choses du ménage, et ne représentait en rien l'image que l'on pouvait se créer de Lélia. Encoqueluchonnée d'une perruque noire habilement posée, le teint mat, les joues aplaties et les dents trop longues, elle eût paru laide si le regard de ses yeux profonds n'avait rappelé sa beauté d'autrefois. Je cherchais à retrouver les lignes du portrait que Champmartin a fait d'elle et les délicatesses qu'Eugène Delacroix a mises dans l'esquisse où elle est représentée en homme avec un visage de travers, qui est le fait du peintre et non pas du modèle. Il ne restait plus rien; tout s'était évanoui au souffle de l'âge; « le pauvre enfant » n'aurait pas reconnu son « grand George; » elle avait quelque chose d'immobile, comme si elle eût baigné dans une placidité pénétrante qui ne permettait plus aux émotions de la frôler. Il y eut toujours en elle, je crois, une dissonance singulière. Elle avait l'apparence calme, le geste lent, le regard doux, la voix un peu faible; son aspect était d'un être reposé, pondéré et dont la sérénité est imperturbable; au dedans d'elle, il y avait des intempérances, des conceptions extraordinaires, le dégoût de l'habitude, la recherche de l'inconnu, la révolte contre l'uniformité de la loi et des usages, l'indignation contre l'infériorité matérielle de son sexe et une absence de scrupules qui livrait carrière aux fantaisies. On a dû bien souvent se tromper sur son compte et, néanmoins, elle s'est montrée supérieure à presque tous les hommes dont elle a subi l'influence. L'histoire de sa vie serait celle de ses romans; ses transformations furent nombreuses; derrière chacune d'elles il y a un inspirateur; chacune de ses religions fut le culte d'un dieu nouveau; son olympe fut peuplé; les divinités qui s'y sont pressées à tour de rôle ou en même temps ont été de si pauvres idoles que, sauf deux ou trois exceptions, on ne pourrait les nommer. Ces ombres, que ses illusions avaient animées, sont retournées au néant, d'où elle n'aurait pas dû les tirer.

En 1868, — elle avait alors soixante-quatre ans, — je dînai avec elle en tête-à-tête. Elle avait désiré m'interroger sur un fait qui l'intéressait et nous passâmes la soirée dans le salon d'un restaurant où elle prenait ses repas lorsqu'elle était à Paris. Elle fut très causeuse et plus d'une fois se laissa aller à des confidences que je ne sollicitais pas, car, près d'elle, j'étais respectueux, comme il convient avec les maîtres. Au cours de la conversation, elle me dit : « Toute mon ambition est de posséder 3,000 livres de rente. » Je fis un bond : « Comment ! vous, George Sand, vous ne les avez pas ! » Elle répondit : « Non ; j'ai gagné beaucoup, beaucoup d'argent, je l'ai dépensé ; j'en aurais gagné davantage, je l'aurais dépensé de même. » Elle eut alors un sourire mâle, où l'orgueil de la domination exercée, le sentiment d'une supériorité acceptée, se

mêlaient à une expression de mépris, dont la cause n'était pas difficile à deviner; elle ajouta : « Je ne regrette rien. » Ce fut un éclair; mais je compris que, dans certaines occurrences, cette « bonne bourgeoise » devait être terrible. Ses idées morales étaient en contradiction avec ses idées littéraires. On se rappelle ses romans, ses thèses acerbes contre le mariage et même contre la famille. Parmi les lettres qu'elle m'a écrites j'en retrouve une dont je dois citer un passage. La lettre est du 21 juin 1868. « ...Il y a beaucoup de nous tous, de ceux de cette époque, dans l'histoire de ces deux amans. C'était le temps où, à force de vivre, le cœur s'épuisait. On a trouvé maintenant plus profitable et plus commode de le supprimer en attendant une réaction qui amènera une inconnue quelconque dans les destinées humaines. Mariez-vous; je vous crie que la famille est le port. On vous l'a dit trop tôt, je ne vous le dis pas trop tard. On a l'âge que l'on paraît avoir. Faites un mariage d'amitié pour avoir des enfans. L'amour ne procrée guère. Quand vous verrez devant vous un être que vous aimerez plus que vous-même, vous serez heureux. Mais ce n'est pas la femme que l'on peut aimer plus que soi-même, c'est l'enfant; c'est l'être innocent, c'est le type divin qui disparaît plus ou moins en grandissant, mais qui, durant quelques années, nous ramène à la possession d'un idéal sur la terre. — Où êtes-vous par ce bon soleil? A la campagne, je pense, dans votre chère Forêt-Noire. Je n'ai rien à vous dire de moi, aucun malheur, aucun chagrin à raconter. Dire que l'on a conquis l'état le plus doux auquel on ait aspiré, c'est invraisemblable et bête. Pourtant c'est comme cela, mais si romanesque, que tout autre que moi n'y peut croire. Pardonnez-moi l'optimisme de la vieillesse, c'est une sorte d'enfance. Adieu, ayez un peu d'amitié pour moi. »

Elle était de bonne foi en écrivant cette lettre, elle était de bonne foi en écrivant *Lélia*, elle était toujours de bonne foi. Saisie par l'impression du moment, cherchant le bien, faisant le mal et prêchant la vertu, elle n'était point hypocrite, comme on l'a dit. Elle était mobile, et dans chacune des étapes de sa vie, elle crut apercevoir le lieu du repos définitif. Quand les peuples soulevés par Pierre l'Ermite partirent pour la terre-sainte, à toute ville que les petits enfans voyaient, ils disaient : « Est-ce là Jérusalem? » Il en fut ainsi de George Sand, dans la croisade de sa vie; le moindre clocheton qu'elle apercevait lui semblait le saint-sépulcre, la place où gisait son dieu; elle a visité bien des chapelles, et ne l'a point trouvé. « Se conformer, » disent les Espagnols; « s'améliorer, » disait Goethe; celui qui s'appuie sur ces deux préceptes pour conduire son existence peut marcher droit; faute de les connaître ou de se les approprier, George Sand a décrit bien des zigzags et traversé plus d'un

fossé. D'autres y auraient péri; elle s'est sauvée par l'amour du travail; jamais manœuvre n'a plus besogné, et ne serait-ce que par cela, elle est respectable; elle fut un homme de lettres que nul repos ne tenta, que nulle fatigue n'a découragé. Chaque soir, lorsque les comptes étaient en règle, les bas ravaudés, les ordres donnés pour le lendemain, elle prenait la plume et de sa grosse écriture elle écrivait un nombre de pages déterminé. A l'heure de son labeur, il se développait en elle une force de production dont elle n'avait pas tout à fait conscience; on eût dit qu'un autre être apparaissait en elle, travaillait et disparaissait dès que la tâche était finie. Elle m'a dit : « Quand je commence un roman, je n'ai aucun plan; ça s'arrange tout seul pendant que je griffonne et ça devient ce que ça peut. » L'aveu m'a paru sincère et dénote une fécondité prodigieuse.

A la mort d'Alfred de Musset, George Sand, qui n'ignorait pas qu'on l'accusait d'avoir tué son génie et martyrisé son cœur, crut que le moment était venu de protester et de raconter le drame à deux personnages où elle avait tenu le principal rôle. Musset ne l'avait point ménagée :

Honte à toi, qui, la première,
M'as appris la trahison,
Et de honte et de colère
M'as fait perdre la raison!

Sous le titre d'*Elle et Lui*, elle écrivit le récit de son aventure avec Musset. François Buloz m'a dit avoir gardé le manuscrit pendant près d'un an sans pouvoir se décider à le publier. Lorsque ce procès-verbal de nécropsie parut dans la *Revue des Deux Mondes* (du 15 janvier au 1er mars 1859), la curiosité fut vive; on s'aperçut que tous les torts étaient du côté d'Alfred de Musset, mais l'on estima que certains épisodes dont on n'ignorait pas les détails avaient échappé au souvenir de l'auteur. Paul de Musset riposta et tenta de prouver, dans *Lui et Elle*, que tous les torts appartenaient à George Sand. Ni l'un ni l'autre n'a dit la vérité sans restriction; en contrôlant les deux volumes et en les complétant, on parviendrait à raconter exactement la passion de ces deux malheureux. Dans le livre de George Sand, il y a une scène qui est décrite avec une réalité irréprochable. Tous deux, — Elle et Lui, — sont un soir dans la forêt de Fontainebleau; Musset veut y passer la nuit; l'exaltation l'envahit et il a un accès de délire : visions, cris de désespoir, chants d'ivresse, bonheur extatique et terreur nerveuse. Dans l'espace de cinq ou six heures, il traverse toutes les phases de la folie. Pendant un des instans où la sensation d'une ineffable félicité l'emportait, il voulut mettre un signe dans ce lieu que l'exacerbation de son cerveau changeait en paradis. Sous un rocher il enfouit une

pièce de cinq francs. Huit années plus tard, se promenant dans la même forêt, à cheval, avec son ami Tattet et deux ou trois autres personnes, il se rendit à l'endroit où cette nuit tragique et heureuse s'était écoulée; malgré les observations de ses amis, il mit pied à terre, s'orienta, découvrit le rocher, fouilla le sol et retrouva la pièce d'argent verdie par l'humidité. Il la porta à ses lèvres et pleura. L'émotion avait été vive; il en résulta *le Souvenir,* une des plus belles inspirations de poète, une des œuvres qui subsisteront :

> O puissance du temps! ô légères années!
> Vous emportez nos cœurs, nos cris et nos regrets!
> Mais la pitié vous prend et sur nos fleurs fanées,
> Vous ne marchez jamais!

Certes, chacun est libre d'écrire sa propre histoire; mais je crois que George Sand et Paul de Musset auraient été plus sages de garder le silence. Ces aventures ne sont pas très propres et quoiqu'elles soient humaines, on eût mieux fait de les cacher; ni Fantasio, ni Lélia n'ont gagné à des révélations que la diversité des alcôves fréquentées de part et d'autre rend assez déplaisantes. Cependant il faut admettre que George Sand en se défendant elle-même, Paul de Musset en défendant son frère, tous deux en prononçant un plaidoyer *pro domo sua* n'ont pas outre-passé leur droit; mais que penser de Louise Colet, qui intervient, qui joue des coudes, qui se pousse entre l'auteur de *Rolla* et l'auteur de *Consuelo* et qui s'écrie d'un air triomphant : « Me voilà! » Il fallait absolument que le monde sût qu'Alfred de Musset avait eu un caprice pour une femme de lettres sans talent : Louise Colet se chargea de le lui apprendre. Après *Elle et Lui,* après *Lui et Elle,* Louise Colet publia *Lui.* Lui, c'est Alfred de Musset, auquel on résiste, parce que l'on veut rester fidèle à un Léonce adoré, — Léonce, c'est Gustave Flaubert. — Ah! je connais l'histoire, j'en ai été saturé jusqu'à la nausée. J'ai là plus de trois cents lettres que Louise Colet m'a écrites parce qu'elle m'avait pris, malgré moi, pour confident des tendresses dont elle persécutait Flaubert, qui n'en pouvait mais.

Son livre *Lui* est pis qu'une invention mensongère; c'est l'altération systématique de la vérité. Le masque qui cache les personnages est si léger qu'on les reconnaît; tous ceux qu'elle a frôlés dans la vie, tous ceux qui n'avaient point gardé d'armes contre elle, elle les a noyés dans sa prose peu véridique. Il est un fait que je dois rétablir, car elle l'a dénaturé. Un personnage qui fut considérable en son temps, qu'elle appelle Duchemin, dont je ne prononcerai pas le véritable nom, devint amoureux d'elle et le lui déclara. Dans *Lui*, elle se complaît aux détails de cette aventure et je

lui laisse la parole : « Le vieux fou, en prononçant ces mots, se précipita à mes pieds; il saisit les plis flottants de ma robe entre ses deux genoux comme dans un étau, et, prenant dans la poche intérieure de son habit un portefeuille crasseux, il l'ouvrit et en tira à demi plusieurs billets de banque : « Laissez donc faire à un ami, me dit-il, en le tendant vers moi, et aimez un peu celui qui sent tant de flammes pour vous! » Il avait les allures d'un Tartufe grotesque. Un moment, je crus que l'hilarité l'emportait en moi sur le mépris; mais mon indignation fut la plus forte; du revers de ma main gauche je souffletai le portefeuille, qui alla tomber au bord du feu, et de l'autre je poussai si rudement le vieux cuistre vacillant sur ses genoux qu'il roula à la renverse sur le tapis. Son premier soin ne fut pas de se relever, mais d'étendre précipitamment sa main osseuse vers le portefeuille béant, qui touchait aux cendres chaudes et qui pouvait s'enflammer. J'avoue que j'aurais été ravie de voir flamber ces insolens billets de banque. Je n'invente rien dans la scène que je raconte (1). » En effet, elle n'invente rien; mais elle omet de dire que deux de ses amis cachés par elle derrière une porte vitrée garnie de rideaux assistaient invisiblement à l'entrevue et que leur présence ne fut peut-être pas sans déterminer le geste superbe qui repoussa les billets de banque, dont le nombre s'élevait à un billet de 500 francs. L'un des témoins m'a raconté l'anecdote et était assez penaud du rôle qu'on lui avait fait jouer.

Dans ce pamphlet, où la haine, l'envie contre George Sand éclatent à chaque ligne, Louise Colet n'est autre qu'une marquise descendant des anciens preux, ruinée par un procès injuste et réduite à tirer profit des dons poétiques que la nature ne lui a pas ménagés; elle est tellement et si naturellement inspirée que, dans ses promenades avec Alfred de Musset, ils se jouent ensemble sur l'herbette de l'Hélicon et ne parlent qu'en vers. Nous sommes loin de compte. Elle était née à Aix en 1815; son père avait été professeur de dessin à l'école de Lyon; elle en était fière et elle a signé Louise Colet, née Revoil, jusqu'au moment où ce nom fut compromis dans une aventure peu littéraire. Son mari, dont elle a toujours médit et dont elle a parlé en termes immérités dans *Lui*, était un excellent homme, passionné de musique, professeur au Conservatoire, doux et pourvu d'une longanimité qui parvint à ne se point démentir. Il y a des gens qui cherchent à faire parler d'eux d'une certaine manière, il y en a qui veulent faire parler d'eux n'importe comment : les uns aiment la célébrité, les autres aiment le bruit. Louise Colet était de cette dernière catégorie : elle avait la réclame ingénieuse et ne reculait devant rien pour éveiller l'attention Dans *les*

(1) *Lui*, par M[me] Louise Colet, p. 27; 1860.

Belles Femmes de Paris, elle fit publier son portrait entre celui d'une chanteuse et celui d'une chapelière. Elle était jolie, du reste, assez forte, avec un singulier contraste entre ses traits, qui étaient fins, et sa démarche qui était hommasse. Les extrémités lourdes, la voix éraillée, décelaient un fond de vulgarité que ses œuvres accusaient encore plus. L'opinion qu'elle avait de sa beauté finissait par l'enlaidir ; elle s'admirait assez pour en être déplaisante. Les yeux baissés, la bouche en cœur, elle prenait un air candide pour dire : « Vous savez que l'on a retrouvé les bras de la Vénus de Milo. — Où donc? — Dans les manches de ma robe. » Louis Bouilhet disait : « Elle manque naturellement de naturel. »

Elle a raconté,— en prose et en vers, — son histoire avec Gustave Flaubert, qu'elle a injurié et calomnié à plume que veux-tu. Jamais je n'ai pu comprendre que Flaubert, un lettré de race, un travailleur solitaire, un chaste, ne se soit pas détourné de cet androgyne de lettres. La rencontre se fit au mois d'août 1846, dans l'atelier de Pradier, pendant que j'étais à Vichy. Pradier, qui n'y entendait pas malice, avait dit à Louise Colet : « Vous voyez bien ce grand garçon-là, il veut faire de la littérature, vous devriez lui donner des conseils. » Ceux qui ont connu Flaubert peuvent s'imaginer de quelle oreille il écouta l'apostrophe. Un tel élève, très beau, très grand, très vigoureux, ne devait point déplaire à celle que nous appelions la Muse. Elle disait à Pradier : « Mon cher Phidias, » Pradier répondait : « Ma chère Sapho, » et sans rire on avait ces façons olympiennes de se traiter en demi-dieu. Flaubert en souriait, mais Sapho fut habile, et « le grand garçon qui voulait faire de la littérature » ne fut pas assez maître de lui pour se défendre ; il manqua de résolution et n'eut pas à s'en louer. Il avait compté que ce serait une équipée sans conséquence, un de ces accidens agréables et vulgaires qui n'ont point d'avenir, parce que rien ne les a préparés ; il avait pensé que Paris et Croisset étaient assez loin l'un de l'autre pour que la distance lui assurât quelque repos. Il s'était trompé. Impérieuse, sans respect pour le travail, insatiable et le disant, elle persécuta Flaubert. Il en avait quelque crainte ; quand il venait à Paris, il se cachait et baissait les stores de sa voiture. Parfois il en a ri, le plus souvent il en était irrité. Elle le guettait, le suivait, l'attendait devant la porte des maisons où il était en visite. Un soir, elle força l'entrée d'un cabinet particulier des *Trois Frères provençaux*, furieuse, prête à tuer sa rivale. Elle fut accueillie par un éclat de rire ; Louis de Cormenin, Bouilhet, Flaubert et moi, nous dînions ensemble et nous avions fui la salle commune afin de pouvoir causer plus librement. Un jour que Flaubert repartait pour Rouen, elle pénétra dans les salles d'attente et joua une telle scène de tragédie que les employés eurent à intervenir. Flaubert était

harassé et demandait grâce ; il ne l'obtint jamais. Dans ses papiers, on a dû trouver un calepin rempli de vers, écrits d'une petite écriture obscure, bouclée et mal formée. C'est un poème que la Muse composa, d'une façon foudroyante, sur un séjour de vingt-quatre heures qu'elle avait fait à Mantes avec Flaubert qu'elle compare à « un buffle indompté des déserts d'Amérique, » pendant qu'elle s'assimile à La Vallière et à Fontanges. Flaubert souriait de cette poésie saugrenue, où les images transparentes s'efforçaient de dévoiler ce qu'elles auraient dû cacher, mais au fond il en était flatté. Il redoutait cependant les railleries et ne montrait pas volontiers cet épithalame à Louis Bouilhet.

Il y a des femmes qui sont comme les nèfles et qui deviennent bonnes en vieillissant ; ce ne fut pas le cas de Louise Colet : elle ne chôma jamais de médisance. Lorsque le succès de *Madame Bovary* fit éclater le talent et la réputation de Gustave Flaubert, de celui auquel Pradier l'avait engagé à donner des conseils, elle fut exaspérée. Elle publia un sonnet pour proclamer que le livre était écrit en style de commis voyageur ; elle traitait Flaubert de Normand madré et déclara que son triomphe était le résultat des réclames qu'il s'était fait fabriquer dans les journaux. Mieux que personne cependant elle aurait dû savoir que « les articles de complaisance » sont insuffisans à établir une réputation et ne donnent pas de talent aux gens qui en manquent. Son ressentiment dépassa la mesure ; dans son roman de *Lui*, elle reproche sournoisement à Léonce, — à Flaubert, — de ne pas lui avoir envoyé 10,000 francs en échange d'un album que j'ai feuilleté et qui valait bien 50 écus. Elle avait souvent besoin d'argent, car ses œuvres étaient peu recherchées ; elle n'était pas riche : son mari était mort en 1851 et ses revenus n'avaient point augmenté. Un philosophe qui fut ministre de l'instruction publique n'eut pas à lui refuser une pension de 2,400 francs ; mais cette pension fut réduite à une indemnité annuelle de 1,500 livres, à la suite d'une petite aventure qui eut des coquelicots pour témoin et un garde champêtre pour rapporteur.

Je ne sais comment elle était parvenue à s'emparer des lettres de Benjamin Constant à Juliette Récamier, lettres passionnées qu'elle montrait à qui désirait les voir et qu'elle avait même commencé à imprimer en feuilletons, lorsque les héritiers légitimes chargèrent un huissier d'interrompre la publication. La prose rendait peu, la poésie ne rendait rien ; elle prit sa meilleure plume et rédigea des articles de mode ; elle vanta des couturières, des cordonnières, des corsetières et des gantières ; elle célébra des cold-cream, exalta des eaux de toilette et chanta le velouté des nitrates de bismuth que l'on déguise en poudre de riz. Il était loin le temps où « un amateur » enthousiaste faisait imprimer ses œuvres complètes en

un volume grand in-quarto, tiré à vingt-cinq exemplaires. Avoir été *Penserosa*, avoir reçu des lettres de Victor Hugo qui disaient : « O ma sœur ! » avoir senti sur son front les couronnes académiques et en être réduite à parler de bavolets, de vertugadins et de jarretières hygiéniques, c'est pénible. Mais le plus pénible, c'est que l'on payait cette malheureuse en nature. C'est là un vilain métier : j'en sais qui l'ont fait et qu'à cause de cela je ne citerai pas, quoique je les aie connus et que leur nom ait eu de la notoriété. Parfois la Muse était encombrée de chiffons et de falbalas qu'elle ne parvenait pas à vendre. Un jour, elle vint me raconter qu'elle avait un stock de quatorze chapeaux, — tout neufs, — dont elle voudrait bien se défaire, et me pria de les « placer » chez les femmes que je voyais. Je déclinai la mission, et elle parut étonnée.

En 1860, elle était en Italie; je l'aperçus à Naples et je me détournai. Il me serait facile de la suivre dans ses dernières étapes; à quoi bon? Flaubert, qu'elle alla relancer à Croisset, jusque dans le salon de sa mère, Flaubert à la tête duquel elle lança une bûche enflammée, avait fini par s'en débarrasser. Elle vint mourir à Paris en 1875. Esprit fort, niant tout, parce qu'elle n'était qu'une négation, voulant faire autour de son cercueil un bruit qu'elle n'avait pas obtenu de son vivant, elle écrivit ses dispositions dernières et exigea un enterrement civil. Elle fut obéie. On fit transporter le corps dans je ne sais plus quel village des environs de Paris et, à sept heures du matin, on le déposa dans un coin du cimetière; personne ne s'en aperçut. C'est à peine si les journaux parlèrent d'elle; depuis bien longtemps, elle était rentrée dans l'obscurité, dont, à proprement parler, elle n'était jamais sortie, quoiqu'elle regardât avec complaisance du côté de la postérité. Son épitaphe ne serait pas longue : Ici gît celle qui a compromis Victor Cousin, ridiculisé Alfred de Musset, vilipendé Gustave Flaubert et tenté d'assassiner Alphonse Karr : *Requiescat in pace!*

En 1863, après la publication de *Salammbô*, un tel applaudissement retentit autour de Flaubert, qu'elle essaya de le ressaisir et de s'en parer; il résista et pour toujours lui tint sa porte close. Cette œuvre nouvelle dénonçait chez Flaubert des aptitudes que les lecteurs superficiels de *Madame Bovary* ne soupçonnaient pas. Je le répète, c'est sur ce roman qu'il doit être jugé comme écrivain, c'est là qu'il s'est abandonné sans contrainte; il n'a rien réservé et s'y est mis tout entier. C'est de ce livre qu'il a toujours parlé avec le plus de tendresse; il s'irritait quand on l'appelait l'auteur de *Madame Bovary* et, au fond de son âme où il me laissait lire, il était humilié des œuvres nées de la sienne et qu'on lui comparait. Ernest Feydeau, après avoir fait *Fanny*, qui eut un grand succès, s'imagina que tout le génie littéraire du XIXe siècle s'était concrété en lui. Mérimée

l'a crayonné de main de maître : « J'ai reçu il y a trois jours la visite de M. Feydeau, qui est un fort beau garçon, mais qui m'a semblé d'une vanité par trop naïve. Il va en Espagne pour y faire le complément de ce que Cervantès et Le Sage ont ébauché! Il a encore une trentaine de romans à faire, dont il mettra la scène dans trente pays différens; c'est pourquoi il voyage (1). » La vanité de Feydeau était en effet d'une telle qualité qu'elle en était inoffensive. Il disait « Nous sommes trois : Hugo, Flaubert et moi. » Un jour qu'il causait avec Flaubert, Bouilhet entra. Feydeau le regarda, le reconnut et lui dit : « Ah! c'est vous, mon bon Bouilhet; asseyez-vous; vous êtes digne de nous entendre. » Je ne sais si Bouilhet « entendit », mais je sais ce qu'il riposta.

La publication de *Salammbô* marque le point culminant de l'existence de Flaubert; une longue rémittence de sa maladie nerveuse lui fit espérer qu'il en était délivré; il avait mis fin à sa claustration, il se répandait, cherchait le monde et y était bien accueilli. Il était de bonne foi et riait de ses petites déconvenues. Il avait été attiré dans une maison princière, où il a trouvé une amitié durable qui lui fut chère. Les femmes l'entourèrent, le choyèrent, le prirent à part et l'une après l'autre, lui dirent: « Dessinez-moi le costume de Salammbô pour le prochain bal des Tuileries. » Il s'en tira bien et désigna Bida. Il m'en parla gaîment et me dit : « J'ai eu un succès de bal costumé. » Les dessinateurs se mirent à la torture pour reconstituer, d'après la description de Flaubert, le vêtement et la coiffure de Salammbô. Le résultat fut d'un bouffon dont ils ne se doutèrent pas. Le costume de Salammbô est celui que Cléopâtre-Isis porte sur la façade occidentale du temple de Kalabscheh. En 1866, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur; un double sentiment l'émut, il fut satisfait d'avoir la croix et humilié de la recevoir le même jour que Ponson du Terrail. Il me confia sa peine et je l'engageai à se consoler, l'assurant que de son côté Ponson du Terrail était probablement choqué d'être décoré en même temps que lui. Il reconnut que j'avais raison.

Ce fut alors qu'il eut des recherches de toilette et d'élégance; nous lui disions qu'il ressemblait à un vieil Almanzor et il en plaisantait avec nous. On s'amusait à lui envoyer toutes sortes de drogues parfumées dont on se frotte le visage et il en avait de bons accès de gaîté retentissante qui le détendaient et remettaient d'aplomb son esprit toujours tourmenté des choses littéraires. Dans aucun des salons qu'il fréquenta il ne passa inaperçu. Quel que fût le sentiment qu'il inspirait, on ne pouvait pas n'être pas frappé de sa force, de son ampleur, de sa bonne foi éclatante que, trop souvent, l'on a

(1) *A une Inconnue*, 12 mai 1860.

prise pour un besoin de contradiction systématique ; aimant à plaire et plaisant, il avait quelque coquetterie avec les femmes, que son étrangeté intéressait, et une sorte de paternité douce pour les jeunes hommes qui s'essayaient aux lettres. Sa renommée le soulevait et il s'y trouvait à l'aise comme dans un élément naturel. Il en était heureux et nous en étions heureux avec lui, car malgré ses bizarreries il fut toujours très aimé de ceux qui l'approchèrent ; on eût dit qu'il saisissait les âmes et s'en emparait. Il était joyeux et, sans le dire, fréquentait les coulisses des petits théâtres, causait avec les acteurs, les étudiait, prenait des notes, recueillait les confidences de deux ou trois actrices peu discrètes, car il voulait faire un roman sur ces existences peu connues. Il me disait : « Le Sage seul, dans *Gil Blas*, a effleuré la vérité : cette vérité, je l'exposerai toute nue, car elle est d'un comique que l'on ne peut se figurer. » A cette époque, il fut invité à Compiègne. On avait oublié que l'ordre de poursuivre l'auteur de *Madame Bovary* pour outrage à la morale publique et religieuse était parti du cabinet de l'empereur ; Flaubert l'oublia aussi et fit bien ; du reste, les grandeurs ne lui déplaisaient pas, et quand il était à sa place, il ne se sentait pas déplacé. Dans ce monde soumis et rectiligne, il porta l'esprit d'indépendance littéraire qui était en lui plus qu'en tout autre. Un soir, au cercle particulier de l'impératrice, quelqu'un parla de Victor Hugo avec irrévérence. Je ne sais si les paroles exprimaient une conviction sincère, ou si elles n'étaient qu'une tentative de flatterie. Gustave Flaubert intervint et ne se modéra pas : « Halte-là ! celui-là est notre maître à tous, et il ne faut le nommer que chapeau bas. » L'interlocuteur insista : « Mais cependant vous conviendrez, monsieur, que l'homme qui a écrit *les Châtimens*... » Flaubert, roulant des yeux terribles, s'écria : « *Les Châtimens !* il y a des vers magnifiques ; je vais vous les réciter si vous voulez. » On ne jugea pas à propos de pousser l'expérience jusqu'au bout : la discussion fut interrompue, et un des assistans se hâta de donner un autre cours à la conversation. Ce n'est point par esprit d'opposition, comme on pourrait le croire, que Flaubert se jetait ainsi dans la dispute, c'était par devoir professionnel, pour ainsi dire, et par respect pour la poésie. Sur de tels sujets il était intraitable, au risque de ce qui pouvait advenir, et savait que c'est se diminuer que de cacher son opinion.

XXVI. — INTÉRIEUR DE JOURNAL.

Lorsque la *Revue de Paris* fut supprimée, je frappai aux portes de la *Revue des Deux Mondes*, qui s'ouvrirent avec une courtoi-

sie dont j'ai conservé gratitude. Les bureaux de la *Revue* étaient alors installés rue Saint-Benoît, dans une vieille maison qui avait un jardin, au premier étage; un robinier, quelques lilas, une petite plaque de gazon donnaient un peu de gaîté aux chambres où se tenait le personnel de la direction, chambres tristes, meublées d'une bibliothèque garnie de dictionnaires et de tables sur lesquelles on entassait les paquets d'épreuves d'imprimerie. La maison était silencieuse et recueillie; on y travaillait sans relâche. L'exemple était donné par le directeur, François Buloz, qui fut le plus laborieux des hommes. Il était né en Savoie sur les confins de la Suisse; lorsque j'entrai en relations avec lui, en 1858, il avait cinquante-cinq ans et une vigueur montagnarde faite pour défier le temps. Les fortes qualités du pays natal, les qualités de race, semblaient être concrétées en lui : l'énergie, la persévérance, mieux encore, la ténacité vers un but déterminé. Il fut un créateur, au sens originel du mot; il força le public français à accepter, à rechercher la *Revue* qu'il avait fondée et qui, — n'en déplaise aux revues anglaises, — est le premier recueil littéraire du monde. Il eut à lutter contre la frivolité, la nonchalance des lecteurs que satisfaisaient les bons mots et les faits divers du journal; pendant dix-neuf ans, il combattit pied à pied, gagnant chaque jour un peu de terrain, se désespérant quelquefois, ne désespérant jamais, déployant une patience indomptable et finissant par triompher des obstacles devant lesquels tout autre que lui aurait reculé. Ce fut au commencement de 1831 qu'il prit la direction d'un recueil mourant, la *Revue des Deux Mondes, Journal des voyages*, qu'il résolut de ressusciter. Il était jeune, l'école romantique affirmait sa vitalité; loin de repousser les débutans, il les attira; tout ce qui eut du talent dans les lettres fut son auxiliaire. La table des matières de la *Revue* est le livre d'or de la littérature moderne. Sauf de très rares exceptions, tous les noms illustres, célèbres ou connus, y sont inscrits. La diversité des sujets traités est prodigieuse. Buloz avait élevé une tribune, chacun put venir y parler. Sous ce rapport, il était très libéral; jamais il ne se cantonna ni dans une coterie ni dans une faction; il s'adressait à un public multiple, le savait et acceptait la multiplicité, c'est-à-dire la divergence des idées exprimées. Il avait une sorte de don de double vue qui, bien souvent, m'a surpris; il découvrait, il devinait l'erreur, même dans des études dont le sujet était nouveau pour lui; plusieurs fois j'en ai fait l'expérience personnelle. Il ne rectifiait pas, il signalait; on regimbait, on se récriait; de guerre lasse, on consentait à vérifier; neuf fois sur dix, c'est lui qui avait raison. Une simple faute d'impression le bouleversait; jamais pareil correcteur d'épreuves n'exista; jusqu'à la dernière minute, jusque sous la presse, il pour-

chassait « les coquilles » avec une perspicacité que rien ne déroutait. J'ai fait le calcul qu'un article de la *Revue des Deux Mondes* est lu et corrigé une quinzaine de fois avant de paraître. Buloz était fier de la correction des textes de la *Revue* et ne ménageait point ses peines pour parvenir à la perfection. Maître du seul recueil périodique qui ouvrît d'emblée l'accès du grand public, François Buloz eut bien des ennemis parmi ceux dont il refusa les œuvres et dont la vanité blessée ne lui pardonna guère. Peu d'hommes furent plus insensibles aux influences et aux recommandations. Il ne considérait que l'intérêt de la *Revue*, y conformait ses appréciations et rejetait tout ce qui pouvait s'en écarter. On peut dire, à cet égard, qu'il eut une idée fixe, et c'est à elle qu'il a dû son succès. Jamais je ne lui ai entendu adresser un compliment à un écrivain, et un jour, — à propos de Mérimée, — il me disait : « Pas un seul d'entre vous ne sait bien la grammaire, » ce qui, après tout, n'est pas impossible. Son tempérament naturellement ferme s'était durci au contact des prétentions qu'il fallait refréner, des sollicitations que l'on avait à repousser, des refus qu'on avait le devoir de maintenir. A cela venait s'ajouter la concentration d'une pensée qui était toujours la même; le caractère s'en ressentait, et les rapports avec lui n'étaient pas toujours amènes. On bataillait, on s'emportait, mais, lorsque l'on était de bonne foi, on finissait par reconnaître que ses observations étaient justes et que le plus sage était de s'y soumettre. Cette nature, résistante parfois jusqu'à la dureté, avait des détentes subites. Un jour que nous causions ensemble des premiers temps de la *Revue* et des difficultés contre lesquelles il avait lutté, il s'attendrit et, les yeux trempés de larmes, il me dit : « Quand j'avais des auteurs, je n'avais pas d'abonnés, et maintenant que j'ai des abonnés, je n'ai plus d'auteurs. » Plusieurs fois j'ai surpris chez lui des accès de sensibilité qu'il ne parvenait pas à dominer et que souvent il masquait derrière des brusqueries qui n'avaient rien de spontané. Singulier homme, mal apprécié parce qu'on le jugeait sur des torts de forme qu'il ne cherchait pas à dissimuler, mais plein de qualités sérieuses, dévoué à son œuvre, qui passait avant toute autre préoccupation, de conception très intelligente et d'expression souvent confuse, comme si la fatigue de son perpétuel labeur eût obscurci sa parole; il ne se reposa jamais, et, malgré sa vigueur, il a dû parfois fléchir sous la lassitude. A la fin de sa vie, épuisé, se raidissant contre le mal avec une énergie invincible, sourd, presque aveugle, il se soulevait encore pour tâcher de surveiller la *Revue*. Jusqu'à la fin, il en parla, il y pensa. Les écrivains ont fait la fortune de son recueil; en échange, il leur a donné la notoriété et les a fait connaître partout où notre langue est comprise; la meilleure part est pour eux. Il a plus fait en faveur de la

propagande des idées françaises que tous les gouvernemens sous lesquels il a vécu. Lorsque, plus tard, on voudra écrire l'histoire de notre littérature depuis la révolution de juillet, le meilleur, le plus riche document à consulter sera la collection de la *Revue des Deux Mondes*.

En même temps que j'étais un des collaborateurs de la *Revue*, je donnais parfois des articles variétés au *Journal des Débats*, qui habitait et qui habite encore la vieille maison de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, où il est né aux premières heures de la révolution. Son directeur, — par droit d'héritage, — était Édouard Bertin, que son talent de peintre ne semblait pas prédisposer à diriger un grand journal quotidien et qui cependant y excellait. Ne pouvant marcher qu'à l'aide d'une canne, les épaules engoncées, la physionomie un peu revêche, il avait l'extérieur trompeur, car il était d'une grande mansuétude et d'un commerce sûr. Assis dans son large fauteuil près de la cheminée que décoraient une carafe et un verre, passant souvent la main dans ses cheveux grisonnans, fumant un affreux cigare d'un sou qu'il trouvait exquis, souriant des balivernes que nous ne nous épargnions pas, racontant quelquefois des anecdotes un peu vives, il était ouvert à tous, bienveillant et empressé à rendre service. C'était un infatigable liseur; aussi son instruction était profonde et sa conversation était nourrie. Sceptique, intelligent, laissant à chacun la liberté de ses opinions, il semblait plutôt présider un cénacle où chacun prenait la parole à tour de rôle que diriger un journal politique et lui donner l'unité d'impulsion. Souvent, au cours de la même semaine, — surtout lors des disputes sur la question romaine, — le pour et le contre ont été plaidés dans le *Journal des Débats*. Comme chaque article était signé, on n'engageait qu'une opinion individuelle. Édouard Bertin, — s'il eut une opinion politique, ce dont on peut douter, — avait quelque tendance pour le gouvernement parlementaire; il semblait garder bon souvenir du règne de Louis-Philippe et trouvait que le cens électoral n'était pas mauvais. Il haïssait l'empire, ou plutôt il haïssait l'empereur, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Chaque jour, au moment où cinq heures sonnaient à Saint-Germain l'Auxerrois, on entendait son pas irrégulier retentir dans l'escalier. Il sortait de son atelier du quai Voltaire, où il se plaisait devant ses tableaux et au milieu de ses livres. Il fut un des maîtres du paysage historique, et quelques-unes de ses compositions sont fort belles, un peu froides, mais conçues dans un respect de la ligne et dans une recherche de grandeur qui ne sont plus de mode aujourd'hui. Il était d'une indulgence rare, et plus d'une fois, en visitant avec lui les expositions annuelles, j'ai été frappé de son ingéniosité à faire ressortir les qualités des tableaux les plus médiocres. Il

n'avait point de parti-pris d'école et je l'ai vu rester en admiration devant *la Remise aux chevreuils* de Courbet. S'il eût fait de la critique d'art, il eût poussé la camaraderie trop loin et la sincérité de ses opinions s'en serait ressentie. Il était aimé au *Journal des Débats*, où la loyauté de son caractère était appréciée; sa parole était d'or, et un signe de tête fait par lui équivalait à un acte notarié. Je l'aimais beaucoup; sa rudesse apparente ne m'avait point trompé, et j'ai passé près de lui, dans son atelier, des heures dont je me souviens avec émotion.

Il témoignait de la déférence à un des copropriétaires du journal, auquel appartenait l'outillage de l'imprimerie et que nous appelions le père Normant. Tous les jours aussi, comme Édouard Bertin, il arrivait à la même heure, courbé, la tête penchée, marchant péniblement ainsi que marche un octogénaire. Après un salut échangé, il se laissait tomber dans un fauteuil, tirait de sa poche une énorme loupe raccommodée avec de la cire à cacheter et lisait le journal. Ce vieillard alourdi, qui parfois entamait une histoire et ne la terminait pas toujours, avait été un fringant royaliste et avait, un des premiers, arboré la cocarde blanche lors de l'entrée des alliés à Paris. En 1815, après le retour de l'île d'Elbe, il ne suivit pas Louis XVIII sur la route de Lille, il ne le rejoignit pas à Gand, mais il se mit résolûment à conspirer et chercha à organiser un complot monarchique qui devait éclater aussitôt que Napoléon partirait pour prendre le commandement de l'armée. Il y eut de faux frères, comme toujours; Normant fut dénoncé et arrêté. L'empereur était furieux et recommanda au ministre de la justice de « faire un exemple qui servirait de leçon aux incorrigibles. » L'instruction du procès fut heureusement assez longue et compliquée; Normant comparut en cour d'assises le 21 juin 1815. Ainsi qu'il le racontait lui-même, « son affaire n'était pas bonne, » et il y allait de la tête. La condamnation était certaine; pendant le résumé du président, la nouvelle se répandit qu'une bataille avait été perdue, que l'empereur était en fuite et l'armée anéantie. Le jury délibéra pour la forme; à l'unanimité, Normant fut acquitté. La ténacité de Wellington et l'arrivée de Blücher lui sauvaient la vie. Il parlait volontiers de cet épisode, mais il en avait gardé rancune à Napoléon, qu'il n'aimait guère; en revanche, il estimait que Louis XVIII avait été un grand roi.

Le rédacteur en chef des *Débats*, celui qui présidait à la publication des articles, à la confection du journal, n'était ni un sceptique comme Édouard Bertin, ni un royaliste comme Normant, c'était un janséniste : Samuel-Ustazade-Silvestre de Sacy, très doux, très gai et d'une bonhomie charmante. Il avait une placidité qui, parfois, ressemblait un peu à de l'indifférence; on ne le faisait sortir de son

calme habituel qu'en parlant irrévérencieusement de Mme de Sévigné, dont il était amoureux; aussi avait-il quelque commisération pour Victor Cousin, qui s'était déclaré le champion de Mme de Longueville. Sacy levait les épaules et disait : « Ce pauvre Cousin! il ne sait même pas que Tallemant des Réaux raconte que sa Dulcinée, — qui ne fut qu'une coureuse, — avait les mains sales! » Des choses de notre temps, la politique seule l'intéressait; à part les débats législatifs, les révélations diplomatiques et les modifications ministérielles sur lesquels il écrivait des articles vifs et très sensés, il vivait dans le siècle de Louis XIV avec sa chère marquise, La Bruyère et Racine. Je gagerais qu'il n'a jamais lu un vers de Musset, ni une page de George Sand. Un jour que je lui parlais de l'*Histoire romaine* de Mommsen, il me répondit : « En fait d'histoire romaine, je m'en tiens à Rollin. » Le vieux sang janséniste qui coulait dans ses veines n'avait point perdu toute chaleur; la promulgation du dogme de l'immaculée conception le blessa; lorsque Ernest Renan publia sa *Vie de Jésus*, il lui dit : « A quoi bon ce cinquième évangile? Les quatre autres suffisaient. » Il était ferme et, malgré sa grande douceur, ne cachait point son opinion. Lorsque la commission du budget, voulant punir Camille Rousset d'avoir substitué la vérité à la légende des volontaires de 1792, supprima le poste d'archiviste du ministère de la guerre (1), Sacy alla trouver le ministre et lui dit : « Monsieur, de tous les attentats contre la liberté, le plus coupable est celui qui touche à la liberté de l'histoire, et cet attentat vous l'avez laissé commettre. »

Eugène Labiche, qui lui a succédé à l'Académie française, a fait de lui un portrait exquis et ressemblant. Ce nom de Sacy, illustré par une traduction de la Bible, cette qualité de janséniste, qui implique une idée de raideur et de sécheresse, le faisaient imaginer tout autre qu'il n'était. En lui rien de rogue, rien de pédant, rien même de trop réservé. Il aimait la plaisanterie et quand elle était trop salée, au lieu de se renfrogner, il riait aux éclats. Les mots de Molière lui étaient familiers et il les employait, sans doute pour rendre hommage à la littérature du siècle de Louis XIV. Alerte et frétillant, la tête couverte d'un bonnet de velours noir, les pieds dans des chaussons de drap, il allait et venait dans le bureau de rédaction en fredonnant les airs du *Devin de village* : « Non, Colette n'est pas trompeuse. » C'est là que s'était arrêtée son éducation musicale; les sonorités d'aujourd'hui auraient blessé la délicatesse de ses oreilles. Il était fin en toutes choses; en peinture, les coloristes devaient l'effaroucher et je m'imagine que Giotto, tendre,

(1) Commission du budget de 1876; président : M. Gambetta; rapporteur du budget de la guerre : M. Langlois.

effacé, rêveur, eût été son peintre de prédilection. C'était un gourmet d'esprit, et il se délectait à certaines phrases dont le tour, un peu vieilli, avait pour lui le charme que l'aspect des feuilles mortes a pour quelques paysagistes. En dehors du journalisme, il a peu écrit, mais les préfaces dont il a fait précéder les différentes réimpressions qui forment sa *Bibliothèque spirituelle* sont des merveilles de grâce et des chefs-d'œuvre de goût. Je le comparerais volontiers à ces vins dépouillés dont la robe est un peu pâle, mais dont le bouquet est délicieux. Quel type de lettré et quelle simplicité dans la quintessence même où il se plaisait! C'est lui plus que nul autre qui avait donné au *Journal des Débats* cette attitude littéraire où, pendant la durée du second empire, il a trouvé son meilleur succès. Entre les feuilles quotidiennes et les revues, les *Débats* formaient une sorte d'intermédiaire où la politique et la littérature se côtoyaient en se faisant valoir; les variétés d'Ernest Renan étaient une bonne fortune pour les lecteurs, comme les articles de Prévost-Paradol. Pendant la période où la polémique fut interdite, Silvestre de Sacy fut l'âme du journal et cette âme ne manqua ni d'ardeur, ni de délicatesse.

L'existence de Silvestre de Sacy était simple; elle s'écoulait dans son appartement du palais de l'Institut, où il était logé près de la bibliothèque Mazarine, dont il était le conservateur depuis 1848. Dans sa famille, à laquelle il était profondément dévoué, près de ses livres qu'il aimait avec passion, il vivait paisiblement, frugalement, comme un sage. Une invitation, qui devait alors être considérée comme un ordre, l'appela au château de Compiègne. Il y subit l'enivrement des lumières, des diamans et des parfums. En pénétrant dans cette féerie réelle, le cénobite fut ébloui et le cœur du janséniste ne résista pas aux vanités de ce bas monde; il n'eut pas la force de dire : *Vade retro!* et il fut charmé. Il en parlait avec extase, il agitait ses petites mains et poussait des exclamations comme au souvenir d'une vision surhumaine. Il en revint troublé. Qui aimait-il? Il ne le savait plus guère. Qui? M[me] de Sévigné ou l'impératrice? L'une avait un si beau style! l'autre était si blanche! la marquise avait tant d'esprit! la souveraine avait tant de grâce! Dans l'intimité, on le plaisantait; il souriait de bon cœur, mais avec un soupir. Sa lampe lui semblait terne quand il se rappelait les lustres de cristal étincelans de clarté. Son enthousiasme était sincère, si sincère qu'il en fut nommé sénateur. Édouard Bertin lui signifia son congé de rédacteur en chef dans une lettre qui fut publiée en tête du *Journal des Débats* (1). Sacy était rejeté dans la rédaction littéraire et devait s'y confiner. Un jour, un homme de lettres lui

(1) Voir les *Débats* du 27 décembre 1865.

demanda des notes pour rédiger sa biographie; il ne refusa pas et écrivit : « Le même travail a rempli toute ma vie : j'ai fait des articles de journaux, je n'ai pas fait autre chose, encore n'ai-je travaillé qu'à un seul journal, le *Journal des Débats*. J'y travaille depuis trente ans; en quatre mots, voilà toute mon histoire. » Cette histoire est des plus honorables et elle conduisit Silvestre de Sacy au sénat. A l'heure du désastre, il eut la révolte des cœurs honnêtes contre le débordement d'injures sans péril qui furent répandues sur Napoléon III tombé à Sedan; il se renferma en lui-même, pleura la France vaincue et resta fidèle au serment qu'il avait prêté.

Le souvenir de Silvestre de Sacy évoque en moi celui de Patin, — du père Patin, comme l'ont appelé les innombrables candidats dont il a fait des bacheliers. — Il pouvait, comme de Sacy, aimer Mme de Sévigné, Pascal et Bossuet, mais il s'était tellement voué aux lettres latines qu'il se sentait coupable de trahison lorsqu'il les quittait pour les lettres françaises. Comme un jaloux qui fuit les importuns et recherche le tête-à-tête, il s'enfermait pour lire Horace et se croyait en bonne fortune. Quelquefois il apparaissait dans les bureaux du *Journal des Débats*, timide, ayant toujours l'air étonné et rassurant de la main ses fortes lunettes cerclées de fer. Son expression bienveillante affaiblissait sa laideur. Hors des humanités point de salut! Il détaillait avec ivresse les jouissances du discours latin et les voluptés du thème grec. Sur cette question il se passionnait et volontiers devenait agressif. Il n'avait pas le calme de Guizot, qui a écrit : « La Grèce et Rome sont la bonne compagnie de l'esprit humain, et au milieu de la chute de toutes les aristocraties, il faut tâcher que celle-là demeure debout. » Patin eut sacrifié toutes les langues modernes pour faire revivre les langues mortes et peut-être, comme le vieil helléniste Hase, écrivait-il en grec les comptes de sa blanchisseuse. Un jour, à la descente du Pont-Neuf, Adrien de Longpérier aperçoit un attroupement, il s'approche et voit le père Hase tout sanglant. « Eh! mon cher maître, que vous est-il arrivé? — Un bige, mon ami! un bige! » Le bige était un fiacre qui avait renversé le bonhomme. Patin eût été de cette force, et je me doute que pour lui les bas étaient des cnémides. J'eus occasion de le voir au moment où une circulaire de Jules Simon, ministre de l'instruction publique, venait judicieusement de supprimer la confection des vers latins; il était désespéré, se lamentait, croisait les mains et les agitait au-dessus de sa tête, comme s'il eût voulu prendre les dieux à témoin de ce désastre : O filles de Mnémosyne, vous dormiez donc! Il me disait : « Et quelle heure choisit-on pour ce guet-apens? L'heure où nos écoliers prennent goût à la poésie latine; le dernier concours de vers latins a été fort remarquable dans les classes de seconde. » Il secoua la tête et s'écria : « Hélas! c'était le chant du

cygne! » Il présidait souvent, en qualité de doyen de la faculté des lettres de Paris, aux examens pour le baccalauréat ès-lettres. Il y faisait preuve d'une indulgence de nourrice. Un jour, pendant que j'assistais près de lui à un de ces examens, il avait fait expliquer une dizaine de vers d'Ovide à un jeune candidat de figure satisfaite et de science douteuse. Il était question de Jason. Le père Patin dit : « Est-ce que Jason, lors de la conquête de la toison d'or, ne fut pas aidé, — vous m'entendez bien, — aidé par une femme? » L'écolier répondit : « Oui, monsieur; oui, monsieur. — Eh bien! dites-moi le nom de la femme qui l'a aidé. » Le candidat n'hésita plus et lâcha : « Andromède. » Patin répliqua : « Non, monsieur, c'était Médée; je vous l'avais dit. » Il donna la note *passable*. Je me mis à rire; alors il me dit : « Ce pauvre diable m'a cité un nom de l'antiquité, je dois en tenir compte; rien ne l'empêchait de répondre : Mme de Maintenon. » J'avais été très frappé de la faiblesse des examens auxquels j'assistais; j'en parlai à Patin et lui demandai si de mon temps nous étions ignorans à ce point. Sa réponse est précieuse : « Vous êtes de la fournée de 1841; à cette époque, vous valiez mieux et vous aviez tous quelque teinture littéraire; vous la deviez au romantisme, que nous avons eu tort de combattre et de proscrire, car vous y aviez puisé le goût de la poésie : vous connaissiez Ronsard et Marot, quelques-uns d'entre vous avaient lu Garnier, Moncrestien et Maynard. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi; le fond est immuable : Corneille, Racine, La Fontaine et Molière. En deçà et au-delà, il n'y a plus rien. Après la révolution de 1848, le niveau scolaire a subitement baissé et ne s'est plus relevé. A cette heure, dans les collèges, la littérature, c'est la belle au bois dormant : béni soit le filleul des fées qui la réveillera! » — « L'avantage de la littérature, c'est de donner des goûts nobles, » écrivait Mérimée à Panizzi, et il n'avait pas tort. On le savait au *Journal des Débats*, où les conversations sur les beaux-arts, sur les éditions recherchées, sur les reliures de Pasdeloup, de Derôme, de Capé, de Bauzonnet, étaient de monnaie courante. Le frère d'Édouard Bertin, Armand Bertin, celui dont Ingres a fait un si admirable portrait, était un bibliophile; sa marque est restée célèbre. Silvestre de Sacy aimait les beaux livres et Jules Janin ne reculait ni devant les grandes marges ni devant les maroquins du Levant frappés par les fers de Marius Michel. Il venait peu aux *Débats*; sa goutte et sa ventripotence lui rendaient trop pénible l'ascension des escaliers. Lorsque par hasard il avait pu se hisser jusqu'à la salle de rédaction, c'était fête, car sa large face, son gros rire et son esprit mettaient tout le monde en belle humeur. A la fois savantasse et précieux, abusant de la citation latine, il avait un style biscornu et émietté qui avait fait sensation au début, mais qui avait promptement vieilli et dont

la sénilité ne se dissimulait plus assez. On l'avait surnommé « le prince des critiques, » et cela ne lui déplaisait pas. Croyait-il à sa couronne? Sans aucun doute, et on était mal venu de ne pas l'acclamer.

J'avais fait dans le *Journal des Débats* un article pour signaler la publication du *Capitaine Fracasse*, et j'avais naturellement profité de l'occasion pour rendre à Théophile Gautier ce qui lui était dû en qualité de poète et de critique dramatique. Cela ne fut pas du goût de Janin, qui m'interpella et me demanda pourquoi je l'avais « éreinté. » La question me parut si étrange que j'y répondis par une autre question : « Où donc vous ai-je éreinté? — Dans le *Journal des Débats*, dans mon propre journal, en faisant l'éloge de Gautier. » Je restai stupéfait et ne répliquai point. Il avait toute liberté d'appréciation dans son feuilleton du lundi; il en usa. Sans que l'on sût pourquoi, il modifiait son opinion lors même que le talent des acteurs dont il parlait ne s'était point modifié. Après avoir « inventé » Rachel, il ne la ménagea guère et un beau jour chanta de nouveau ses louanges. Il se faisait aider parfois et acceptait des collaborations anonymes; dans son roman de *Barnave*, l'épisode des filles de Séjan a été écrit tout entier par Félix Pyat, les pages sur Mirabeau sont d'Auguste Barbier, différens chapitres ont été faits par Edgar Quinet, par Théodose Burette, et la préface est d'Étienne Béquet. Je lui ai entendu raconter que lorsqu'il avait commencé *l'Ane mort et la Femme guillotinée*, il n'avait eu d'autre intention que de ridiculiser les lugubres inventions du romantisme, puis que, peu à peu, le sujet l'avait saisi et qu'il avait terminé d'une façon sérieuse un livre dont le début visait à la parodie. Lui aussi, comme le père Patin, mais moins heureusement, il avait la monomanie d'Horace, il aimait à réciter ses vers et je crois même qu'il essaya de le traduire, ce qui est une faiblesse pour un homme d'esprit. Sa personnalité se répandait jusque dans ses feuilletons; il y parlait de son bonnet de coton, il y célébrait son perroquet; il fit plus, il y raconta son mariage, ce qui fut trouvé d'une délicatesse discutable. C'était un gros enfant, que le public avait gâté, qui souvent dépassa la mesure et ne s'en aperçut pas. Il avait le travail d'une extrême facilité et a beaucoup produit. La quantité de préfaces et d'avant-propos qu'il a écrits est extraordinaire. Il n'est pas un recueil, un almanach, une publication de son temps où le fameux J. J. ne se rencontre. Son feuilleton hebdomadaire des *Débats* ne lui suffisait pas, il envoyait des *Courriers de Paris* à des journaux étrangers; la plume ne quittait pas ses doigts et son écriture était telle qu'il ne parvenait pas à se relire. Il faisait le désespoir des typographes et déroutait les protes les plus exercés. Dans les dernières annés de sa vie, — il est mort en 1875,

âgé de soixante et onze ans, — la goutte et l'obésité étaient devenues d'incurables infirmités qui le retenaient au logis, dans le petit chalet qu'il s'était fait construire à Passy et dans le tympan duquel on avait inscrit ce vers de Boileau, que l'on ne s'attendait guère à lire sur la demeure de Janin :

> Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire!

Se traînant à peine, respirant mal, étouffé par la graisse, il ne pouvait plus aller au théâtre; on lui racontait les pièces après la première représentation, il dictait son feuilleton sur le sujet indiqué ou à côté. Son œuvre est considérable; outre les articles qu'il avait répandus partout, il a publié près de soixante volumes; il me semble que tout cela sera bien léger dans la balance où l'on pèsera la littérature de notre époque; *le Mouchoir bleu*, d'Étienne Béquet, qui fut aussi rédacteur au *Journal des Débats*, n'a que six pages et me paraît d'un poids plus sérieux. Malgré ses défauts, Jules Janin fut bon, mais, comme beaucoup de gens de lettres, il était meilleur dans la causerie que la plume à la main.

Un autre écrivain du *Journal des Débats* fut, comme Janin, un producteur infatigable, mais avec une supériorité qui exclut toute comparaison, c'est Philarète Chasles, auquel il n'a manqué que plus de tenue dans le mode de vivre pour prendre rang. Il était fils d'un prêtre défroqué, qui fut conventionnel et mourut aux Invalides. De cette origine il avait conservé quelque chose d'inquiet qui se reflétait dans sa personne. L'existence ne lui avait pas été clémente. Au début, il avait commencé par être ouvrier typographe à Paris et à Londres. Son talent était de bon aloi; sa critique fine et profonde justifiait son titre de professeur au Collège de France. Il savait très bien l'italien, l'anglais et l'allemand, ce fut là le point de départ de sa carrière littéraire. Les classiques et les romantiques se battaient; les uns disaient : Homère et Sophocle; les autres répondaient : les *Nibelungen* et Shakspeare. Philarète Chasles se tint entre les deux camps ennemis et il résolut de faire connaître en France les littératures étrangères, dont on parlait beaucoup sans les avoir étudiées. Sous ce rapport, il a rendu aux lettres françaises un sérieux service. C'est par lui plus que par tout autre que les œuvres de l'Allemagne et de l'Angleterre modernes ont été révélées à notre pays; seule, sa traduction du *Titan* de Jean-Paul Richter constituerait un titre à la gratitude des lettrés. Il a touché à tout sujet non-seulement avec la verve qui lui était naturelle, mais avec la perspicacité que donne la connaissance approfondie des choses. Il était

habile dans l'arrangement, il prenait cinq ou six ouvrages étrangers, savait en extraire la substance même et en composait un volume très instructif et très amusant, car l'espèce de diable au corps qui était en lui passait dans ses œuvres. Je me rappelle des récits de la guerre de Hongrie, 1848-1849, qui sont d'un entrain, d'une saveur, d'une vivacité extraordinaires. Il a été la ressource de tous les recueils littéraires qui débutaient ou qui, comme l'on dit dans l'intimité des bureaux de rédaction, étaient à court de copie. Il avait toujours un travail commencé qu'il envoyait, qu'on insérait, et dont la suite parfois faisait défaut. Je me souviens qu'à la *Revue de Paris*, nous avons publié les premiers chapitres de la traduction des *Mémoires de Lorenzo d'Aponte*, dont nous n'avons jamais pu lui arracher la suite. Il avait le travail intermittent, la fantaisie l'emmenait et on courait après lui sans pouvoir le retrouver. Impatient, supportant mal les reproches, il avait de la colère et finissait par pleurer en s'écriant : « Le ciel n'aura donc jamais pitié de moi? » Son existence avait été difficile; il avait des dettes, jouait à cache-cache avec ses créanciers et faisait le saut périlleux par-dessus les gardes du commerce. Quelques billets de mille francs l'auraient sauvé, il ne les trouva jamais. Quand il venait au *Journal des Débats*, il était froidement accueilli par les maîtres du lieu; on sentait qu'entre eux et lui, il y avait eu des difficultés où la littérature n'était pour rien. Il glissait comme une ombre, ne faisait illusion à personne sur son âge, malgré sa perruque, sa moustache teinte et sa badine. Il avait gardé l'habitude de se vêtir comme vers 1835, avec des redingotes sanglées à la taille et de hautes cravates qui rejetaient la tête en arrière. C'était un revenant, il en avait l'allure et le mystère; il disparaissait sans qu'on l'eût vu ou entendu sortir. Il attribuait les malheurs ou plutôt les tracasseries dont sa vie était tourmentée à sa qualité d'homme de lettres; il disait : « Nous sommes comme les çoudras de l'Hindoustan, nous sommes la caste maudite. » Il m'écrivait : « Cher ami, mon coparia! » Il obéissait à une manie qui n'est pas près de prendre fin, car l'homme y trouve son excuse, et qui consiste à rendre la fonction que l'on exerce responsable des mésaventures que l'on ne doit qu'à soi-même.

Les rédacteurs du *Journal des Débats* étaient divisés en deux escouades distinctes; l'une, que l'on nommait les vieux *Débats*, comprenait Édouard Bertin, Normant, Silvestre de Sacy, Saint-Marc Girardin, Jules Janin, Philarète Chasles, Alloury, Fr. Barrière, Delescluze, qui sont morts; l'autre, les jeunes *Débats*, était composé de recrues nouvelles, dont quelques-unes avaient déjà rang de capitaine; le plus brillant de cette petite troupe était Prévost-Para-

dol, qui a précédé ses aînés. Peu d'hommes ont été plus ambitieux que lui et ont plus difficilement supporté la discipline que lui imposait le parti d'oppposition auquel il était affilié. Il avait la phrase facile, de beau langage, l'épigramme savamment enveloppée et une grande habileté à se maintenir dans une mesure irréprochable. Il était ou paraissait toujours affairé; il arrivait au bureau des *Débats*, échangeait un bonjour avec les uns et les autres, s'asseyait et écrivait deux ou trois billets de cette longue écriture qu'il s'efforçait de faire ressembler à celle du temps de Louis XIV. Volontiers il eût repris la vieille orthographe; il s'y essaya, ses amis le raillèrent et il y renonça. Né en 1829, il était alors un des plus jeunes écrivains des *Débats*. Il avait été un des bons élèves de l'École normale, assidu et de forme classique, avec une pointe d'ironie qui parfois perçait malgré lui. Quoiqu'il eût obtenu, en 1849, le prix d'honneur de philosophie, c'est vers les lettres qu'il se sentait entraîné. Il n'a point été démissionnaire pour refus de serment à la suite du coup d'état du 2 décembre, comme on l'a dit, car, après s'être fait recevoir docteur ès-lettres, il fut, en 1855, nommé professeur de littérature française à la faculté d'Aix, en Provence. Il n'y resta pas; Aix était trop loin de Paris, trop loin de ce centre où se font les réputations, où la notoriété s'acquiert, où les portes s'ouvrent sur les chemins qui mènent aux grandes situations politiques. Il donna sa démission, que l'on accepta, car on n'avait su reconnaître, ni sa valeur, ni l'ambition secrète qui le tourmentait. C'est alors, en 1856, qu'il entra au *Journal des Débats*, dont, par ses allures hardies et sa phrase pétulante, il réveilla la prose un peu somnolente. De ce jour, l'empire autoritaire compta un ennemi de plus, expert en escarmouches et sachant apaiser son feu lorsque le péril semblait se rapprocher. Il ne manquait pas d'entregent, avait de la souplesse, beaucoup d'esprit de conversation et possédait à fond l'art d'écouter, ce qui est un excellent moyen de parvenir. Il fut attiré et bien accueilli dans le monde qui représentait l'opposition parlementaire. Il en devint l'enfant chéri et l'on vit en lui un Martignac futur. Il y trouvait son compte : le luxe lui plaisait, il se façonnait de son mieux aux bonnes manières, singeait certaines attitudes que l'on reconnaissait facilement et regardait avec confiance vers l'avenir. Où ne pouvait-il pas arriver? n'avait-il pas été de l'École normale comme Villemain, comme Victor Cousin? n'avait-il pas été professeur, comme Royer-Collard? L'extérieur était de mince apparence : la tête trop longue, le buste trop long, les jambes trop courtes, petit et de démarche saccadée. La voix, un peu sourde dans les notes basses, avait du charme et éclatait parfois comme si elle eût voulu réveiller l'attention. C'est là un

précepte de Quintilien ; il s'y conformait. La politique s'était emparée de lui : les humanités où l'on avait brillé jadis, les lettres françaises qui réclament toujours des partisans de bonne volonté, l'histoire où l'on aurait pu devenir un maître, tout s'évanouissait devant le rêve poursuivi, et un grand talent était dépensé à écrire des « premiers Paris » qui n'avaient pas vingt-quatre heures à vivre. J'ai toujours été surpris de la voie que Prévost-Paradol avait choisie, mais l'homme obéit à son tempérament aussi fatalement que l'animal obéit à son instinct. On eût dit qu'il voulait s'exercer à ses grandeurs futures et faire l'apprentissage des élégances que le sort lui réservait. Il aimait à monter à cheval, on lui prêtait des chevaux; il aimait la bonne chère, on l'invitait à dîner ; il aimait l'opéra, on lui réservait sa place dans des loges; mais il aimait à fréquenter certains petits théâtres et il y allait seul. Souvent je l'ai regardé curieusement, lorsqu'il se rencontrait avec d'anciens camarades de l'École normale; il était fort aimable, mais d'une certaine condescendance nonchalante qui ne se livrait pas; il semblait dire : « Nous avons été sur les mêmes bancs, soit, mais nous ne fréquentons pas les mêmes salons. » Le « bon élève » n'avait cependant pas tout à fait disparu en lui. Un jour, aux *Débats*, que nous discutions sur le fameux distique d'Achelladas, il fut surpris d'entendre citer du grec par des écrivains « qui manquaient de bases, » c'est-à-dire qui n'avaient point étudié pour être professeurs, et sa surprise fut d'autant plus vive qu'il ne connaissait pas les deux vers dont nous parlions. Il avait de ces petites faiblesses : les meilleurs esprits n'en sont pas exempts. Aurait-il réussi dans la littérature d'imagination? J'en doute; une nouvelle qu'il ne signa pas et que la *Revue des Deux Mondes* publia, démontre des maladresses d'exécution que l'on ne retrouve pas dans ses œuvres de polémique. Cette nouvelle, lorsqu'elle parut, fit du bruit dans quelques salons ; on cria même au scandale; le fond de l'historiette était connu et les masques avaient une telle transparence que, malgré un dénoûment de fantaisie, on les pouvait nommer. On accusa de ce léger méfait quelques gens de lettres qui en étaient innocens. Le véritable auteur se dissimula, il s'indigna plus que nul autre et s'indigna si bruyamment qu'il se dévoila. Huit jours après que la nouvelle eut été insérée dans la *Revue*, Prévost-Paradol écrivait et signait dans le *Journal des Débats* (8 février 1860) un article dans lequel il déclarait *Madame de Marçay* « une œuvre médiocre et d'une lecture pénible ; » de plus, il conseillait à l'auteur anonyme « d'en rester là. » Le conseil était bon, mais Paradol eût mieux fait de se taire, car on ne

(1) Voyez la *Revue* du 1er février 1860, *Madame de Marçay*.

fut pas dupe du stratagème, qui était un peu naïf pour un homme d'esprit.

En 1866, au moment de la guerre de Bohême, il eut une vision de l'avenir, une vision nette qui avait, hélas! et qui eut la précision de la réalité. On se rappelle l'émotion que produisit cette rapide campagne terminée à Sadowa par l'écrasement de l'Autriche. Tous les hommes sérieux furent préoccupés et l'on regarda avec inquiétude du côté de la Prusse, qui venait de révéler subitement des qualités agressives que l'on croyait éteintes depuis la mort de Frédéric II. On sentait instinctivement que les conditions vitales de la France étaient modifiées et l'on comprenait que nos frontières de l'est se trouvaient dorénavant en contact avec une puissance très homogène et ambitieuse. L'axe de l'Europe se déplaçait et l'équilibre allait osciller jusqu'à ce qu'il eût trouvé un point d'appui nouveau. Tout cela était confus, mais perceptible; au-delà des brouillards qui voilaient l'Allemagne en travail de cohésion, on ne voyait pas très clair, mais il y avait de l'anxiété dans les cœurs comme à l'approche d'un péril inconnu. Un seul homme, parmi mes amis, échappait au trouble vague dont chacun de nous avait été saisi, c'était Gustave Flaubert, qui s'irritait lorsque l'on agitait cette question d'où notre existence même pouvait dépendre. Flaubert appartenait à un groupe de penseurs, d'écrivains, d'hommes politiques, tous éminens à divers titres, qui, deux fois par mois, se réunissaient autour de la même table pour causer : à ces deipnosophistes il a manqué un Athénée. Un lundi soir, Flaubert arriva chez moi, furieux et rugissant. Il me raconta qu'il venait de quitter le dîner où ses amis étaient rassemblés, parce que l'on y parlait politique et que c'était indécent pour des gens d'esprit. « La Prusse, disait-il, l'Autriche, qu'est-ce que cela peut nous faire? Ces hommes-là ont des prétentions à être des philosophes, et ils s'occupent de savoir si les habits bleus ont battu les habits blancs; ce ne sont que des bourgeois et ça me fait pitié de voir X et Y et Z perdre leur temps à discuter des annexions, des rectifications de frontières, des dislocations, des reconstitutions de pays, comme s'il n'y avait rien de mieux à faire, comme s'il n'y avait plus de beaux vers à réciter et de prose sonore à écrire! » J'essayai de le calmer et n'y réussis pas; il répétait : « Ce ne sont que des bourgeois! » Il disait : « Nous ne sommes ni Français, ni Algonquins; nous sommes artistes, l'art est notre patrie : maudits soient ceux qui en ont une autre! » Parole emportée qui n'impliquait rien contre le patriotisme, car Flaubert a souffert jusqu'aux larmes, jusqu'à la maladie, lorsque la France recula devant l'Allemagne.

Prévost-Paradol ne pensa guère à l'art dans ces momens; il com-

prit que tôt ou tard la lutte éclaterait entre deux nations voisines qui se croyaient de force égale et voudraient se disputer le droit à l'influence. Sous cette impression, il écrivit son livre de *la France nouvelle* dont bien des propositions peuvent paraître discutables, mais où la prophétie devient poignante, car elle a été accomplie. En termes qui n'ont rien de nuageux, il annonça la guerre et prédit la défaite. S'il eût vécu, il aurait pu s'écrier comme Chateaubriand après la révolution de Juillet : « Inutile Cassandre, j'ai assez fatigué la monarchie de mes avertissemens ! » Les avertissemens de Prévost-Paradol et de bien d'autres ne furent point entendus. La loi militaire que proposait le maréchal Niel et qui pouvait nous sauver subit des modifications équivalant à un rejet; on sait ce qu'il en advint. Prévost-Paradol fut traité de « mauvaise langue » et l'on attendit que notre désastre fût complet pour le louer de l'avoir prévu. Lors de la formation du ministère du 2 janvier 1870, dont l'avènement assurait les institutions libérales, Prévost-Paradol qui, deux fois candidat à la députation, avait échoué devant les électeurs, ne se réserva plus et se déclara prêt à servir le nouvel ordre de choses. En réalité, il n'avait jamais demandé que la liberté; il l'avait, il l'accepta, s'y rallia et fut conséquent à lui-même. On ne lui ménagea pas les reproches et on cria à la trahison. Les hommes qui l'avaient attiré pour servir leur passion et non pour aider à sa fortune s'éloignèrent de lui, lui battirent froid et semblèrent se demander s'ils n'avaient point réchauffé la vipère. Prévost-Paradol en fut plus affecté que de raison ; il ignorait que le besoin d'insulter les vaincus et de dénigrer les victorieux est d'essence humaine. Pendant que ses anciens amis ne parlaient de lui qu'avec réticence, les hommes rattachés à l'empire libéral, Odilon Barrot, Freycinet, Dupont-White et bien d'autres redoublaient de prévenance à son égard et, dans la commission de décentralisation dont il faisait partie, semblaient attendre qu'une parole tombât de ses lèvres pour déterminer une résolution et clore un débat. Tandis que les orateurs parlaient de leur siège, on lui improvisait une tribune, on faisait silence pour l'entendre, et on l'applaudissait. Je l'ai écouté pendant ces discussions auxquelles j'assistai; il m'a été facile de reconnaître qu'il ne comprenait rien au mouvement démocratique qui soulève les nations et dont le suffrage universel est l'instrument d'indécision; il croyait encore pouvoir sauver la prépotence de la bourgeoisie, des « classes éclairées, » comme il répétait après tant d'autres; il s'imaginait que les réformes politiques peuvent apaiser l'appétit social et que les saccageurs de société s'arrêtent d'eux-mêmes à l'aspect d'un mécanisme libéral. Il répétait en 1870 ce que l'on avait dit en 1830, semblable à un jeune Épiménide doctrinaire

qui se serait réveillé tout à coup après un somme de quarante ans.

Les séances se tenaient dans les salles du conseil d'état, et j'avoue à ma honte que j'étais souvent plus occupé à regarder les tableaux d'Eugène Delacroix, de Flandrin, de Chassériau qu'à écouter des discussions au cours desquelles le président Odilon Barrot nous disait : « Voilà cinquante années que j'étudie cette question et je suis encore loin de l'avoir résolue. » Parfois je m'en allais avec Prévost-Paradol à travers le jardin des Tuileries, car nous habitions tous deux sur la rive droite de la Seine. Un jour, en cheminant, je lui dis : « Pourquoi n'écrivez-vous pas l'histoire des idées parlementaires? il y a là un livre intéressant et fait pour tenter votre talent. » Il me répondit avec une bienveillance qui démontrait sa foi en lui-même : « Comme vous êtes heureux de croire encore à des livres, à des phrases et de vous amuser à ces joujoux inutiles qui servent de passe-temps aux oisifs! » Il resta un instant silencieux et reprit : « Il n'y a de vrai que le pouvoir. Conduire les hommes, diriger leurs destinées, les mener à la grandeur par des chemins qu'on ne leur indique pas, préparer les faits, commander aux événemens, forcer la fortune à obéir, c'est là le but qu'il faut viser et qu'atteignent seules les volontés fortes et les intelligences élevées. » Nous étions dans la grande allée centrale des Tuileries d'où l'on découvre le palais; je lui dis : « Quel est votre rêve? » Il s'arrêta et me montrant le pavillon de l'horloge, il répliqua avec une sorte d'exaltation que je ne lui connaissais pas : « Le maître de la France est là; eh bien! je voudrais être le maître de ce maître. » Je lui répondis en souriant : « Quand vous serez le Richelieu de ce Louis XIII, j'irai vous prier de m'accorder une faveur inappréciable, qui sera l'autorisation de pénétrer et de travailler dans le greffe de la cour d'appel; il y a là des trésors d'histoire que je voudrais découvrir. » Il haussa imperceptiblement les épaules et me dit : « Vous êtes incorrigible! »

Prévost-Paradol s'était offert, s'était donné à l'empire libéral, et l'empire ne se pressait pas de le prendre. Il était mal à l'aise, étonné, humilié qu'on ne l'eût pas immédiatement appelé aux plus hautes fonctions. Les nouveaux ministres ne l'appréciaient peut-être pas autant qu'il l'aurait souhaité. Cette situation fausse dura assez longtemps pour le fatiguer. Il en voulut sortir; il alla trouver un très important personnage qui avait le privilège de travailler seul avec l'empereur, dont il possédait la confiance. Prévost-Paradol s'ouvrit sans réserve et demanda, en attendant mieux, un poste diplomatique. Huit jours après cette entrevue, il était nommé ministre plénipotentiaire aux États-Unis d'Amérique sur la présentation même de

Napoléon III. Les journaux de l'opposition insinuèrent mille perfidies l'indignation contre lui redoubla, et ceux-là même qui eussent accepté son poste avec empressement lui reprochèrent de ne l'avoir point refusé. On fut injuste pour lui jusqu'à la cruauté. Je le vis peu de jours avant son départ; il était troublé et trouvait que Washington était loin, bien plus loin qu'Aix en Provence. « Bah! lui disais-je, vous en reviendrez bientôt; avant deux ans vous serez ministre. » Il me répondit par une question : « Et vous, qu'allez-vous faire? — Continuer mon travail sur Paris, tout simplement. » Avec un sentiment de tristesse il riposta : « Vous avez peut-être raison. » Il fut assez froidement accueilli en Amérique; les républicains du nouveau monde, auxquels nulle vanité n'est inconnue, estimèrent qu'on leur avait quelque peu manqué de respect en ne leur envoyant qu'un écrivain : le moindre baronnet eût mieux fait leur affaire.

Prévost-Paradol était perdu pour la littérature, à laquelle j'avais toujours espéré qu'il finirait par se consacrer sans esprit de retour aux choses de l'ambition. J'en veux à la politique de ce qu'elle a enlevé aux lettres tant d'hommes éminens sans bénéfice pour les destinées du pays; elle a énervé des poètes, des historiens et des moralistes; Chateaubriand n'y a rien gagné, Victor Hugo s'y est diminué, Lamartine n'en est pas revenu; *Adolphe* vaut mieux que tous les discours de Benjamin Constant. Je vis donc partir Prévost-Paradol avec peine, sans soupçonner cependant le dénoûment qu'il allait lui-même donner à sa vie. Dès qu'il sut que la guerre était déclarée entre la France et l'Allemagne, les prévisions qu'il avait formulées prirent un corps et lui apparurent avec la précision d'un fait accompli. Il comprit que, sans alliés, au milieu de l'Europe malveillante, avec une armée dont l'infériorité numérique n'avait pu lui échapper, avec des factions hostiles, qui dans une défaite oublieraient la chute de la France pour ne voir que la chute de l'empire, il comprit que la partie était trop inégale, qu'elle était compromise dès le début et qu'elle se terminerait au milieu de nos ruines. Il aperçut dans un avenir prochain des événemens dont il ne voulut pas être le témoin; un soir, il se tira un coup de pistolet au cœur. A l'heure où Paris en émotion chantait *la Marseillaise,* criait : A Berlin! et se croyait maître de la victoire, la mort de Prévost-Paradol passa presque inaperçue. Qu'importe une intelligence de moins lorsque l'on va ceindre les lauriers immortels et renouveler le miracle des ancêtres? Cette fin tragique fut sentie et déplorée par ceux qui l'avaient connu, qui l'avaient aimé; j'étais du nombre, et bien souvent, depuis, j'ai regretté qu'il ne fût plus là!

MAXIME DU CAMP.

LES ORIGINES

DE LA

CRISE IRLANDAISE

V[1].

LA LIGUE AGRAIRE.

I. *Études sur l'Irlande contemporaine*, par Mgr Perraud, de l'Académie française. — II. *La Question agraire en Irlande*, par M. Paul Fournier. — III. *L'Irlande, le Canada, Jersey*, par G. de Molinari. — IV. *Land Acts* 1881, 1870 and 1860, by G. Mac-Dermot. — V. *The Tenant'skey to the Landlaw act*, 1881, by T. M. Healy, M. P. — VI. *The Working of the Irish Land act, a list of the judicial rents fixed by the sub-commissions.* — VII. *A History of our own times*, by Justin Mac-Carthy.

I.

Après sa grande défaite électorale de 1874, M. Gladstone était tombé dans un profond découragement. Il eut la pensée d'abandonner la vie politique ou tout au moins de ne plus s'y consacrer entièrement. Par une lettre adressée à lord Granville le 12 mars, il annonça que divers motifs personnels le mettaient dans l'impossibilité de continuer à diriger le parti libéral. On essaya de le faire revenir sur cette résolution si grave pour lui, si fâcheuse pour le parti. On resta près d'un an sans choisir un nouveau *leader*. M. Gladstone n'assis-

(1) Voyez la *Revue* du 1[er] septembre et du 1[er] octobre 1880, du 1[er] juin et du 1[er] août 1882.

tait que rarement aux séances de la chambre; il s'était jeté dans une voie toute différente; il s'occupait de controverse religieuse et discutait avec une ardeur juvénile la question de l'infaillibilité du pape. Il fallait bien se décider à lui donner un successeur. En dehors de M. Gladstone, aucun membre du parti libéral ne s'imposait par une supériorité incontestée de talent ou de caractère. On passa en revue les différens noms auxquels on pouvait songer: M. Bright, M. Lowe, sir William Harcourt, M. Goschen, M. Forster, lord Hartington. Ces deux derniers seuls furent sérieusement mis en balance. Le rôle joué par M. Forster dans le précédent cabinet avait été beaucoup plus brillant que celui de lord Hartington. Malheureusement les réformes en matière d'enseignement dont il avait été, soit le promoteur, soit l'avocat, lui avaient aliéné certaines fractions du parti libéral. Il se rendait parfaitement compte de cette situation, et il eut le désintéressement de conseiller lui-même le choix de lord Hartington. Les radicaux, depuis quelque temps, traitaient assez dédaigneusement ceux qu'ils appelaient les *magnats*, c'est-à-dire les chefs des grandes familles de l'aristocratie whig. Dans les mauvais jours de 1874, ils furent heureux de trouver parmi ces magnats un homme en état d'inspirer confiance au parti libéral et d'arrêter sa désorganisation. Lord Hartington était le fils aîné et l'héritier du duc de Devonshire. Avec un talent oratoire ordinaire, un grand sens, un caractère sûr et droit, il tint fort convenablement la place rendue libre par le découragement et la mauvaise humeur de Gladstone. Grâce à lui, on put empêcher que la défaite ne se changeât en déroute, on put attendre et préparer la revanche.

Elle ne vint qu'au bout de six ans. De 1874 à 1880, Disraëli eut en Angleterre une situation presque aussi forte que celle de Pitt pendant son premier ministère : plus de 100 voix de majorité dans la chambre des communes, l'appui de l'opinion publique, la confiance de la reine. Le pays était fatigué de réformes. Disraëli lui donna autre chose : il lui donna des satisfactions d'amour-propre que Gladstone avait eu le tort de dédaigner. Sous lui l'Angleterre se remit à jouer un rôle en Europe. Elle intervint dans le règlement de la question d'Orient, prit part au congrès de Berlin; elle s'annexa Chypre; elle acheta une grosse part d'intérêt dans le canal de Suez. En Asie, en Afrique, elle entreprit des expéditions, étendit les limites de ses possessions. La reine Victoria, sur le conseil de son premier ministre, prit le titre d'impératrice des Indes. A la suite de cette innovation, la politique de Disraëli reçut de ses adversaires le nom de politique impériale. On se lasse de tout : on se lassa de la politique impériale comme on s'était

lassé de la politique réformatrice. Au lendemain même du grand succès remporté au congrès de Berlin par Disraëli ou plutôt par lord Beaconsfield (c'était le nom nouveau qu'il avait pris en passant de la chambre des communes dans la chambre des lords) des symptômes de mécontentement commencèrent à se manifester. On venait d'avoir deux mauvaises récoltes. La situation économique et financière n'était pas merveilleuse. La politique de lord Beaconsfield dans les affaires d'Orient, malgré les résultats brillans qu'elle avait obtenus, n'était pas approuvée par tout le monde. Gladstone avait reparu dans l'arène; il commençait une nouvelle campagne; dans le parlement, dans les *meetings,* dans les banquets politiques, il dénonçait le premier ministre comme trahissant les intérêts de la chrétienté et les droits de l'humanité au profit de l'alliance turque. Dans les derniers mois de 1879, il parcourut une grande partie de l'Écosse, prononçant discours sur discours avec une intarissable facilité et avec une énergie qu'on n'aurait pas attendue d'un homme de cet âge. En même temps, il réclamait la dissolution du parlement, soutenant cette théorie bizarre, que, quoique la chambre des communes soit élue pour sept ans, elle ne doit pas siéger plus de six ans. Beaconsfield combattit la théorie, qui était en effet inacceptable; cependant, en fait, il devança la date de l'expiration des pouvoirs du parlement. Le 8 mars, la dissolution fut annoncée, dans la chambre des lords par le premier ministre, dans la chambre des communes par le ministre des finances, sir Stafford Northcote. Le lendemain, Beaconsfield lançait son manifeste électoral sous la forme d'une lettre au vice-roi d'Irlande, le duc de Marlborough. Il se prononçait avec énergie contre les revendications des *home rulers :* « Un grave danger, disait-il, un danger dont les conséquences peuvent être plus désastreuses que celles de la peste et de la famine, menace le pays. Une partie des habitans de ce royaume veut couper le lien constitutionnel qui unit la Grande-Bretagne et l'Irlande, rompre l'union qui a fait jusqu'à ce jour la puissance et la richesse des deux contrées. » Le parti libéral répondit par l'organe de lord Hartington. Dans une adresse aux électeurs du nord-est du Lancashire, le *leader* de l'opposition se prononçait contre le *home rule,* mais qualifiait en même temps d'excessives les craintes de lord Beaconsfield : « Aucun motif patriotique, disait-il, ne peut excuser dans mon opinion le langage exagéré dont s'est servi le premier ministre pour qualifier l'agitation irlandaise provoquée en vue du rétablissement du *home rule.* » M. Gladstone, en s'adressant aux électeurs du Mid-Lothian, en Écosse, fut plus explicite et plus agressif; voici comment il s'exprima : « Ceux qui mettent en péril l'union de l'Irlande et de l'Angleterre sont ceux qui ont toujours voulu maintenir dans cette dernière contrée une église étran-

gère au pays, y faire fonctionner une injuste loi foncière et n'accorder aux Irlandais que des libertés beaucoup plus restreintes que les nôtres. Les véritables défenseurs de l'acte d'union sont ceux qui ont toujours défendu la suprême autorité du parlement et qui ne se sont jamais servis de cette autorité que pour unir les trois nations par le lien indissoluble que créent des lois d'égalité et de liberté. »

La campagne électorale était donc ouverte, bien que le parlement continuât à siéger pour l'expédition de quelques affaires urgentes. Le 19 mars, la session fut officiellement close. Le 31 mars, les élections commencèrent. Elles donnèrent lieu à une lutte ardente. Conservateurs, libéraux et *home rulers* firent assaut d'éloquence et surtout de passion. Gladstone, qu'on aurait pu croire épuisé par la campagne de *meetings* et de discours qu'il avait faite en Écosse quelques mois auparavant, étonna ses adversaires et ses amis eux-mêmes par un nouveau déploiement de moyens oratoires et de forces physiques. Pendant trois semaines, il fut sans cesse sur la brèche, se transportant de ville en ville, discourant partout, dans des salles de bal ou de concert, dans des clubs ou dans des théâtres, en plein air. Un jour, en chemin de fer, pendant l'arrêt du train, il harangua la foule de la portière de son wagon. Si l'on réunissait tous les discours qu'il a prononcés dans ces deux campagnes de 1879 et de 1880, on en ferait aisément une dizaine de volumes. On y trouverait du bon et même de l'excellent, mais aussi du mauvais et surtout du médiocre. Comment s'en étonner? Le plus grand orateur du monde ne saurait être éloquent pendant un mois de suite et pendant douze heures par jour. On y trouverait aussi de regrettables imprudences. C'est alors qu'emporté par son ardeur contre la politique orientale de Beaconsfield, il déclara que les Turcs devaient quitter l'Europe avec armes et bagages. C'est alors que, non content de reprocher à l'Autriche l'annexion déguisée de la Bosnie et de l'Herzégovine, il lui lança la fameuse apostrophe : « Bas les mains! » (*Hands off!*) Le mot était brutal : M. Gladstone a été obligé de s'en excuser plus tard auprès de l'ambassadeur autrichien à Londres.

Dès le premier jour des élections, le succès se dessina en faveur de l'opposition. Les libéraux, dans cette seule journée, avaient gagné vingt-quatre sièges, tandis qu'ils n'en perdaient que neuf. Leur organisation électorale était très supérieure à celle des conservateurs. Dans les principales villes ils avaient créé de longue date des comités électoraux appelés *caucus*, d'un nom emprunté à l'Amérique. Ces comités, qui correspondaient entre eux, couvraient d'une sorte de réseau toute la Grande-Bretagne. Joignez à cela la réaction naturelle et presque inévitable contre un parti qui avait occupé le pouvoir pendant six ans. Joignez-y la campagne oratoire de Gladstone ; joignez-y enfin les larges sacrifices d'argent de cer-

tains grands seigneurs libéraux, le duc de Westminster, lord Rosebery. La victoire de l'opposition fut complète. La précédente chambre comprenait 351 conservateurs, 250 libéraux, 51 autonomistes irlandais. Dans la nouvelle chambre la proportion se trouva exactement renversée. Les libéraux avaient 399 voix, les conservateurs 241 seulement; les *home rulers* en avaient 60. Lord Beaconsfield, comme il l'avait fait en 1869, comme Gladstone l'avait fait à son tour en 1874, donna sa démission sans attendre la réunion du nouveau parlement. La reine fit appeler lord Hartington, le *leader* du parti libéral dans la chambre des communes, puis lord Granville, *leader* du parti dans la chambre des lords. Tous deux déclinèrent la mission de former un cabinet. Par sa double campagne en Écosse et en Angleterre M. Gladstone avait reconquis la prééminence dans son parti. Il était le premier ministre désigné. Lord Granville et lord Hartington étaient tout prêts à servir sous ses ordres : l'un fut ministre des affaires étrangères, l'autre ministre de l'Inde. Les radicaux eurent une part beaucoup plus considérable que dans le cabinet de 1869. Bright fut chancelier du duché de Lancastre, c'est-à-dire ministre sans portefeuille; Forster prit le poste difficile et dangereux de secrétaire en chef pour l'Irlande; la présidence du bureau de commerce fut donnée à un nouveau venu dans la politique, M. Chamberlain, député de Birmingham comme Bright et encore plus prononcé que lui dans le sens démocratique. Sir Charles Dilke, un peu revenu de ses illusions sur l'avenir de la république en Angleterre, accepta le poste de sous-secrétaire d'état des affaires étrangères. Le talent de ce jeune orateur, sa réputation grandissante, son influence sur les libéraux avancés semblaient le désigner pour une place dans le cabinet. Si le poste relativement secondaire de sous-secrétaire d'état aux affaires étrangères lui fut offert et fut accepté par lui, ce fut sans doute à raison de ses relations d'intimité avec un homme d'état dans lequel les politiques anglais, et particulièrement M. Gladstone, voyaient alors le chef futur du gouvernement de la France. En prévision de l'arrivée prochaine de M. Gambetta aux affaires, Dilke, au *foreign office*, pouvait, croyait-on, rendre plus de services à son pays, à son parti, à lui-même, que s'il avait siégé dans le cabinet comme ministre des colonies, par exemple, ou même de l'intérieur. Gladstone, revenant à une pratique depuis longtemps abandonnée, cumula le ministère des finances avec la présidence du cabinet. Il choisit pour grand chancelier lord Selborne (sir Roundell Palmer), le jurisconsulte le plus éminent du parti libéral. Il mit à la guerre un administrateur attentif et laborieux, M. Childers; à la marine, lord Northbrook, ancien vice-roi des Indes; au sceau privé le duc d'Argyll, chef du clan écossais des Campbells; à l'intérieur sir William Harcourt,

ancien procureur-général, orateur spirituel et mordant, caractère agressif et batailleur.

On prêtait au cabinet libéral l'intention de faire du nouveau, beaucoup de nouveau, en matière de politique extérieure. Le système de Beaconsfield avait été l'entente avec la Prusse, l'Autriche et la Turquie. Le système de Gladstone devait être, croyait-on, l'entente avec la France, la Russie et la Grèce. On en jugeait ainsi d'après les déclarations et les discours des chefs du parti libéral pendant la période électorale. Il y eut, en effet, un refroidissement assez sensible dans les relations avec les deux puissances allemandes et avec l'empire ottoman; il y eut de la détente dans les rapports avec la Russie. Ce fut à peu près tout. L'affaire de Dulcigno d'abord, celle de Tunis ensuite jetèrent quelques nuages entre les cabinets de Paris et Londres. M. Gambetta arriva trop tard au pouvoir et ne trouva plus l'Angleterre ni aussi bien disposée ni aussi libre de ses mouvemens. La Russie, par diverses causes, revint à son amitié traditionnelle avec la Prusse. Successivement, un à un, tous les fils de la politique européenne se réunissaient entre les mains du prince de Bismarck. Peu de chances, par conséquent, pour l'Angleterre de jouer un grand rôle en Europe; pas la moindre chance surtout de refouler les Turcs en Asie et de partager la péninsule des Balkans entre les nationalités gréco-slaves. La politique étrangère fut donc pour le moment reléguée à l'arrière-plan. La question irlandaise, au contraire, qui n'avait tenu que la seconde place dans les élections, allait devenir la grosse affaire et la préoccupation principale du cabinet.

II.

La loi de 1870 n'avait pas produit les heureux résultats qu'en attendait Gladstone : elle avait mécontenté les propriétaires sans satisfaire les fermiers. Le droit du tenancier, le *tenant right*, tel que cette loi le reconnaissait, ne profitait qu'au fermier relativement aisé, à celui qui améliorait sa ferme et payait régulièrement son propriétaire. La plupart des fermiers irlandais n'étaient pas dans ce cas. Il y avait eu coup sur coup trois mauvaises récoltes, une en 1877, une en 1878 et une en 1879. Les fermages ne furent donc pas payés, d'abord à cause des mauvaises récoltes et ensuite pour une autre raison que nous allons expliquer. Les propriétaires, lésés dans leurs intérêts par la loi de 1870, avaient cherché à regagner au moins une partie de ce que cette loi leur faisait perdre. Pour cela, ils avaient augmenté les fermages partout où ils l'avaient pu. Or il est assez facile en Irlande d'élever le fermage; ce qui est difficile, c'est de le faire payer. La culture étant presque le seul moyen d'existence de

l'Irlandais, il subit des augmentations de redevance, même excessives, plutôt que d'abandonner sa ferme, ou si, par hasard, il l'abandonne, un autre vient immédiatement prendre sa place. C'est du moins ainsi que les choses se passaient autrefois. Il n'en est plus de même depuis l'établissement de la ligue agraire, qui interdit à ses adhérens et même à tout Irlandais de prendre la place du fermier évincé.

Les fermiers auraient voulu être à l'abri des expulsions; ils auraient voulu être à l'abri des augmentations de fermages; enfin ils auraient voulu pouvoir librement aliéner leur *tenant right*. En d'autres termes, ils demandaient que l'on constituât en leur faveur un véritable droit de propriété, non plus vague et mal défini comme dans la loi de 1870, mais solidement établi et sérieusement protégé. En fait, un fermier qu'on ne pourrait congédier, dont on ne pourrait augmenter le fermage, qui aurait le droit de céder à prix d'argent sa situation, ce fermier-là serait un véritable propriétaire. Le programme était séduisant. On le résuma en trois formules courtes et saisissantes: *Fixity of tenure; fair rents; free sale;* en français : stabilité de la tenure, fermage modéré, liberté de la vente. C'est ce qu'on appelle le programme des trois F. Le parti du *home rule* l'adopta et pendant plusieurs années Isaac Butt présenta au parlement, sans succès d'ailleurs, des projets de lois reposant sur ces bases. Toutefois, jusqu'à la mort de Butt, la question agraire resta au second plan. La poursuite de l'autonomie politique et législative de l'Irlande était la principale préoccupation du parti. En 1879, un revirement se produit. Butt vient de mourir : la direction du parti passe aux mains d'un homme nouveau, Charles Stewart Parnell, élu député par le comté de Meath en 1875. L'autonomie politique reste toujours, pour le nouveau chef du *home rule*, le but final; mais il sait qu'entre une question politique et une question sociale, c'est forcément cette dernière qui passionne la masse. La question du *home rule* n'est qu'une question politique; la question de la tenure est une question sociale. Dès lors le choix de Parnell est fait. Immédiatement après la mort de Butt, il organise une agitation contre les fermages (*anti-rent agitation*). Des réunions sont tenues, chaque dimanche, dans une des villes principales de l'Irlande, à Dublin, à Cork, à Limerick; les députés du *home rule*, à tour de rôle, montent sur la plate-forme et prononcent des discours; d'autres orateurs leur font écho; la question de la terre est discutée sous ses différentes faces; le programme des trois F est exposé, commenté, défendu; la grande propriété et les grands propriétaires sont attaqués avec violence et rendus responsables de tous les maux du pays. En peu de mois, l'organisateur de cette agitation devient l'homme le plus populaire de l'Irlande : aux élections de 1880, il est élu concurremment par trois collèges.

M. Parnell ne fut pas cependant, comme on le croit généralement, le fondateur de la ligue agraire. Ce nouvel instrument d'agitation, dont il tira si grand parti, lui fut apporté tout fait par un autre personnage de condition plus modeste, Michel Davitt. Le chef des *homerulers* est ce que les Anglais appellent un *gentleman* ; il appartient à une classe plus qu'aisée ; quoiqu'il fasse la guerre aux propriétaires, il est lui-même propriétaire ou du moins fils de propriétaire. Michel Davitt est d'une famille de petits fermiers. Pendant la grande famine de 1846-1847, qui amena plus de 200,000 expulsions de fermiers et diminua de deux millions d'âmes la population de l'Irlande, le père et la mère de Davitt durent quitter la petite ferme qu'ils occupaient à Straide, dans le comté de Mayo, emmenant avec eux leurs deux filles et leur fils, encore au berceau. Par suite de la triste situation de sa famille, son éducation resta très incomplète. Obligé de travailler pour vivre dès son plus jeune âge, il ne pouvait s'instruire qu'en fréquentant les écoles du dimanche. Employé comme ouvrier dans une filature, il eut le bras pris dans un engrenage et dut subir l'amputation. Grâce à son intelligence, grâce surtout à une rare énergie de volonté, il acquit des connaissances suffisantes pour s'élever au-dessus de sa condition première. Au bout de quelques années, nous le trouvons agent d'assurances, puis employé dans l'administration des postes. Cependant le souvenir de ses souffrances et de celles de sa famille était resté profondément gravé dans son cœur ; il s'était juré de ne jamais pardonner à l'Angleterre. De bonne heure, il se jeta dans les sociétés secrètes et dans les conspirations. Il devint l'un des adeptes et des agens du fenianisme. En 1870, il fut mêlé à une affaire de distribution clandestine d'armes. On le condamna à quinze ans de travaux forcés. Pendant la durée de sa détention, il se plaignit, non sans raison, paraît-il, des mauvais traitemens auxquels les détenus étaient soumis. Il y eut à cette occasion une interpellation dans la chambre des communes, et le régime des prisons fut modifié. Lorsqu'il eut subi la moitié de sa peine, on le mit en liberté provisoire. Dès cette époque, il avait la réputation d'un conspirateur émérite; il était regardé comme une sorte de Blanqui irlandais. Les souffrances qu'il avait endurées, une maladie de cœur qui en était, disait-on, la conséquence, augmentaient son prestige. La première fois qu'il parut dans un meeting, après sa sortie de prison, il eut une syncope qui dura près de deux heures.

Il conçut, dit-on, le plan de la ligue agraire (*Land League*) pendant une visite qu'il fit à sa famille dans le comté de Mayo. Quoi qu'il en soit, c'est effectivement dans ce comté, à Irishtown, que se tint la première réunion. La ligue agraire avait une grande supériorité sur l'organisation feniane; elle n'était pas obligée de rester à l'état de société secrète. La liberté d'association existe en

Angleterre. On pouvait donc très légalement fonder une ligue pour obtenir en faveur des tenanciers une réduction des fermages, comme on avait fondé autrefois une ligue pour obtenir une réduction des droits d'entrée sur les céréales. Au moment où se tint la réunion d'Irishtown, M. Parnell était à Londres, retenu par les travaux du parlement. Il profita de cette circonstance pour se donner le temps de réfléchir. Il voulait se rendre compte de la valeur de l'idée et de ses chances d'avenir. Il ne se prononça qu'après son retour en Irlande. Dans un meeting tenu à Dublin, il donna son adhésion; il entraîna avec lui la plupart des députés irlandais. Il devint président de la ligue agraire : Davitt continua d'en être l'homme d'action, organisant les comités et les réunions, recueillant des souscriptions, allant chercher des adhésions et des concours en Amérique. Là des ovations lui furent faites dans toutes les grandes villes, où les émigrés irlandais forment une partie considérable de la population. A San-Francisco, le conseil municipal, avec le maire à sa tête, vint le recevoir solennellement. Par suite de l'adhésion de Parnell et des parnellistes, l'alliance était conclue entre le *home rule* et la *land league*, entre l'agitation politique et l'agitation sociale, entre l'opposition bourgeoise et l'opposition démocratique.

La ligue agraire et le parti du *home rule* demandaient qu'en attendant une nouvelle loi sur les relations entre propriétaires et fermiers, les poursuites pour cause de non-paiement des fermages fussent suspendues. M. Gladstone crut devoir faire cette concession. Immédiatement après la formation de son nouveau ministère, il présenta un projet de loi qualifié de *compensation for disturbance bill* et fondé sur les principes suivans : Toute demande d'expulsion ntroduite avant cette loi contre un fermier dont la redevance était de moins de 30 livres devait être suspendue, pourvu qu'il fût établi : 1° que le non-paiement des fermages provenait d'une impossibilité matérielle causée par la détresse générale; 2° que le fermier était disposé à prendre des arrangemens justes et raisonnables; 3° que le propriétaire refusait d'accepter les offres du fermier sans faire de son côté des propositions acceptables. La loi fut votée par les communes, mais repoussée par la chambre haute à une forte majorité. Cette réforme avortée eut les plus déplorables conséquences. Ayant présenté en faveur des fermiers un projet que les lords avaient repoussé, le gouvernement devenait plus ou moins l'allié de la ligue agraire et du *home rule;* il se trouvait associé dans une certaine mesure à leur hostilité contre la chambre haute et contre les grands propriétaires dont l'influence avait entraîné la majorité de cette chambre. C'était une chance exceptionnellement favorable pour les chefs de l'agitation agraire. Ils ne manquèrent pas

d'en profiter. Pendant tout l'automne de 1880, ils tinrent meetings sur meetings pour engager les fermiers, sinon à ne pas payer les fermages, du moins à ne les payer que d'après les évaluations de Griffith. Or Griffith avait été envoyé par le gouvernement anglais en Irlande pendant les années 1826-1836 avec la mission d'estimer les propriétés, non pas au point de vue des fermages, mais au point de vue de l'assiette des taxes locales. En prenant pour base les évaluations de Griffith, les fermiers irlandais n'étaient donc pas plus dans la vérité qu'un locataire qui, en France, ne voudrait payer son loyer que d'après l'évaluation servant de base aux contributions foncière et mobilière. Au surplus, en Irlande comme en Angleterre, la valeur vénale des terres est supérieure à leur valeur réelle, parce que, dans les deux pays, la terre est une propriété de luxe et que, de plus, en Irlande, l'agriculture étant à peu près le seul moyen de vivre, les paysans se disputent les fermes et les prennent à un taux exagéré, sauf à ne pas payer régulièrement leurs fermages. Invoquer les évaluations de Griffith était donc un procédé très habile de la part des chefs de la ligue agraire, puisque, tout en s'appuyant sur une autorité officielle, ils rognaient le quart ou parfois même le tiers des revenus du grand propriétaire. La plupart des fermiers, d'ailleurs, au lieu de payer suivant les évaluations de Griffith, firent quelque chose de plus simple : ils ne payèrent pas du tout.

A la faveur de cette agitation, les sociétés secrètes reprirent de l'activité et de l'audace. Elles n'avaient jamais complètement disparu ; mais, depuis quelque temps, elles étaient tombées dans le discrédit et dans l'impuissance. Pendant les six années du ministère Disraëli, l'ordre matériel avait été absolu en Irlande. Les Molly-Maguire, célèbres naguère par leurs sinistres exploits, les *rubanistes*, les fenians eux-mêmes, ne faisaient plus parler d'eux. Tout à coup, le 25 septembre 1880, un premier crime agraire vint, comme un funèbre coup de cloche, réveiller l'Angleterre et lui apprendre que rien n'était changé dans l'état moral de l'Irlande, malgré tous les efforts faits pour apaiser ce malheureux pays. Un grand propriétaire du comté de Galway, lord Mountmorres, descendant, dit-on, d'une branche collatérale des Montmorency, avait depuis quelque temps des difficultés avec ses tenanciers. A un mille de sa résidence, il fut assailli par des hommes armés : on le retrouva mort avec six balles de revolver dans le corps. On voulut porter ce malheureux cadavre dans une ferme voisine pour le soumettre à un examen médical ; le fermier refusa de le recevoir. On le mit sur une charrette pour le transporter à sa résidence d'Ebor Hill, à un mille du théâtre du crime ; on ne trouva pas de cocher ; un agent de police dut monter sur le siège et prendre les guides. Toute la

population était sympathique aux assassins. Inutile de dire qu'on ne les découvrit jamais. L'assassinat de lord Mountmorres a ouvert la série des crimes agraires : depuis cette époque, c'est-à-dire depuis près de deux ans, il ne se passe pas de semaine sans qu'il se produise quelque attentat du même genre.

M. Parnell et ses collègues de la députation irlandaise ne poussaient assurément pas aux assassinats; ils dissuadaient même d'employer de semblables moyens. Malheureusement ils avaient parmi leurs alliés des hommes qui, lorsqu'on leur conseillait de n'employer que les armes légales, ne voulaient pas écouter le conseil et peut-être même ne croyaient pas à sa sincérité. C'est la fatalité des partis révolutionnaires. Les chefs, les états-majors restent sur le terrain légal; ils ne peuvent pas y maintenir leurs soldats. On ne les croit pas; on prend leurs protestations de légalité pour des habiletés de langage, et si l'on osait parler franchement, on leur répondrait : « Laissez-nous faire, nous vous laisserons dire. » Dans une réunion tenue à Ennis peu de temps avant l'assassinat de lord Mountmorres, M. Parnell s'était élevé avec énergie contre l'emploi des moyens violens. Il y avait, disait-il, d'autres procédés pour réduire à la raison les ennemis de l'Irlande. Ne pouvait-on, par exemple, mettre pour ainsi dire en quarantaine quiconque prendrait la place d'un fermier expulsé ou provoquerait des expulsions? Ne pouvait-on le fuir dans les rues, dans les boutiques, au marché? Ne pouvait-on s'abstenir de tout rapport, de toute affaire avec lui? Le conseil fut trouvé bon et l'on employa le moyen imaginé par le chef du *home rule* sans cependant renoncer au procédé plus expéditif de l'assassinat. Il y avait à Ballingrobe, dans le comté de Mayo, un agent de lord Erne qui se nommait le capitaine Boycott. C'était ce qu'on appelle en Irlande un *middleman*, c'est-à-dire un homme qui afferme une étendue de terres considérable pour la louer ensuite en détail à des sous-fermiers ou pour la faire cultiver par des travailleurs ruraux. Les *middlemen* sont encore plus détestés que les propriétaires. Le capitaine Boycott fut mis en quarantaine. Pendant plusieurs semaines, il vécut seul dans sa ferme, ne trouvant plus ni serviteurs, ni ouvriers ni laboureurs, ne pouvant rien acheter même à prix d'or : s'il n'avait pas eu chez lui des provisions considérables, il serait mort littéralement de faim. Il craignait, en outre, à chaque moment, une attaque à main armée, et, comme c'était un homme très énergique, il avait pris ses dispositions pour soutenir un siège. Enfin il dut quitter la place; il sortit de sa ferme sous la protection de la police et partit pour l'Angleterre. Son nom est resté attaché au système d'intimidation employé pour la première fois contre lui et pratiqué depuis contre beaucoup d'autres. La mise en quarantaine

d'un propriétaire ou d'un fermier s'appelle le *boycottage*; quant à l'homme mis en quarantaine, on dit qu'il est *boycotté*.

La terreur se répandit parmi les grands propriétaires et leurs agens. Entre l'assassinat et le *boycottage*, la situation n'était plus tenable. On réclamait du gouvernement des mesures énergiques. Un procès fut intenté aux chefs du parti irlandais, à MM. Parnell, Dillon, Daniel Sullivan, etc., en tout, quatorze accusés : ils furent acquittés. Il n'y avait pas de charges légales contre eux; ils n'avaient pas conseillé les assassinats, au contraire; quant à la mise en quarantaine, elle n'était pas prévue par la loi. Le ministère dut chercher autre chose. Il prit le parti de proposer une loi d'exception. Il annonça cette résolution dans le discours du trône à l'ouverture de la session de 1881. Le projet de loi fut déposé par M. Forster dans la séance du 24 janvier. Il portait le titre de bill pour la protection des personnes et de la propriété en Irlande. Il était motivé par « les crimes commis en Irlande et les procédés d'intimidation employés pour amener les populations à obéir à certains ordres, principalement à celui de ne pas payer les fermages, ordres émanés des chefs de la ligue agraire. » Précédemment, M. Gladstone avait demandé à la chambre d'accorder en principe la priorité sur tous les autres bills à ceux qui concernaient l'Irlande. Satisfaction lui avait été donnée à cet égard. Le projet de loi paraissait donc destiné à être voté rapidement lorsque M. Parnell et ses amis imaginèrent une tactique destinée à entraver d'une manière presque indéfinie la marche des débats. Le procédé de la clôture n'existe pas dans le parlement anglais. D'autre part, un bill doit passer par des épreuves assez nombreuses et assez compliquées. Il est donc loisible à tout membre de prendre la parole à chacune de ces épreuves et de rendre ainsi les discussions interminables. C'est ce qui ne s'était jamais fait, du moins sur une grande échelle; c'est ce que firent les autonomistes irlandais lors de la discussion du projet Forster. Ils se relayèrent pour parler tour à tour; et comme ils obstruaient ainsi la marche des travaux parlementaires, leur tactique reçut le nom devenu maintenant classique d'*obstruction*. Les partisans du gouvernement, de leur côté, se relayaient pour ne pas laisser lever les séances avant qu'un vote fût obtenu. Des deux côtés, on voulait triompher de ses adversaires par la lassitude. Il y eut une séance de vingt-deux heures, le 24 et le 25 janvier, d'un soir à l'autre. Il y eut une autre séance qui dura depuis un lundi soir, 4 heures, jusqu'au mercredi matin, 9 heures. On ne sortit de là que par une sorte de coup d'état parlementaire. Le président de la chambre, M. Brand, après s'être concerté avec les ministres, mit la clôture aux voix. Les *home rulers* quittèrent la salle en criant :

« Privilège ! privilège ! » Ce cri, deux siècles auparavant, avait été le signal d'une révolution. Dans la circonstance, il resta sans écho. Les députés irlandais, en poussant jusqu'à l'extravagance leur tactique obstructionniste, avaient lassé la patience de la chambre et du public. On passa l'éponge sur l'irrégularité qui venait d'être commise en votant après coup un règlement autorisant le président à mettre aux voix la clôture dans des conditions déterminées. Le règlement en question n'ayant qu'un caractère provisoire, M. Gladstone a présenté plus tard un projet pour établir d'une manière définitive le régime de la clôture. Une vive opposition s'est produite contre ce système, qui choque toutes les habitudes du parlement anglais. La question est encore pendante en ce moment.

Les *home rulers* ayant refusé de s'incliner devant la décision par laquelle la clôture avait été prononcée, on fit contre eux un nouveau coup d'état parlementaire. On les exclut de la chambre des communes pour le reste de la session. En leur absence, la loi pour la protection des personnes et des propriétés fut définitivement votée le 3 février. Elle donnait au gouvernement, mais pour un an seulement, des pouvoirs très étendus, notamment celui de faire arrêter et emprisonner les citoyens par simple mesure administrative. Nous verrons tout à l'heure que cette disposition ne resta pas à l'état de simple menace. Le cabinet Gladstone, ce cabinet ultra-libéral, se voyait donc réduit, tout comme un simple ministère conservateur, à mettre l'Irlande au régime des lois d'exception. Il n'abandonnait pas pour cela sa politique de concessions sur le terrain de la question agraire. Tout au contraire, en ce moment même, il préparait sur la matière un projet plus radical que la loi de 1870, beaucoup plus radical même que le projet qui avait été repoussé par les lords en 1880. Il présenta son nouveau bill agraire le 7 avril 1881 et parvint à le faire voter par les deux chambres, sans grands changemens, avant la fin de la session d'été. Sa politique irlandaise avait donc deux faces ; elle jouait tour à tour, ou même simultanément, deux rôles opposés. D'une main elle frappait, tandis que de l'autre elle offrait la paix. Elle n'a réussi, malheureusement, dans aucun de ces deux rôles. La loi sur la protection des personnes et des propriétés n'a pas rétabli l'ordre matériel. La loi agraire de 1881 n'a pas résolu la terrible question de la terre. Il est même à craindre qu'elle n'ait rendu plus difficile la solution que l'on continue à chercher. Cette loi, en effet, est un nouveau pas dans la fausse voie où M. Gladstone s'était déjà engagé en 1870. Elle rend de plus en plus compliquée, de plus en plus inextricable, la situation respective des propriétaires et des fermiers. Elle a été analysée ici même d'une manière tout à fait supérieure il y a un

an (1). Nous n'avons plus à en faire connaître l'économie. Rappelons seulement les principes généraux sur lesquels elle repose. En premier lieu, elle reconnaît au fermier, sous certaines restrictions, le droit d'aliéner son intérêt dans la terre; par conséquent, le démembrement de la propriété est encore plus net, plus accusé que dans la loi de 1870. En second lieu, elle autorise le fermier à faire fixer le fermage par une commission spéciale : ici ce n'est pas seulement le droit de propriété qui reçoit une atteinte, c'est aussi la liberté des contrats. En troisième lieu, le fermage, une fois fixé, est immuable pendant quinze ans. A l'expiration de ce délai, la commission peut, sur la demande des intéressés, procéder à une nouvelle fixation du fermage. Le fermier est donc tranquille pendant quinze ans, et le propriétaire le serait de son côté, si le fermage était payé.

Gladstone montra, comme toujours, beaucoup d'ingéniosité dans les détails de cette loi compliquée; quant aux principes qui lui servent de base, il n'en est pas l'inventeur : il a tout simplement emprunté le programme des trois F. La paisible jouissance de la ferme pendant quinze ans, c'est la *fixity of tenure*; le droit de faire régler le fermage par une commission, c'est la *fair rent*; le droit pour le fermier d'aliéner son intérêt dans la terre, c'est le *free sale*. Or le système des trois F est parfaitement absurde, s'il n'est pas un acheminement vers la dépossession complète des propriétaires. C'est bien ainsi d'ailleurs que les Irlandais le comprennent, et c'est avec cette arrière-pensée qu'il a été combiné, adopté, défendu par les chefs de l'agitation agraire. M. Gladstone, au contraire, paraît croire que le système des trois F se suffit à lui-même, qu'il constitue un règlement définitif de la question. Avec tout le respect que l'on doit à une grande intelligence et à un énorme talent, il est permis de dire que c'est là une illusion absolue. On ne peut pas maintenir cette copropriété, cette espèce d'indivision entre les propriétaires et les fermiers, surtout entre des propriétaires et des fermiers qui s'exècrent. Il faut tout l'un ou tout l'autre; il faut que la terre soit tout à fait au *landlord* ou tout à fait au paysan. Dans la seconde partie de sa loi, M. Gladstone touche, suivant nous, à la vraie solution quand il donne aux paysans des facilités pour devenir acquéreurs et propriétaires des terres qu'ils cultivent. Déjà quelque chose d'analogue avait été tenté à partir de 1869, après l'établissement de la loi qui enlevait à l'église épiscopale d'Irlande sa situation officielle. Les biens ecclésiastiques avaient été mis en vente par les soins d'une commission spéciale. Le quart du prix de vente était

(1) Voyez dans la *Revue* du 1er juillet 1881, l'article de M. A. Leroy-Beaulieu.

exigé comptant, le surplus était payable par annuités réparties sur une période de trente-deux ans. Cet essai réussit parfaitement. Sur huit mille quatre cent trente-deux fermes comprises dans les biens ecclésiastiques, six mille cinquante-sept furent achetées par les fermiers. C'était un résultat très favorable. Les lois de 1870 et de 1881 ont donné des facilités analogues aux paysans pour acheter les terres des *landlords*. Pourquoi n'ont-elles pas aussi bien réussi, à ce point de vue? Par une raison fort simple. Les paysans savaient qu'ils ne pourraient avoir les biens ecclésiastiques qu'en les payant : ils les ont achetés. Ils espèrent, au contraire, qu'ils auront les biens des *landlords* sans les payer; ils se gardent bien de les acheter. La première partie des deux lois de 1870 et de 1881 a fait tort à la seconde partie et l'a frappée de stérilité. Vous donnez au fermier une sorte de copropriété. Il espère que vous ne vous arrêterez pas là et que vous finirez par lui donner la propriété complète. Dès lors, pourquoi voulez-vous qu'il achète à prix d'argent ce qu'il compte obtenir gratuitement, ce que les agitateurs lui ont promis, et ce que vous-mêmes lui avez à moitié accordé?

III.

Les chefs du parti agraire ne se tinrent pas pour satisfaits de ces énormes concessions. Ils combattirent toutes les dispositions de la nouvelle loi qui avaient pour but de maintenir quelques garanties en faveur du paiement des fermages. La loi votée, ils protestèrent contre son application. Cependant, après avoir d'abord conseillé aux fermiers de ne pas se présenter devant les commissions chargées de fixer le prix des fermages, ils changèrent de tactique et les engagèrent à user au contraire, sur ce point, du bénéfice de la loi. En effet, c'était une disposition essentiellement favorable aux fermiers et ils auraient été fous de n'en pas profiter. Nous avons sous les yeux le relevé officiel des fermages fixés par les commissions dans les différentes parties de l'Irlande en vertu de la loi de 1881 jusqu'au 28 janvier dernier. Dans quelques cas très exceptionnels, le fermage fixé par le propriétaire est maintenu ou même légèrement augmenté; dans la grande majorité des cas, ce fermage subit une réduction extrêmement importante. Dans le comté de Mayo, la réduction est, en moyenne, de près de 30 pour 100; dans les comtés de Leitrim et de Roscommon, elle est de 27 pour 100; dans les comtés de Donegal et de Londonderry, de 26 pour 100. Le comté de Kilkenny est le seul où elle descende au-dessous de 20 pour 100. En moyenne, dans l'ensemble de l'Irlande, elle n'est pas inférieure à 25 pour 100. On peut donc dire d'une manière générale que le revenu

des grands domaines irlandais, déjà diminué de près de 20 pour 100 en 1870, a subi une nouvelle diminution de 25 pour 100 en 1881. Griffith en 1836 évaluait le revenu des propriétés rurales en Irlande à 9 millions de livres sterling ; ce chiffre, ainsi que nous l'avons dit, étant inférieur de 25 pour 100 à la valeur réelle, doit être majoré de 3 millions, ce qui le porte à 12 millions de livres sterling, soit 300 millions de francs. Par suite de l'application des deux lois Gladstone et surtout de la loi de 1881, ce revenu est descendu au-dessous de 200 millions de francs : il est aujourd'hui évalué à 185 millions. Si considérable que soit ce sacrifice, puisqu'il représente plus de 100 millions de revenu, il n'a pas apaisé l'agitation agraire ; il n'a pas satisfait les paysans ; il n'a pas rendu plus régulier le paiement des fermages. En 1877, 1878, 1879, quand la récolte était mauvaise et que le fermage était élevé, le fermier payait mal ; maintenant que la récolte est bonne et que le fermage est réduit, le fermier paie encore plus mal. Celui qui n'a pour vivre que le revenu d'une propriété en Irlande risque de mourir de faim. Et qu'on ne s'imagine pas que cette suppression presque complète de revenus tombe exclusivement sur quelques centaines de grands propriétaires. C'est là une idée dont il faut se défaire quand on connaît l'organisation de la propriété en Angleterre et en Irlande. La plupart des grands domaines sont substitués : donc on ne peut les vendre ; donc on est amené à les grever de toute espèce de charges. C'est sur ces domaines que l'on assoit les rentes dont on est débiteur envers les membres de sa famille ou envers ses créanciers. On pourrait citer des propriétés dont le revenu tout entier passe entre les mains des tiers sans que le propriétaire en touche un *penny*. Par conséquent, lorsque les fermages ne sont pas payés, il y a des milliers de familles qui sont atteintes par cet état de choses ; il y en a en Angleterre, il y en a sur le continent ; il y a dans le nombre des familles de petits bourgeois et de boutiquiers. Voilà dans toute sa vérité la situation créée par le non-paiement des fermages, par cette espèce de faillite générale de l'Irlande vis-à-vis de l'Angleterre.

Le non-paiement des fermages était déjà partiellement pratiqué, lorsqu'au mois d'octobre 1881 il fut élevé à la hauteur d'un système dans un manifeste émané des chefs de la ligue agraire. Le gouvernement, craignant à tort ou à raison des tentatives d'insurrection en Irlande, avait arrêté dans le courant de l'année quelques-uns des personnages les plus compromis. D'abord il avait mis la main sur Michel Davitt. Cette arrestation n'avait rien à voir avec la loi récemment votée pour autoriser l'emprisonnement par mesure administrative, Davitt étant encore sous le coup de son ancienne condamnation et n'ayant été mis en liberté que d'une manière pro-

visoire et sous certaines conditions. Cela se passait en mars, au lendemain de la découverte d'un complot ayant pour but de faire sauter Mansion House, la résidence du lord-maire de Londres. Puis en mai on arrêta un des membres les plus violens de la députation irlandaise, M. Dillon, et plusieurs autres chefs de la ligue agraire. Enfin, en octobre, on frappa un grand coup; on arrêta Parnell lui-même. On était en vacances parlementaires : le chef du *home rule* était à Dublin, à l'hôtel Shelburne, lorsque les agens se présentèrent pour s'assurer de sa personne. Il fut conduit à la prison de Kilmainham. En réponse à cette arrestation, le comité directeur de la ligue agraire fit immédiatement paraître le manifeste : *No rent* (Pas de fermages). L'arrestation est du 13 octobre; le manifeste est du 19. Il porte les signatures de MM. Parnell, Dillon, Kettle, Brenman, Sexton, détenus à Kilmainham, celle de Michel Davitt, détenu à Portland, et enfin celle du trésorier de la ligue, Patrick Egan, à Paris. Voici le principal passage de ce document resté célèbre : « Le pouvoir exécutif de la ligue agraire nationale, obligé d'abandonner le système qu'il avait d'abord conseillé, se voit contraint d'engager les fermiers à ne pas payer leurs arrérages jusqu'à ce que le gouvernement se soit décidé à abandonner sa politique de terrorisme et à rendre au peuple la jouissance de ses droits constitutionnels. Ne soyez pas inquiets de l'arrestation de vos chefs. Vos prédécesseurs ont obtenu aussi l'abolition de la dîme, et cela sans l'aide de la puissante et magnifique organisation qui enveloppe en ce moment l'Irlande tout entière. Ne vous laissez pas intimider par les menaces de la force armée; *il est aussi légal de refuser le paiement des arrérages que de le recevoir.* » On prétend que les signatures des chefs alors détenus furent matériellement apposées au bas du document. Un individu, affilié à la ligue agraire, serait parvenu à s'introduire dans les deux prisons et à recueillir les signatures dont il s'agit. Ce serait un joli tour de force.

Cet incident jetait un peu de ridicule sur le gouvernement et lui montrait en même temps l'impuissance de sa loi pour la protection des personnes et des biens. Du fond de leur prison, les détenus de Kilmainham étaient plus puissans que le premier ministre et le secrétaire en chef d'Irlande. M. Gladstone et M. Forster, avec la loi pour eux, avec l'armée et la police à leurs ordres, ne parvenaient pas à se faire obéir; ils n'étaient même pas sûrs que leurs prisonniers fussent sérieusement gardés. M. Parnell, au contraire, n'avait qu'à parler, il était obéi; pour les trois quarts des fermiers irlandais, le vrai gouvernement, c'était la ligue agraire. Sans se lasser, M. Gladstone changea encore de système. M. Forster refusa de le suivre dans sa nouvelle évolution. Le ministre d'Irlande était entré dans le cabinet comme partisan de toutes les libertés les

plus étendues. Expérience faite, il avait modifié ses idées. Il était arrivé à penser que la situation de l'Irlande réclamait des mesures vigoureuses de compression. Il avait adopté cette politique avec tristesse, mais avec conviction; il l'avait défendue, il l'avait appliquée. Il continuait à la considérer comme nécessaire : plutôt que d'y renoncer, il donna sa démission. Les détenus de Kilmainham furent remis en liberté et revinrent triomphalement prendre leurs places dans le parlement. On a beaucoup dit qu'un traité secret était intervenu entre eux et M. Gladstone. De temps en temps encore, dans la chambre des communes, l'opposition interroge curieusement le premier ministre sur ce qu'elle appelle le *pacte de Kilmainham*. Ce qui est certain, c'est qu'avant sa mise en liberté, M. Parnell avait écrit à l'un de ses amis une lettre dans laquelle il lui disait que, si le gouvernement consentait à faire certaines concessions, il en ferait aussi de son côté; ce qui est certain, c'est que cette lettre fut montrée à M. Gladstone et qu'immédiatement après la mise en liberté de M. Parnell et de ses codétenus fut décidée. M. Gladstone ne comptait pas s'en tenir là. La place de ministre d'Irlande se trouvant libre par la démission de M. Forster, il se proposait de la donner au membre le plus avancé du cabinet, M. Chamberlain, ancien fabricant de vis à Birmingham et chef du fameux *caucus* radical de cette ville. Ce choix aurait été particulièrement agréable aux députés irlandais. Il fallut y renoncer. La fraction whig du cabinet, c'est-à-dire la fraction qui représente le vieux libéralisme aristocratique, y fit une résistance absolue. C'est alors qu'on eut l'idée de confier ce poste à un frère cadet du marquis d'Hartington, lord Frederick Cavendish, homme de l'aristocratie whig par sa naissance, homme de M. Gladstone par ses idées et aussi par une alliance de famille. Le malheureux partit pour l'Irlande plein d'illusions généreuses; il partit pour inaugurer une politique de conciliation. Quelques heures après avoir débarqué à Dublin, il tombait, avec son sous-secrétaire d'état, M. Burke, entre les mains de quatre assassins. Cette tragique histoire est d'hier; tout le monde la connaît. En plein jour, dans le Phœnix-Park, à deux pas de promeneurs paisibles et presque sous leurs yeux, le ministre d'Irlande et son principal collaborateur furent tailladés à coups de couteau jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Comme dans le cas de lord Mountmorres, comme dans cinq cents autres cas du même genre qui se sont produits depuis deux ans, les assassins n'ont pas été découverts : ils ne le seront jamais. Aucune récompense, si forte qu'elle soit, ne décidera un Irlandais à livrer l'auteur ou les auteurs d'un crime agraire. Le bruit récemment répandu de l'arrestation d'un des complices du crime en Amérique n'était pas exact. L'homme qui s'était lui-même dénoncé comme ayant joué un rôle dans la

tragédie de Phœnix-Park n'était qu'un malheureux atteint d'aliénation mentale. Il ne se trouvait même pas à Dublin le jour de l'assassinat.

M. Parnell protesta énergiquement contre le double crime de Phœnix-Park; précédemment il avait déjà retiré le manifeste *No rent*. Vaines manifestations, regrets sincères sans doute, mais stériles. Cavendish et Burke n'en étaient pas moins morts; les fermages n'en continuaient pas moins à rester impayés. L'espoir de résoudre à l'amiable la question irlandaise devenait de plus en plus chimérique. Les événemens donnaient tristement raison à M. Forster. Pour la quatrième fois en deux ans, M. Gladstone était obligé de chercher sa voie au milieu d'inextricables difficultés. Un autre aurait perdu courage. Heureusement le chef actuel du ministère anglais possède une force précieuse : sa confiance en lui-même. On a dit de lui qu'il se croyait infaillible comme le pape. Ce n'est pas tout à fait exact. M. Gladstone change et reconnaît par conséquent qu'il s'est trompé; il ne se croit donc pas infaillible dans le passé, mais seulement dans le présent : ce n'est qu'une infaillibilité du moment. A l'heure présente, il est revenu au système de l'année dernière, à cette politique qui veut frapper d'une main et apaiser de l'autre. Replacer l'Irlande sous le régime du droit commun, il n'y songe plus. Tout au contraire, il vient de remplacer la loi d'exception de l'année dernière par une loi plus efficace. La loi de 1881 permettait seulement d'emprisonner par voie administrative; celle de cette année, qui vient d'être votée, permet de faire juger et condamner sans l'assistance du jury. En voici les dispositions principales : des tribunaux d'exception sont établis pour juger les crimes et les délits politiques ou agraires; ils siègent sans l'assistance du jury; ils se composent de trois magistrats choisis par le vice-roi d'Irlande; ils se transportent dans les divers districts soumis à leur juridiction. La presse irlandaise est soumise à une législation exceptionnelle ; en cas de condamnation, le journal peut être supprimé et son matériel confisqué; des poursuites peuvent être exercées, non-seulement contre l'éditeur du journal, mais contre les auteurs présumés des articles. Les complices présumés d'un crime peuvent être recherchés et poursuivis même en l'absence de l'auteur principal; les témoins peuvent être contraints à comparaître par voie de coercition. En cas de perpétration d'un crime agraire, le vice-roi d'Irlande peut mettre à la charge de la localité où le crime a été commis l'établissement d'un corps de police supplémentaire : c'est une sorte d'amende infligée aux populations présumées trop complaisantes pour les assassins. L'article 8, appelé l'article du *couvre-feu*, permet d'arrêter toute personne trouvée hors

de son domicile dans des conditions suspectes entre le coucher et le lever du soleil. Des perquisitions peuvent être faites, même la nuit, dans le domicile des particuliers en cas de conspiration présumée. Cette disposition est si contraire à l'esprit général de la législation anglaise, profondément respectueuse du domicile privé, que le ministère, après avoir présenté son bill, proposa lui-même de l'amender dans un sens libéral et d'en faire disparaître la disposition dont il s'agit. La chambre des communes résista; elle maintint la disposition primitive. Le gouvernement a donc des pouvoirs dont il ne voulait pas : libre à lui de n'en pas user s'il les trouve excessifs. Enfin faculté lui est donnée d'expulser, non-seulement de l'Irlande, mais des trois royaumes, les étrangers suspects. Cette dernière disposition est dirigée contre les fenians venus de l'Amérique à l'égard desquels on était souvent fort embarrassé, parce qu'ils se réfugiaient derrière leur qualité de citoyens américains. Cette loi, qualifiée de bill pour la prévention des crimes, est devenue loi de l'état le 13 juillet dernier et a déjà été appliquée, notamment contre un journal irlandais, le *Triam Herald*. Elle avait été votée en troisième lecture par la chambre des communes le 7 juillet. La chambre des lords l'avait ensuite adoptée après deux jours de discussion seulement et sans le moindre changement. Après quoi on a passé à l'exécution de la seconde partie du plan de Gladstone, celle qui a pour but, non plus de réprimer, mais d'apaiser. De nouvelles concessions sont faites aux fermiers par la loi sur les arrérages, actuellement en cours de discussion. Voici l'économie de cette loi : tout fermier ayant un bail de 30 livres (750 francs) par an ou au-dessous peut se trouver libéré de ses fermages arriérés pourvu qu'il paie l'année courante (de novembre 1881 à octobre 1882) et qu'il ait payé, en outre, l'année précédente (1880-1881). Dans ce cas, l'état paie pour son compte une année de fermage, et le propriétaire abandonne le reste. La somme payée par l'état pour compte du fermier ne constitue pas un prêt (*loan*), mais un pur don (*gift*). D'après les calculs de M. Gladstone, les charges assumées par l'état en vertu de cette disposition s'élèveraient à 2 millions sterling (50 millions de francs), dont 1 million 1/2 serait fourni par l'excédent de pareille somme résultant de la liquidation des biens de l'église d'Irlande et le reste par le trésor public. La loi sur les arrérages, après avoir été votée par la chambre des communes, vient d'être complètement bouleversée par la chambre des lords. Le conflit est encore pendant entre les deux chambres et le sort de la loi reste incertain. Pour exécuter son nouveau plan, M. Gladstone a choisi comme ministre d'Irlande un homme étranger jusqu'à présent aux affaires de ce pays, mais plein de bonnes intentions et très compétent dans

les matières financières et administratives, M. Trevelyan, neveu du grand historien Macaulay.

Toutes les combinaisons par lesquelles M. Gladstone a essayé jusqu'à présent de résoudre la question agraire en Irlande se préoccupent presque exclusivement, le lecteur a pu le voir, de la situation des fermiers, ou pour employer le terme propre, des tenanciers. Ce sont leurs réclamations qu'on a formulées en articles de lois. C'est à leurs intérêts qu'on a sacrifié et ceux des propriétaires et ceux aussi des travailleurs ruraux. Les fermiers, en effet, ne représentent pas toute la population agricole. Certes, les fermes étant très nombreuses et très petites en Irlande, la plupart des fermiers n'ont besoin que de leurs propres bras et de ceux de leurs familles. Le chiffre des travailleurs ruraux est donc moins considérable qu'ailleurs; cependant il est encore assez élevé. Cette classe si intéressante de la population est complètement laissée de côté par les différens bills de M. Gladstone. C'est une lacune qui a été signalée dès l'année dernière dans un remarquable article de la *Revue d'Édimbourg* attribué à la plume du directeur, M. Reeve. Les fermiers eux-mêmes, je parle des fermiers obérés, de ceux qui dépensent plus qu'ils ne gagnent, ne garderont pas longtemps le cadeau que le gouvernement leur a fait aux dépens des *landlords*. Ils ont le droit d'aliéner leur intérêt dans la terre; ils le vendront; ils le vendent déjà, ou bien ils l'engagent. Dans quelques années, cet intérêt aura plusieurs fois changé de mains. On aura enlevé aux propriétaires une partie de la valeur des terres; elle n'aura fait que passer par les mains des fermiers obérés, et finalement elle appartiendra ou aux créanciers de ces fermiers ou à d'autres fermiers plus aisés, plus heureux ou plus prévoyans. Rien au monde ne pourra empêcher ce phénomène de se produire. Aussi le parti conservateur, actuellement dans l'opposition, en est-il arrivé à penser qu'au lieu de développer outre mesure les droits des fermiers, de leur donner une copropriété que la plupart d'entre eux ne pourront même pas garder, il aurait mieux valu faire des sacrifices pour constituer une classe de paysans vraiment propriétaires. C'est l'idée qu'a exprimée récemment dans un meeting à Liverpool le *leader* du parti conservateur, le marquis de Salisbury, chez qui l'attachement aux traditions politiques de son parti n'exclut ni la largeur des vues ni la hardiesse des initiatives. En effet, la propriété proprement dite, la petite propriété individuelle, telle que nous la voyons fonctionner en France, apporte au paysan des habitudes de prévoyance et d'économie que le *tenant right* ne lui donne certainement pas au même degré. D'ailleurs la propriété individuelle ne serait pas un pur cadeau; pour l'acquérir il faudrait la payer au

moins par voie d'annuités. Les petits propriétaires ruraux institués par ce procédé offriraient donc des garanties que ne présentent pas les tenanciers actuels. Le programme de lord Salisbury nous paraît plus libéral et en même temps moins dangereux que le système de M. Gladstone. Il ne peut malheureusement pas être appliqué, quant à présent, par les conservateurs, puisque ces derniers ont peu de chances, tant que durera le parlement actuel, de reprendre le pouvoir. Des élections générales peuvent seules leur rendre la majorité. Il faudrait donc que M. Gladstone, comme cela s'est vu plus d'une fois en Angleterre, acceptât les vues de ses adversaires politiques et se chargeât de les mettre en pratique, modifiant profondément la marche qu'il a suivie depuis deux ans. Il rendrait à coup sûr un grand service à son pays; car s'il y a encore une voie par laquelle on puisse résoudre pacifiquement la question agraire en Irlande, c'est celle qu'indique lord Salisbury.

Trois formes de propriété ont tour à tour ou simultanément existé sur la terre : la propriété collective de la tribu ou du clan, c'est le système des peuples nomades ou pasteurs, des Arabes du désert, des anciennes populations celtiques de l'Irlande et de l'Écosse; la propriété féodale, modification de la propriété collective, établie le plus souvent par voie de conquête, transportée au moyen âge par la race germanique partout où elle a dominé; enfin la propriété individuelle, forme supérieure aux deux autres, que les Romains, avec leur génie juridique, ont définie, systématisée, qu'ils ont assise sur la base puissante d'une législation monumentale. Celtiques par l'origine, mais romaines par l'éducation, par la langue, par les lois, les nations de l'Europe occidentale, la France spécialement, ont toujours eu le goût, la passion de ce dernier genre de propriété. Aussi l'organisation féodale de la propriété rurale, même atténuée, modifiée, adoucie, réduite à sa plus simple expression, a-t-elle été rejetée par notre pays dans une convulsion suprême. La révolution de 1789 n'a pas été seulement une révolution politique : elle a été aussi, elle a été surtout une révolution agraire. Révolution accomplie au prix de quelles luttes tragiques, de quel sang répandu, de quels crimes atroces! Et cependant, malgré ses souillures et ses scories, elle répondait tellement, dans sa pensée intime et dans son principe mystérieux, à tous les instincts, à toutes les conceptions de notre race, que, moins de vingt-cinq ans après la vente des biens qualifiés de nationaux, il n'était pas un homme d'état, pas un politique sérieux qui ne considérât cette mesure révolutionnaire, sinon comme légitime, du moins comme irrévocable. Louis XVIII et Villèle le comprirent. Par la ratification des ventes de biens nationaux, par le milliard voté aux émigrés, —

ce milliard si amèrement et si injustement critiqué, — la propriété ancienne fut indemnisée, la propriété nouvelle fut sanctionnée. Service mémorable rendu à la paix publique, œuvre de conciliation et de concorde qui est restée, au milieu de nos crises politiques et de nos changemens de gouvernemens, l'indestructible base de notre organisation sociale.

D'après les évaluations les plus plausibles, il faudrait 4 ou 5 milliards pour indemniser les propriétaires anglo-irlandais menacés d'être dépossédés, sinon par une révolution à main armée, du moins par le refus de paiement des fermages. L'Angleterre est assez opulente pour supporter cette énorme dépense. Si elle se l'imposait courageusement, sans attendre que la situation se soit aggravée encore, sans attendre, comme nous le faisons toujours en France, que la force brutale ait tranché la question, n'accomplirait-elle pas un acte de haute prévoyance en même temps que d'audacieuse générosité? Rien ne coûte aussi cher que la guerre civile. La France n'aurait-elle pas eu tout profit, et pour sa fortune et pour sa grandeur, à payer 2 ou 3 milliards pour opérer pacifiquement la liquidation des biens de la noblesse et du clergé et pour prévenir la crise de 1793? Quelle n'aurait pas été, quelle ne serait pas aujourd'hui sa situation dans le monde?

Heu! quantum potuit pelagi terræque parari
Hoc quem civiles hauserunt sanguine dextræ!

Le parlement anglais et le premier ministre actuel d'Angleterre ont prouvé, dans la question de l'église d'Irlande, qu'ils étaient capables d'accomplir pacifiquement une de ces grandes réformes qui d'ordinaire ne s'opèrent que par la violence, de faire, en un mot, une révolution légale. Ils ont commencé et ils continuent paisiblement la liquidation des biens du clergé anglican d'Irlande. Oseront-ils entreprendre maintenant la liquidation des biens appartenant aux propriétaires anglais en Irlande? La tâche est plus lourde; elle ne nous paraît pas cependant au-dessus des forces de cette grande école d'hommes politiques qui, depuis Canning jusqu'à Disraëli et depuis Robert Peel jusqu'à Gladstone, transforme progressivement, par une série de réformes savamment calculées, l'organisation politique, religieuse et sociale du Royaume-Uni. La grandeur du but doit encourager à surmonter les difficultés de l'œuvre. Il s'agit de constituer en Irlande une classe de paysans propriétaires. En Angleterre l'organisation féodale de la propriété peut durer encore; elle peut durer longtemps. Les conditions ne

sont pas les mêmes qu'en Irlande. Le paysan ne convoite pas la propriété du sol; il n'est pas l'ennemi du *landlord*. Tous deux sont de la même race; ils ont la même foi et les mêmes mœurs. L'un est riche et l'autre est pauvre, c'est vrai. Mais encore le pauvre est-il moins pauvre qu'en Irlande, mais encore le pauvre a-t-il la possibilité d'améliorer sa situation autrement qu'en s'emparant de la terre du *landlord*. Le commerce et l'industrie sont là pour utiliser les bras inoccupés. Enfin le paysan d'Angleterre ne se dit pas chaque jour, comme celui d'Irlande, que ses pères ont été propriétaires du sol et qu'ils en ont été chassés, dépossédés, spoliés par les ancêtres du *landlord*.

En France, tandis que la guerre sociale gronde dans les villes, elle n'a pas fait son apparition dans les campagnes. Pourquoi? Parce que nous avons cinq millions de paysans propriétaires. Pas de préoccupations de ce côté, tant que le paysan possédera son champ, tant que le champ nourrira son maître. Ces deux conditions réunies sont notre salut; tâchez de les réaliser en Irlande. L'Irlandais comme le Français, le Celte insulaire comme le Celte continental, convoite la terre; il veut avoir son champ. Aidez-le à satisfaire sa passion, cela vous coûtera moins cher que de la combattre. La terre que vous avez ôtée à la tribu pour la donner au *landlord*, rachetez-la maintenant au *landlord* pour la revendre au paysan. La propriété en Irlande aura ainsi parcouru le cycle complet de ses transformations; elle aura passé par ses trois états succesifs : la propriété collective, la propriété féodale, la propriété individuelle, autrement dit : la terre à la tribu, la terre au seigneur et enfin la terre au paysan.

ÉDOUARD HERVÉ.

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES

LES TOMBES ÉTRUSQUES DE CORNETO.

Tacite a dit, dans une phrase célèbre, que l'imagination transfigure tout ce qu'on ne connaît pas et le fait paraître merveilleux : *Omne ignotum pro magnifico est;* Ovide prétend, au contraire, qu'on ne peut pas désirer ce qu'on ignore : *Ignoti nulla cupido,* et quoiqu'ils semblent se contredire, je crois que tous les deux ont raison. L'inconnu produit sur nous, selon la diversité de nos natures, des effets opposés : il y a des gens qu'il attire, il y en a qu'il repousse. Nous le voyons bien par ce qui arrive à propos des Étrusques. Beaucoup de savans trouvent une sorte d'attrait irritant dans l'obscurité même qui couvre les origines de ce peuple, dans le peu que nous savons de son histoire, dans l'impossibilité où nous sommes jusqu'ici de comprendre sa langue. Ce sont des énigmes qu'ils tiennent à déchiffrer, et ils le désirent avec tant de passion que l'insuccès les excite au lieu de les décourager : moins ils arrivent à connaître et plus ils cherchent à savoir. D'autres prennent beaucoup plus aisément leur parti d'ignorer; ils soupçonnent même que, dans cette civilisation qui s'obstine à ne pas se laisser deviner, il n'y avait rien qui méritât d'être connu. Aussi ne tarissent-ils pas de sarcasmes sur la sotte curiosité de ces pauvres érudits qui prennent plaisir à errer parmi

les ténèbres, qui perdent leur peine et leur temps à essayer de résoudre des problèmes insolubles (1).

Je suis, je l'avoue, du côté des curieux. Leur obstination, quoiqu'elle n'ait pas été toujours heureuse, ne me paraît pas ridicule. Je comprends qu'on se résigne difficilement à ignorer le passé d'un peuple qui a tenu une place importante parmi les nations antiques. Quand je vois, dans un musée, les beaux ouvrages qui nous restent des Étrusques, je suis saisi d'un désir ardent de savoir ce qu'étaient ceux qui les ont faits. Je ne puis passer avec indifférence auprès de ces grandes statues de pierre ou de terre cuite, étendues sur leurs sarcophages et appuyées sur le coude, qui semblent regarder les visiteurs. Elles sont si vraies, si vivantes que j'ai toujours envie de m'arrêter devant elles, de les interroger sur leur histoire et de leur demander leur secret.

Si ce secret a été si bien gardé, s'il est si difficile de connaître ce peuple étrange et obscur, ce n'est pas que, comme tant d'autres, il ait disparu tout entier. Il y en a fort peu, au contraire, dont il reste autant de souvenirs. Ce qu'on a tiré depuis trois siècles de ses nécropoles est incroyable; les musées du monde entier sont remplis de ses dépouilles; il les a tous fournis d'objets précieux de toute sorte, et la moisson est loin d'être épuisée! Le Louvre possédait déjà beaucoup de vases peints qu'il tenait des libéralités de Caylus, de Forbin et d'autres amateurs éclairés, de l'acquisition des cabinets de MM. Durand et Tôchon, et il pouvait passer pour un des musées les plus riches en antiquités étrusques, lorsqu'en 1862, par l'intermédiaire de M. Léon Renier, l'état acquit la collection Campana, qui fit plus que doubler ses richesses. Elle contenait des vases, des peintures, des bijoux de la plus grande valeur et un ensemble merveilleux de terres cuites qui provenaient en général de la Campanie et de l'Étrurie. Rien qu'avec ce qu'on avait trouvé dans les tombes de l'antique Cœre, on a rempli trois grandes salles. On peut donc, sans sortir de Paris, en visitant les galeries du Louvre, se faire quelque idée de cette civilisation si mal connue. C'est un voyage qui est à la portée de tout le monde et dont tout le monde tirera beaucoup de profit.

Il est sûr pourtant qu'il vaut mieux aller voir les Étrusques chez eux et que c'est le meilleur moyen de les étudier. Ces mille objets

(1) M. Mommsen est un de ces railleurs et des plus impitoyables. Au début de son *Histoire romaine*, il plaisante les gens qui entassent les hypothèses à propos des Étrusques et de leur origine. « Les archéologues, dit-il, ont la manie de chercher avec passion ce qu'on ne peut savoir et ce qui ne vaut pas la peine d'être connu. » Puis il les compare à ces sots grammairiens de l'antiquité à qui Tibère demandait, pour se moquer d'eux, « qui fut la mère d'Hécube! »

que nous regardons avec curiosité dans les vitrines d'un musée sont bien plus curieux encore et deviennent plus instructifs quand on les retrouve à leur place. On en saisit alors la destination, on en comprend mieux le caractère. Parmi les villes étrusques, il y en a peu qui aient conservé autant de souvenirs de leur glorieux passé que Corneto, l'ancienne Tarquinies; c'est là qu'il faut aller si l'on veut connaître sur place la vieille Étrurie. Non-seulement cette ville possède un plus grand nombre de monumens antiques que les autres, mais nous avons ici l'avantage que ces monumens ont été étudiés par des savans distingués, surtout par M. Helbig, l'un des directeurs de l'Institut archéologique de Rome, que nos lecteurs connaissent déjà (1). Je ne vois rien de mieux à faire que de me servir des travaux de M. Helbig, de me mettre, pour ainsi dire, à sa suite, et de visiter les tombes de Corneto avec lui.

I.

C'était autrefois un voyage pénible que de parcourir l'Étrurie maritime; il fallait être très curieux et assez hardi pour se hasarder dans ces régions peu saines et mal habitées. Aujourd'hui rien n'est plus facile. Un chemin de fer fort intéressant longe le littoral de la Méditerranée depuis Gênes jusqu'à Palo, et, comme cette route est la plus courte pour aller de Turin à Rome, elle est très fréquentée. Il est vrai qu'on ne songe guère à s'arrêter aux stations intermédiaires, et que ce qu'on voit de la Maremme toscane, dans cette course rapide, ne donne pas le désir de la visiter de plus près. On a tort pourtant de ne pas le faire, et le voyageur qui s'arrêterait à Corneto pour y rester au moins une journée entière n'aurait pas à se plaindre d'avoir perdu son temps.

Corneto est situé entre Orbetello et Civita-Vecchia. C'est aujourd'hui une petite ville de quelques milliers d'habitans, perchée sur une hauteur verdoyante, et qui d'en bas frappe les yeux par la multitude de ses tourelles. On n'y arrive pas sans quelque fatigue; la côte est rude à monter, mais une fois qu'on est parvenu au sommet, la vue dont on jouit dédommage de la peine qu'on s'est donnée. On a devant soi la mer, avec le *Monte Argentaro*, qui de loin semble jeté au milieu des flots. Si l'on se retourne du côté des terres, on voit une petite rivière, la Marta, s'enfoncer dans la vallée au milieu des arbres. En face, une colline s'étend parallèlement à celle sur laquelle est bâtie Corneto. Elles ne sont séparées entre elles que par

(1) Voyez l'article de la *Revue* du 1er octobre 1879, où il est question des travaux de M. Helbig au sujet des peintures de Pompéi.

une petite plaine qui paraît riante et fertile; puis, après quelques kilomètres, elles se rapprochent en s'abaissant, et finissent par se rejoindre de manière à former une sorte de demi-cercle. Corneto occupe l'extrémité de celle qui est la plus rapprochée de la mer; Tarquinies était bâtie sur l'autre, juste en face de Corneto.

Tarquinies était l'une des plus grandes cités et des plus importantes de l'Étrurie. Son mur d'enceinte avait 8 kilomètres de tour. C'est là, dit-on, qu'au Ier siècle de Rome, le Corinthien Démarate vint s'établir, apportant toutes ses richesses, et amenant, avec sa famille et ses cliens, quelques-uns des artistes distingués de la Grèce. Quand la guerre éclata entre l'Étrurie et les Romains, c'est Tarquinies surtout qui en soutint le poids. Ses habitans défendirent courageusement leur indépendance, et Rome ne put tout à fait la soumettre qu'après avoir massacré à la fois toute son aristocratie. En perdant sa liberté elle dut perdre beaucoup de son importance. Cependant Cicéron l'appelle encore « une ville très florissante. » Comment s'est-il fait qu'elle ait disparu plus tard tout entière pour revivre à un autre endroit et sous un autre nom? Nous ne le savons que fort imparfaitement; mais ces sortes de vicissitudes paraissent être dans les destinées des villes étrusques : elles ont eu des fortunes très diverses, et il y en a plusieurs auxquelles il est arrivé de mourir et de renaître. On se l'explique quand on songe au pays qui les entoure; ce pays est à la fois attrayant et redoutable, fertile et empesté : c'est la Maremme

Dilettevole molto e poco sana,

comme dit un poète du XIVe siècle. Elle n'a pas l'air désolé de la campagne romaine, quoiqu'elle soit aussi terrible à habiter. La végétation y est vigoureuse dans les plaines; les collines sont couvertes de bois de chêne-liège, de lentisques, de caroubiers. « Combien de fois, dit M. Noël des Vergers, cherchant sous la végétation luxuriante des forêts les traces de la nation mystérieuse qui peupla ces déserts, et trouvant tant de preuves de son séjour ne me suis-je pas pris à douter que ces bois parfumés, ces pâturages, cet air doux et tiède puissent recéler les maladies et la mort! Il fallait, pour me convaincre, la rencontre fortuite de quelques rares habitans, dont les traits amaigris, les yeux mornes, le teint jaune, le ventre ballonné, disent toutes les souffrances mieux que ne saurait le faire le récit le plus éloquent. » Pour rendre ce pays habitable, il fallait d'abord l'assainir; les Étrusques l'avaient fait. Il n'y a pas de doute qu'ils n'eussent desséché les marais, donné un meilleur écoulement aux rivières. Pline l'Ancien admire les travaux hydrauliques qu'ils avaient

accomplis dans les plaines du Pô, pendant qu'ils en étaient les maîtres. Ils avaient dû faire encore davantage pour le pays même qui était leur berceau et le centre de leur domination. On peut supposer aussi qu'ils y avaient creusé de ces grands canaux de drainage qu'on rencontre partout dans les environs de Rome, et qui, suivant l'expression d'un observateur sagace, font ressembler tout le bassin du Tibre et les pentes inférieures du massif du Mont-Albain à une gigantesque garenne (1). Mais ces travaux, par leur nature même, sont délicats et fragiles. On ne dompte la nature qu'à la condition de lutter sans cesse contre elle; dès qu'on se relâche un moment, elle reprend tout son empire. Quelques années de négligence suffisent pour perdre le fruit de plusieurs siècles d'efforts; les canaux s'engorgent, les étangs se remplissent, et les miasmes recommencent à empester l'air. Au XVIII[e] siècle, les descendans des grands Médicis ayant cessé d'encourager les travaux entrepris par leurs ancêtres pour assainir les environs du lac Castiglione, et laissé s'obstruer le *fosso di navigazione* qui reliait ce lac à une rivière voisine, on remarqua qu'en quelques années, la population de Grosseto tomba de trois mille âmes à sept cents habitans, et que les campagnes environnantes, au lieu de semer tous les ans treize cents mesures de blé, n'en semaient plus que trois cents (2). Cet exemple nous montre avec quelle rapidité les choses marchent dans ce pays. C'est ce qui explique comment, pour les villes étrusques, la dépopulation et la ruine sont venues si vite et ont été parfois si complètes. La décadence a commencé pour elles aussitôt après leur défaite par les Romains. Vers la fin de la république, plusieurs étaient déjà désertes; la *malaria*, plus mollement combattue, avait repris sa force. Virgile, parlant de Graviscæ, le port de Tarquinies, qui devait être situé près de l'embouchure de la Marta, non loin de Corneto, dit que c'est un lieu malsain. Assurément, il ne devait pas l'être quand les vaisseaux de la Grèce ou de Carthage apportaient sur ces côtes les marchandises de leur pays; Il l'était devenu depuis que les Étrusques, en perdant leur indépendance, avaient aussi perdu

(1) Ces petits tunnels, qui ont en général $1^{m},50$ de haut et qui s'étendent quelquefois pendant plusieurs kilomètres, sont connus depuis longtemps. Ils sont si nombreux dans la campagne romaine qu'il était difficile qu'on ne les remarquât pas, mais on n'en soupçonnait pas la destination. On s'accorde à croire aujourd'hui qu'ils formaient une sorte de drainage destiné à écouler l'humidité du sol et à combattre la *malaria*. On peut consulter à ce sujet les travaux de M. Tommasi Crudeli, directeur de l'Institut anatomique et physiologique de l'université de Rome, et un article de M. de La Blanchère dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire* que publie notre École française.

(2) Je tire ce renseignement de l'ouvrage de M. Noël des Vergers sur *l'Étrurie et les Étrusques*.

leur activité et ne combattaient plus le terrible fléau avec la même énergie. Mais le mal pouvait se réparer; avec un redoublement d'efforts, il était possible de rendre encore ces terres habitables, et comme elles sont fertiles et riantes, qu'elles attirent le cultivateur par leur richesse, il y retourne courageusement, il se remet à l'ouvrage toutes les fois que la situation politique devient meilleure et qu'il a l'espoir de jouir en paix du fruit de ses peines. M. Noël des Vergers fait remarquer que l'Étrurie, qui paraissait épuisée vers la fin de la république romaine, se ranime brusquement sous l'empire. Les campagnes se repeuplent alors, les villes se relèvent. Properce disait que de son temps, au commencement du règne d'Auguste, le pâtre menait ses troupeaux sur les ruines de Véies. Sous les successeurs d'Auguste, Véies redevient un municipe important qui nous révèle son existence par des inscriptions curieuses. Strabon mentionne Fidènes parmi ces anciennes cités de l'Étrurie que la guerre a détruites et qui sont devenues de simples propriétés particulières. Du temps de Tibère, Fidènes est de nouveau une ville importante qui donne des jeux où tous les voisins accourent, et Tacite raconte que, dans une de ces fêtes, la chute d'un amphithéâtre fit périr ou blessa plus de cinquante mille personnes. Voilà des résurrections bien rapides! Mais, quelque temps après, quand viennent les mauvais jours de l'empire, les révolutions intérieures, les désastres de l'invasion, la côte maritime de l'Étrurie se dépeuple de nouveau. Le Gaulois Rutilius Namatianus, qui passa le long de ces rivages pour retourner de Rome chez lui, les trouva déserts. Il n'aperçut sur son chemin que des campagnes dépeuplées par la fièvre et des villes abandonnées. « Que l'homme ne se plaigne pas de la mort, disait-il en regardant l'antique Populonia, dont les monumens jonchaient le sol : voici des exemples qui nous apprennent que les villes aussi peuvent mourir! »

C'est alors que Tarquinies, à la suite de catastrophes que nous connaissons mal, fut désertée par ses habitans. Aujourd'hui, la végétation a recouvert le peu qui reste de la vieille ville; de loin, on n'en aperçoit aucun vestige : il faut parcourir la colline où elle était bâtie, écarter l'herbe avec soin pour retrouver quelques substructions de murailles ou quelques pierres écroulées. Pourquoi la ville abandonnée s'est-elle transportée de l'autre côté de la plaine? Quelle raison pouvait-elle avoir de se mettre sur la colline voisine? On l'ignore; mais dans cet emplacement nouveau elle a jeté quelque éclat au moyen âge. On montre à Corneto quelques beaux monumens de cette époque, surtout une église romane, *Santa-Maria in Castello*, qui n'a pas été gâtée par des restaurations maladroites, ce qui est assez rare en Italie. Comme elle ne sert plus au culte, elle échappe

au zèle peu éclairé des fidèles et au mauvais goût des curés. Elle reste comme elle était quand elle fut consacrée au XIIe siècle, avec quelques injures du temps qui ne la déparent pas. Elle conserve intacts son *ciborium* orné de colonnes légères, son ambon de marbre tout à fait semblable à celui de Saint-Clément de Rome, et sur les dalles brisées des vieilles tombes qui ont servi à raccommoder son pavé on lit encore des inscriptions qui remontent aux premiers siècles du christianisme. A la renaissance, Corneto faisait encore quelque figure. Une famille riche et amie des arts, comme il y en avait tant alors, les Vitelleschi, y fit bâtir un palais magnifique, sur le modèle de ceux de Florence et qui les égale en beauté et en grandeur. Il a, comme eux, des apparences de forteresse dans la partie inférieure, tandis que l'élégance domine dans ses étages plus élevés, en sorte que la force et la grâce s'y mêlent de la façon la plus imprévue. Notre surprise est grande quand nous parcourons Corneto, de trouver dans une petite ville sans commerce, sans industrie, isolée sur un rocher au milieu d'un désert, une église comme Saint-Clément et un palais qui, par ses proportions et son architecture, rappelle les plus beaux de Florence. Mais nous sommes en Italie, où les surprises de ce genre ne sont pas rares. Ailleurs, l'art semble s'être réservé pour les capitales ; dans ce pays privilégié, il s'est développé avec tant de vigueur, il a coulé avec une telle abondance qu'il lui est arrivé de déborder pour ainsi dire jusque sur les villages.

Mais ce n'est pas le moyen âge ou la renaissance qu'on vient étudier à Corneto : on les trouve ailleurs représentés par des monumens plus beaux encore et plus nombreux. Ici nous ne cherchons que les Étrusques. Il faut donc nous contenter d'un regard rapide jeté sur *Santa-Maria in Castello* et sur le palais Vitelleschi, et nous empresser d'aller voir ce qui reste de ce vieux peuple disparu.

Notre attente ne sera pas trompée et nous pourrons pleinement nous satisfaire. Corneto donne aux autres villes de l'Italie un bon exemple par le soin pieux qu'elle prend de ses antiquités. Elle est très fière de son passé ; et non-seulement elle a ajouté le vieux nom de Tarquinies au sien (*Corneto-Tarquinia*), ce qui n'est qu'une satisfaction de vanité qui ne lui coûtait guère, mais elle s'impose de grandes dépenses pour bien loger ses richesses et pour les accroître. Ces dépenses sont faites par la ville et par une société locale, l'*Università agraria,* qui en a pris généreusement la moitié à sa charge. Le syndic, M. Luigi Dasti, est un homme éclairé qui aime beaucoup sa petite ville et soutient le zèle de tout le monde. Grâce à lui, depuis dix ans, les fouilles ont pu se poursuivre sans relâche, quoique le

gouvernement les ait peu encouragées ; on a découvert des tombes nouvelles, remis au jour les anciennes et fondé un musée qui deviendra bientôt l'un des plus riches de l'Italie. Ce musée, ces tombes, sont précisément ce qui attire l'étranger à Corneto.

Pour voir les tombes, il n'a pas à aller loin. La colline même sur laquelle s'élève Corneto était la nécropole de Tarquinies. Les habitans de la grande ville pouvaient voir de leurs fenêtres s'étager en face d'eux les sépultures de leur famille. Le spectacle de la mort ne leur paraissait donc pas fâcheux ; ce qui prouve qu'ils ne ressemblaient pas à leurs descendans, les Toscans d'aujourd'hui, qui cachent avec tant de soin les funérailles, qui les célèbrent de nuit et emmènent les morts au pas de course comme pour s'en débarrasser plus vite. Tarquinies ayant existé pendant plus de dix siècles, la colline qui lui servait de cimetière se trouve toute percée de tombes. On en a découvert des milliers, et il est probable qu'il en reste beaucoup plus qu'on n'en a trouvé. Comme il est naturel, les sépultures modestes dominent, mais dans le nombre il y en a de belles et qui ont appartenu à de grandes familles. On en connaît aujourd'hui vingt-huit qui sont ornées de peintures murales. Ce sont elles qui vont surtout nous occuper.

Toutes sont taillées dans le roc à des profondeurs qui varient de 2 à 12 mètres. Il devait y avoir autrefois au-dessus du sol quelque signe qui indiquait l'existence de la tombe intérieure. C'était sans doute un tertre de gazon plus ou moins étendu, sur les bords duquel se détachait la porte qui donnait accès au caveau. Au milieu de la plaine désolée de Vulci, dans le désert empesté qui a remplacé la grande ville, se dresse un *tumulus* de 15 mètres de haut et de 200 mètres de circonférence. On l'appelle dans le pays la *Cucumella*. C'est un amas de terres rapportées qui recouvre une voûte épaisse de maçonnerie. Des tours rondes, dont on voit encore la trace, s'élevaient au-dessus du monument ; elles étaient surmontées d'animaux symboliques, de sphinx ailés, de lions accroupis ou debout destinés à effrayer les mauvais esprits. Quoi qu'on n'ait pas pu percer encore la voûte de pierres et que la *Cucumella* garde obstinément son secret, on peut affirmer que c'était le dessus d'une tombe. Il n'y a plus rien de semblable à Corneto. Tous les *tumulus* ont disparu et la partie seule des sépultures qui était située sous la terre a été conservée. Ces tombes souterraines sont de grandeur fort inégale. Le plus grand nombre consiste en une chambre carrée de 3 ou 4 mètres de long. Mais il y en a qui contiennent plusieurs pièces, d'autres qui sont si vastes qu'on a été obligé d'y ménager des piliers pour soutenir la voûte. Les morts y reposent dans de grands sarcophages de pierre ou de terre cuite. Quand ils ont été

brûlés, leurs cendres sont déposées dans des urnes de forme diverse. Il arrive que les mêmes sépultures renferment à la fois des urnes et des sarcophages, ce qui prouve que les deux modes d'inhumation étaient pratiqués à la même époque. Dans quelques tombes anciennes, le mort, revêtu de ses plus beaux habits ou couvert de ses armes, était étendu sur un lit de parade. Ceux qui eurent la chance d'y pénétrer les premiers, quand elles étaient encore intactes, nous ont décrit l'émotion dont ils furent saisis en voyant ces guerriers dans l'attitude même où on les avait laissés, quand le caveau fut muré, il y a plus de vingt siècles. En général, ce spectacle s'évanouissait en quelques minutes; l'air qui pénétrait dans les chambres funèbres, fermées depuis si longtemps, décomposait vite les cadavres et les réduisait en poussière sous les yeux des visiteurs. « C'était une évocation du passé qui n'avait pas même la durée d'un songe. » Outre les armes, les lits, les sarcophages, les tombeaux contenaient encore des objets de toilette, des miroirs, des armes, surtout des vases. Presque tout ce mobilier a disparu, il était trop tentant pour les voleurs. Dans l'antiquité même, malgré le respect qu'on professait pour les morts, on ne résistait guère à la tentation de piller les vieilles tombes. Le roi des Goths, Théodoric, jugeant plus convenable d'autoriser ce qu'il ne pouvait empêcher, permit au premier venu de s'approprier l'or qu'on y pouvait trouver quand elles n'avaient plus de possesseur légitime; *aurum sepulcris juste detrahetur, ubi dominus non habetur*. Les modernes ont continué à profiter de la permission, si bien qu'il n'y reste aujourd'hui que ce qu'on n'a pas pu emporter, c'est-à-dire les peintures murales.

Je ne puis songer à conduire successivement le lecteur dans toutes les tombes de Corneto et à les décrire l'une après l'autre. Ce serait une énumération fastidieuse que remplace avantageusement la lecture d'un bon guide (1). J'aime mieux supposer la visite faite : on vient de parcourir les tombes les plus importantes; à la lueur blafarde des *cerini*, le *custode* a montré les peintures qui les décorent; on a curieusement regardé toutes ces scènes, les unes à moitié détruites par l'humidité, les autres qui conservent, après tant de siècles, un éclat et une fraîcheur extraordinaires. La course achevée, cherchons à résumer les impressions qu'elle laisse, les réflexions qu'elle suggère. Demandons-nous ce qu'elle peut nous apprendre du peuple qui a bâti ces tombes, et s'il est possible d'en tirer quelques lumières sur sa façon de vivre, sur son caractère, sur ses croyances.

(1) Le syndic de Corneto dont je viens de parler, M. L. Dasti, a publié deux brochures intitulées : *Tombe etrusche dipinte* et *Museo etrusco Tarquiniese*, qui seront d'un grand usage pour les visiteurs de ces ruines.

II.

Ce qui nous frappe d'abord, c'est l'importance qu'il donnait à la sépulture. Toutes les nations antiques y tenaient beaucoup sans doute ; elles nous ont pourtant laissé, en même temps que des monumens funéraires, des palais, des temples, des théâtres : nous n'avons guère des Etrusques que des tombeaux. C'est qu'évidemment ils les construisaient avec plus de soin que tout le reste. Ils étaient donc très préoccupés de la mort; mais quelle idée s'en faisaient-ils ? Il semble qu'il soit aisé de le savoir et que nous n'ayons pour le dire qu'à regarder les peintures qui décorent les tombes. Malheureusement, ces peintures ne sont pas toutes de la même époque, et elles peuvent représenter des états d'esprit très différens. Sous l'influence de leurs voisins, les Étrusques ont plus d'une fois changé d'opinion ; il faut tenir compte de ces variations, ne pas tirer d'une seule peinture des conclusions trop générales, et se garder d'attribuer à un temps ce qui appartient à un autre. N'oublions pas non plus que les religions antiques n'avaient pas de dogmes précis : c'est une vérité qu'il faut toujours avoir devant les yeux quand on étudie l'antiquité. Les Étrusques possédaient sans doute un grand nombre de livres sacrés; mais, quoique nous les ayons perdus, nous pouvons être sûrs qu'aucun d'eux ne contenait un enseignement religieux au sens que nous attachons à ce mot; là comme ailleurs les prêtres ne s'occupaient que de régler les pratiques du culte, tout le reste était laissé à la libre interprétation des fidèles. Même sur la question qui nous paraît la plus importante de toutes, sur la mort et ce qui la suit, sur les enfers et sur l'Élysée, chacun pensait à peu près ce qu'il voulait. Les artistes des tombes de Corneto n'étaient donc pas enchaînés, comme ceux des catacombes, par des croyances fixes, et rigoureusement tenus de s'y conformer. Ils pouvaient se livrer davantage à leurs caprices. On risquerait de se tromper, si l'on voulait trop presser le sens des scènes qu'ils représentent, prêter, comme on l'a fait souvent, aux moindres détails de leurs tableaux des intentions formelles, et tirer une doctrine certaine et générale de ce qui n'était quelquefois qu'une fantaisie individuelle.

Ces réserves faites, il y a un certain nombre d'observations qu'on peut hasarder sans crainte et qui s'appuient sur trop de preuves pour être contredites. On remarquera par exemple que la mort ne paraît pas inspirer aux artistes étrusques, au moins dans les premiers temps, des idées fort tristes. Les sujets lugubres, qui semblent

à leur place sur les murailles d'une tombe, sont très rares à Corneto. Dans la *tomba del morto*, on nous montre un vieillard étendu sur un lit magnifique. Il vient de mourir : devant lui, une jeune femme, sa fille probablement, les cheveux épars, semble vouloir attacher ou rabattre sur sa figure le bonnet qui lui couvre la tête ; aux deux extrémités du lit, deux hommes lèvent les bras dans l'attitude de la plus vive douleur. C'est une scène semblable qui est peinte dans la *tomba del morente*, où l'on voit tout une famille désolée auprès d'un homme qui se meurt. Mais ce ne sont là, je le répète, que des exceptions. L'artiste, en général, a prodigué les peintures riantes. On dirait que, dans ce séjour de la mort, il tenait à ne peindre que ce qui donne du prix à la vie. Les banquets surtout y sont fréquemment représentés, et il n'y a presque pas de tombe qui n'en contienne quelqu'un. Les convives sont couchés sur des lits somptueux et tiennent en main de larges coupes : leurs femmes ont pris place auprès d'eux, tout respire la joie ; des couronnes de fleurs pendent au plafond ; les tables sont servies et l'on peut distinguer la forme des plats qui les couvrent et en compter le nombre. Auprès des tables se tiennent les esclaves portant des amphores et prêts à verser le vin aux convives ; à côté d'eux, des musiciens jouent de la double flûte ou de la cithare. Il ne faut pas être surpris de voir les musiciens figurer si souvent dans les peintures de Corneto ; c'est que la musique tenait une grande place dans la vie des Étrusques : non seulement ils ne célébraient pas de cérémonie religieuse ou de fête publique sans elle ; mais on peut dire qu'elle accompagnait toutes leurs actions. Un historien cité par Athenée prétend qu'ils pétrissaient le pain et qu'ils fustigeaient leurs esclaves au son de la flûte. Le goût de la musique amène naturellement celui de la danse, aussi les danseuses sont-elles prodiguées à Corneto. Elles y sont représentées d'ordinaire dans des attitudes violentes, les cheveux épars, la tête renversée, comme les Grecs aimaient à peindre les bacchantes. On y voit aussi très fréquemment des chasses : dans ces gorges de l'Apennin la chasse a dû toujours être un divertissement favori. Le chasseur est à pied ou à cheval ; il poursuit les oiseaux à coups de fronde, il attaque le sanglier avec l'épieu, tandis que ses serviteurs portent sur l'épaule les bêtes qu'il a tuées. Un autre sujet que les artistes du pays aiment beaucoup à représenter, ce sont les jeux, surtout les courses de chevaux ou de chars. Dans la *tomba delle bighe*, les cochers, couverts de tuniques de couleur écarlate, les rênes dans la main, le corps penché, sont en train de disputer le prix. Les cavaliers sont assis sur un cheval et en tiennent un second par la bride, prêts sans doute à sauter de l'un sur l'autre. Des athlètes, des pugiles, font prendre patience à la foule dans l'intervalle

des courses. Pendant ce temps les spectateurs se pressent dans des espèces de tribunes assez semblables aux nôtres. On les voit, hommes et femmes, revêtus de leurs habits de fête et attentifs au spectacle. Des personnes qui n'ont pas trouvé d'autre place, des esclaves peut-être, se sont glissées sous les tribunes et regardent de là en compagnie de quelques animaux domestiques; la scène a un caractère incroyable de réalité. Quelquefois ce sont des histrions, des mimes, des faiseurs de tours de force qui sont chargés d'amuser le public, et qui le font en conscience. Ils se livrent à toutes sortes de contorsions, grimpent les uns sur les autres ou marchent sur la tête; leurs costumes sont parfois assez étranges : l'un d'eux porte un berret pointu, avec des raies de couleur, terminé par une petite touffe de laine rouge, et qui ressemble tout à fait au bonnet dont les Italiens coiffent leur Polichinelle. Aussi la tombe où on l'a trouvé porte-t-elle le nom de *tomba del Pulcinella.*

Quelle était la signification réelle de ces peintures? pourquoi l'artiste préfère-t-il d'ordinaire ces sujets aux autres, et que peuvent-ils avoir de particulièrement convenable à une tombe? On dit souvent, pour les expliquer, qu'ils représentent les fêtes données en l'honneur des morts, et cette explication paraît d'abord très vraisemblable. On sait, en effet, quelle grande place tiennent les festins dans les rites funèbres à Rome. Le neuvième jour après les funérailles, la famille se réunit pour dîner ensemble autour de la tombe: on appela ce repas *cœna novemdialis :* c'est proprement l'octave des morts. Un an après, et aux anniversaires qui suivent, le repas recommence ; il réunit les parens et tous ceux qui se souviennent encore de l'ami qui n'est plus. Aussi les gens prévoyans, qui veulent que leur mémoire soit fêtée le plus longtemps possible, ont-ils soin de laisser des fonds par testament pour suffire à la dépense. Le christianisme trouva ces usages si enracinés qu'il n'osa pas d'abord les détruire, et jusqu'à saint Ambroise on vint boire et manger sur la tombe des martyrs à l'époque de leur fête. Quant aux jeux funèbres, ils n'étaient pas, comme on pourrait être tenté de le croire, une simple satisfaction de vanité, une manière comme une autre de glorifier un mort d'importance. Ils avaient une signification religieuse de la plus haute gravité. Le chrétien qui assiste à un sacrifice pour les morts pense qu'il travaille à leur assurer par ses prières la béatitude éternelle : c'est certainement leur rendre un grand service. Le païen qui célèbre des jeux en l'honneur d'un de ses parens l'aide vraiment à devenir dieu, ce qui est bien plus encore. Telle est l'importance du culte dans ces vieilles religions que non-seulement on ne peut pas admettre qu'il y ait un dieu sans adorateurs, mais qu'on soupçonne même que l'adorateur contribue à la

divinité de celui qu'il prie (1). Les peuples jeunes admettent volontiers que l'homme qui meurt se débarrasse des conditions de l'humanité et devient un être supérieur. Le voilà presque un dieu (*Dii Manes*), et sa divinité s'achève si on lui rend les honneurs qu'on accorde aux immortels. Il est aisé de comprendre que, puisque les jeux avaient cette importance, on ait tenu à en garder le souvenir, on en ait fait peindre l'image dans la tombe de celui qui en avait été honoré : c'était une façon d'affirmer son apothéose.

On a, de nos jours, imaginé une explication nouvelle : ces festins, ces jeux, nous dit-on, ne sont pas, comme on le pensait, la représentation des honneurs rendus au défunt, mais une image de la félicité dont il jouit dans l'autre monde. On avait mis la scène sur la terre; pour la comprendre, il faut la transporter au ciel. M. Ravaisson, chez nous, a soutenu cette opinion avec une grande force. A propos d'un bas-relief découvert récemment à Athènes, et où l'on voit une jeune femme qui tend la main à des vieillards, il fait remarquer que nous possédons beaucoup de représentations semblables, et que jusqu'ici les antiquaires, croyant saisir sur la figure des personnages un air de tristesse, y ont vu des scènes d'adieu ou de séparation. M. Ravaisson fait remarquer que, dans le monument qu'il étudie, les vieillards et la jeune femme, loin de s'éloigner les uns des autres, sont en marche pour se rapprocher; et, comme à côté de la femme figure Hermès, le dieu conducteur des âmes, qui l'amène vers les siens, il pense que le lieu dans lequel ils se retrouvent est le séjour même des âmes heureuses. Puis, étendant à tous les monumens de ce genre l'explication qu'il vient de donner de celui d'Athènes, il propose de les appeler non plus « des scènes d'adieu », mais « des scènes de réunion (2). » Ils lui semblent une affirmation nouvelle de la croyance des anciens à la persistance de la vie, une satisfaction donnée à cette énergique espérance qui ne veut pas admettre d'éternelle séparation. Il en prend occasion pour s'élever contre la doctrine de Lobeck, qui prétend que les Grecs, satisfaits de la vie présente, étaient restés longtemps étrangers à toute préoccupation sérieuse d'une vie à venir, et qu'ils

(1) C'est ce que Stace me paraît exprimer dans sa *Thébaïde* d'une manière très précise : il représente une nymphe qui, à force de rendre des hommages à un chêne, en a fait une sorte de puissance divine : *Numenque colendo fecerat.*

(2) Le mémoire de M. Ravaisson a été publié dans la *Gazette archéologique* en 1875. Ses conclusions ne peuvent pas évidemment s'appliquer à tous les bas-reliefs sans exception, et il y en a où il est bien difficile de voir des « scènes de réunion. » Ceux dont parle M. Brunn dans les *Annales de l'Institut de correspondance archéologique*, dans lesquels, à côté des deux époux qui se serrent la main, les démons attendent le mort pour l'acheminer vers une porte ouverte, sont bien de véritables « scènes d'adieu. »

n'avaient commencé à s'en inquiéter qu'après que les agitations politiques vinrent troubler la sérénité des consciences et les ouvrir aux terreurs religieuses. Aux archéologues de cette école, qui ne veulent voir sur aucun monument des allusions à ce qui suit la mort, M. Ravaisson oppose l'interprétation qu'il vient de donner des prétendues « scènes des adieux. » Il y ajoute une façon nouvelle de comprendre ce qu'on appelle « les repas funèbres. » Ils sont, pour lui et pour beaucoup d'autres (1), l'expression de la condition divine de l'âme quand elle a quitté le corps, et une manière de représenter la béatitude dont elle jouit après la vie. Aussi voudrait-il qu'on leur donnât le nom de « banquets élyséens. » Aux raisons qu'a réunies M. Ravaisson pour appuyer son sentiment, M. Helbig en joint une qui ne manque pas d'importance. Il a remarqué que, dans la *tomba del Orco*, dont il sera question plus loin, autour des scènes où paraissent les dieux, l'artiste a tracé une ligne de couleur bleu sombre, qui ressemble tout à fait au nimbe par lequel les peintres du moyen âge désignaient les têtes des saints à la vénération des fidèles. Or cette tombe, comme presque toutes les autres, renferme un banquet, et ce banquet est entouré du même nimbe; d'où l'on peut conclure que les convives sont censés être aussi des habitans du ciel.

Quelle que soit la force de ces argumens, je crains bien qu'il ne reste quelques doutes à ceux qui viennent de visiter les fresques de Corneto. Elles ont un caractère si franchement terrestre, elles reproduisent avec tant de vérité des actions de la vie ordinaire, qu'on a grand'peine à concevoir que l'artiste ait songé à peindre des dieux et nous transporter dans l'Elysée. Dans la *tomba del vecchio*, un vieillard dont la barbe blanche fait ressortir le teint bistré est couché auprès d'une jeune femme et lui prend familièrement le menton. Un air de satisfaction sensuelle est répandu sur ses traits, et la femme elle-même se prête assez volontiers à ses caresses. Il nous faut faire un violent effort pour nous persuader en les voyant que nous ne sommes plus sur la terre. Pour les chasses, pour les jeux, pour les danses, la difficulté est plus grande encore. Il serait sans doute fort naturel d'y voir une image des plaisirs que se donnent les bienheureux dans les pays d'outre-tombe. « Les uns, dit Virgile, exercent leurs membres aux jeux de la palestre et luttent entr'eux sur le sable jaune, d'autres frappent la terre en cadence. Le goût qu'ils avaient pendant leur vie pour les chars et les chevaux ne les quitte pas après qu'ils ont cessé de vivre. » Mais

(1) Cette opinion a été notamment soutenue en Allemagne par MM. Ambrosch et Stephani.

quelque disposé qu'on soit à regarder ces fresques comme la peinture d'une sorte de paradis païen, on y trouve à chaque instant des détails qui nous ramènent sur la terre. Dans la *tomba del cacciatore*, un des personnages qui poursuit des oiseaux avec sa fronde se laisse si bien entraîner par son ardeur qu'il tombe d'une roche élevée dans la mer. Voilà un accident auquel il semble que des immortels ne doivent pas être exposés. On a beau dire que, dans ces temps reculés, on se représentait la vie future comme tout à fait semblable à la vie présente, il est difficile d'admettre que des morts aient pu courir le risque de se tuer (1).

Peut-être est-il plus simple et plus vraisemblable de supposer qu'il ne s'agit pas encore ici du Tartare ou de l'Elysée, mais de la vie future comme se la figuraient tous les peuples primitifs. On sait que cette seconde existence leur paraissait être une suite obscure de la première, le crépuscule après le jour. L'homme continue de vivre dans la tombe, mais d'une vie incertaine, avec des besoins diminués et des passions affaiblies. Pour qu'il ne s'aperçoive pas trop du changement, on lui bâtit sa sépulture à l'image de sa maison. Il y a des tombes, à Corneto, qui sont tout à fait disposées comme des habitations ordinaires. Celle qu'on appelle *tomba degli scudi* se compose de quatre chambres; l'une est placée au milieu, comme l'*atrium* chez les Romains, et toutes les autres s'ouvrent sur elle. Dans cette maison, on a grand soin de mettre les objets dont le défunt aimait à se servir ou à se parer, ses armes, ses bijoux, les tapis, les vases qu'il a payés si cher, afin qu'il les retrouve, s'il en a besoin (2). C'est dans la même pensée qu'on décore les murs de sa « demeure éternelle », comme on l'appelle dans les épitaphes, des spectacles qui lui plaisaient quand il était en vie. On espère que tous ces tableaux de festins, de jeux, de danses, auxquels on croit qu'il est encore sensible, le consoleront de sa longue et triste solitude. La réalité le charmait pendant qu'il était vivant, on pense que la peinture lui suffira maintenant qu'il n'est plus qu'une ombre. Seulement ces peintures, pour produire leur effet, doivent être fidèles et soignées. C'est pour lui seul qu'elles sont faites, car la tombe, une fois fermée, ne s'ouvre plus guère aux vivans; qu'importe? on les

(1) J'ajoute que ces personnages qui dansent ou qui montent à cheval paraissent bien être parfaitement vivans, et que l'artiste a quelquefois écrit leur nom au-dessus de leur portrait.

(2) Dans la Grèce aussi, malgré le progrès des idées, cette première conception de l'autre vie ne s'est jamais effacée. Lorsqu'à Tanagra et ailleurs, on plaçait dans les tombes ces statuettes charmantes qui en sont sorties après tant de siècles et que les amateurs se disputent avec tant d'acharnement, on voulait sans doute qu'elles tinssent compagnie au mort.

fera pour lui aussi belles, aussi exactes que possible. Il faut que cet œil qu'on ne croit pas entièrement éteint puisse avoir en les regardant l'illusion de la vie. Voilà, si je ne me trompe, comment on prit l'habitude de peindre dans les tombeaux des scènes si animées et si joyeuses.

Ces scènes, précisément parce qu'elles sont fidèles, ont l'avantage de nous jeter au milieu de la vie des Étrusques. Nous les voyons comme ils étaient cinq ou six siècles avant notre ère, au moment où commence la république romaine. Nous devinons leurs goûts et leurs habitudes, l'existence qu'ils menaient ordinairement et les occupations qu'ils préféraient. Évidemment ce n'était pas la guerre. On a remarqué qu'elle ne figure jamais dans les tombes de Tarquinies. On y trouve à la vérité quelques guerriers, mais revêtus d'armes si brillantes, couverts d'ornemens si coquets qu'on voit bien qu'ils sont plutôt prêts pour la parade que pour le combat. Si la guerre est absente de ces tableaux où les artistes aimaient à peindre ce que les Étrusques aimaient à voir, c'est la preuve que les Étrusques n'avaient pas de goût pour la guerre. Toute l'antiquité leur a reproché leur mollesse, et le doux Virgile lui-même n'a pu se défendre de les maltraiter. Il suppose qu'un de leurs chefs qu'ils abandonnent dans une bataille leur adresse ces mots cruels : « A quoi vous sert donc votre épée et que faites-vous de ces traits que vous tenez dans la main? Vous n'avez de cœur que pour le plaisir; vous n'êtes braves que dans les luttes de la nuit. Écoutez : la flûte recourbée annonce les fêtes de Bacchus; préparez-vous aux festins qui s'apprêtent, tendez la main vers les coupes pleines. Voilà ce que vous aimez! voilà vos exploits habituels! » Les peintures de Corneto, il faut l'avouer, montrent que ces reproches ne sont pas sans fondement. Elles nous donnent l'idée d'une société riche et qui veut jouir de sa fortune. On y aime avec passion le bien-être et les arts; la vie s'y passe joyeusement, les mœurs n'y sont pas austères. Les femmes assistent aux festins avec les hommes, ce qui ne fut permis à Rome que très tard. Les premiers personnages prennent part sans scrupule aux chœurs de danse; ils veulent même qu'on le sache, comme si c'était une action d'éclat, et dans les fresques où ils figurent, ils font écrire leur nom au-dessus de leur tête. Ce sont donc des portraits que nous avons sous les yeux, et quoique l'original n'existe plus, on voit bien qu'ils devaient être ressemblans. Hommes et femmes nous apparaissent dans leurs attitudes ordinaires, avec les vêtemens mêmes qu'ils portaient et que l'artiste a minutieusement reproduits. Ces détails de costume auxquels nous sommes tentés d'abord de faire peu d'attention ne doivent pas être négligés, et les travaux de M. Helbig montrent le profit qu'on trouve à les

étudier de près. Ce qui ajoute ici à leur importance, c'est que les Romains, à ce moment, devaient être à peu près vêtus comme les Étrusques. Nous savons qu'ils leur avaient emprunté les ornemens de leurs magistrats et les insignes de leurs prêtres. Il est très probable que les particuliers aussi imitaient leur façon de s'habiller. Ils avaient alors trop d'affaires pour s'occuper eux-mêmes de ces graves futilités; ils manquaient d'ailleurs de cette sorte de finesse et d'esprit inventif qui fait imaginer un costume, et trouvaient tout simple de prendre leurs modes chez leurs voisins. Il ne nous reste plus aucun monument qui puisse nous mettre devant les yeux les Romains des premiers siècles. « Si nous voulons, dit M. Helbig, animer les rues de la grande ville et les voir comme elles étaient les jours de fête, il faut y placer par la pensée les hommes et les femmes que représentent les plus vieilles tombes de Tarquinies. Les femmes s'avancent avec ce haut bonnet bigarré, en forme de cône, qu'on appelait *tutulus*. Un large ruban le serre vers le milieu de la tête, un autre le fixe sur le front. Une sorte de voile de couleur rouge ou brune pend du sommet du *tutulus* ou se drape sur l'épaule. Les hommes portent le *pileus*, qui est un bonnet haut et raide, assez semblable à la coiffure des femmes (1). » C'est ainsi qu'il faut se représenter les contemporains de Camille et non pas avec ces costumes de fantaisie que leur donnent nos sculpteurs et nos peintres. Ces modes, que les Romains tenaient des Étrusques, durèrent jusqu'au jour où la Grèce leur fit adopter les siennes, et l'on peut même dire que les femmes n'y ont jamais entièrement renoncé. Quand elles quittèrent ce bonnet peu gracieux qu'elles avaient porté pendant tant de siècles, elles gardèrent les rubans qui l'entouraient et en firent un ornement pour enlacer leurs cheveux. Avec la longue robe qui descendait jusqu'aux pieds, les bandelettes furent la parure et la distinction des honnêtes femmes; on défendit aux courtisanes de les porter. Aussi Ovide, qui veut qu'on sache bien qu'il ne s'adresse qu'aux femmes légères, a-t-il grand soin de dire : « Loin d'ici, élégantes bandelettes, insigne de la pudeur ! je n'ai rien à faire avec vous : *Nil mihi cum vitta.* »

Le savant professeur de Munich, M. Brunn, fait remarquer avec

(1) Le *pileus* étant la coiffure des hommes libres, on le mettait sur la tête des esclaves quand on les affranchissait. Il devint ainsi pour les peuples un symbole de liberté. Sur la monnaie frappée par Brutus après la mort de César, on trouve un *pileus* entre deux poignards avec ces mots : *Eidus Martiae*, qui rappelaient la date du jour où l'on avait assassiné le dictateur. Pendant notre révolution, on confondit le bonnet de la liberté et le bonnet phrygien, qui ne sont pas tout à fait la même chose. Ce dernier, dans les monnaies phrygiennes, coiffe le roi Midas. On l'adopta, dit-on, chez nous, parce qu'il était porté par les Marseillais quand ils entrèrent à Paris en chantant l'hymne de Rouget de l'Isle.

raison que, parmi les monumens qui nous restent de l'Étrurie, ceux qui semblent les plus anciens ne contiennent aucune représentation mythologique. Non-seulement on n'y voit pas de scènes empruntées aux légendes grecques, mais les dieux étrusques eux-mêmes n'y figurent jamais; il n'y est question que du mort, de ses plaisirs, de ses honneurs, des festins, des danses dont on veut lui donner le spectacle, des jeux qu'on célèbre à ses funérailles. La conclusion qu'il semble légitime d'en tirer, c'est que les Étrusques étaient alors moins superstitieux qu'ils ne le sont devenus plus tard. Pour les peuples, comme pour les individus, il arrive souvent que l'âge affaiblit les croyances; l'âge, au contraire, rendit les Étrusques plus dévots. La Grèce leur communiqua bientôt toutes ses fables, et ils les acceptèrent avec un remarquable empressement. Il y a à Corneto une tombe très importante qui nous fait assister pour ainsi dire à cet envahissement de la mythologie grecque. Comme elle contient une peinture du Tartare, on lui donné le nom de *tomba del Orco*. Il est aisé de voir qu'elle n'a pas été décorée tout entière par le même artiste et l'on y sent des époques et des mains différentes. Nous y trouvons d'abord, à l'entrée, une de ces représentations de festin, dont j'ai déjà tant parlé, et qui sont si communes dans les sépultures de l'Étrurie. Elle est traitée à la façon ordinaire des peintres du pays : les personnages sont des portraits, la scène est empreinte d'un grand caractère de vérité naïve. Tout d'un coup, le système change et nous entrons dans un cycle de sujets nouveaux. Les artistes se mettent à représenter des légendes grecques et ils les interprètent avec les procédés familiers à l'art grec. C'est Pluton assis sur son trône et Proserpine debout à son côté. L'attitude du roi des enfers est pleine de majesté. Il tend la main vers un guerrier à trois têtes, placé en face de lui, comme pour lui donner des ordres. Ce guerrier, couvert d'une armure de chevalier, est Géryon, le fils de la Terre, le géant révolté contre Jupiter, qui est devenu, en punition de son insolence, l'un des serviteurs de Pluton. Un peu plus loin, un vieillard vénérable, la tête couverte d'un manteau, s'appuie sur un bâton. Ses yeux sont fermés, il se penche comme pour écouter quelqu'un qui l'interroge; un air de mélancolie est répandu sur ses traits. Nous n'avons pas besoin de lire l'inscription qui le désigne pour reconnaître Tirésias, le devin aveugle. En face du vieillard et comme pour faire contraste avec lui, Memnon, le beau Memnon, comme l'appelle Homère, dans une attitude élégante et molle, couvert d'un costume somptueux, personnifie les héros de l'Asie. Entre Memnon et Tirésias s'élève un grand arbre sur les branches duquel grimpent une foule de petits êtres étranges qui ressemblent à des hommes. Ce sont probable-

ment les âmes des morts vulgaires, dont Virgile nous dit qu'elles se pressent sur les bords du Styx plus nombreuses que les troupes d'oiseaux qui se rassemblent pour fuir les premiers froids de l'hiver ou que les feuilles des arbres quand les vents de l'automne les sèment par les chemins. A la suite de ces figures, il y en avait sans doute beaucoup d'autres qui représentaient les principaux habitans du Tartare; on ne distingue plus aujourd'hui que celle de Thésée. Il regarde tristement un personnage dont les traits sont fort effacés et qui doit être son ami Pirithoüs. Tous deux avaient formé le projet d'enlever Proserpine et ils expient cruellement leur crime dans les enfers. Un démon à l'aspect horrible, qui s'appelle *Tuchulcha* (l'artiste a pris soin de nous apprendre son nom), agite sur leur tête un serpent furieux. Sa bouche, ou plutôt son bec d'oiseau, est largement ouvert, comme pour pousser d'affreux hurlemens. Peut-être profère-t-il le cri vengeur que Virgile fait retentir dans les enfers autour de Thésée :

Discite justitiam moniti et non temnere divos!

Au milieu de tous ces tableaux du Tartare se trouve, on ne sait pourquoi, une scène presque comique empruntée à l'*Odyssée*. Elle représente Ulysse qui crève l'œil du cyclope. C'est une peinture beaucoup moins soignée que le reste et qui est traitée comme une charge. Le cyclope surtout, avec ses grandes oreilles dressées et sa face gigantesque, ressemble tout à fait à une caricature. Il est difficile de voir ce que viennent faire ici les aventures d'Ulysse et de Polyphème et la raison qu'on pouvait avoir de les représenter dans un tombeau.

La décoration de la *tomba del Orco* est donc à peu près toute grecque. L'artiste qui peignit sur ces murs Pluton et Proserpine, Tirésias et Thésée, imitait sans doute quelque œuvre connue et admirée chez les Grecs, comme celle dont Polygnote orna le célèbre portique de Delphes. Il y a cependant un personnage, dans la fresque de Corneto, qui paraît appartenir particulièrement à l'Étrurie; c'est celui qui porte le nom de *Charun*. On l'y retrouve plusieurs fois et toujours représenté avec une sorte de complaisance. *Charun* est un démon sur lequel l'imagination populaire semble avoir accumulé tout ce qui pouvait rendre un habitant des enfers à la fois repoussant et redoutable. Sa chair est verte, sa bouche immense et munie de dents menaçantes, son nez recourbé comme un bec de vautour. Il a de grandes ailes au dos et tient un double marteau dans la main. Quoique cette figure paraisse tout à fait étrangère à l'art grec, M. Helbig fait remarquer que les Étrusques l'ont empruntée à la Grèce. Le nom de *Charun* indique l'origine du

personnage : c'est le vieux Charon, le nautonier des enfers, que Virgile représente avec une barbe en désordre, des yeux où brille la flamme, un vêtement sale sur l'épaule et un aviron à la main qui lui sert à écarter la foule des morts. Dans les altérations que les Étrusques lui ont fait subir pour qu'il devînt le bourreau des âmes, ils ont encore imité la Grèce, car il semble qu'ils ne puissent pas se passer d'elle. Polygnote voulant représenter Eurynomos, le démon de la putréfaction, avait imaginé, dit Pausanias, de lui donner une couleur bleu sombre, comme celle des mouches qui s'attachent à la viande. Mais ce ne sont là chez les artistes grecs que des fantaisies d'un moment. Ils les abandonnent vite, quand leur caprice est satisfait, pour revenir à la simplicité et au naturel. Dans la peinture des enfers, ils ont remplacé autant que possible les monstres par des allégories, la Terreur, le Chagrin, le Sommeil, etc., qui leur donnent l'occasion de reproduire de nobles attitudes et de belles formes. Les Étrusques, au contraire, se sont enfoncés dans l'horrible; leur imagination a pris plaisir à des spectacles repoussans. On voit bien que cette société, en vieillissant, se livre aux terreurs de l'autre vie. Elle prend plaisir à peupler de monstres ce monde inconnu; elle en fait un lieu d'épouvante. Elle invente toute espèce de tortures pour les morts et suppose qu'en devenant malheureux, ils deviennent malfaisans et cruels. On les contentait autrefois avec des fêtes joyeuses; ils demandent maintenant des supplices, ils veulent qu'on arrose de sang leurs tombeaux, et l'Étrurie invente les combats de gladiateurs pour les satisfaire. Sur les murs de leur dernière demeure on ne représente plus, comme autrefois, des chasses ou des danses, mais des scènes de meurtre. Une tombe, découverte à Vulci par Alexandre François, est ornée de peintures excellentes, comparables pour l'exécution aux plus belles qui nous restent de l'antiquité. Le sujet en est tiré de l'*Iliade*; mais, par un étrange et lugubre caprice, l'artiste a été choisir dans le poème homérique la scène qui nous choque le plus, celle où Achille ayant pris dans le fleuve Xanthe douze Troyens nobles et vaillans, les ramène « comme de jeunes faons tremblant de frayeur » et les immole de sa main à l'ombre de son ami Patrocle. Homère ne semble parler qu'avec répugnance de cette action de son héros, et il la condamne en la racontant. « Achille, nous dit-il, était agité de sombres et cruelles pensées. » Comment se fait-il que, plusieurs siècles après, en pleine civilisation, un peintre ait précisément reproduit de préférence ce que le poète naïf d'une époque barbare aurait voulu dissimuler? On dirait même que ce sujet ne lui a pas paru assez repoussant ; il a éprouvé le besoin de le rendre plus sombre encore en y mêlant la figure hideuse et bestiale de *Charun*. Le démon se tient à côté d'Achille et semble l'exciter à accomplir l'immolation san-

glante. Évidemment ce personnage sinistre troublait l'imagination des Étrusques. Ils en étaient eux-mêmes si épouvantés qu'ils croyaient que les autres en auraient peur comme eux. Tite Live rapporte que, dans les combats qu'ils livrèrent aux Romains pour défendre leur indépendance, leurs prêtres se jetaient sur l'ennemi « avec des torches ardentes, des serpens dans les mains et des airs de furie, » c'est-à-dire en imitant autant que possible l'apparence de leur *Charun*. N'est-il pas curieux que ce pays qui, quatre ou cinq siècles avant le Christ, se préoccupait ainsi de l'autre vie et faisait des tableaux si horribles des enfers et de leurs habitans, soit le même qui ait vu naître au moyen âge le poème de Dante et les fresques d'Orcagna ? A toutes les époques, le diable lui a causé les mêmes frayeurs.

III.

Ce qui fait pour nous le prix particulier de ces tombes et de leurs peintures, ce qui explique l'intérêt qu'on prend à les étudier, c'est qu'elles peuvent seules aujourd'hui nous donner quelques lumières sur la vieille Étrurie. Nous pourrions plus aisément nous passer d'elles, nous aurions un moyen plus direct et plus sûr de connaître les Étrusques si nous comprenions leur langue ; mais elle est restée jusqu'ici une énigme pour nous. La science a de nos jours abordé des problèmes qui paraissaient plus difficiles, et elle les a résolus. Elle lit les inscriptions gravées sur les monumens de l'Égypte et de l'Assyrie; elle a retrouvé la langue des Perses et restitué leurs livres sacrés. Celle des Étrusques ne semblait pas devoir être plus rebelle. Elle a été parlée ou comprise jusqu'au temps de l'empire romain. Il nous reste d'elle un très grand nombre d'inscriptions dont les caractères sont faciles à lire. Comme elles sont presque toutes des épitaphes, on devine à peu près ce qu'elles doivent signifier. Aussi ne peut-on pas dire que personne ne les entend ; au contraire, tout le monde se flatte de les expliquer, mais chacun les explique d'une manière différente, ce qui est pire que de ne pas les comprendre. En réalité, quand nous voulons les analyser scientifiquement, distinguer le verbe du substantif, et chercher le sens exact des mots, tout nous échappe. Après un siècle d'efforts, nous ne sommes guère plus avancés que Lanzi, lorsqu'en 1780 il publia son ouvrage intitulé *Saggio di lingua etrusca*. On ne put s'empêcher de concevoir quelques espérances, il y a une quinzaine d'années, quand on sut qu'un savant distingué, W. Corssen, connu par ses beaux travaux sur la vieille langue latine, allait appliquer la sagacité de son esprit et la sûreté de sa méthode à l'interprétation de l'étrusque ; mais Corssen n'a pas été plus heureux que les autres ; il est mort, on peut le dire, à la peine, et son livre,

dont la publication a été achevée après lui, n'a fait qu'ajouter quelques hypothèses de plus à celles qu'on avait déjà hasardées. Quelque mortifiant que soit cet aveu, il faut reconnaître que la science a été cette fois vaincue. Nous devons donc nous résigner à ignorer et attendre que quelque découverte nouvelle permette à nos philologues de tenter la fortune dans de meilleures conditions.

Les inscriptions restant indéchiffrables, nous n'avons d'autre moyen pour pénétrer dans ce monde inconnu que d'étudier les seuls monumens qu'il nous ait laissés, c'est-à-dire les tombes avec le mobilier qui les garnit et les fresques qui les décorent. Mais ces tombes ne pourront nous être de quelque utilité que si nous parvenons à en fixer l'âge. Tant qu'on n'aura pas établi entre elles une sorte de chronologie et distingué les anciennes des plus récentes, on n'en pourra rien conclure pour l'histoire du développement et des progrès du peuple qui les a bâties. Par malheur, ce travail qui est indispensable, est aussi très délicat. Les monumens de l'Étrurie étant presque toujours imités de l'étranger, c'est en les comparant à ceux de l'Égypte, de l'Assyrie, de la Grèce qu'on peut espérer de trouver à quelle époque et à quelle école ils appartiennent. Il faut donc que ceux qui entreprennent de faire ces comparaisons aient dans l'esprit et devant les yeux toutes les œuvres antiques. Ajoutez que le rapport entre l'original et la copie est d'ordinaire assez difficile à saisir. C'est souvent un détail insignifiant en apparence, l'arrangement d'une toilette, l'ornementation d'un meuble, un trait, une ligne dans la figure ou le costume, qui font deviner l'imitation et retrouver le modèle. L'entreprise était donc fort difficile; elle exigeait une critique très perspicace et des connaissances infinies. Je crois pourtant qu'on peut dire qu'elle a presque entièrement réussi.

Il est vrai que, parmi ces tombes, les plus anciennes se distinguent aisément. Là, l'erreur n'est pas possible, et l'antiquité se trahit à des signes certains. Précisément, cette année même, les fouilles de Corneto en ont mis au jour un très grand nombre qui remontent à une époque fort reculée. Elles se composent toutes d'un trou rond d'un mètre et demi de large et de deux ou trois mètres de profondeur. Au fond de cette sorte de puits est déposée l'urne qui contient les cendres du défunt. Elle repose directement sur le sol, dans les sépultures ordinaires; on l'a quelquefois enfermée dans une sorte de récipient rond ou carré, pour la mieux protéger (1). Autour de

(1) On a eu l'heureuse idée, au *Museo civico*, qu'on vient d'installer à Bologne, sous la direction intelligente de M. Gonzaddini, de placer quelques-unes de ces tombes avec tous les objets qu'elles contiennent. C'est une exhibition très curieuse et fort instructive.

l'urne funéraire la piété des survivans a placé divers objets qui devaient être alors précieux. Ce sont des colliers, des bracelets, des fibules de bronze; il s'y trouve aussi quelques vases, de couleur grise ou noirâtre, faits d'une argile assez impure et travaillés à la main. Quelques-uns de ces vases sont sans aucun ornement, d'autres portent des lignes en forme de rond ou de carré, qu'on a tracées sur l'argile fraîche avec un instrument pointu. C'est ce qu'on appelle, dans la langue des archéologues, la décoration géométrique. Presque tous les musées importans contiennent de ces vases primitifs, et, quoiqu'ils ne soient pas très beaux, j'avoue que je ne puis les regarder sans quelque émotion. Voilà donc comment le goût de l'art s'est d'abord manifesté chez l'homme! Ces lignes maladroitement tracées prouvent qu'il ne lui suffisait plus de pourvoir à sa nourriture et à sa sûreté, qu'il éprouvait le besoin d'embellir les ustensiles dont il se servait, qu'au-delà du nécessaire il entrevoyait quelque autre chose et qu'il commençait à sentir le prix de l'inutile. C'est un instinct nouveau qui se révèle chez lui et qui ne cessera pas de se perfectionner. Dans ces dessins grossiers tous les progrès de l'avenir étaient en germe. Après avoir jeté les yeux sur ces humbles débuts, si nous pouvons les reporter sur les merveilleuses peintures des lécythes blancs d'Athènes, nous embrasserons d'un regard la route que l'industrie humaine a parcourue en quelques siècles.

L'étude de ces anciennes sépultures suggère quelques réflexions importantes. D'abord il faut remarquer qu'on n'y trouve ni le fer, ni l'or: c'est la preuve qu'elles sont d'un temps où ces métaux étaient inconnus ou du moins très rares, et il est vraisemblable qu'elles remontent à l'époque où l'âge du bronze finit et où l'âge du fer commence. On a conservé, dans ce qu'on appelle les *terremare* de l'Italie septentrionale, quelques débris de villages bâtis sur pilotis dans les premiers temps de l'âge du bronze. Il y reste, parmi les détritus de toute sorte, des fragmens de poterie qu'on a recueillis avec soin. Or il se trouve que les vases découverts à Corneto ne sont que le perfectionnement de ceux qui se rencontrent dans les *terremare* de l'Emilie. Voilà donc grâce à eux une lacune comblée; nous tenons maintenant toute la suite des générations qui ont habité l'Italie, et le progrès se continue sans interruption pour nous depuis la plus complète barbarie jusqu'à la plus parfaite civilisation. Ajoutons que l'usage de ces vieux vases n'était pas particulier à Corneto : on les a retrouvés à Bologne (l'ancienne Felsina), à Cervetri (Cœre), à Palo (Alsium), à Orvieto (Vulsinies), enfin dans toute l'Étrurie. Cela n'a rien qui nous surprenne, et il est assez naturel que des cités de même race aient possédé la même industrie. Ce qui

est plus étonnant, c'est qu'il en existe de semblables chez les peuples italiotes dont l'origine est différente de celle des Étrusques. Dans ces dernières années, le goût des études archéologiques s'est beaucoup répandu dans l'Italie, et, chaque ville ayant été prise d'un désir ardent de connaître son passé, on a fouillé le sol méthodiquement d'un bout à l'autre de la péninsule; on peut dire qu'à peu près partout, quand on a pénétré dans la couche profonde qui contenait les tombes les plus anciennes, le sol a rendu les mêmes débris. Ce qu'on a découvert à Corneto, on le retrouve dans les vieux cimetières de la Campanie, du Picenum, de la Sabine, du Latium (1), et à Rome, dans les sépultures de l'Esquilin et du Viminal. Qu'en faut-il conclure? Que les peuples qui se partageaient alors l'Italie étaient moins séparés entre eux et peut-être moins différens les uns des autres que nous ne sommes tentés de le croire. Leurs frontières n'étaient pas rigoureusement fermées, les marchands y pénétraient pour porter les ustensiles nécessaires à la vie et les ornemens qui l'embellissent. Il y avait donc, jusque dans cette époque primitive et sauvage, quelques élémens de commerce, c'est-à-dire quelques germes de civilisation. Ce qui fit la principale différence entre ces peuples, c'est la façon plus ou moins rapide dont ces germes se sont développés chez eux. Il y en a chez qui cette première période a duré plus longtemps, d'autres qui ont franchi plus vite tous les degrés. On est tenté de croire que l'Italie, aussitôt après avoir été conquise par les Romains, est devenue toute romaine, et qu'étant soumis à la même domination, tous les peuples s'y sont mis à vivre de la même vie : c'est une illusion dont il faut se défaire. Il en est que leur situation ou leur caractère ont défendus longtemps contre l'influence de la ville maîtresse. Il faut se figurer que, dans ce grand pays qui nous semble alors si éclairé et si prospère, il restait encore comme des îlots de barbarie au milieu de la culture générale. L'histoire ne peut pas nous l'apprendre: elle ne descend guère à ces détails; mais l'archéologie le révèle; elle nous met sous les yeux, d'une façon vivante, cette persistance des anciennes habitudes, cette lutte de l'esprit local qui résiste obstinément à la langue et aux usages de Rome. Des fouilles récentes ont fait découvrir à Este (l'ancienne Ateste) des tombes qui contiennent des vases assez grossiers et des inscriptions dans le vieil idiome du pays. On les croirait de deux ou trois siècles avant notre ère, si l'on n'avait trouvé dans l'une d'elles une médaille d'Auguste. On voit que ces pays n'avaient pas encore tout à fait

(1) On regarde comme tout à fait propre au Latium l'habitude de donner aux urnes funéraires la forme de petites cabanes. Les urnes de ce genre n'avaient été rencontrées jusqu'ici que dans le territoire d'Albe. On vient d'en trouver une à Corneto tout à fait semblable à celles du Latium.

subi l'influence romaine à la fin de la république. C'est l'empire qui a uni dans une même civilisation toute l'Italie d'abord, ensuite tout l'univers.

L'Étrurie avait marché beaucoup plus vite. Tarquinies surtout, voisine de la mer et qui semblait du haut de sa montagne appeler à elle l'étranger, reçut de bonne heure la visite de hardis marchands qui lui apportaient les produits de leur industrie. Aussi ses progrès furent-ils très rapides. Une tombe curieuse, qu'on a découverte au mois de janvier dernier, permet de les constater. Dans un de ces trous cylindriques dont je viens de parler, au-dessus de l'urne cinéraire qui en forme le fond, on a trouvé un sarcophage de pierre qui contient les restes d'une petite fille dont le corps n'a pas été brûlé; avec la pauvre enfant on a enterré tous ses bijoux, ce sont surtout des anneaux et des colliers de bronze qui ne diffèrent de ceux de l'époque précédente que par un travail plus habile, mais il s'y joint de plus des bijoux d'or et quelques morceaux d'ambre. Cette tombe placée si près de l'autre et qui sans doute était presque du même âge, représente un premier pas accompli dans cette voie de luxe et d'élégance où l'Étrurie ne devait plus s'arrêter.

A propos des bijoux d'ambre qui se trouvent dans cette tombe et que contiennent aussi beaucoup d'autres sépultures du même temps, je voudrais qu'il me fût possible d'analyser en détail un mémoire de M. Helbig sur l'emploi de cette matière précieuse pendant l'antiquité (1) : c'est un chapitre curieux de l'histoire du commerce antique qui intéresse aussi celle de l'art grec. Le peu de mots que je puis dire de ce travail en montrera l'importance. M. Helbig commence par confirmer les renseignemens que nous donnent les écrivains anciens sur la provenance de l'ambre. Il est certain qu'il venait des rivages de la Baltique : c'est un bien long trajet pour une époque si reculée. Il voyageait par la voie de terre, traversant toute l'Allemagne, de tribu en tribu, avant d'arriver. Le Rhône l'amenait au grand entrepôt de Marseille, d'où il se répandait chez les nations helléniques; il entrait en Italie par la Pannonie et la Vénétie; les bords du Pô paraissent avoir été de tout temps le centre de ce commerce; c'est de là qu'il pénétrait chez tous les peuples italiens. On ne trouve pas encore d'ambre dans les tombes qui remontent à l'âge du bronze, mais un peu plus tard il abonde. La coquetterie et la superstition s'unissaient pour en augmenter le prix. On en faisait des ornemens qui relevaient la beauté des femmes et des amulettes qui préservaient des maux de gorge et des

(1) Ce mémoire qui est intitulé : *Osservazioni sopra il commercio dell'ambra* a été publié en 1877 dans le recueil de l'académie des *Lincei*.

effets du mauvais œil. Ce qui est fort curieux, c'est que ce succès ne se maintint pas : dans beaucoup de pays, notamment chez les peuples les plus riches et les plus civilisés, l'ambre passe de mode tout d'un coup. Après l'avoir trouvé en abondance dans les tombes d'une époque assez ancienne, on cesse de le voir dans les plus récentes, c'est-à-dire au moment même où, les relations entre les peuples devenant plus fréquentes, il était plus aisé et moins coûteux de se le procurer; c'est un fait étrange dont M. Helbig nous a donné le premier la raison. Selon lui, tout s'explique par l'ascendant que la Grèce prit sur les Italiens. La Grèce n'a jamais aimé, pour exécuter ses chefs-d'œuvre, à faire usage de l'ambre, et il est facile d'en comprendre le motif. « C'est un principe fondamental de l'art classique, nous dit M. Helbig, de ne se servir de la matière que pour faire valoir l'idée. On veut que la matière n'ait pas ses exigences propres pour qu'elle puisse obéir entièrement à la volonté de l'artiste. Or, l'ambre ne peut produire tout son effet qu'à de certaines conditions et si l'on respecte les qualités qui lui sont particulières. Il ne se prête donc pas docilement à tout ce qu'on veut faire de lui; il a cet inconvénient que le brillant de la surface et la transparence du fond nuisent à la perception claire des formes. Voilà ce qui a rendu les Grecs ennemis de l'ambre. C'est par un motif semblable que, tout en se servant du verre opaque, ils n'emploient jamais le verre transparent : ils savent que cette dernière matière ne permet pas de donner aux objets des formes parfaitement nettes et circonscrites, et que, quand on les regarde, les lignes du revers en se mêlant à celles de la face produisent un ensemble confus. » Il faut pourtant remarquer qu'ils n'ont pas toujours été dans ces sentimens. A l'époque homérique, lorsqu'ils ne connaissaient pas toutes ces délicatesses, ils faisaient grand cas de l'ambre et en usaient dans leurs parures. Pour séduire l'inébranlable Pénélope, un des prétendans ne trouve rien de mieux que de lui offrir « un collier d'or avec des grains d'ambre, qui ressemblait au soleil.» Ils ont cessé de l'estimer dès qu'un sentiment plus élevé de l'art s'est éveillé chez eux. La répugnance qu'ils éprouvaient pour cette matière rebelle, ils l'ont transmise à tous peuples qui ont subi leur influence : ce qui prouve à quel point tous leurs goûts s'imposaient à ceux qui se mettaient à leur école, et comme ils faisaient de leurs imitateurs des disciples fidèles. Dans l'Étrurie, dans le Latium, dans la Campanie, tant que l'art grec y est florissant, l'ambre disparaît de toutes les tombes. C'est seulement au début de l'empire romain qu'il redevient à la mode. M. Helbig en conclut qu'à ce moment les traditions classiques sont en train de se perdre, et sa conclusion est légitime. Sans doute on se pique alors d'être passionné pour les arts, le nombre des amateurs qui paient cher les

statues ou les tableaux n'a jamais été plus grand, mais leur goût n'est plus aussi pur. On recherche l'extraordinaire et le riche plus que le beau ; on aime les matières précieuses pour elles-mêmes, à cause du prix qu'elles coûtent, et on les emploie à des ouvrages où elles ne conviennent pas. Dans l'architecture, par exemple, on dédaigne ces belles pierres qui ont servi à construire les monuments majestueux de Rome, le pépérin, le travertin ; le marbre blanc lui-même paraît trop nu et trop froid, et l'on fait venir des pays lointains les pierres ou les marbres rares, le porphyre, l'obsidienne, pour surprendre l'œil et frapper l'imagination par la richesse des matériaux. L'ambre, on le comprend, profita de ce changement du goût public. Sous Néron, l'engoûment qu'il inspire est à son comble. Comme on trouvait qu'il n'en arrivait pas en assez grande quantité, on envoya tout exprès un chevalier romain qui traversa la Germanie et pénétra jusqu'à la mer du Nord pour en activer le commerce. On en faisait des colliers, des anneaux, des bracelets pour la toilette, des statuettes pour orner les maisons ; pendant les chaleurs de l'été on serrait dans les mains des boules d'ambre pour se rafraîchir et se parfumer à la fois. Brut ou travaillé, on l'employait partout, et l'empereur Hélagabale se désolait de n'en avoir pas assez pour paver les rues par lesquelles il devait passer.

Revenons aux tombes de l'Étrurie et à la tentative qu'on a faite de les classer d'après leur âge. — Nous en étions restés au moment où l'ambre et l'or y font leur première apparition, où les vases de couleur brune à dessins géométriques commencent à prendre des formes un peu moins grossières. L'époque qui suit nous présente un progrès plus sensible. C'est alors qu'on rencontre pour la première fois ces beaux vases noirs que les Italiens appellent *vasi di bucchero nero*, d'abord entièrement lisses, puis ornés de reliefs. Ils durent être regardés comme des merveilles d'élégance chez des gens qui venaient à peine de connaître les métaux précieux et qui se contentaient de leur poterie primitive. Plus tard ils passèrent de mode et tombèrent dans le discrédit, quand on connut les vases peints de la Grèce. Nous voyons qu'il était de bon ton, parmi les petits-maîtres de Rome, de se moquer « de cette vieille vaisselle noire, » et que Martial était forcé de rappeler à ces dédaigneux qu'un roi puissant, Porsenna, s'en était autrefois contenté.

Les tombes où l'on trouve ces vases contiennent des objets bien plus curieux sur lesquels il faut nous arrêter un moment. Ce sont des scarabées en pierre dure, des bijoux d'un travail très délicat, des vases à parfums ornés de figures étranges : on y voit des sphinx ailés, des bêtes fantastiques, des personnages raides couverts de petites tuniques, les cheveux rejetés en arrière, semblables à ceux qui couvrent les obélisques, des géants trapus et barbus, tenant

un lion par la patte, comme il y en a dans les bas-reliefs des palais de Ninive. La provenance de tous ces objets n'est pas douteuse: nous avons sous les yeux les produits d'un art oriental, et l'on reconnaît du premier coup, dans ces bijoux et dans ces vases, des importations de l'Assyrie, de l'Égypte, ou de quelque nation voisine. Comment ont-ils pu venir de si loin s'enfouir dans les nécropoles italiennes? Peut-on savoir qui s'est chargé de les apporter, par quelle voie ils sont arrivés, et à quelle date remonte cette première invasion de l'Orient? — Graves problèmes, qui ont été longtemps agités et dont on entrevoit aujourd'hui la solution.

Il est sûr d'abord que les Étrusques ne les ont pas reçus directement de l'Égypte ou de l'Assyrie. Les Égyptiens, que M. Helbig appelle « la nation la plus hydrophobe de l'ancien monde, » ne s'aventuraient pas volontiers dans ces longs voyages. Quant à l'Assyrie, ses frontières naturelles étaient assez éloignées des rivages de la Méditerranée; elle n'y a touché que par moment et à la suite de conquêtes éphémères. Mais il y avait entre l'Assyrie et l'Égypte, un peuple de marchands qui se chargeait de faire le commerce pour ses voisins, c'étaient les Phéniciens. Peu inventifs par eux-mêmes, ils excellent à se servir des inventions des autres. En vrais négocians qu'ils sont, ils n'ont pour leur compte aucun souci de l'originalité; ils fabriquent chez eux et colportent au dehors les marchandises qui sont assurées d'un prompt débit. Comme celles qui viennent de l'Égypte et de l'Assyrie paraissent de nature à plaire aux étrangers, ils les imitent quelquefois en les gâtant, et les répandent dans le monde entier; c'est donc par leur intermédiaire, c'est sur leurs vaisseaux qu'elles sont arrivées dans tous les pays où nous les trouvons. La Grèce elle-même, malgré la supériorité de son esprit, dont elle a toujours eu conscience, et quoiqu'elle eût déjà produit de grands poètes, fut d'abord tributaire de l'art oriental, et c'est en l'imitant qu'elle apprit à le surpasser. A plus forte raison, les Italiens, moins heureusement doués de la nature, moins riches de leur fond, en furent-ils charmés. Il est à remarquer que les Latins ne lui firent pas un moins bon accueil que les Étrusques. En 1876 on a découvert aux environs de Palestrina, l'ancienne Préneste, un véritable trésor composé d'une quantité d'objets en or, en argent, en ivoire, en ambre, en bronze, en verre, en fer, et qui contient des cratères, des trépieds, des bijoux, des armes, des ustensiles de toutes sortes, des coupes surtout, dont l'une est décorée à l'intérieur de différens sujets ciselés en relief; c'est assurément une des pièces les plus curieuses que nous possédions de l'orfèvrerie orientale (1).

(1) Cette coupe a été étudiée par M. Clermont-Ganneau, dans un ouvrage intéressant et plein de vues nouvelles intitulé : *l'Imagerie phénicienne.*

Que ces coupes, que ces vases, que ces bijoux aient été portés en Italie par les Phéniciens, on en peut d'autant moins douter que, sur un des objets trouvés à Palestrina, on lit une inscription phénicienne. Mais de quels Phéniciens veut-on parler? Sous ce nom on peut entendre deux peuples dont la destinée a été fort différente, quoique leur origine fût semblable. L'un d'eux habitait les rivages de l'Asie; l'autre, fils du premier, s'était établi en Afrique. Est-ce de Tyr, est-ce de Carthage que partaient les marchandises que nous retrouvons en Italie? M. Helbig n'hésite pas à répondre qu'elles venaient de Carthage. La principale raison qu'il a de le croire, c'est qu'on ne sait rien des relations que les gens de Tyr entretenaient avec les populations italiques, tandis qu'on est certain que les Carthaginois fréquentaient les ports de la péninsule et y apportaient les produits de leur industrie. Si cette hypothèse est sûre, nous arrivons du même coup à fixer d'une façon très vraisemblable l'époque où ce commerce s'est exercé. M. Helbig croit pouvoir affirmer qu'il ne remonte pas beaucoup plus haut que le VII[e] siècle avant notre ère. Au siècle suivant, les rapports des Carthaginois avec les Italiens devinrent plus étroits. Ils s'unirent ensemble pour s'opposer aux progrès des Grecs, maîtres de l'Italie méridionale et qui voulaient pousser leur domination plus loin. Il n'est pas douteux que d'adroits négocians comme les Carthaginois n'aient profité de cette circonstance favorable pour placer avantageusement leurs marchandises. Ils n'aimaient pas la guerre pour elle-même, tenaient médiocrement à la gloire et ne cherchaient à faire des conquêtes ou des alliances que pour se créer des débouchés. Aussi voyons-nous qu'à la fin du VI[e] siècle, ils signent avec la jeune république romaine un traité de commerce dont Polybe nous a conservé le texte. Rome avait alors bien peu d'importance, mais on doit tout prévoir, quand on est habile, et Carthage s'entendait à ménager l'avenir. C'est à la suite de ce traité et de l'alliance avec les Étrusques, que les navires carthaginois, sûrs de n'être pas inquiétés, apportèrent en Italie tous ces objets précieux dont les contemporains de Brutus et de Porsenna se paraient pendant leur vie et qu'on enterrait avec eux après leur mort. Le VI[e] siècle avant notre ère et le commencement du V[e] sont donc l'époque où ce commerce fut le plus actif, et c'est à ce moment surtout qu'il est naturel de rapporter ces grandes importations d'objets orientaux qu'on a trouvés dans les tombes de l'Italie (1).

(1) M. François Lenormant, tout en acceptant en général les opinions de M. Helbig, y met pourtant une restriction : il croit que quelques-uns de ces objets d'apparence orientale ont pu être apportés en Italie, non par les Carthaginois, mais par les Grecs. Les Grecs aussi imitaient alors l'Orient, et les produits de l'industrie des Ioniens ne différaient pas beaucoup à ce moment de ceux des Asiatiques. M. Lenormant a rap-

Dès lors une question se trouve vidée. — Tout le monde sait combien de discussions se sont élevées et que d'hypothèses diverses on a émises à propos de l'origine des Étrusques. La présence chez eux d'objets de fabrication orientale a été souvent invoquée dans ces discussions comme un argument décisif. C'était pour beaucoup de savans une preuve manifeste qu'Hérodote a raison de les faire venir de la Lydie. « Voyez, disait-on, comme ils sont restés fidèles à l'art de leur pays ! ils en ont évidemment emporté le goût en quittant l'Asie, et l'ont conservé jusque dans leur patrie nouvelle ! » Cet argument, qui semblait victorieux, n'a plus aujourd'hui aucune force. Nous savons à quel moment les Étrusques ont reçu chez eux les produits de l'Orient, et qui leur en a donné la connaissance et le goût. Il y avait alors plusieurs siècles qu'ils étaient établis en Italie et ils avaient eu tout le temps d'oublier leurs origines. La faveur avec laquelle ils ont accueilli les marchandises que les Carthaginois leur apportaient ne s'explique donc pas, comme on le prétend, par le charme des souvenirs, mais, au contraire, par l'attrait de la nouveauté. C'est une erreur de croire qu'ils en avaient pieusement conservé l'usage depuis le jour où ils quittèrent leur pays natal. Je viens de montrer que nous possédons des monumens plus anciens et plus voisins de l'époque où ils sont entrés en Italie, et ces monumens ne contiennent rien qui rappelle l'Orient. Il est donc certain que l'influence de l'Asie sur l'art et l'industrie des Étrusques n'a rien à faire avec le problème de leur origine. Voilà, je le répète, une question vidée. Nous continuons sans doute à ignorer à quelle race ils appartiennent et de quel pays ils sont sortis (1); mais le terrain est déblayé d'une hypothèse, ce qui rendra la solution du problème plus aisée.

Nous arrivons à une grande révolution qui s'opère dans l'art étrusque. — Les vaisseaux de Carthage devaient rencontrer dans les ports de l'Étrurie ceux des Grecs, et il est probable que les marchands des deux pays s'y faisaient une âpre concurrence. Les relations des Étrusques avec la Grèce ont commencé de très bonne heure ; nous en avons une preuve certaine. M. Helbig a montré par des déductions ingénieuses que ce doit être vers le VIIIe siècle qu'ils ont connu l'écriture ; or nous savons qu'ils la tiennent des Grecs : l'alphabet dont ils se servent est celui des Phéniciens, mais

porté de Vulci et de Cervetri des vases dont le style paraît au premier coup d'œil absolument égyptien ou phénicien ; mais quand on en regarde les peintures de plus près, on s'aperçoit qu'elles retracent des fables purement grecques. Il faut donc, selon lui, même dans ce commerce primitif, faire quelque part aux Grecs.

(1) On est porté à croire aujourd'hui qu'il n'y a rien de vrai dans le joli conte d'Hérodote et qu'il est vraisemblable que les Étrusques sont arrivés par les Alpes. Mais on ignore absolument à quelle race ils appartiennent.

accru des lettres que les Grecs y avaient ajoutées. Ils connaissaient donc la Grèce, ils entretenaient des rapports avec elle, ils s'étaient déjà mis à son école dès le VIIIe siècle. Si son influence n'a pas été d'abord souveraine sur eux, c'est qu'elle-même à ce moment n'avait pas trouvé sa voie et qu'elle se contentait encore d'imiter l'Égypte et l'Assyrie. Mais elle n'était pas faite pour rester longtemps asservie à l'étranger. Son originalité naturelle finit par se réveiller, et elle apporta sur tous les marchés les produits d'un art plus libre, plus jeune, plus vivant, où l'Occident reconnut son génie. — L'Étrurie fut séduite avant les autres nations italiques, et dès lors l'imitation de la Grèce remplaça chez elle celle de l'Orient.

L'art grec est représenté surtout dans l'Etrurie par les fresques sépulcrales : c'est sous son inspiration qu'elles ont toutes été peintes. Celles de Corneto ayant l'avantage d'être nombreuses et d'avoir été exécutées dans le même pays, sous les mêmes influences locales, il est plus facile de les comparer entr'elles et d'arriver à les classer en les comparant. Ce travail, commencé par M. Brunn, a été poursuivi avec encore plus de rigueur et de succès par M. Helbig. Son jugement est déterminé par des raisons de plusieurs sortes : il y en a qui sont plutôt du ressort du goût, d'autres qui lui ont été fournies par son érudition. Une peinture, par la manière dont elle est exécutée, porte son âge avec elle ; un critique exercé peut deviner, en la regardant, à quelle période de l'art elle se rattache et de quelle école elle est sortie. Mais cette sorte d'intuition ne suffit pas ; pour que la décision du critique soit acceptée sans contestation, il est bon qu'elle s'appuie sur des preuves plus précises. Les procédés employés par l'artiste dans le détail de son œuvre peuvent les lui fournir. Nous voyons, par exemple, que Pline dit de Polygnote : *Primus mulieres tralucida veste pinxit* ; toutes les fois qu'un tableau nous montrera des femmes avec ces vêtements transparens qui laissent deviner les formes, on est en droit de supposer qu'il est postérieur à Polygnote. On peut quelquefois tirer des renseignemens précieux d'une circonstance qui paraît d'abord assez futile : dans la *tomba dei vasi dipinti* l'artiste a représenté l'intérieur d'une maison étrusque ; des vases sont disposés sur une table ou reposent à terre ; leur forme est élégante, et ils portent des figures noires sur un fond rougeâtre. Ce détail, auquel on ne fait pas d'abord grande attention, n'est pas sans intérêt. Nous savons à peu près vers quel siècle ce genre de décoration a commencé à être à la mode pour les vases peints et quand on l'a remplacé par les figures rouges sur fond noir. Nous voilà donc en possession d'une date approximative. A l'aide de ces indications, et de beaucoup d'autres que je suis forcé d'omettre, M. Helbig a établi que les plus vieilles tombes de Corneto ne sont

pas antérieures au milieu du ve siècle. C'est un résultat fort important pour l'histoire de l'art et de la civilisation de l'Étrurie.

Il a fait voir aussi, par les progrès qu'on remarque entre ces fresques, que l'art grec ne s'est pas introduit chez les Étrusques tout d'un coup, qu'il y a pénétré peu à peu, s'insinuant tous les jours davantage et s'imposant de plus en plus, jusqu'au moment où il a triomphé sans contestation et sans partage. L'histoire de ces phases diverses serait intéressante à étudier. Elle nous montrerait peut-être qu'après avoir trop exalté les Étrusques, nous leur faisons aujourd'hui une réputation plus mauvaise qu'ils ne le méritent. Leur grand ennemi, M. Mommsen, les compare aux Chinois, qui sont incapables de rien trouver par eux-mêmes; il ne veut leur accorder « que le génie secondaire de l'imitation; » et même comme imitateurs il les met au-dessous de toutes les nations italiques qui se sont inspirées de l'art grec. Nous allons voir pourtant qu'il y a eu une époque où ils n'étaient pas tout à fait les esclaves de leurs modèles et où ils savaient mettre quelque originalité dans leur imitation. Nous possédons à Paris des peintures qui montrent ce que les Étrusques savaient faire quand ils osaient se livrer à leur génie propre. Une des salles les plus intéressantes de l'ancien musée Napoléon III, au Louvre, est celle où l'on a placé quelques-unes des plus belles antiquités qui nous viennent de l'antique Cœre. Le public s'y arrête volontiers pour regarder un grand sarcophage qui occupe le milieu de la salle et sur lequel deux personnages, un mari et sa femme, sont à moitiés couchés. Leur costume étrange, leur figure animée, leurs petits yeux vifs attirent l'attention de tous ceux qui passent. C'est déjà un spécimen très curieux de l'art étrusque; mais on en peut voir dans les vitrines de plus curieux encore. On y a déposé des plaques en terre cuite qui formaient le revêtement de quelques vieilles tombes. Elles sont couvertes de peintures exécutées d'après les principes de l'école archaïque et sur le modèle des anciens maîtres de la Grèce. Les gestes des personnages sont raides, les formes épaisses, les extrémités des mains incroyablement allongées, les draperies régulières et lourdes. Ils ressemblent, quand ils sont assis, à des mannequins qu'on a ployés pour les mettre sur des chaises; quand ils se tiennent debout, leur attitude est contraire à toutes les lois de la statique, et l'on peut prévoir qu'ils tomberont, s'ils se mettent à marcher. Tous ces défauts ne les empêchent pas d'être parfaitement vivans, et tel est l'attrait de la vie que nous les regardons avec plaisir, malgré les imperfections de cette peinture primitive. Une de ces scènes surtout m'a frappé: elle représente deux hommes âgés qui sont assis en face l'un de l'autre sur ces sièges que les Étrusques ont transmis aux Romains et qui sont devenus

les chaises curules. L'un d'eux, qui paraît être le plus grave et le plus important, tient une sorte de sceptre à la main : il parle et l'autre écoute. Ce dernier, en écoutant, appuie son menton sur sa main avec une attitude naturelle à la méditation; une mélancolie profonde est empreinte sur ses traits. C'est un affligé qu'un ami console d'une perte cruelle qu'il a faite. Vers le haut du tableau, une petite figure ailée, une femme couverte d'une longue robe rouge qui lui cache les pieds, vole dans l'espace et se dirige vers les deux vieillards. Elle représente l'âme de la morte, qui vient assister à l'entretien dont elle est l'objet. Idée touchante, qui devait venir à ce peuple si préoccupé de la vie future! Des gens aussi convaincus que l'existence se continue au-delà de la tombe étaient naturellement amenés à croire que nos morts chéris nous écoutent toutes les fois que nous parlons d'eux.

Assurément tout n'est pas original dans ce tableau : le peintre imite les procédés d'un art étranger, mais on sent qu'il en est maître et qu'il les approprie librement à ses pensées. Le sentiment lui appartient, et il le traduit comme il l'éprouve. Quand on regarde ces belles fresques de Cœre et d'autres encore qui sont disséminées dans les musées italiens, il est impossible de ne pas se dire que le peuple qui possédait, dans ces temps reculés, des artistes capables de reproduire ainsi la vie et de donner aux figures qu'ils dessinent cet air de réalité naïve pouvait aller plus loin et créer un art national. Il me semble même que nous pouvons deviner, d'après ces débuts, quel aurait été le caractère dominant de l'art étrusque s'il avait pu se développer en liberté. Il se serait sans doute peu soucié de l'idéal; il n'aurait pas trop recherché la dignité et la grandeur; nous avons vu que, dans les fresques des tombeaux, les artistes aiment à peindre des scènes de la vie réelle, des jeux, des chasses, des festins; qu'ils les peignent comme ils les voient, sans faire aucun effort pour les ennoblir par l'exécution, que leurs personnages sont des portraits; et que non-seulement ils cherchent à les faire aussi ressemblans que possible, mais qu'ils s'attachent à rendre les moindres détails du costume. Cette préoccupation de copier exactement la réalité est si naturelle aux artistes étrusques qu'on la retrouve chez les sculpteurs aussi bien que chez les peintres. Quand on visite, dans le musée de Corneto, la salle où l'on a réuni les sarcophages, on éprouve une impression étrange. Les morts des deux sexes y sont représentés tantôt étendus tout de leur long sur leurs tombes, comme ils le sont sur le pavé de nos cathédrales, tantôt relevés sur le coude; les artistes ont tenu à leur donner une attitude religieuse : hommes et femmes tiennent une patère à la main, comme si la mort les avait surpris pendant qu'ils étaient en train de faire

un sacrifice. Mais, malgré la gravité de l'acte qu'ils accomplissent, leur figure est souvent vulgaire. Le vêtement et le bas du corps sont traités ordinairement avec élégance. Le sculpteur devait avoir des cahiers de modèles, et il préparait d'avance et à loisir ces parties de son œuvre qui ne changeaient pas. La figure est celle du mort. L'artiste l'a ajoutée au dernier moment et il l'a reproduite avec une fidélité parfaite. Quand il a des vieillards ou des vieilles femmes à représenter, il ne nous fait grâce d'aucune des déformations que l'âge inflige à la face humaine; il nous montre avec complaisance les rides du front, la saillie des traits, les chairs pendantes, les poitrines flasques, les cous décharnés. Ce réalisme souvent grossier, quelquefois puissant, était la tendance des artistes étrusques; voilà dans quelle voie ils auraient marché s'ils avaient suivi jusqu'au bout leurs instincts naturels.

Ils s'en éloignèrent pour se rapprocher de l'art grec. Tant que la Grèce ne leur avait envoyé que les ouvrages de ses premiers maîtres, pleins encore d'inexpérience et de tâtonnemens, l'admiration n'avait pas été assez forte pour paralyser chez eux toute originalité. Quand arrivèrent les chefs-d'œuvre, la séduction fut telle qu'ils s'oublièrent tout à fait eux-mêmes. En présence de ces merveilles, ils furent entièrement soumis et domptés et ne songèrent plus qu'à les reproduire. M. Helbig nous fait suivre, dans les fresques de Corneto, l'influence de plus en plus puissante de la Grèce. Il y a des tombes, — les plus anciennes, — où l'art national essaie timidement de résister, où l'on trouve les caractères des deux écoles mêlés quelquefois assez maladroitement ensemble. Mais, dans les suivantes, la Grèce l'emporte sans partage. Sa victoire se révèle par la présence de scènes ou de personnages empruntés aux poèmes homériques, par l'emploi du nu, par le caractère idéaliste des peintures. A l'école des Grecs, le goût de l'artiste étrusque devient plus fin, et sa main plus habile; ses défauts disparaissent ou diminuent, il produit des œuvres plus élégantes, mais son inspiration n'est plus aussi sincère. Il compromet ses qualités naturelles sans parvenir à égaler celles de ses maîtres. Bientôt la décadence se montre : elle est déjà visible, à Corneto, dans le Polyphème de la *tomba del Orco*. La défaite de Tarquinies et sa soumission aux Romains la rendirent irréparable. Il arriva alors en Italie ce que nous voyons de nouveau se produire sous nos yeux. Toutes ces cités qui avaient conservé une physionomie distincte tant qu'elles étaient restées libres et souveraines, ces petites capitales de petits états où régnait une certaine activité d'esprit, qui cultivaient les arts et formaient des écoles indépendantes, furent absorbées dans la grande unité romaine. La vie, comme toujours, se porta au centre. Les municipes, entraînés dans

le mouvement général, les yeux fixés sur Rome, n'eurent plus aucun caractère propre, et le peu qui restait d'originalité à l'art étrusque acheva de se perdre.

Voilà ce que nous apprennent de plus important les derniers travaux sur les Étrusques. Ces travaux, comme on vient de le voir, embrassent toute leur histoire. Sans quitter la colline de Corneto, on peut se donner le spectacle de toutes les révolutions que ce peuple mystérieux a traversées depuis son entrée dans l'Italie centrale jusqu'à sa défaite par les Romains. Tout n'est pas achevé sans doute; il reste, dans cette histoire, des conjectures à vérifier, des lacunes à remplir, et l'on peut être sûr que les fouilles qui continuent ajouteront beaucoup à nos connaissances. Cependant les grandes lignes sont tracées et nous tenons la suite des faits principaux. Nous sommes mêmes parvenus, au milieu de cette nuit obscure, à établir quelques dates assez probables : nous savons à peu près à quel moment l'Étrurie a commencé à subir l'influence phénicienne, et quand l'art grec lui fut révélé. Ces résultats n'ont peut-être pas autant d'éclat et d'imprévu que certaines découvertes; on y est arrivé lentement, à force d'observations minutieuses, par des efforts de travail assidu, en recueillant des tessons de vases, en épluchant de vieux textes, en entassant de petits faits. Cette route paraît longue aux impatiens et elle ne plaît guère aux faiseurs de généralisations brillantes. C'est la façon ordinaire dont procèdent les sciences d'érudition; elles marchent à petits pas, mais elles avancent toujours, et quand on mesure le chemin qu'elles ont fait en ces quelques années, il n'est plus permis de les dédaigner. Nous avons éprouvé de nos jours beaucoup de mécomptes et il nous a fallu plus d'une fois renoncer à des espérances dont la réalisation semblait certaine. Seule, la science a tenu toutes ses promesses. Il est inutile de rappeler ici que de lumière elle a jetée sur le passé depuis le commencement de ce siècle; l'étude que je viens de faire montre qu'au moment où il va finir, elle n'est pas encore épuisée. Nous lui devons une grande reconnaissance non-seulement pour l'honneur que nous tirerons de ses découvertes dans l'avenir, mais pour le bien qu'elle nous fait aujourd'hui. Elle a donné aux esprits curieux que captive la recherche de l'inconnu les joies les plus vives qu'ils puissent ressentir; elle leur fait ainsi oublier d'amères déceptions; elle les relève, elle les soutient; malgré les tristesses de la veille et les inquiétudes du lendemain, elle leur permet de se dire de temps en temps, comme les Romains de l'empire à l'avènement d'un bon prince, quand une éclaircie se faisait dans leur ciel orageux, que malgré tout il est bon de vivre : *vivere lubet!*

GASTON BOISSIER.

LA

FORTUNE DU COUSIN JÉROME

I.

La nuit tombait dans le petit salon du presbytère. Mlle Françoise, les lunettes sur le nez, tricotait, discrètement éclairée par la pâle clarté que jetait sous les plis d'un abat-jour de papier une lampe basse. Le cliquetis des aiguilles que ses longs doigts maigres faisaient danser avec une infatigable célérité accompagnait en sourdine le tic-tac grave et monotone de la pendule. Nul bruit au dehors: la chanson éloignée d'un paysan qui revenait des champs, la plainte d'un chien qui aboyait à la lune, troublaient seules le grand silence de la campagne endormie.

Un pas ferme fit crier le sable des allées du jardinet, puis sonna sur le marbre du vestibule, dont la lourde porte roula sur ses gonds en grinçant.

— C'est toi, l'abbé? cria Mlle Françoise sans lever les yeux.

— C'est moi.

— Tu rentres bien tard.

— Je me suis attardé au chevet de la Margotte.

Elle hocha la tête.

— Toujours le même! murmura-t-elle.

Une jolie pénitente en vérité, cette Margotte! Une malheureuse qui avait autrefois quitté le pays, jeune et jolie, pour aller chercher fortune à Paris, qui revenait aujourd'hui mourir, pauvre, abandonnée, après avoir fait les cent coups. Elle n'avait pas eu honte de monter sur les planches; elle avait été, disait-on, choriste à l'Opéra. N'était-ce

pas pitié de voir un digne prêtre délaisser les âmes les plus méritantes pour s'attacher à faire le salut d'une créature condamnée d'avance au feu de l'enfer? Ah! l'abbé! l'abbé!.. Il était donc écrit là-haut, dans le livre où le bon Dieu a réglé toutes les destinées, qu'il ne serait jamais sérieux, que ni l'âge ni l'expérience ne le corrigeraient de sa faiblesse?

Le bruit qu'il fit en entrant interrompit le cours des réflexions de la vieille fille. Il vint s'asseoir en face d'elle, les coudes sur la table, appuyant sur la main son front large et intelligent, déjà couronné de cheveux gris, bien qu'il eût à peine dépassé la quarantaine. Il y eut un long silence.

— A quoi rêves-tu, l'abbé? demanda-t-elle enfin.

— A rien et à mille choses...

— Tu parais préoccupé.

— Non vraiment.

Il se secoua comme pour chasser une obsession :

— Le facteur s'est-il arrêté ici en faisant sa tournée?

— Oui; il a déposé pour toi une lettre qui porte le timbre de Paris... Qu'en ai-je fait?

Elle bouleversa, pour la découvrir, une montagne de boules de laine qui se dressait à côté de la lampe, émergeant d'un panier d'osier.

— Je l'avais mise ici. Il y a un grand cachet rouge. Ce n'est pas une lettre ordinaire... La voici!

Il l'ouvrit, après l'avoir examinée de tous côtés avec défiance, la lut à deux reprises, et la mit en poche d'un air ennuyé.

— Je n'y comprends rien. Elle est d'un notaire de Paris, dont le nom m'est étranger, qui me prie de passer sans tarder par son étude, où m'attend, dit-il, une communication de la plus haute importance.

— Tu iras?

— Il faudra bien... Un de ces jours...

— Tu n'as aucun soupçon au sujet de la nature de cette communication?

— Aucun. Il s'agit sans doute d'une libéralité faite à l'église ou aux pauvres de la paroisse par un testament... Pour mon malheur, je ne me connais pas d'oncle d'Amérique.

— Ta mère avait un cousin germain qui, à l'époque où mon frère l'épousa, quitta la France pour aller entreprendre je ne sais quelles grandes affaires au-delà des mers.

— Le cousin Jérôme?.. S'il avait réussi, il serait revenu; il aurait donné tout au moins de ses nouvelles. Il est mort bien certainement depuis de longues années, mort comme tous les autres...

Il soupira :

— Tous, reprit-il, sauf l'enfant mal venu, qui gênait, qu'on a sacrifié...

Mlle Françoise avait laissé tomber son tricot sur les genoux, surprise par l'amertume de cette plainte ; elle tint fixés sur lui pendant deux ou trois minutes ses petits yeux gris.

— Tu sais, l'abbé, que tu m'affliges en parlant ainsi. Que t'est-il arrivé ? Je ne te reconnais plus : tu es mécontent, tu geins. Que te manque-t-il ? La vie n'est-elle pas pour toi tranquille et douce ? Qu'as-tu à regretter ? Tu as rempli ton devoir envers les tiens. Dieu t'en a récompensé en t'accordant les qualités qu'il réclame de ses serviteurs. Va, ce qu'il arrange est bien arrangé.

Il ne répondit pas. Il se leva, fit deux ou trois fois silencieusement le tour de la chambre. Elle avait repris son tricot ; elle le surveillait du coin de l'œil. Le voyant s'arrêter près du piano qui faisait face à à la cheminée, elle l'interpella :

— Tu vas faire de la musique ?

— Oui...

Il préludait déjà. Elle revint à la charge, jetant sa voix aigre au milieu des arpèges :

— Il est tard, tu dois être fatigué. Crois-moi, repose-toi plutôt.

— Bah ! laisse-moi goûter librement le seul plaisir qui me soit permis.

— Je dois t'avertir qu'on jase dans le village. On t'entend quelquefois chanter et jouer jusqu'à minuit ; ce n'est pas convenable.

Il se retourna brusquement, le sourcil froncé :

— Écoutez-moi bien, tante Françoise, lui dit-il d'un ton sec qui n'admettait pas la réplique, du ton qu'il prenait quelquefois en chaire, lorsqu'il lui fallait réveiller, par une leçon sévère, le zèle pieux de ses ouailles ou les gronder pour quelque gros scandale, — écoutez-moi et retenez, s'il se peut, mes paroles, pour les répéter aux sottes gens qui vous mettent ces billevesées en tête. La musique est l'art saint par excellence... Elle a de tout temps servi à la glorification de Dieu et elle a accès jusque dans le paradis.

Ce n'était qu'un sermon : elle était familiarisée avec les sermons. Elle osa riposter.

— Si tu chantais des cantiques, personne n'y trouverait à redire.

— Oui-da... Où vos paysans ont-ils donc appris à distinguer un cantique d'un air d'opéra ?

— Est-ce que je ne t'entends pas, moi ? Je ne suis pas musicienne, c'est vrai ; mais crois-tu qu'il faille être savante pour s'apercevoir que ta musique n'a rien de sacré ?

— Ah !.. Eh bien ! regarde...

Il étendit la main vers une pile de cahiers brochés, placés sur une chaise, à côté du piano, en prit un au hasard, et du doigt lui indi-

qua trois mots écrits sur la couverture bleue en grands caractères épais. Elle lut à haute voix :

— *Judith*, oratorio biblique.

— Tu as vu? dit-il déjà triomphant.

La démonstration néanmoins lui paraissait encore incomplète sans doute, car il la força de regarder l'une après l'autre chaque page du cahier. Elle entrevit tout un fouillis de notes, de signes cabalistiques, — véritables hiéroglyphes. N'y comprenant rien, elle se contenta d'examiner les paroles qui couraient entre les portées ; ce n'était ni du chinois, ni de l'hébreu, comme le reste, c'était du bon français, bien qu'elles fussent espacées d'une façon bizarre qui les rendait peu intelligibles. Elle ne parvint pas à déchiffrer une phrase entière, mais dans ce défilé de mots qui lui passait sous les yeux, elle distingua le nom du Seigneur, fréquemment invoqué.

Quand il fut au bout, comme il ne disait rien, elle l'interrogea :

— Je vois... Encore faut-il que tu m'apprennes ce que c'est.

— C'est mon œuvre... C'est le travail de ces longues veillées qui font scandale.

— C'est toi qui as fait cela?

— Moi!

— Cette musique?

— Moi!

— Ces vers?

— Moi!

Alors, elle joignit les mains, s'abandonnant tout entière à une stupéfaction naïve :

— Est-il, grand Dieu, possible!.. Toi, l'abbé!

— Dis, t'expliques-tu maintenant pourquoi je restais au piano jusqu'au milieu de la nuit?

— Tu travailles depuis longtemps?

— Depuis deux ans.

— Et tu ne m'as rien confié de cela? Tu t'es caché de moi?

— Oui, je me suis tu... Je me suis tu, parce que j'ai douté de mes forces jusqu'au jour où l'ouvrage a été terminé, parce que je n'osais croire moi-même que j'en viendrais à bout. Rappelle-toi : quand j'étais enfant, la musique me passionnait... J'en ai appris les règles sans maître, presque d'instinct. Je m'étais fait de cette étude un amusement, une consolation. Un jour, dans la solitude de notre vie tranquille, j'ai senti un irrésistible besoin de créer. Est-ce là ce qu'on nomme l'inspiration?.. J'ai lutté d'abord ; j'ai essayé de tromper l'envie qui me possédait, en écrivant de petites compositions religieuses. Je me sentais entraîné vers les grands sujets dramatiques ; cet entraînement me faisait peur ; il me paraissait cou-

pable... C'est un soir, ici, à cette place, que mes yeux rencontrèrent la page des livres saints qui raconte l'héroïque dévoûment de Judith : ce fut une révélation... Les idées m'arrivaient en foule, se fécondaient dans mon cerveau... Je me mis à la besogne. Ce travail a été ma joie et ma force ; il m'a fait vivre une nouvelle vie... Non, tu ne peux te représenter cela, toi...

Il avait en parlant remis les mains sur le clavier. Il joua quelques mesures, cessa, recommença, passa d'un motif à un autre motif. Il s'enhardit et chanta à demi-voix. Elle ouvrait les oreilles, mais elle était trop troublée pour écouter bien attentivement ; et puis, elle n'était qu'un piètre juge. Il était lancé, il ne finissait plus ; il cousait une marche guerrière à un hosannah, une prière à un refrain d'orgie, se contentant de l'avertir par un simple mot, quelquefois même oubliant de l'avertir ; il fredonnait tantôt la partie de Judith et tantôt celle d'Holopherne ; il faisait tantôt les chœurs, tantôt l'orchestre ; il imitait les cymbales et les trompettes...

Quand il cessa enfin, elle garda pendant quelques instans une immobilité stupide. Elle se sentait absolument incapable de formuler un jugement ; et pourtant, quelque peu d'autorité que pût avoir son opinion, il l'attendait avec une anxiété visible : elle lui représentait après tout un public, le premier qu'il affrontât.

— C'est très bien, prononça-t-elle avec une conviction qui avait un grand air de sincérité... C'est très bien.

Il se contenta, heureusement pour elle, de cette approbation sommaire. Il s'approcha d'un bond et l'embrassa, sans crainte de laisser voir son émotion.

Cette caresse inattendue, la rappelant à son rôle maternel, lui rendit un peu d'aplomb. Elle risqua une légère gronderie. Elle avait surpris au passage des paroles qui lui avaient paru passablement immodestes. Le sujet n'était-il pas un peu léger ? N'aurait-il pas pu faire choix dans la Bible d'une histoire plus chaste ? Il prit très mal son observation, lui déclara net qu'elle commettait un péché en se mêlant de juger la Bible, que la conduite de Judith, si elle pouvait paraître inconvenante selon le jugement humain, avait en tous cas été inspirée par l'esprit du Seigneur. Elle n'était pas de la race de Gros-Jean et n'avait pas la prétention d'en remontrer à son curé : elle n'insista pas.

Quoi qu'il dît, l'œuvre était terriblement profane. Qu'allait-il en faire ? La question était bien naturelle. Elle s'aperçut trop tard qu'en la posant, elle venait involontairement de toucher à une corde douloureuse.

— Ce que j'en ferai ? Rien... Qu'en pourrai-je faire ?.. Je l'enfermerai dans un tiroir. On l'y trouvera après ma mort.

Elle ne saisit pas le reste de la phrase. Il grommelait avec une sourde colère : sa gaîté, son excitation, s'étaient évanouies; ses traits avaient repris leur expression assombrie.

L'horloge de l'église sonna lentement les douze coups de minuit. Elle poussa un cri d'effroi : elle n'avait pas souvenir d'avoir fait une pareille folie; elle ne songea plus qu'à la retraite. Elle réunit en toute hâte ses petites affaires pendant qu'il fermait le piano, silencieux, et rétablissait la pile majestueuse des cahiers bleus.

— Bonsoir, l'abbé !

— Bonsoir, tante Françoise!

II.

La semaine entière s'écoula sans que l'abbé trouvât le temps d'aller à Paris. Le voyage était long et prenait une journée entière; il avait à remplir des devoirs quotidiens, veillant seul aux besoins d'une paroisse qui s'étendait sur plusieurs hameaux; une absence, si courte qu'elle fût, lui semblait une désertion.

Au grand étonnement de Mlle Françoise, il ne parla plus de sa *Judith*. De son côté, elle n'en souffla mot, trop heureuse d'échapper à des sujets qui l'embarrassaient, l'inquiétaient et sur lesquels elle se sentait inhabile à formuler un avis raisonné. Il fit peu de musique du reste : il paraissait découragé; il était taciturne, irritable.

Au bout de huit jours, une nouvelle lettre arriva de Paris : le notaire insistait, disant qu'il s'agissait d'une affaire importante dont le règlement ne pouvait être retardé. Il fallait s'exécuter cette fois. L'abbé partit donc un matin, la première messe dite, laissant à Mlle Françoise le gouvernement du presbytère.

Quand il rentra, le soir, elle sommeillait à sa place habituelle, à côté de la lampe éteinte, vaincue par la fatigue de cette journée qui lui avait apporté des besognes et des responsabilités inaccoutumées. Il dut attendre pour se faire écouter qu'elle se fût remise de la frayeur du réveil, que l'ordre eût été rétabli sur la table. Alors, grave, solennel, il laissa tomber ce seul mot :

— Riche!

Que disait-il? Elle se frotta les yeux : elle n'était probablement pas tout à fait réveillée; elle entendait mal. Mais il répéta d'une façon très distincte en appuyant :

— Riche!

— Riche?

— Je suis riche, tante Françoise... J'ai trente mille livres de rentes.

Un soupçon effrayant lui traversa l'esprit. Elle braqua sur lui un regard inquiet... Mais non, il parlait avec la netteté et la tranquillité d'un homme entièrement maître de sa raison.

— Le cousin Jérôme... Tu sais bien, le parent dont nous parlions hier encore, que nous croyions mort?.. Le cousin Jérôme n'a quitté ce monde que le mois dernier... Il était rentré en France cette année, rapportant des colonies une fortune. Il avait chargé le notaire qui m'a appelé à Paris de découvrir les survivans de la famille. Il a été enlevé subitement à l'heure même où les recherches allaient aboutir. Je suis son seul héritier; tout est à moi. Trente mille livres de rentes!

Les mains dévotement croisées, les yeux fixés sur les portraits de tous les pauvres morts, dont les visages impassibles souriaient dans les cadres dorés, elle songeait à ceux qui n'étaient plus là, qui n'avaient connu que la peine et la souffrance. Cette fortune, aujourd'hui inutile et sans emploi, leur eût donné le bonheur, la santé, la vie peut-être. Elle avait trop de soumission religieuse pour que l'idée lui vînt d'accuser la Providence, comme d'autres eussent peut-être fait, mais elle ne put contenir un mouvement de révolte :

— Tu as refusé, n'est-ce pas?.. Il est bien temps, vraiment!

— Refuser?.. Pourquoi refuserais-je cet héritage qui m'appartient légitimement? Si mes sœurs vivaient encore, si elles s'étaient mariées et avaient laissé des enfans, j'abandonnerais certainement ma part... Il ne faut pas repousser ce cadeau qui vient de Dieu et qui peut être employé pour le bien.

Au fait, il avait raison. Et pourtant n'était-ce pas une cruelle dérision, — cette arrivée inopinée de la fortune venant frapper à la porte de celui qui n'en pouvait tirer ni agrément ni profit, après s'être dérobée à la poursuite acharnée de ceux à qui elle eût fait la vie douce et longue? Sous le calme philosophique qu'il affectait elle devinait de la colère.

Ils causèrent longuement encore, préoccupés, avant tout, du passé, s'attendrissant sur le sort de ceux qui étaient partis trop tôt. Ils ne se séparèrent que fort tard. M[lle] Françoise ne dormit guère : elle entendit jusqu'aux premières lueurs de l'aube le pas régulier de l'abbé, qui, au lieu de chercher le sommeil, arpentait le plancher de sa chambre. Cette agitation l'épouvantait : elle avait elle-même autrefois travaillé à façonner son jeune esprit à l'idée du sacrifice qu'imposait la pauvreté de la famille; elle savait qu'il avait fallu faire violence à ses goûts, et elle ne pouvait guère se faire d'illusions sur la nature des réflexions qui le tenaient éveillé.

Lorsqu'elle le revit, le lendemain matin, elle chercha à le con-

fesser. Mais il répondit hardiment qu'il avait dormi à poings fermés, qu'elle avait été sans doute le jouet d'un rêve. Un mensonge! Ses pensées étaient donc bien coupables, puisqu'il n'hésitait pas, pour les cacher, à commettre un péché.

Elle eût bien voulu lui venir en aide, le réconforter, mais la discussion qu'elle prévoyait lui causait d'avance de mortelles angoisses. Elle se contenta de l'observer plus attentivement. Des yeux plus clairvoyans eussent peut-être percé à jour l'indifférence voulue dont il s'était fait un masque ; mais elle se paya de l'apparence et se rassura. Il ne parlait presque plus de l'héritage. Pourtant, un soir, il laissa tomber deux mots avec un accent singulier qui la fit tressauter.

— Trop tard!.. trop tard!

Par bonheur, il ne recommença plus; elle en revint, après une chaude alarme, à sa quiétude.

Une quinzaine entière s'était écoulée. Elle le vit une après-midi déposer tout à coup son bréviaire, qu'il lisait d'une façon distraite depuis une heure, prendre son chapeau et sa canne : il avait l'allure décidée d'un homme qui vient de prendre une grande résolution.

— Tu sors? Où vas-tu?

— Chez la Margotte.

— Encore cette Margotte!.. On m'a assuré pourtant qu'elle est hors de danger : elle n'a plus besoin de toi.

— Qu'en sais-tu?

— Je sais qu'elle ne mérite pas l'intérêt que tu lui portes : sa vie a été scandaleuse.

— Bah! Jésus a pardonné à la femme adultère... N'oublions pas qu'il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent que pour dix justes qui persévèrent.

Il la laissa sur cette courte mercuriale, débitée d'un ton sec, et partit. Il était loin déjà qu'elle grondait encore. Quoi! on ferait donc plus de cas au ciel du repentir de cette Margotte que de toute sa vertu à elle! Vraiment, à ce compte-là, les pécheresses auraient beau jeu contre les honnêtes femmes!.. Dieu merci, elle n'était pas de ces esprits qui se permettent de discuter avec l'évangile; mais cette joie injustifiable l'offusquait, l'irritait... Le moment arriva où elle sentit la nécessité de rompre le cours de ses réflexions, qui la conduisaient tout droit à des pensées impies. Elle s'arma d'un mètre, d'un calepin sur lequel elle n'avait cessé en ces derniers jours d'aligner des chiffres, et elle se dirigea vers l'église.

Elle trouva, à son retour, l'abbé, qui venait de rentrer, écrivant une lettre. Comme elle s'approchait de la table, il cacha l'écriture de la main. Ce mouvement lui déplut; elle s'éloigna.

— Rassure-toi; je ne suis pas curieuse et je n'ai nulle envie de surprendre tes secrets. Je voulais seulement t'entretenir d'une affaire importante... J'attendrai.

Avant de mettre sur l'enveloppe le nom du destinataire, il alla chercher dans les pages de son bréviaire un bout de papier sur lequel ce nom était écrit : il murmura, ayant quelque peine à le déchiffrer :

— Pas forte en orthographe, la Margotte!

Elle supposa qu'il s'était chargé de liquider pour cette créature quelque vieille dette de conscience. Il avait terminé : elle voulut commencer. Vaine tentative : il déclara qu'il tenait à porter lui-même la lettre au bureau de poste. Il s'agissait donc d'une affaire d'état ?

— C'est bien; je t'accompagnerai; nous causerons en route.

Elle se jeta une capeline sur la tête et lui emboîta le pas. Elle avait apparemment beaucoup de choses à dire et connaissait à fond son sujet, car elle entama son exorde sans perdre une minute.

La promenade était longue : lorsqu'au bout d'une heure, ils se retrouvèrent à la porte du presbytère, elle n'avait pas encore cessé de parler; elle en était, du reste, à la péroraison. Il avait consciencieusement rempli son rôle d'auditeur passif. Averti par le silence qui se fit tout à coup que la parole lui était cédée, il toussa avec embarras, parut chercher une phrase.

— C'est à voir, dit-il... J'y penserai...

Sur quoi, il tourna le dos et, par un brusque retour aux habitudes anciennes, alla, sans ouvrir la bouche, s'asseoir au piano.

Elle resta anéantie. C'était là sa récompense ! Elle s'attendait à être félicitée, embrassée... A quoi pensait-il donc? Il l'avait écoutée pourtant... Un plan admirable, véritable inspiration du ciel, qui réalisait le problème de l'emploi de cette fortune miraculeuse, qui leur créait à l'un et à l'autre des mérites puissans, qu'elle avait couvé avec amour, qui mettait à la place de la modeste église villageoise un temple luxueux, doré, enluminé, pomponné à la dernière mode. Le fruit d'une méditation de deux semaines, d'un travail opiniâtre qui avait tout prévu, tout mesuré, tout compté, qui avait établi ce qu'il fallait exactement de statues, de tableaux, de vitraux, de chapelles, qui avait calculé la dépense à cent francs près, qui avait numéroté les pierres d'une tour monumentale. C'était bien la peine! Et dire qu'elle avait attendu avec impatience l'instant où il lui serait permis de parler, qu'elle s'était pressée tantôt de prendre ses dernières mesures, de faire sa dernière addition, pour hâter sa victoire et triompher de la Margotte!

Elle bouda pendant toute la soirée, mais il était de nouveau absorbé par la *Judith :* il ne remarqua pas sa bouderie.

Cela s'était passé un samedi. Le mardi, dans la matinée, un jeune homme, qui débouchait du chemin de la gare et semblait descendre du train, se présenta à la cure. L'abbé avait accompagné un enterrement jusqu'au cimetière : il ne devait pas revenir avant une grande heure. Mlle Françoise reçut assez froidement l'étranger, dont les longs cheveux, la moustache cavalièrement retroussée, la toilette un peu excentrique, en rupture ouverte avec la banalité bourgeoise, la mettaient en défiance. Il insista, disant qu'il avait été appelé de Paris par une lettre.

— Votre nom? lui demanda-t-elle.

— René Marin.

C'était probablement le personnage à qui l'abbé avait écrit la lettre mystérieuse. Elle l'invita à repasser. Alors il s'informa de l'adresse de Mlle Rose Margot; — la Margotte s'était fait ainsi nommer à Paris dans le cours de sa vie déréglée.

— Mlle Margot?.. Connais pas.

Et elle lui ferma la porte au nez, outrée de son impertinence. Elle n'était, la malheureuse, qu'au début des surprises. Lorsque l'abbé fut là et qu'elle lui annonça la visite de M. René Marin, il montra une joie extraordinaire, ordonna sur-le-champ qu'on ajoutât une volaille au dîner, qu'on cherchât dans la cave une bouteille du meilleur vin; — puis lorsque, plus tard, l'inconnu reparut, il fut pris d'une timidité tout à fait inexplicable. Il n'avait pas été plus décontenancé le jour où le nouvel évêque, faisant sa tournée pastorale, était tombé au presbytère presque inopinément. Cet inconnu n'était-il donc pas ce qu'il paraissait? Qui sait? Les curés sont quelquefois mêlés à d'étranges romans, et la Margotte, disait-on, avait été en relations avec des princes et des ambassadeurs.

Ils n'étaient pas ensemble depuis un quart d'heure que, de la cuisine, où elle présidait aux apprêts du festin, elle entendit le piano. Pour le coup, c'était à n'y plus rien comprendre. La *Judith* fut jouée d'un bout à l'autre : elle la reconnaissait maintenant. Le concert ne cessa que lorsque la soupe fumante fut montée.

Elle eut le loisir, pendant le dîner, d'examiner l'hôte mystérieux. Ce n'était pas un seigneur : c'était un simple artiste : sa conversation, fort convenable du reste, d'une honnêteté qu'elle n'eût pas attendue d'un homme de cette espèce, ne lui apprit pas autre chose. Il laissa à plusieurs reprises tomber le nom de Mlle Margot; mais chaque fois l'abbé fut pris d'une quinte de toux qui le fit taire. Il y avait évidemment complot entre eux. Elle les gênait; c'était clair. Le repas achevé, elle les laissa.

Ne voilà-t-il pas qu'ils recommencèrent la *Judith?* Une gageure alors!.. Et cela dura ainsi toute l'après-midi : ils finirent seulement

quand sonna l'heure du train de Paris. Du jardin, elle les vit partir ensemble; ils avaient l'un et l'autre sous les bras deux lourds paquets de cahiers ficelés, — toute la pile des cahiers bleus. Le Parisien les emportait : qu'allait-il en faire?

L'abbé eut à subir, le soir, un interrogatoire serré. Il essaya de faire de la dissimulation; mais il n'était pas grand faiseur de contes. Il finit par tout avouer. Ce jeune homme était un compositeur, garçon de talent, qu'il avait invité à venir prendre connaissance de son ouvrage, désirant avoir l'avis d'un juge compétent.

— D'où le connais-tu?

Il montra quelque hésitation à répondre.

— On me l'avait signalé.

— Qui? La Margotte, n'est-ce pas?

— Oui, la Margotte. Il est le fils d'un de ses anciens camarades de l'Opéra.

— Bon! tout s'explique : cette lettre que tu me cachais, cette adresse que tu étais allé chercher chez elle... Et moi qui m'imaginais que tu passais le temps que tu lui consacres à la prêcher!

Elle jouissait de son embarras, l'examinait avec un plaisir malin. Il se tenait coi, dans l'attitude soumise d'un enfant pris en faute. Heureusement pour lui, elle était toute à la joie de son succès : il ne fut pas grondé. Elle avait d'ailleurs à satisfaire une autre curiosité, dont s'inquiétait, malgré tout, l'affection maternelle qu'elle lui gardait :

— Et qu'a-t-il dit, l'ami de la Margotte?

— Il m'a comblé d'éloges; il m'a dit... Non, tiens, j'aime mieux ne pas te répéter cela. J'ai peine à croire qu'il ne se soit pas trompé.

— Ah! il a emporté tes cahiers à Paris?

— Pour les montrer à d'autres musiciens.

Avec un peu d'attention, elle eût pu facilement se convaincre, en le regardant, en étudiant le son de la voix, qu'il cachait la vérité, tout au moins une partie de la vérité. Mais d'autres idées lui traversèrent la tête. Soit qu'elle voulût seulement le ramener à des pensées moins frivoles, soit qu'elle eût des intentions d'adresse et cherchât à mettre à profit les bonnes dispositions où elle le voyait, elle lui dit brusquement :

— Tu ne me parles plus de ton héritage? Qu'en fais-tu? As-tu réfléchi au projet dont je t'ai entretenu?

— Non, dit-il sèchement.

Il ouvrit son bréviaire, — qui dans ces occasions lui servait de bouclier, — et ne donna plus signe de vie.

III.

L'abbé envoya plusieurs lettres à Paris, pendant le mois qui suivit; il en reçut plusieurs ; mais il ne dit rien à Mlle Françoise de ce qui se passait. Dédaignant de solliciter les confidences, elle affectait de ne plus s'occuper que des soins du ménage; elle abdiquait, décidée à le renvoyer à la Margotte, dans le cas où il lui demanderait encore un avis. Aussi bien, sans prétendre au rôle de prophète, elle prévoyait que tout cela finirait mal, et elle se consolait d'être tenue à l'écart, par la certitude qu'elle avait d'échapper ainsi à de lourdes responsabilités. Il paraissait de son côté peu soucieux d'explications. Il était continuellement distrait, nerveux, comme peut l'être un homme dont la vie se joue au loin, sur une carte. La peine qu'il prenait pour cacher ses agitations était pour elle un aveu tacite de desseins coupables. Mais qu'attendait-il ?

Un soir enfin, sans préparation, il lui annonça qu'il irait passer à Paris la journée du lendemain. L'étonnement eut raison des résolutions qu'elle avait prises.

— Qu'y vas-tu faire ?

— Je dois causer avec M. René Marin.

Il y avait dans le ton de la réponse je ne sais quoi de décidé et d'agressif qui la piqua.

— Il ne pouvait donc venir ici, ce monsieur, comme il l'a déjà fait? Vrai, te voilà bien changé, toi, qui te faisais un épouvantail autrefois de la plus courte absence.

Il se fâcha, riposta non sans aigreur qu'il était seul juge de ses devoirs et qu'il entendait disposer de son temps à son gré. Elle répliqua; des paroles désagréables furent échangées. La paix ne se conclut que le lendemain, à l'heure où il s'embarqua.

Un second voyage l'attendait à son arrivée à Paris : René Marin habitait un des coins perdus de la grande ville, perché au sommet d'une haute maison, caravansérail d'artistes besogneux. Fatigué, dérouté, l'abbé se sentit envahi par une émotion indéfinissable, en gravissant les marches de l'escalier noir, sans fin, plus raide que l'échelle de Jacob, sur lequel s'ouvraient des portes qui laissaient échapper des rires et des chansons, où des femmes passaient, le frôlaient, avec des regards hardis et moqueurs qui le forçaient de baisser les yeux. Il eut la tentation de fuir; mais ce ne fut qu'une faiblesse passagère. Judith, en se frayant un chemin à travers l'orgie, jusqu'à la tente d'Holopherne, en avait vu bien d'autres! Et puis il touchait au port.

Dans la chambre claire de René Marin, en face des toits piqués de hautes cheminées, qui découvraient en l'encadrant un pan du ciel bleu, il reprit du calme. Ses chers cahiers étaient là, lui souriant comme de vieux amis, lui parlant du village, du travail qui avait si longtemps occupé sa vie, de l'espoir qui l'amenait.

On aborda tout de suite les affaires sérieuses. La *Judith* avait été lue par des artistes, maîtres en matière musicale, dont l'opinion faisait autorité : tous s'étaient accordés à lui reconnaître des qualités de premier ordre, à lui prédire un succès éclatant. Encore fallait-il trouver le moyen de la présenter au public : ici commençait le chapitre des difficultés. On ne pouvait raisonnablement songer à l'imposer à l'une ou à l'autre des entreprises de concerts établies, encombrées par le répertoire classique, par les ouvrages des compositeurs arrivés, à peine entr'ouvertes aux débutans les plus puissamment recommandés. Prendre à tâche d'attirer l'attention des musiciens qui les dirigent sur l'œuvre d'un inconnu, — pis encore, d'un auteur qui voulait n'être pas connu, — c'était poursuivre une chimère; c'était en tous cas faire le sacrifice de plusieurs années de patience et d'efforts. Ah! si l'abbé eût consenti à livrer son nom et sa qualité, peut-être l'originalité de la chose eût-elle fait quelque bruit! Mais sur ce point, il se montrait intraitable : cette exploitation lui faisait l'effet d'un sacrilège, le remplissait d'épouvante. Une seule voie restait ouverte, celle qui ne s'ouvre que devant la fortune, celle dont la Margotte qui, malgré son ignorance, savait bien les choses de ce monde spécial, lui avait soufflé l'idée, celle qu'il était d'avance résolu à suivre...

Il ne prit même pas la peine d'étudier le devis, préparé sur une grande feuille de papier; il jeta les yeux sur le total, qui était assez effrayant : encore n'étaient-ce que des prévisions.

— C'est entendu. Je paierai ce qu'il faudra.

— Ne vous engagez pas à la légère. La dépense sera énorme. Songez qu'il faudra louer une salle, recruter des chœurs, un orchestre, des solistes, s'assurer une large publicité, veiller à mille détails coûteux.

— Je puis payer sans compter. Je suis riche. Vous trouverez chez mon notaire tout l'argent qu'il faudra. Je ne veux entendre parler de rien.

René Marin se réservait naturellement le soin d'organiser l'exécution et l'honneur de la conduire. Il était aisé de réunir des choristes et des instrumentistes expérimentés, de trouver dans le personnel des théâtres lyriques un baryton pour tenir la partie d'Holopherne, des chanteurs de second rang pour remplir les petits rôles. Le choix de la Judith, sur laquelle pesait tout le poids de la partition, offrait

plus de difficultés. Mais René Marin proposa tout de suite Alice Cavalier, dont il vanta le talent avec un enthousiasme ardent. L'abbé lisait des journaux de musique qui lui avaient fait connaître ce nom cité partout comme appartenant à une artiste de race et de grande école : il opina du bonnet. Alors René Marin lui confia que, sûr d'avance de son adhésion, il avait déjà fait lire le rôle à Alice Cavalier, qu'elle en avait, à la première lecture, tiré d'admirables effets.

— Venez, et vous jugerez vous-même. Je lui ai annoncé votre visite : elle nous attend.

— Moi, chez elle!.. Vous n'y pensez pas!

La terreur de l'abbé amena un sourire sur les lèvres du jeune homme :

— Soyez sans crainte! Alice Cavalier n'est pas ce que vous pensez.

— Je ne puis, vous dis-je...

— Bah!.. laissez-moi vous raconter son histoire.

Il la dit longuement, cette histoire, avec une solennité où il y avait de l'émotion... Elle était intéressante en somme dans sa simplicité. Elle ressemblait bien peu aux récits égrillards de la Margotte; mais la Margotte avait été une fille folle; et dans les coulisses mêmes, à côté de l'ivraie, peut pousser le bon grain. Alice Cavalier n'avait fait à l'Opéra qu'un court séjour. Elle l'avait quitté peu après ses débuts, qui avaient été brillans, pour faire un mariage honorable, y laissant une réputation qu'aucune médisance n'avait ternie. Son mari était mort dans les premières années d'une union heureuse, sans être parvenu à reconstituer une petite fortune que des spéculations maladroites avaient entièrement dévorée. Elle s'était trouvée, seule, dans un état voisin de la gêne, avec deux enfans. Elle eût pu, en reprenant la carrière théâtrale, conquérir une situation brillante. Elle avait préféré le dur travail des leçons, qui lui assurait le respect et lui permettait de conserver à ses fils un nom honoré, livré seulement aux affiches graves et peu compromettantes des concerts.

L'abbé avait écouté avec un peu de surprise, mais avec un contentement visible :

— Partons! dit-il avec la résolution d'un conscrit courant au feu.

Ils firent à pied une longue route par d'interminables rues où se pressait une foule dont le contact l'étourdissait, l'enfiévrait. La maison où ils entrèrent avait le même aspect que celle qu'ils venaient de quitter, mais avec un air de tenue bourgeoise plus rassurant. Et pourtant en gravissant l'escalier, raide et noir comme l'autre, il sentit de nouveau son courage s'évanouir... Une crainte toute nouvelle

s'éveillait lentement. N'allait-il pas paraître ridicule aux yeux de cette Parisienne, avec ses façons villageoises, son ignorance des beaux usages? Vanité des vanités! Il jeta un regard honteux et défiant sur ses gros souliers, sur les plis de sa soutane défraîchie, grossièrement coupée par un tailleur campagnard... Son compagnon avait sonné à une porte; des voix d'enfans avaient répondu, joyeuses et claires, des profondeurs de l'appartement, à l'appel du timbre... Il pivota sur les talons pour fuir; une main vigoureuse l'arrêta par le bras, l'entraîna... Le Rubicon était franchi!

Le charme d'un accueil souriant et simple, la séduction de quelques flatteries adroites le rassurèrent vite. Il n'y avait là véritablement rien d'effrayant. De quoi donc avait-il eu peur? Le piano était ouvert; deux ou trois des cahiers bleus avaient été apportés; on les plaça sur le pupitre. Alice Cavalier chanta en s'accompagnant les deux grands airs de Judith. La voix était pleine et chaude; l'interprétation, magistrale, leur donnait un coloris vigoureux. Il écoutait, ravi, empoigné par une émotion profonde, jetant par-ci par-là une exclamation admirative. Il s'était peu à peu approché : une fascination lente l'attirait.

Elle venait d'achever la prière de Judith attendant Holopherne sous la tente et demandant au Seigneur de soutenir son courage; elle passa aux premières phrases du duo. Il était malheureusement impossible de continuer sans Holopherne.

— Venez donc à mon aide, je vous prie, monsieur l'abbé.

Sans trop se rendre compte de ce qu'il faisait, il fredonna quelques mesures.

— C'est parfait!.. Savez-vous que vous avez un excellent organe?.. Oh! continuons, de grâce!

Il se défendait : elle insista avec une irrésistible câlinerie :

— Vous ne voulez donc pas me faire ce plaisir?.. Faut-il que je vous implore à genoux ?

Il obéit. Ils lurent sans s'arrêter une dizaine de pages, s'excitant, cherchant l'expression, y mettant toute leur âme... Il s'était penché pour suivre les indications de la partition; sa poitrine frôlait les tresses blondes de la cantatrice; leurs mains se joignaient sur le clavier où, du doigt, il soutenait l'accompagnement de notes piquées çà et là.

Tout à coup, au milieu d'une phrase, il se tut, se jeta en arrière.

— Qu'y a-t-il? lui demanda-t-elle curieusement...

Il ne répondit pas d'abord. Une rougeur brûlante lui avait subitement empourpré les joues.

— Achevons! dit-elle.

— Non, je ne puis...

— Vous êtes fatigué, indisposé?

— Un peu de fatigue...

Un double embarras le faisait balbutier. Il avait honte de son émoi, qu'il ne parvenait pas à dompter; il s'effrayait des côtés plaisans de la situation... Quelle étrange méprise s'était donc faite en son esprit? Elle n'était pas Judith : il n'était pas Holopherne; toutes les ardeurs de leur duo n'étaient que fiction et mensonge... Comment avait-il cédé à la dangereuse illusion dont la découverte le remplissait encore de terreur?

Elle se leva, s'éloigna : elle avait sans doute, avec le tact si délicat des femmes, compris ce qui se passait. René Marin, moins perspicace, s'étonnait de cette interruption brusque, insistait pour que le morceau fût mené jusqu'au bout. Elle le fit taire.

L'abbé, calmé par un énergique effort de volonté, maître de lui, sentant la nécessité d'une diversion, engagea lui-même une causerie banale à laquelle, au bout d'un certain temps, il cessa de prendre part. Ils étaient, eux, tout à la joie du succès qui leur était promis; il restait, lui, distrait, mécontent. La beauté de cette femme, à qui il s'était surpris adressant d'ardentes paroles d'amour, attirait invinciblement ses regards. Était-elle réellement belle? Hélas! il n'était pas grand clerc en matière féminine... Peut-être la voyait-il encore avec les yeux d'Holopherne; peut-être aussi les élégances, toutes nouvelles pour lui, d'une Parisienne et d'une artiste, égaraient-elles son jugement?.. Il la contemplait avidement, avec un reste d'effroi qui n'était pas sans douceur.

La journée touchait à sa fin : l'heure du départ n'était déjà plus éloignée. Il prit congé, au moment le plus inattendu, avec une brusquerie qui donnait à son départ l'air d'une fuite, sans permettre qu'on l'accompagnât. Quand il se retrouva seul sur l'asphalte, il fit une halte, accorda quelques minutes d'attention à la cohue qui s'agitait bruyante autour de lui, poussa un gros soupir, — soulagement ou regret, — et s'en alla d'un pas rapide.

IV.

Le trouble qu'il avait rapporté de son voyage à Paris fut lent à s'apaiser. Une excitation inquiète le poursuivait dans la tranquillité du presbytère et jusqu'au pied de l'autel, où il avait à combattre de coupables distractions, qui, trompant son oreille, mêlaient à la gravité du chant liturgique les profanes réminiscences de la *Judith*, qui lui montraient sous les rigides figures enluminées du missel de vagues visions de femmes. Il avait eu une vie chaste : le respect du devoir, l'isolement, la passion jalouse qui avait livré son

cœur tout entier au culte de la musique, l'avaient sauvé des tentations. Ce n'était point un ascète non plus ; et si, dans l'entraînement qui ramenait trop souvent ses pensées vers le monde et ses pompes, les appétits défendus n'avaient pas de place, il ne sentait pas moins un grave danger dans les rêveries qui l'agitaient : sa terreur était sincère, bien qu'elle ne fût pas toujours sans charme et qu'il s'y complût peut-être plus qu'il n'était nécessaire.

A la vérité, il était personnellement hors de danger, n'ayant pas à chanter lui-même ce redoutable rôle d'Holopherne, qui allait échoir à un homme du métier, probablement endurci contre les émotions de ce genre, libre d'ailleurs de s'y abandonner. Mais l'expérience qu'il en avait faite lui avait laissé sur le caractère de son œuvre de pénibles scrupules. N'allait-elle pas être un sujet de scandale? Il se rappelait les critiques pudibondes de Mlle Françoise ; il se reprochait de ne pas les avoir écoutées. En relisant son poème, il y découvrait tout un monde de choses nouvelles qu'il n'y avait pas mises. Comment en un plomb vil l'or pur s'était-il changé? Quel sortilége avait transformé jusqu'aux mélodies, laborieusement cherchées, qu'il trouvait maintenant passionnées?

Mlle Françoise surveillait ses agitations d'un œil soupçonneux. Il n'avait pas osé rompre avec la vieille habitude d'intimité qui les unissait et lui laisser ignorer le grand événement qui se préparait ; mais il ne lui avait dit que la moitié de la vérité. Elle avait, dans sa simplicité, une certaine finesse ; elle voyait bien qu'il lui cachait quelque chose ; son imagination étroite s'égarait en suppositions terrifiantes. Elle le savait pourtant honnête, incapable de manquer à ses devoirs : mais le diable est si malin ! L'emploi de cette fortune, qu'il semblait avoir oubliée, la préoccupait ; elle n'avait que trop de motifs de craindre qu'il n'en fît un mauvais usage ; le silence qu'il gardait était gros de périls.

Pénétrée de l'importance du rôle que la Providence, dont elle était convaincue d'être l'associée, lui avait assigné, elle avait, le premier dépit passé, fait le sacrifice de son amour-propre ; elle s'était imposé la tâche pieuse d'obtenir par la ruse et par la persévérance l'accomplissement d'un dessein auquel s'attachait en son esprit une vague idée de salut. Elle s'était secrètement abouchée avec l'architecte de l'évêché ; elle s'était fait envoyer des plans, des croquis qu'elle étalait sournoisement sur la table, qu'il regardait d'un air distrait, sans rien dire, avec une indifférence désespérante. Victime innocente, le malheureux architecte recevait de semaine en semaine des lettres qui le sommaient d'imaginer de nouveaux projets ; il recommençait avec résignation, ajoutait docilement des clochetons, des fleurons, s'ingéniait sans succès...

Il arriva qu'un jour Mlle Françoise, descendant de sa chambre, aperçut l'abbé, debout devant la table du salon, les yeux fixés sur l'immense image qu'elle y avait déroulée la veille, — le dernier envoi de son complice, — un projet féerique, irrésistible, l'effort suprême après lequel il fallait renoncer à la partie. Elle faillit pousser un cri de joie.

— J'étais bien sûre qu'il y viendrait enfin !

Elle s'arrêta sur le seuil, n'osant plus avancer. Lui, immobile, le menton dans la main, les bras croisés, réfléchissait. Tout à coup son visage s'éclaira.

— Oui, c'est cela ! fit-il. Je le tiens, cette fois !

Victoire ! elle s'avança radieuse :

— Ah ! que je suis heureuse !

Il parut surpris :

— Vraiment ? dit-il... Comment sais-tu ?... Je ne t'avais rien confié, me semble-t-il... Mais peu importe !.. Écoute et dis-moi si ce n'est pas une trouvaille... Je supprime complètement Holopherne... Plus de duo sous la tente... Les soldats emmènent Judith à leur général, invisible... L'orgie militaire continue et s'achève... Quand elle s'est éteinte, Judith reparaît, tenant en main le trophée sanglant... Dans un court récit, en termes chastes, elle raconte son héroïque forfait... Je fais le sacrifice d'une scène à effet, mais la morale est sauve... Oui, voilà bien la solution... Chercher à jeter un voile discret sur l'entrevue, c'était folie... L'histoire est trop connue, et il n'est pas permis de laisser croire que c'est par des discours édifians que la veuve de Béthulie a endormi le terrible général... C'est pour le coup qu'on plaindrait le « pauvre Holopherne, si méchamment mis à mort par Judith ! »

Il parlait gaîment, s'oubliait jusqu'à l'irrévérence, sans s'apercevoir qu'elle ne l'écoutait pas. Elle n'attendit pas qu'il terminât son étrange discours ; furieuse, elle roula l'image en la froissant et sortit en jetant la porte avec bruit. Il ne vit pas son mouvement : il était déjà en train de griffonner sur la tablette du piano. Les bouderies ne faisaient plus événement : il semblait que la discorde se fût emparée de cette maison où jusque-là avait régné une paix touchante.

Vers le soir, la colère de Mlle Françoise tomba : elle avait eu le temps, dans la solitude qu'elle s'était imposée pendant la journée entière, de raisonner et d'envisager la situation. Si l'abbé restait toujours affolé de sa *Judith*, il n'en faisait pas moins une large concession en consentant à sauver la morale : il cédait aux justes remontrances qu'elle lui avait adressées ; battue d'un côté, elle triomphait de l'autre. Tout bien considéré, elle pouvait sans déshonneur rendre

les armes. Elle fit donc sa rentrée au salon. L'abbé était sorti, laissant ouverte au milieu de papiers épars et de feuilles de musique une lettre que le facteur venait de déposer. Elle s'assit et se mit à tricoter.

Il était sans doute allé de nouveau chez la Margotte, sa conseillère préférée, sa confidente; il racontait sans doute à cette femme en ce moment les secrets qu'il lui taisait, à elle... Elle tressauta. Une voix sourde qui sortait du dossier du fauteuil venait de lui murmurer à l'oreille des paroles perfides :

— Lis cette lettre; elle porte le timbre de Paris, elle t'apprendra peut-être ce qu'on te cache...

Elle lâcha ses aiguilles pour dessiner prestement du pouce droit sur sa maigre poitrine le signe de croix. La voix, effrayée, ne se fit plus entendre; mais au bout de cinq minutes, rassurée, elle recommença son antienne :

— Lis donc, personne n'en saura rien; ce que tu apprendras, il l'a déjà raconté sans doute à la Margotte. Lis; c'est dans son intérêt. Tu pourras, connaissant ce qui se passe, lui donner de bons avis...

C'était le grand tentateur des femmes qui l'assiégeait, celui auquel depuis Eve pas une ne résiste. Elle lutta, mais elle finit par céder, et lentement elle étendit le bras, saisit la lettre et lut.

René Marin annonçait qu'une salle était louée, que les chœurs et l'orchestre répétaient déjà, qu'Holopherne étudiait sa partie, qu'une note discrète avait été envoyée aux journaux, qui l'avaient insérée. Il avait fallu, pour ne pas s'exposer à des revendications et ne pas paraître plagier des *Judith* antérieures, applaudies à Paris, annoncer l'ouvrage sous le nom d'*Holopherne*. Repousser *Holopherne* pour conserver *Judith*, c'eût été rendre l'exécution à peu près impossible : *Holopherne* était une condition de vie ou de mort. Seulement il était de toute nécessité, pour justifier *Holopherne*, de donner un peu plus d'importance au rôle de l'infortuné général, d'y ajouter un air...

Une voix la fit tout à coup tressaillir :

— Pourquoi lisez-vous cela?

C'était l'abbé, qu'elle n'avait pas entendu rentrer. Elle demeura muette; la surprise était trop brusque et l'humiliation trop cruelle.

Il eut la générosité de ne pas insister. Il rassembla silencieusement ses papiers; la situation devenait embarrassante. Elle crut faire une diversion habile en lui parlant de son travail, en lui demandant s'il avait terminé le remaniement qu'il avait résolu. Mais aux premiers mots, il lui coupa la parole avec violence :

— Laissons cela, je vous prie!

Il continua un peu plus calme, après un court arrêt, mais les sourcils encore froncés :

— C'était une idée absurde! Je ne sais vraiment où j'avais la tête...

L'explication n'expliquait rien. La chose n'était, hélas! que trop claire. Pas n'était besoin qu'il donnât ses raisons; la lettre qu'elle venait de lire les faisait assez connaître. Il se soumettait à la décision prise par ses amis de Paris. Pour assurer l'exécution et le succès de son ouvrage, il consentait à le livrer tel quel; il faisait litière du jugement de sa propre conscience; il bravait le scandale dont la pensée tantôt encore le faisait rougir. Non, cet excès de faiblesse ne pouvait pas être pardonné! Elle se dressa de toute sa hauteur, leva vers le ciel deux bras menaçans, ouvrit la bouche... Il lui avait fait brusquement face :

— Épargnez-moi, de grâce, vos remontrances; je sais ce que vous allez me dire... L'indiscrétion que vous avez commise ne m'a rien laissé à vous apprendre.

Il ne lui avait jamais parlé sur ce ton : elle fut désarçonnée. Fatale curiosité! Elle avait perdu le droit de gronder : elle était à sa merci. Suffoquant, elle lui tourna le dos :

— C'est bien! perdez-vous, si c'est votre plaisir! Je ne mêlerai plus dorénavant de ce qui ne me regarde pas.

La brouille fut cette fois longue et sérieuse; elle dura plusieurs jours, au bout desquels les nécessités de la vie commune les réconcilièrent lentement. Il était du reste moins nerveux. La décision qui lui avait été imposée, en mettant fin à ses hésitations, lui avait apporté le repos d'esprit. Il se tranquillisait, se livrait sans arrière-pensée au plaisir que lui promettait la réalisation d'un rêve longtemps caressé.

Dix fois, on le pressa de revenir à Paris, où d'importantes besognes le réclamaient; dix fois il refusa. Paris lui faisait peur. Il y avait des remaniemens à faire, des effets à essayer, des dépenses à ordonner. Il demeura inébranlable, écrivit qu'on payât sans compter, que, pour le reste, il laissait carte blanche au directeur qu'il avait choisi.

Le temps se passait : les dernières répétitions étaient déjà fixées. Un matin, comme il achevait sa messe dans le silence lourd de la nef presque déserte, un bruit de chaises remuées, des éclats de voix mal contenus frappèrent son oreille et lui firent instinctivement tourner la tête. Sa distraction ne fut pas de longue durée; ses yeux ne quittèrent l'autel que pour y revenir sur-le-champ : ils gardaient l'image à peine entrevue d'une femme élégante, agenouillée entre deux enfans. Alice Cavalier! N'était-il pas le jouet d'une

hallucination? Il lui fallut faire un effort de volonté surhumain pour ramener ses pensées vers les devoirs religieux qu'il accomplissait. La messe dite, il rentra dans la sacristie sans lever la tête, honteux de son émotion. Il dépouilla lentement les habits sacerdotaux. Une porte dérobée s'ouvrait sur le jardin de la cure : il pouvait fuir. Mais s'il avait bien vu, si c'était elle, ne valait-il pas mieux qu'il la rencontrât loin des regards inquisiteurs de Mlle Françoise? Il traversa bravement l'église à pas mesurés, essayant de dompter une agitation où il y avait en même temps de la crainte et de l'espoir.

C'était bien elle; il ne s'était pas trompé. Elle l'attendait sous le portail. Et, tout de suite, sans lui laisser le temps d'interroger, elle lui raconta gaîment son voyage. Elle voulait à tout prix revoir avec lui son rôle avant le grand jour, n'étant point sûre de le traduire exactement comme il l'avait conçu; fatiguée de l'attendre à Paris, désespérant de le revoir, elle avait pris le parti d'aller à la montagne qui ne voulait pas venir à elle; elle s'était fait un amusement de le surprendre; l'aventure lui paraissait originale et piquante; elle avait, sans prévenir personne, quitté Paris le matin même, emmenant ses fils, à qui cette escapade promettait une journée d'air pur, un plaisir nouveau.

Ce bavardage riant, ce tête-à-tête dans l'ombre mystérieuse du porche avaient je ne sais quoi de capiteux qui le grisait sans qu'il s'en doutât. Il revint à lui en apercevant aux fenêtres du cabaret qui faisait face à l'église, des visages moqueurs qui l'espionnaient sous les rideaux; il connaissait trop la méchanceté villageoise pour ne pas deviner le sens des commentaires auxquels donnaient lieu la toilette légèrement tapageuse de l'artiste, sa gaîté franche et familière. Il prit avec elle le chemin de la cure, songeant avec effroi à l'accueil que Mlle Françoise allait faire à cette invasion.

Par bonheur, Mlle Françoise fut plus ahurie qu'indignée. Lorsqu'elle reprit possession d'elle-même, l'ennemi était dans la place. Alice Cavalier, assise au piano, ayant jeté bas toque et manteau, maîtresse déjà du logis dont elle semblait s'être emparée en conquérante, lançait des trilles provocans, cherchait en badinant à vaincre la résistance de l'abbé, qu'elle prétendait faire chanter, qui refusait avec une terreur comique, prétextant un enrouement, mentant sans vergogne; les deux petits garçons couraient en poussant des cris assourdissans dans les plates-bandes du jardin, que leurs ébats sauvages menaçaient d'une lamentable dévastation.

Dans un beau mouvement d'indignation, elle alla se réfugier dans sa chambre, sa forteresse habituelle et aussi sa prison. Vraiment, c'était trop. Passe encore pour le musicien; mais une chanteuse maintenant! Il ne manquait plus que la Margotte. Et qui sait, la Margotte allait apparaître peut-être!

Elle put gémir tout à son aise pendant une couple d'heures. Mais il n'y a pas de plaisir éternel. Il vint un moment où, toute sa colère s'étant dépensée, elle se trouva fort dépourvue dans la solitude où on semblait l'oublier. La maison paraissait en fête; la voix admirable de la cantatrice montait vibrante, perçant les murs, la pénétrant insensiblement de son charme. Elle faisait de vains efforts pour ne pas écouter; elle tricotait avec rage, appliquait son esprit à la récitation d'interminables litanies. Peine perdue! elle entendait, quoi qu'elle fît, et se laissait, en dépit de sa résistance, séduire par ce concert qui la faisait vaguement songer aux concerts du paradis, quand il n'était pas désagréablement troublé par le vacarme des enfans...

Ces deux petits diables, enivrés d'air et de liberté, lassés de cueillir les fleurs et de secouer les arbres, s'étaient jetés dans l'habitation, qu'ils visitaient avec une curiosité bruyante, de la cave au grenier, la traitant en pays conquis, pénétrant partout, furetant dans tous les coins. Ils poussèrent l'audace jusqu'à entr'ouvrir la porte de sa chambre. Elle se dressa sur sa chaise d'un air si terrible qu'ils reculèrent. Elle commit, malheureusement pour elle, l'imprudence de les regarder : ils étaient ravissans sous leurs boucles blondes ébouriffées, avec leurs petits visages espiègles que la frayeur avait rendus sérieux. Elle n'avait plus vu d'enfans près d'elle depuis l'époque bien éloignée où l'aide qu'elle avait apportée à sa sœur, les soins qu'elle avait prodigués à la jeunesse de ses nièces et de son neveu, lui avaient donné pendant un court instant la douce illusion de la maternité. Une tendresse inopinément réveillée amena un sourire sur ses lèvres, qui ne riaient plus. Ce sourire la perdit, en apprenant aux envahisseurs que leur cause était gagnée. La joie de la victoire leur fit perdre toute mesure; il sautèrent au cou de l'amie qu'ils venaient de découvrir.

Ce fut une débâcle. Mlle Françoise se rendit à discrétion. Lorsque après une demi-journée de musique, l'abbé leva enfin la tête, il la vit dans le jardin surveillant et dirigeant leurs jeux. Un immense soulagement lui dilata le cœur. Ni l'âge ni l'autorité de ses fonctions ne l'avaient entièrement affranchi de la domination de cette compagne de sa vie, dont l'attachement un peu tracassier, mais profondément dévoué, lui avait gardé un foyer: la lutte qu'il soutenait contre elle, l'attristait, l'inquiétait. Il allait donc, puisqu'elle cédait, pouvoir s'abandonner librement. Une délicieuse sensation de repos et de contentement l'envahissait, sans ressemblance avec la brutale émotion qui l'avait affolé à Paris le jour où il s'était si sottement mis dans la peau d'Holopherne. Le soleil était plus brillant et plus gai que de coutume; les caresses du vent étaient plus chaudes; la vie était entrée dans la maison avec ces enfans dont les rires

argentins le berçaient, avec cette femme qui lui racontait à demi-voix en ce moment la touchante histoire de sa vie, une histoire qui n'était pas neuve pour lui, que René Marin lui avait déjà dite, mais qui lui semblait, contée par elle, cent fois plus attachante, qui l'attendrissait...

Ah! s'il eût osé appeler Mlle Françoise pour lui faire entendre cette parole honnête et douce, elle eût séance tenante abjuré toutes ses préventions. Mais elle avait déjà accepté une première défaite : il ne fallait pas trop exiger à la fois. Il était bien avisé en cela. Lorsqu'elle fut enfin forcée de paraître devant l'étrangère pour remplir les vulgaires devoirs de l'hospitalité, elle reprit sa raideur malveillante ; elle avait cédé aux enfans, elle ne prétendait pas céder à la mère, dont les allures libres, l'élégance, le langage blessaient ses idées et ses goûts, l'irritaient d'autant plus vivement qu'elle voyait l'abbé complètement subjugué. Il ne lui avait jamais montré à elle ce visage souriant ; il n'avait jamais donné à ses paroles cette attention ravie. Dieu sait pourtant si elle valait bien cette baladine, si ses vertus solides méritaient autrement le respect, si ses discours avaient un autre poids!

Avait-il conscience de sa faute et redoutait-il les justes remontrances qui l'attendaient au logis ? Lorsque la Parisienne fut partie, il disparut, pour aller s'enfermer dans l'église.

Il ne reparut que tard. Un froid glacial le saisit quand il vint au salon prendre sa place habituelle; un courant d'air effroyable s'engouffrait par les portes et par les fenêtres largement ouvertes, faisait danser la flamme de la lampe, secouait les rideaux blancs et les housses des meubles, qui s'agitaient avec des apparences de spectres menaçans. Mlle Françoise grelottait avec affectation au centre de cette caverne d'Éole. Elle attendait sous les armes, en position de combat, qu'il lui demandât une explication; mais il devina sa tactique, rien qu'à voir son attitude impatiente de la bataille, et garda le silence; le sens de la démonstration était assez clair. Désappointée, elle prit le parti d'attaquer; elle se plaignit aigrement, en termes dégoûtés, d'avoir trouvé l'atmosphère imprégnée de parfums. Des parfums, quelle horreur! Les femmes vertueuses se parfument-elles? Est-ce qu'elle se parfumait? Elle flairait à droite et à gauche avec une indignation courroucée qui secouait les verres de ses larges lunettes et y mettait des éclairs belliqueux. Elle se repentait déjà de sa faiblesse; elle cherchait à prendre une revanche.

Il trompa son espoir, alla sans répondre se blottir frileusement dans un coin, prit en main son bréviaire, ce bréviaire qui était toujours sa sauvegarde, qui l'avait tiré de tant de mauvais pas, et il rêva. Il lui semblait qu'un vide énorme, celui de la mort, se fût fait dans la maison, tantôt encore vivante et bruyante, pleine de cette animation

particulière aux habitations peuplées d'enfans. Sa pensée vagabonde le ramenait vers les souvenirs de ses premières années, passées au milieu d'une famille nombreuse, dont on l'avait forcé de se séparer pour entrer au séminaire. Il avait obéi sans résistance à la volonté depuis longtemps arrêtée par la dévotion de sa mère, une pauvre veuve qui s'effrayait de devoir donner au dernier-né une éducation coûteuse, qui, dans sa prévoyance parcimonieuse, s'efforçait de conserver intact à ses quatre filles un maigre patrimoine à peine suffisant pour leur assurer une dot. Il s'était soumis parce que, dès le berceau, on lui avait presque journellement répété qu'il serait prêtre, parce qu'on avait adroitement habitué son esprit à cette idée, parce qu'il avait honte de la gêne, quelquefois durement reprochée, que sa venue tardive avait apportée dans le ménage. Et puis, à cette époque, il ignorait encore la vie; il n'en savait ni les besoins ni les aspirations. Ah! si l'on eût pu prévoir alors que le cousin Jérôme laisserait tôt ou tard une fortune, les choses se seraient passées d'une autre façon; mais on croyait le cousin Jérôme mort misérablement dans les pays lointains. Il eût vécu la vie de tous les hommes, il se fût mêlé à l'ardente bataille de l'existence; il fût devenu sans doute un grand musicien; il eût connu l'amour, non l'amour qui tue le corps et l'âme, celui qui tenait une si grande place dans les récits et dans les confessions de la Margotte, mais celui qui fortifie, qui donne l'inspiration, le courage, la véritable paix, celui dont il avait eu la sensation pendant la durée du long tête-à-tête qui avait rempli l'après-midi. Il s'était imprudemment amusé d'un jeu d'imagination dangereux et charmant. Ce n'était, hélas! qu'un rêve, dont il ne restait plus qu'un regret cuisant. Ni cette femme assise tout à l'heure à côté de lui dans l'abandon d'une intimité confiante, ni ces bambins qui prenaient leurs ébats sous l'œil de la vieille tante, n'étaient à lui. Ils n'avaient fait que passer, et maintenant il n'avait plus en face de lui que la réalité morne d'un intérieur condamné à demeurer éternellement désert...

Une larme perla sous ses cils et lui tomba sur la joue. Mlle Françoise ne la vit pas ou ne voulut pas la voir. Elle se leva pour fermer les fenêtres, jugeant sans doute que la chambre était suffisamment purifiée.

— Tu parais souffrant, l'abbé? fit-elle un peu radoucie.

— Non. J'ai seulement besoin de repos...

Ils se quittèrent comme ils se quittaient tous les autres soirs.

— Bonsoir, tante Françoise!

— Bonsoir, l'abbé!

V.

Par une après-midi d'octobre, maussade, grise, sur le coup de deux heures, les portes d'une des grandes salles de Paris, encadrées pour la circonstance d'affiches voyantes au haut desquelles flambait en lettres rouges le mot *Holopherne*, s'ouvrirent devant un groupe compact de curieux, attirés les uns par le désir d'occuper une journée ennuyeuse, les autres par l'attrait d'une nouveauté dont on parlait. L'affaire avait été lancée avec adresse; le mystère qu'on faisait du nom de l'auteur, caché même aux artistes qui concouraient à l'exécution de l'ouvrage, avait piqué la curiosité des amateurs et celle des badauds. Beaucoup avaient souri d'abord; les auteurs qui ne se font pas connaître inspirent d'ordinaire peu de confiance; plus tard, les indiscrétions des musiciens de l'orchestre, des choristes, celles de quelques privilégiés qui, forçant la consigne, s'étaient faufilés aux répétitions, avaient éveillé l'attention et répandu jusque dans les journaux le bruit qu'une œuvre sérieuse était née. Par un hasard heureux, la chronique était, en cette semaine mélancolique, fort en peine de sujets : la politique chômait, les tribunaux n'avaient ni drames ni scandales, les théâtres n'avaient pas de pièces nouvelles. On s'était amusé, faute de mieux, de cette énigme; les courriéristes, tenus de ne rien ignorer, avaient imaginé des fables aussi ingénieuses que variées, qui attribuaient cet *Holopherne* anonyme, celle-ci à une grande dame, celle-là à un député en vue, cette autre à un homme de finance. D'aucuns voulaient absolument qu'il appartînt au jeune musicien qui l'allait présenter au public. A tout prendre, la supposition n'avait rien d'invraisemblable, bien qu'il fût assez difficile d'expliquer quel intérêt un débutant, maître déjà d'une petite notoriété, trouvait à mettre un masque; mais ses précédens essais n'avaient pas fait grand bruit et on pouvait sans injure le soupçonner d'une supercherie autorisée par des exemples presque célèbres.

Lorsqu'il monta au pupitre, salué par la cacophonie des instrumens qui s'accordaient, et qu'il examina l'auditoire, il eut un sourire d'orgueil. Avec la sûreté de coup d'œil que donne la science des « têtes » parisiennes, il avait reconnu le terrain. La bataille allait se livrer devant une fraction importante de ce public spécial qui rend à Paris des arrêts sans appel et dont le caprice fait ou défait les réputations : c'était déjà un succès.

Il leva l'archet, et le trémolo qui entamait l'introduction s'éleva, dominant le vacarme des arrivées tardives et le bourdonnement des conversations. La première partie n'avait pas de grands effets, en

dehors d'un finale d'allure religieuse, à la majesté duquel se mêlaient, par une invention assez originale, les bruits éloignés du camp d'Holopherne, où les soldats de Nabuchodonosor fêtaient par une orgie la chute prochaine de Béthulie affamée; il provoqua un mouvement de surprise suivi d'une salve de bravos bien nourrie. Plusieurs morceaux avaient été applaudis avec vigueur, mais sans qu'on pût séparer la part d'applaudissemens qui s'adressait au mérite du compositeur de celle qui allait au talent des interprètes. Dans le coin de la critique, on gardait encore une réserve défiante, bien qu'on y fût unanime à reconnaître que la conception n'était pas banale, que ni le livret ni la partition ne recommençaient les *Judith* connues.

Le prélude de la deuxième partie, — cinquante mesures, d'une couleur exquise, — fut bissé. Un chœur fut immédiatement après redemandé tout d'une voix. Le feu était aux poudres. Les connaisseurs remarquaient bien quelques « trous, » pour parler l'argot musical, qui trahissaient l'inexpérience ; la partie mystique avait bien d'étranges airs de messe ; en revanche, dans tous les morceaux dramatiques, apparaissait un tempérament de compositeur, peu formé encore, mal instruit des ressources savantes de l'orchestration, des secrets qui soutiennent ou remplacent l'inspiration, mais étonnamment sincère, souple et viril, riche de promesses. Il y avait, à côté d'adorables tendresses d'une grâce infinie, de puissans éclats. Ce fut au milieu d'une tempête d'enthousiasme que mourut le dernier accord. Un double rappel ramena deux fois sur l'estrade Alice Cavalier : elle avait chanté en grande artiste, et certainement, elle avait sa large part à réclamer dans ce triomphe.

Le second entr'acte fut plein de bruit et de mouvement. Le mystère, patiemment supporté à l'heure où le succès était encore incertain, devenait maintenant irritant. On s'interrogeait; les lorgnettes fouillaient les loges. Quelqu'un découvrit dans l'obscurité d'une baignoire, au bourrelet de laquelle se détachaient sur le fond d'ombre les têtes dorées des deux fils d'Alice Cavalier, une forme noire, singulière, qui se dissimulait. La découverte, colportée de bouche en bouche, mit en émoi deux ou trois bancs. Cent têtes se dressèrent et se tournèrent... On tenait l'auteur : ce ne pouvait être que lui. On allait l'apercevoir... Quand les yeux se furent bien écarquillés, un chuchotement courut; des rires jetèrent dans les murmures leur note aiguë : les curieux se rassirent, doucement égayés. La méprise était plaisante. Cet auditeur qui se cachait, c'était un prêtre, le précepteur des enfans, sans doute, venu sur la foi de l'étiquette biblique, justement scandalisé de trouver, à la place

de l'oratorio sacré qui paraissait promis par le titre, un opéra passionné...

La dernière partie commençait : on ne s'occupa plus que d'écouter. Elle n'avait pas les grands élans de l'autre, mais une couple de larges inspirations, corrigeant la gravité monotone des chants religieux qui l'encombraient et célébraient le triomphe du peuple de Dieu, soutinrent jusqu'au bout l'impression que celle-ci avait laissée. Personne ne regardait plus la baignoire qui avait un instant servi de point de mire...

Il s'y passa pourtant une petite scène digne d'attention. Aux dernières mesures de l'hosannah qui terminait l'ouvrage, l'homme à la soutane avait surgi, pâle; serrant de ses mains tremblantes les bras des deux petits garçons, il cherchait à les entraîner; mais ceux-ci résistaient, s'accrochaient aux fauteuils. La lutte se prolongea jusqu'au moment où s'élevèrent les applaudissemens de la fin. Il fit alors, comme terrifié, un effort violent, les enleva pour fuir... Mais au moment où il passait le seuil de la loge, un silence se fit... Il demeura immobile, haletant... La voix grave de René Marin annonça, répondant aux cris qui demandaient l'auteur, que l'auteur du livret et de la partition entendait rester inconnu... Des protestations se mêlèrent aux bravos... Il avait disparu en courant...

La salle était encore pleine de tumulte, quand déjà la voiture qui emmenait l'abbé avec ses deux petits compagnons, roulait sur le macadam des boulevards. Il y était tombé, inerte, secoué par une crise nerveuse; mais insensiblement le calme et la lucidité lui revinrent... Le coupé courait au grand trot à travers l'encombrement joyeux, affairé; les magasins et les cafés s'illuminaient à l'approche de la nuit; il mit la tête à la portière, pris d'un immense désir de voir et d'entendre, de respirer l'air de ce Paris qui ne lui avait jamais paru aussi beau, auquel il se sentait attaché maintenant par un lien étroit...

La tranquillité du modeste appartement d'Alice Cavalier acheva la guérison. Il avait été convenu qu'il y attendrait son retour. Les garçonnets, qui le traitaient avec la familiarité de vieux amis, vaincus par la fatigue, s'étaient endormis sur un canapé, à côté de lui, laissant flotter sur ses vêtemens noirs leurs longues boucles blondes. Les rumeurs de la grande ville n'arrivaient plus à son oreille qu'adoucies par l'éloignement, comme un murmure caressant. C'était, pour tous les ménages réunis sous ce toit parisien, l'heure où, le travail terminé, les absens rentrent, où l'intérieur s'égaie; aux fenêtres des voisins, qui s'éclairaient les unes après les autres, se montraient de fugitives apparitions qui faisaient deviner des jeux et des baisers... L'image de la maisonnette silencieuse où il était attendu lui passa

devant les yeux : Mlle Françoise, à cette heure, allumait sa lampe et s'armait de son éternel tricot; le village s'endormait dans la profonde tristesse de la nuit tombante... Ici, c'était la vie; là-bas, c'était la mort. Vivre, quel rêve! vivre dans ce Paris, travailler, triompher! Être le mari de cette femme, le père de ces enfans!.. L'hallucination qui l'avait bercé chez lui le reprenait avec plus de force encore; il s'abandonnait sans résistance dans une sorte d'engourdissement voluptueux.

La sonnette tinta. Les petits dormeurs, réveillés en sursaut, sautèrent du canapé : — Mère!.. mère!

Il y eut dans l'antichambre des embrassemens sonores, des rires. Elle entra vivement, vint à lui, les mains tendues. Ils demeurèrent ainsi, pendant quelques minutes, face à face, les mains jointes. De cette étreinte prolongée montait une douce chaleur qui lui gagnait insensiblement le cœur et la tête. Son regard se fixait hardiment sur ces grands yeux noirs qui l'avaient si violemment troublé le jour où, à cette même place, il leur avait fait pour le compte d'Holopherne des déclarations d'amour, sur ces joues qu'enfiévrait encore l'ardeur de la bataille, sur ces épaules nues que la robe décolletée découvrait maintenant...

Elle se dégagea : elle parut un instant gênée et rougit même un peu; mais ce ne fut qu'un éclair. Elle s'assit près de lui. Elle était entièrement possédée par la joie du double succès que cette journée venait de leur donner à tous deux. Elle parla longtemps, sans ordre, mêlant confusément les souvenirs et les espérances, riant et pleurant... Il n'entendait pas, il ne retenait que les mots séduisans de gloire et de fortune... La fortune, il l'avait; la gloire, il pouvait la conquérir. Il n'avait qu'à livrer son nom à ce public qui venait de le réclamer, et un avenir brillant s'ouvrait devant lui, qui réalisait tous ses désirs, donnait satisfaction à tous ses goûts, le délivrait de la contrainte qu'il s'imposait depuis tant d'années! N'était-ce pas Dieu lui-même qui, en lui prodiguant coup sur coup tant de faveurs inespérées, lui faisait connaître sa volonté, l'appelait à d'autres destinées?... Tout ce que la vie a de bonheurs vrais, de saines et fortes affections lui était offert : un foyer l'attirait où manquait un mari et un père, où il était certain de trouver une compagne honnête et fière, éprise de l'art qui le captivait, déjà unie à lui par le lien d'une victoire partagée, une compagne qui le comprendrait, l'encouragerait, lui inspirerait des chefs-d'œuvre auxquels elle prêterait l'aide de son talent, à qui il apporterait, lui, la richesse, un nom en passe de devenir célèbre...

Il ferma les yeux : le vertige le prenait. Une résolution implacable, celle de l'homme qui court à l'abîme, s'était subitement

emparée de sa volonté, l'entraînait... Il n'hésitait plus : il était prêt à prononcer le mot qui allait décider de sa vie. Il parla...

Mais la violence de l'émotion qui l'étouffait paralysait sa langue, confondait ses pensées... Un effroi irraisonné arrêtait sur ses lèvres l'aveu prêt à s'échapper...

Elle écoutait ses phrases embarrassées, obscures, qui lui semblaient des énigmes, — surprise et intéressée cependant par ce discours confus où il était question de l'amour, des joies et des devoirs de la famille... Voyant qu'il n'en sortait pas, elle vint à son aide, avec un sourire un peu railleur :

— Que de peine vous vous donnez, mon cher abbé, et comme on s'aperçoit que ces sujets ne vous sont pas familiers !.. Savez-vous que votre sermon est tout à fait incompréhensible ?... Jouons cartes sur table : voulez-vous ?... C'est René qui vous a chargé de me parler ainsi ; il a supposé que vous seriez un ambassadeur éloquent et qu'en cette heureuse journée, je ne vous saurais rien refuser... Vous faites l'étonné !.. Ne niez pas... Eh bien ! puisqu'il vous a livré notre secret, je vous dirai la vérité tout entière... Ce n'est pas l'ami qui me jugera, c'est le prêtre habitué à guider les consciences... L'autre jour déjà, dans votre église, l'idée m'était venue de me confesser à vous... Soyez mon confesseur ; c'est une pénitente qui vous ouvre son âme et vous demande de lui dicter sa conduite...

Entraînée par le souvenir des habitudes religieuses de son enfance, elle s'était à demi agenouillée sur les coussins. Il s'affaissa lourdement et se cacha le visage dans les mains... Terrible réveil ! il avait oublié dans son égarement qu'il était lié par des vœux éternels ! Et c'était elle qui lui rappelait qu'il était prêtre ! Elle n'avait rien deviné : le soupçon ne lui était même pas venu que sous la soutane il pouvait y avoir un homme !

Elle lui dévoila simplement un simple roman. Elle était aimée par René Marin ; elle l'aimait. Mais il l'avait en vain pressée de s'unir à lui ; elle avait toujours refusé. La misère lui faisait peur, non pour elle-même, non pour lui, mais pour ses enfans. La résolution qu'elle avait prise de ne plus rentrer au théâtre la condamnait à de maigres salaires. Il avait, de son côté, une position presque nécessiteuse : la mauvaise chance s'obstinait à lui fermer les chemins, d'ailleurs encombrés, qui peuvent mener un jeune artiste à la fortune ; il n'était aidé, dans la lutte stérile où il usait ses forces, ni par un de ces talens qui font irrésistiblement leur trouée, ni par un de ces courages qui viennent à bout de tous les obstacles... Excité par le bruit qui s'était fait en ces derniers jours autour de son nom, il était revenu à la charge, plus ardent... Elle avait persisté dans ses refus ; mais son cœur plaidait avec énergie contre sa

raison; l'heure était décisive; de l'issue du combat qui se livrait deux existences dépendaient : — fallait-il qu'elle sacrifiât au devoir maternel son propre bonheur, celui de l'homme qui avait mis en elle tous ses espoirs?

Elle se tut enfin : il n'avait pas fait un mouvement; il n'avait pas laissé tomber une parole. Il releva la tête; il était livide; ses tempes, qu'il avait convulsivement serrées, portaient la trace rouge des doigts enfoncés dans la chair :

— Je verrai celui que vous aimez. Je lui parlerai. Vous serez heureuse...

Il alla à la fenêtre, appuya son front brûlant contre la vitre froide, puis au bout de quelques instans, revenant :

— Adieu! fit-il.

— Vous partez!

— Il le faut.

— N'était-il pas convenu que vous attendriez ici René? Dans cinq minutes il sera ici. Que se passe-t-il? Vous ai-je fâché?

Elle s'était avancée pour lui barrer le chemin de la porte; il la devança.

— Adieu!

Et il sortit. Dans l'antichambre, les petits garçons, que leur mère avait éloignés et qui jouaient, accoururent; il se pencha pour les embrasser; il avait les yeux pleins de larmes. Se ravisant brusquement, il les repoussa avec colère.

Au moment où la lourde porte cochère retombait derrière lui, sur le trottoir, à travers les voiles du brouillard, il distingua une silhouette masculine s'approchant à grands pas. René Marin! Il se jeta dans l'ombre épaisse que faisait à deux pas la saillie d'un magasin placé hors de l'alignement des maisons. René passa sans l'apercevoir, le nez enfoncé dans le collet du paletot, chantonnant, tout à son bonheur et à ses espérances, insolemment gai.

VI.

Le dernier train était parti depuis plusieurs heures, lorsqu'il atteignit la gare. Pour la première fois, il songea aux devoirs qui réclamaient là bas sa présence. Quoi! quand la cloche sonnerait le lendemain matin pour appeler les fidèles à la messe, l'autel resterait abandonné! Son émoi attirait déjà l'attention : il voyait des regards curieux fixés sur lui; il entendait des chuchotemens malveillans. Il alla, le rouge au front, conter son embarras et sa faute aux employés de la compagnie. C'étaient de bonnes gens qui vinrent à son aide. Ils lui indiquèrent un itinéraire qui lui permettait, au prix d'une nuit blanche, de regagner à temps le village : il fallait voya-

ger jusqu'à l'aurore, s'égarer dans d'inextricables détours, changer dix fois de convoi, subir d'interminables attentes. Il entreprit sans hésiter cette odyssée nouvelle.

Pendant la route, la fatigue physique, jusque-là combattue par l'excitation des nerfs, finit par le terrasser, endormit peu à peu ses douloureuses agitations, ne laissant subsister, au milieu de ses rêveries somnolentes, que le souci poignant du retour.

L'aube commençait à étendre sur le ciel une pâle clarté, au moment où il frappa à la porte du presbytère. Mlle Françoise avait veillé, en proie à de mortelles angoisses. Ses démonstrations affolées l'attendrirent; il pleura, et ces pleurs furent pour lui un soulagement. Il lui dit en deux mots le succès de son ouvrage, expliqua tant bien que mal la distraction qui lui avait fait oublier l'heure du train, s'empara des clés de l'église, et sans vouloir prendre un repos bien gagné, alla s'y enfermer.

Le sacristain, en venant ouvrir les portes, le trouva agenouillé sur la marche de pierre qui séparait le chœur de la nef : il était là depuis une heure, sans prier, rêvant, regardant fixement les murs blanchis entre lesquels s'était concentrée sa vie, écoutant les bruits lointains de la campagne qui se réveillait.

Mlle Françoise attendait impatiemment à la cure que la messe fût dite : elle n'était qu'à demi rassurée par le court récit qu'il lui avait fait. Mais, comme il quittait la sacristie, on vint l'avertir que la Margotte réclamait sa présence, qu'elle était au plus mal. Il s'éloigna avec le messager.

Il ne reparut que vers midi. Il avait le visage sombre et défait.

— Morte? demanda Mlle Françoise.

— Moribonde. Elle n'a plus que quelques instans à vivre; elle a perdu connaissance. Traverse le jardin, va dire au sacristain qu'il sonne la prière des agonisans.

— Quoi! pour cette Margotte!

— Fais ce que je te commande et ne te mêle pas de juger ce qui n'est pas de ta compétence.

Elle partit en rechignant. Elle marchait péniblement, les cottes retroussées jusqu'aux genoux, dans la boue des allées trempées par la pluie, exhalant sa mauvaise humeur en sourdes plaintes.

— Bah! De quoi te plains-tu? murmura à son oreille la voix qui s'adressait quelquefois à elle en de mystérieux colloques. La Margotte s'en va, bon voyage! Voilà ton cher abbé délivré de son mauvais génie. Tu vas pouvoir ressaisir ton autorité et chasser de son esprit toutes les sottes idées qu'elle y avait introduites. Nargue de la charité chrétienne qu'il te prêche et qui n'est qu'une niaiserie! Va faire sonner le glas, ce sera pour toi un carillon de fête. A ta place, au lieu de grommeler, je danserais...

La voix avait évidemment les plus mauvaises intentions et cherchait à l'induire en péché; mais la voix disait des choses sensées en somme. Mlle Françoise ne dansa pas. Seulement, elle marcha plus allégrement, et quand elle revint, sa commission faite, elle était presque souriante.

Le spectre de la Margotte se dressant devant elle pour lui faire honte de sa joie ne l'eût pas autrement épouvantée que le spectacle qu'elle aperçut en rentrant. René Marin était assis dans son fauteuil; il avait jeté dans sa corbeille dont les laines gisaient sur le plancher, irrévérencieusement bousculées, un tas de journaux dépliés dont il lisait à haute voix des extraits. Il ne parut pas embarrassé; bien au contraire, il lui adressa la parole avec une amicale familiarité:

— Vous arrivez à temps, mademoiselle Françoise, asseyez-vous et écoutez. Je suis en train de lire à l'abbé les articles que les journaux de ce matin consacrent à son *Holopherne*. Ah! c'est un joli garçon, et je tiens à vous signaler sa conduite pour que vous le grondiez. Imaginez-vous qu'il a pris la fuite hier, qu'il me force de faire aujourd'hui un long voyage pour lui apporter les témoignages de son triomphe. Vous allez voir comment on le traite... Attention! je continue.

En toute autre circonstance, elle eût fait à ce discours incongru la verte réponse qu'il méritait : elle eût tourné le dos à l'audacieux qui prenait avec elle de telles libertés. Mais le désir d'être éclairée sur les grands événemens de la veille la retint; et puis la disparition de sa rivale, qui lui laissait le champ libre, l'enhardissait, l'animait d'un beau courage. Elle s'installa à une distance respectueuse et prêta l'oreille.

Il lut cinq ou six articles qui, en des termes variés, saluaient en l'auteur inconnu d'*Holopherne* le messie à qui semblait promise la succession des grands maîtres, non remplacés, de la musique dramatique. Il s'excitait en lisant :

— Voyez! c'est une victoire inespérée. Demain, tous les théâtres lyriques de Paris vous seront ouverts; les directeurs seront à vos pieds.

L'abbé eut un faible sourire.

— Vous me parlez de théâtres et d'opéras. Vous oubliez qui je suis.

— Tiens! c'est vrai, ma foi! Que voulez-vous? je vous prends pour un des nôtres. Je me mets à votre place; ou, pour parler plus exactement, je vous mets à la mienne. Que ne suis-je l'auteur d'*Holopherne*, moi, à qui le théâtre n'est pas défendu, dont il est le but!.. Mais qu'importe! Si vous ne faites pas d'opéras, vous ferez des drames lyriques, des oratorios. Car on attend de vous une seconde œuvre; on la réclame...

Il reprit sa lecture. Elle suivait de l'œil la transformation lente

des traits de l'abbé, tantôt encore abattus, assombris par une contrainte pénible. Ainsi donc l'abbé était un homme de talent, presque un homme de génie! La surprise bouleversait toutes ses idées; elle ne trouvait plus la force de s'indigner de la faiblesse avec laquelle il s'abandonnait à la grossière tentation de ces éloges et de ces conseils.

La cloche aigrelette de l'église se mit en branle et commença à sonner le glas. L'abbé laissa tomber la tête sur la poitrine; il croisa les mains dévotement :

— La Margotte se meurt. Prions pour elle!

— Rose Margot!.. Ah! la pauvre femme!

Et sur cette courte oraison funèbre, René Marin voulut continuer, mais l'abbé l'arrêta.

— C'est inutile! Brisons là.

Il ne restait plus rien de l'animation passagère qui avait un instant chassé de son front l'expression de désespoir rapportée du voyage à Paris. On eût dit que cette sonnerie lugubre interrompait un rêve, qu'elle le rappelait à une dure réalité. Mlle Françoise avait-elle eu un juste pressentiment? La Margotte emportait-elle dans sa tombe la folie que, sans le vouloir, elle lui avait mise en tête?

— Cette lecture est inutile, reprit-il d'une voix grave, presque triste, répondant à l'étonnement muet de René Marin; nous perdons ici, vous et moi, un temps précieux. J'ai cédé, en faisant exécuter l'ouvrage dont la composition avait amusé mes loisirs, à une fantaisie dangereuse. Je ne puis ni ne veux la prolonger.

— Que dites-vous? Vous ne vous ferez pas connaître?

— Non.

— Mais ce serait une absurdité...

— Ma résolution est irrévocable.

— Vous ne parliez pas ainsi hier, à l'heure où le succès était encore douteux.

— J'ai réfléchi depuis hier; j'ai été éclairé.

— Vos paroles sont plus obscures que celles d'un sphinx.

— Il serait inutile que je m'expliquasse. Vous ne me comprendriez pas. Encore une fois, ma résolution est irrévocable.

— Quoi! tant d'efforts seront perdus!.. Une si grande victoire restera improductive!

— Elle ne le sera pas... Vous me disiez tout à l'heure que l'auteur d'*Holopherne* verrait demain, s'il le voulait, tous les théâtres lui ouvrir leurs portes... Demain vous serez l'auteur d'*Holopherne*.

— Moi?.. Vous voulez que je signe votre œuvre?

— Je l'exige.

— Voyons, c'est une plaisanterie... Vous me croyez un honnête homme, n'est-il pas vrai?.. Savez-vous que vous me proposez là une chose honteuse?

— Des mots!.. Je vous laisse l'honneur et le profit d'un succès, dont vous avez été l'ouvrier... L'œuvre est aujourd'hui à vous autant qu'à moi, puisque, sans vous, qui l'avez fait vivre, elle serait ici dans l'obscurité d'un tiroir. Elle n'est plus qu'à vous. Je la renie; je veux l'oublier. On vous en attribue la paternité, et les journaux que vous lisiez tantôt prononcent votre nom.

— Mon devoir me commande de démentir un bruit mensonger. J'écrirai aux journaux qu'ils se trompent.

— Vous ne ferez pas cela... Vous ne le ferez pas, parce qu'il y a une femme que vous aimez et qui vous aime...

— Alice Cavalier?.. Quoi! vous savez?..

— Je sais tout; elle m'a tout dit. On n'a pas de secrets pour un prêtre. Un prêtre n'est pas un homme.

René Marin, trop ému, ne remarqua pas l'amertume de ces paroles. Un silence s'était fait. L'abbé, par un effort énergique, parvint à dompter son trouble.

— J'ai entendu hier la confession de celle dont nous parlons, reprit-il avec une tranquillité voulue. Il dépend de vous de lui donner le bonheur dont elle est digne. Recueillez pour elle les bénéfices de notre victoire commune pour qu'elle accepte sans crainte et sans remords le mariage que son cœur désire. Puisqu'il m'est interdit, à moi, de les recueillir, qu'ils ne soient pas perdus, qu'ils fassent deux existences heureuses. Ce sera ma consolation : ne me la refusez pas. Vous trouverez dans la vie nouvelle qui s'ouvrira devant vous l'inspiration et le courage; vous travaillerez; avant peu, des ouvrages qui seront entièrement à vous viendront prendre la place de celui qui n'aura fait que leur ouvrir la voie et qui disparaîtra, dont le souvenir même s'effacera.

Un nouveau silence pesa, lourd, plein de gêne. René songeait.

— Non, cela ne se peut. Elle me défendrait elle-même d'accepter. Et puis, voulût-elle, encore serait-ce impossible! Je me déshonorerais à mes propres yeux.

L'abbé se dressa; son geste, sa voix révélaient une colère mal contenue :

— Ah! voilà le grand mobile, l'amour-propre! Et vous croyez aimer, faibles cœurs qui n'avez d'amour que pour vous-même et qui ne prenez de souci que de vos vanités humaines! Mais savez-vous que, si je pouvais aimer, moi, que, si j'étais de ceux qui peuvent avoir l'amour d'une femme, j'oserais tout pour conquérir ce sublime bonheur de la vie à deux. Savez-vous que j'aurais fait le sacrifice de tout ce qui m'est cher, de mon honneur de prêtre?

Il n'acheva pas sa phrase. Son regard venait de tomber sur la figure épouvantée de Mlle Françoise, dont il avait oublié la présence,

qui écoutait bouche béante, image vivante de la consternation. Il lui fit un signe rassurant :

— Laisse-nous, tante Françoise ; plus tard, tu reviendras.

Elle obéit docilement. Elle en avait assez entendu ; sa place n'était pas là ; cette discussion la terrifiait.

Elle alla, anxieuse, la tête perdue, s'asseoir sur une chaise de la cuisine. Des éclats de voix lui arrivaient de temps en temps et la faisaient tressaillir. Une clarté vague s'était faite dans son cerveau.

Quand, au bout d'une heure, elle entendit partir René Marin, elle se précipita dans le salon. L'abbé, assis près de la cheminée, où pétillait une haute flambée de bois et de papier, tisonnait avec fureur, jetait dans l'âtre, par poignées, les journaux parisiens laissés sur la table.

— Hé bien ? demanda-t-elle.

L'abbé répondit froidement à sa question, sans attendre qu'elle la précisât :

— Il persiste à refuser, mais demain il cédera, j'en réponds, car il l'aime.

Mlle Françoise était debout devant lui, muette, dans une immobilité de statue. Elle voyait bien qu'il souffrait, mais elle se sentait impuissante à le soulager. Le souvenir des paroles qu'il avait prononcées en sa présence la poursuivait, la remplissait de pitié, lui donnait le soupçon d'un drame douloureux.

Elle étendit la main vers une pile de journaux qui attendait l'auto-da-fé, la dernière :

— Grâce pour ceux-ci ! Je désirerais lire ce que l'on dit de toi...

Il les prit et les jeta au feu :

— Non... Je ne veux plus, entends-tu bien, qu'il soit question de cela entre nous... Jamais !

La cloche, qui s'était tue, recommença le glas. Il regarda s'éteindre la flamme qui consumait les dernières feuilles, puis, se retournant :

— La Margotte est sans doute morte à cette heure ; nous l'enterrerons après-demain. Tu écriras tantôt à l'architecte de l'évêché pour qu'il vienne ici, à l'heure où l'enterrement sera terminé. Vas, en attendant, me chercher les plans que tu avais fait exécuter ; nous les examinerons ensemble.

— Sauvé ! murmura-t-elle en joignant les mains.

Il soupira :

— Sois contente, nous ferons une belle église. Il faut bien que nous utilisions la fortune du cousin Jérôme.

GEORGE VAUTIER.

LES

POPULATIONS RURALES

DE LA FRANCE

LE NORD ET LE NORD-OUEST

(ARTOIS, PICARDIE ET FLANDRE.)

I.

ÉTAT INTELLECTUEL ET MORAL

I.

Chargé par l'Académie des sciences morales et politiques d'étudier l'état des populations agricoles, nous avons fait porter nos recherches d'abord sur la Normandie (1), ensuite sur ces autres régions qui forment la partie principale du nord et du nord-ouest de la France, la Picardie, l'Artois et la Flandre. C'est à elles que sont consacrées les pages qu'on va lire. Nous essayons d'y résumer les observations qui ont fait le fond de nos études et d'en dégager les conclusions d'une manière plus complète.

(1) Les études sur la Normandie, qui forment la première partie de ces recherches sur les populations agricoles, ont été réunies dans un volume qui en forme la première série. (Librairie Hachette.)

La désignation par provinces nous a paru devoir être conservée. Le département, bien que consacré par près d'un siècle d'existence, n'est et ne restera qu'une expression administrative et géographique. La province, outre le mérite qu'il n'était pas permis de négliger ici, de mieux répondre à la région agricole, demeure encore une personnalité morale à laquelle se rapportent de grands souvenirs historiques et, dans le présent, l'attachement profond de ceux qui y sont nés. Les noms de Provence ou de Touraine, par exemple, disent et diront toujours tout ce que les mots de Bouches-du-Rhône et d'Indre-et-Loire ne réussiront jamais à exprimer.

On a peu étudié les campagnes d'une manière étendue et suivie, soit par une préoccupation trop exclusive de la classe manufacturière, soit parce que les documens qui aident à les faire connaître sont eux-mêmes fort dispersés. Abondans sur l'agriculture, ils sont rares sur les populations qui s'y consacrent. La principale source ne peut être ici que l'observation, c'est-à-dire tout ce qu'il est possible de recueillir sur place par les yeux ou par le témoignage, relativement à l'état moral, à l'instruction, au régime de vie, à la situation de la propriété, aux salaires, etc. Ce qui détermine essentiellement la valeur des populations, c'est l'état intellectuel et moral, qui décide du bien-être par le bon emploi des forces. On doit tenir pour certain que tant vaut l'homme, tant vaut le pays. Nous devons donc d'abord et avant tout regarder du côté de l'individu et des familles.

La culture intellectuelle et morale suppose un fonds primitif qui agit sur elle et qu'elle modifie à son tour. La race et la tradition forment comme le terrain sur lequel ces populations sont appelées à développer leurs aptitudes. Il y a un esprit et un caractère propres à chacune de ces régions du Nord et du Nord-Ouest. Bien que moins prononcés que ceux du Normand, les traits qui forment le Picard ont été observés de longue date. Si l'on prenait soin de recueillir les anciens documens où ils sont consignés, on verrait que les qualités étaient solides, la tête vive, le cœur droit et bon, la volonté persévérante dans l'exercice d'une activité soutenue. Le type primitif, à mesure qu'on avance dans l'histoire, paraît perdre un peu de l'énergie et de l'initiative qu'il déploie au temps des grandes luttes de l'affranchissement des communes et dans les longues guerres. C'est un effet général de l'effacement provincial qui s'était partout produit. L'intendant Bignon, tout à la fin du XVIIe siècle, écrit dans son rapport sur la Picardie : « Le caractère principal des peuples de cette province est d'une part la lenteur, l'inaction, l'indifférence, et de l'autre la fidélité, la droiture et la *brusquerie*; ils sont peu susceptibles d'inquiétude pour acquérir des biens et des honneurs au-dessus de leur naissance; ils se contentent d'une possession paisible du peu de bien de leurs pères,

et le ménagent avec économie; ils soutiennent leurs familles ordinairement nombreuses, mais les impositions les réveillent et les rendent plus attentifs au gain. » Il n'y a que la moitié du portrait qui reste véritable. Bignon en prend à son aise avec les contributions comme moyen de réveiller les gens, et il attribue à la race des défauts d'inertie qui venaient de la mauvaise administration. Les Picards sont restés économes, ils ne sont plus inertes et imprévoyans. On fera la part de ce qui reste vrai dans ce que dit encore d'eux le même intendant : « Contens de vivre au jour la journée, ils sont ordinairement *pleins de bon sens*, mais nullement vifs et subtils, *quoiqu'ils sachent d'ailleurs aller à leurs fins. Ils vivent sans beaucoup de liaison avec les autres.* Ils sont difficiles à redonner leur cœur quand il s'est une fois éloigné. » — Ils sont bons soldats, tant parce qu'ils sont accoutumés à une vie dure, que parce que leur naturel les porte aux armes. » — La réputation de *mauvaise tête*, qui se rapporte à l'humeur plus qu'à l'esprit qu'ils ont fort rassis, est justifiée dans le passé par la *coutume du mauvais gré* qui existe dans ce pays, où il prend une extension désastreuse avec le *droit de marché* dont nous aurons à parler au sujet de la constitution et des modes de fermages. Le paysan picard est aujourd'hui essentiellement positif, moins ergoteur, moins porté à l'humeur processive que ne l'est le paysan normand, bien que le caractère soit assez souvent querelleur. Il a un éloignement naturel pour tout ce qui est chimère et aventure, et n'a jamais eu les grandes audaces des Normands d'autrefois, marins et colonisateurs. Doué de qualités d'observation remarquables, naturellement caustique, volontiers conteur, il représente encore assez bien le vieil esprit gaulois. On assure que cet esprit est servi par un patois pittoresque, qui d'ailleurs disparaîtra pour faire place à un français incorrect et défiguré par une prononciation désagréable. L'intelligence est plus vive au sud du même département de la Somme que dans la partie nord. On voit ce dont elle est capable dans les fabriques de Saint-Pierre-lès-Calais et dans d'autres villes industrielles. Nous devons relever plus qu'on ne le faisait au dernier siècle une certaine acuité d'esprit et habileté d'exécution dans les arts industriels. La finesse du campagnard deviendra délicatesse ingénieuse chez celui qui aura reçu l'éducation de l'artisan. Dans les métiers d'industrie, l'esprit picard déploie habituellement plus de souplesse et se montre plus capable d'assimilation que de grande et hardie initiative. Ces mêmes qualités se raffinent dans les carrières libérales et se retrouvent jusque dans les lettres. En présence de certaines dentelles de soie et de coton, ouvragées avec une prodigieuse finesse par les mains d'un artisan d'Amiens, la pensée se reporte sur l'esprit agile du poète picard qui a formé la trame si

légère de *Vert-Vert* et de *la Chartreuse*. Un de ces artisans patiens de la parole, façonnée comme une œuvre d'industrie, Voiture, fut aussi un Amiénois.

Voisin du Picard et du Flamand, l'Artésien participe des deux régions, un peu plus de la seconde que de la première. Pays de travail appliqué et de réflexion, quand un peu de mollesse et trop de bonne chère ne s'y opposent, l'Artois a vu naître Suger au XIIe siècle, Daunou au XVIIIe, il compte des érudits et des légistes et peu de poètes; le Boulonnais, où est né Sainte-Beuve, forme une région à beaucoup d'égards distincte et originale. Le paysan y est plus éveillé et plus vif. Je lis encore dans le curieux rapport de ce même intendant Bignon, parlant des gens de l'Artois : « L'activité, l'ardeur et le savoir-faire ne sont point le caractère de *cette nation.* » Il verrait le contraire s'il vivait de nos jours. Il n'y a pas de meilleurs ni plus avisés agriculteurs que les Artésiens. Mettez un homme à un régime qui l'épuise et prononcez ensuite qu'il est né débile : voilà comment raisonne notre intendant, qui tenait évidemment à ne pas se brouiller avec les puissances. L'Artois mettra plutôt trop de vivacité et d'âpreté dans ses griefs insérés aux cahiers de 1789, quelque légitimes que soient beaucoup de ces plaintes. L'ardeur qu'il déploiera dans les travaux de tous genres, après cette révolution qui affranchit la propriété et le travail, est un complet démenti aux reproches d'engourdissement et de défaut de savoir-faire. Lorsque la liberté fut rendue aux achats et aux ventes et qu'une grande quantité du sol fut mise à la disposition des acquéreurs, l'essor vers la propriété se fit tantôt dans le sens de la petite, qui d'ailleurs existait déjà, tantôt, et dans des proportions plus étendues, dans le sens de la moyenne, ce qui fut alors dans le reste de la France un fait beaucoup plus rare. Toute une population de moyens propriétaires sembla sortir du sol dans les circonscriptions d'Arras, de Saint-Pol, de Saint-Omer. Le capital était prêt : l'esprit qui le met en jeu fit voir qu'il ne l'était pas moins.

Ce ne sont pas certes les qualités natives de race et de tempérament, d'intelligence et de caractère qui manquent à notre vieille Flandre. On peut remarquer sans doute quelques différences entre la Flandre wallonne ou *gallicane*, comme on la nommait, et la Flandre maritime ou *flamingante*. Elles se sont fondues dans une sorte d'unité morale, quoique discernables encore. Nulle de nos provinces ne fut élevée davantage à l'école d'une forte indépendance, depuis le temps où elle eut ses rois, fort petits rois, à vrai dire, rois de Thérouanne ou de Cambrai, dont les états sont devenus des arrondissemens. La somme des franchises locales qu'elle devait conquérir et garder profitait singulièrement aux intérêts agricoles

et industriels. Arthur Young ne se trompait pas sur cette relation entre les libertés et la prospérité territoriale : « C'est près de Bouchain, écrit-il, que commence la ligne de démarcation entre la culture française et la flamande : d'où il suit que la ligne de démarcation entre les deux agricultures s'accorde exactement avec l'ancienne ligne qui séparait les deux états. La division reparaît toujours entre le despotisme de la France qui déprimait l'agriculture et le gouvernement plus libre de ces provinces qui la développait. Cette distinction ne vient pas du sol, car il n'est guère permis d'en trouver un plus beau que celui de la vaste et fertile plaine qui s'étend presque sans interruption jusqu'à Orléans; mais la plus grande partie est honteusement négligée. » Cette vie municipale et ces garanties plus grandes qui agissaient sur les esprits et sur les volontés agiront aussi sur le sol.

C'est encore un intendant qui, dans un rapport également destiné au duc de Bourgogne, trace le portrait des Flamands avec une spirituelle exactitude. Il les montre « presque tous gros, gras et grands, la jeunesse d'une belle venue, tous d'un naturel pesant et lent dans la manière d'agir, cependant très laborieux tant pour la culture des terres que pour les manufactures et le commerce, qu'aucune nation n'entend aussi bien qu'eux. Ils sont fort ennemis de la servitude et grands amateurs de la liberté : on les gagne plus aisément par la douceur que par la force. Ils aiment et haïssent tout différemment de nous. Ils se fâchent aisément et se réconcilient de même ; jamais bien sensibles à aucun égard, ils se consolent de tout ce qui pourrait leur arriver de pis; ils ont de l'esprit et du bon sens sans avoir l'imagination vive. C'est peut-être pour cela qu'ils aiment à boire entre eux, à faire leurs affaires et leurs marchés le verre à la main, et ils le font si bien qu'ils trompent quelquefois ceux qui croient être plus fins qu'eux. » Le même ajoute : « Ils sont fort attachés à la religion catholique et principalement aux dévotions monacales; ils sont exacts à la messe et aux sermons, le tout sans préjudice du cabaret, qui est leur passion dominante. » Déjà pourtant le même intendant remarquait un certain progrès moral des habitudes : « Il était autrefois assez ordinaire à la populace, dans la chaleur de la débauche, de se battre à coups de couteau, et ils se tuaient impunément; les coupables se sauvaient aussitôt dans les églises, où ils étaient à couvert des recherches pendant que leurs amis négociaient leurs accommodemens; mais comme le crime n'a point cette ressource sous la domination du roi, les homicides y sont présentement plus rares. » Autre trait non moins caractéristique : « Les Flamands naissent tous avec du courage, mais ils n'aiment point la guerre, tant parce que la fortune ne s'y fait point

assez promptement à leur fantaisie, que parce qu'ils n'aiment point à l'acheter par une sujétion qu'ils regardent comme une bassesse. On a vu, par les actions des armateurs de Dunkerque et des régimens de Soire et de Robeck pendant la guerre, que les Flamands ne le cédaient en valeur à aucune nation de l'Europe. » Enfin je note ce qui est dit des femmes. « Les femmes y sont belles et blanches, mais leur beauté se passe aisément; elles ont plus d'esprit et de bonnes qualités que les hommes; elles sont sages tant par le tempérament que par le peu de talens et d'attachement des hommes. La vue d'un établissement les mène quelquefois trop loin, mais le mariage y opère si bien qu'il fait toujours une femme vertueuse d'une fille coquette. Aussi les maris n'y sont point jaloux. Les femmes qui font la plus grande partie de leurs affaires de maison jouissent d'une entière liberté, prenant part aux festins de leurs maris et buvant aussi bien qu'eux. » L'intendant termine par d'intéressans détails sur les qualités économiques et sur le goût des fêtes : « Ils sont aussi sobres dans leur domestique que passionnés pour la bonne chère en compagnie. Mais surtout ils sont louables de ce qu'ils proportionnent toujours leurs dépenses à leurs revenus, ne se faisant point d'affaire de diminuer leurs trains et équipages quand leurs rentes diminuent, et l'on peut dire qu'il y aurait eu bien des familles réduites à la mendicité pendant la guerre sans cette ressource. Au reste, ils sont tous, hommes et femmes, grands amateurs de fêtes publiques; chaque ville et chaque village a la sienne qui dure huit jours; c'est ce qu'on nomme kermesses. L'ouverture s'en fait par une procession du saint sacrement, où l'on ne manque jamais de voir des représentations de géans, de grands poissons, de saints, de diables. Le paradis, l'enfer, tout cela marche en cortège par la rue et fait le divertissement général du public. »

Solide et sensé chez le paysan, l'esprit flamand est moins capable peut-être de s'affiner que celui d'autres habitans du nord de la France, il reste ce qu'il est originairement jusque dans les hautes études libérales. C'est le même génie patient qui trace son sillon avec profondeur chez ces jurisconsultes d'une puissance robuste dans leur subtilité même, portant sans fléchir le fardeau d'un savoir immense, comme un Merlin, de Douai, chez de savans naturalistes ou chimistes acharnés à leur œuvre, et chez ces agronomes qui mettent leur énergie persévérante à drainer et à cultiver leur sol. Ce judicieux esprit flamand n'exclut pas les goûts et les aptitudes artistiques. On rencontre fréquemment l'amour inné du dessin et de la couleur chez de jeunes campagnards, dans ce pays qui vit naître Watteau. La population des villes flamandes se porte vers les tableaux, les musées de tout genre. Le paysan est plus sensible que le Nor-

mand ou le Picard ne l'est en général aux charmes de la musique, qui devient une passion chez l'homme des villes. Autrefois l'ouvrier tisserand accompagnait sa tâche solitaire d'un chant souvent plaintif. Le chant est encore fréquemment associé au travail, mais, le plus souvent, il l'est au plaisir et entonné en commun. On ne voit nulle part plus de sociétés chorales, de fanfares, de musique populaire, de concerts de toute espèce. La Flandre est restée un pays de sociabilité. Ce vieil instinct sociable, que le Picard a peu, — si remarquable à côté de ce flegme, de cette taciturnité traditionnelle, a, pendant et depuis le moyen âge, pris bien des formes successives. Aujourd'hui encore il multiplie les associations de toute nature.

Si l'on ne s'associe, on se réunit. Ce genre de littérature populaire qui s'appelle la chanson est le plus abondant de tous en Flandre, et elle sort souvent du cerveau des ouvriers. Elle va de l'atelier gagner la chaumière. Ces petites compositions, légères de fond, sinon toujours de forme, ne sont pas des chefs-d'œuvre; elles rasent plutôt la terre qu'elles ne prennent haut leur vol; elles ne manquent pas d'ailleurs d'une malicieuse bonhomie et sont volontiers satiriques. Un de ces chants populaires eut un certain succès à Lille au moment où l'économiste Blanqui avait dénoncé avec une sorte d'emportement généreux les caves malsaines de cette grande cité industrielle. Les ouvriers prirent parti pour les caves dans la chanson: *la Cave et le Grenier*; ils étaient surtout frappés des inconvéniens de l'ascension. Ils se moquèrent des « savans de Paris, » lesquels jouèrent un peu dans cette affaire le rôle du personnage qui veut empêcher la femme de Sganarelle d'être battue. Mais les caves furent assainies ou évacuées : c'était la seule chose importante.

Nous pourrions pousser plus loin cette simple esquisse des qualités natives. Voyons ce que l'instruction y ajoute, et quel est à cet égard l'état des populations des campagnes dans ces régions du Nord et du Nord-Ouest.

L'instruction est nécessaire partout; elle l'est surtout pour les races un peu lourdes. Longtemps elle fut négligée dans ces provinces, où les petites écoles ne manquaient pas, non plus qu'ailleurs, mais où elles étaient peu suivies et portaient peu de fruits. L'instruction primaire ne s'y fonda véritablement qu'à la suite de la loi célèbre de 1833. Aujourd'hui ces départemens, qui ont eu un peu de peine à prendre leur essor, occupent une bonne moyenne. Qu'on me permette ici quelques chiffres. Dans un relevé récent, nous trouvons la Somme représentée, pour la population scolaire, par un peu plus de 14 pour 100 sur la population totale, l'Oise également, l'Aisne par 13.7, le Pas-de-Calais par 15.4. Or le chiffre le plus haut pour

la France dépasse à peine 18 pour 100 et tombe à 10, exceptionnellement à 9. Pour la Flandre française, il faut distinguer les régions. Peut-être n'en existe-t-il en France aucune qui soit mieux dotée d'établissemens scolaires que l'arrondissement de Lille; la dernière statistique signale 340 écoles publiques et 116 établissemens libres. Dans l'ensemble des départemens du Nord, l'enseignement congréganiste comptait, en 1880, dans les écoles publiques et dans les écoles libres, plus d'un tiers des garçons et plus des deux tiers des filles. Ces proportions ont été modifiées depuis les récens efforts faits pour *laïciser*, notamment à Lille. Mais le département du Nord trouve un obstacle à l'instruction primaire dans la persistance de la langue flamande, qui garde ses positions, non-seulement parmi les populations de la Flandre flamingante, c'est-à-dire des arrondissemens de Dunkerque et de Hazebrouck, mais dans quelques régions de la Flandre wallonne. Les écoles congréganistes s'en sont tenues d'une façon trop exclusive à l'emploi de cette vieille langue des paysans populaire et traditionnelle. Le flamand, qu'on peut conserver, au reste, si son maintien est compatible avec une autre langue concurrente, a le tort d'intercepter les communications avec les autres Français, et il nous est arrivé à nous-même de nous sentir un peu étranger dans ces campagnes. Le principal tort du flamand est de rendre l'instruction de l'enfance très difficile. Il faut commencer par lui enseigner la langue dont on se servira pour l'instruire. Cela complique fort les choses. Comment pourtant ne pas apprendre notre langue à ces jeunes Français? Le pourrait-on sans une sorte de trahison nationale? Nous avons lieu de regretter de n'avoir pas appris la langue française depuis Louis XIV à nos paysans d'Alsace. La leçon doit nous servir, même dans une contrée où nous n'avons pas les mêmes sujets de crainte pour l'avenir. Les obstacles qui se sont opposés jusqu'ici à une efficacité plus profonde de l'instruction primaire sont, dans ces départemens du Nord et du Nord-Ouest, les mêmes que partout ailleurs : c'est le peu d'exactitude à assister aux classes, c'est le temps trop peu prolongé de l'école, qui s'arrête trop souvent à l'âge de la première communion, c'est la négligence de certains parens à envoyer leurs enfans à l'école. On verra ce que produira dans un avenir prochain l'instruction rendue obligatoire et gratuite. Quant au présent, je remarque que ces paysans, qu'on serait tenté de croire moins soucieux de l'instruction pour leurs enfans que l'artisan des villes, à qui on en parle sans cesse, envoient, au contraire, leurs enfans à l'école dans une proportion supérieure à celle des ouvriers de manufacture.

On a tenté de louables, mais insuffisans efforts, pour répandre l'instruction agricole dans ces provinces. Présentons ici une observa-

tion. Nous sommes loin de contester l'opportunité et les mérites de l'enseignement primaire de l'agriculture, qu'on inaugure aujourd'hui, mais nous croyons que l'enseignement horticole offre plus de chances de succès. L'école en a les élémens plus à sa portée, il est moins compliqué, et d'ailleurs plus naturellement favorisé par un goût inné chez les enfans. L'enseignement horticole confine au reste par bien des côtés à l'agriculture. Il est loin de tenir la place que nous voudrions et qui est à désirer. Enseignement approprié à l'instruction primaire s'il en fut, il a pour théâtre le jardin de l'école, ce jardin que nous voudrions voir partout et qui manque dans quantité d'endroits où il serait si facile de l'avoir. C'est là vraiment que l'enfant trouve la matière d'un travail agréable, salutaire à l'âme comme au corps. On parle beaucoup de « leçons de choses ; » qu'on en cite de meilleures que celles-là et qui éveillent davantage l'esprit d'observation! Au sortir de l'école, l'enseignement de l'agriculture, organisé à divers degrés par la loi nouvelle, s'offrira à l'adulte sous plus d'une forme. Il est évident que les ouvriers ruraux, qui composent la majorité des enfans de l'école primaire, ont peu de chose à en tirer, tandis que le jardinage leur profitera presque toujours directement. Les notions agricoles plus avancées devront d'ailleurs, selon nous, pénétrer même dans la petite culture. La science tient une place remarquable dans ces cultures industrielles du Nord. On n'imagine pas à quel degré de perfectionnement, par exemple, celle de la betterave est poussée en vue de la fabrication du sucre; les méthodes d'élevage et d'engraissement du bétail veulent être aussi propagées même chez les petits cultivateurs. Tout cela est à créer. On dit que l'exemple leur sert beaucoup. Soit : mais l'instruction, présentée méthodiquement, n'en a pas moins, dans les conditions actuelles, à jouer son rôle avec plus de régularité et d'efficacité. L'instruction agricole directe existe à peine. A défaut d'elle, ce qu'il faut louer, c'est l'action utile exercée par les sociétés d'agriculture. Elles existent en très grand nombre dans ces départemens ; elles n'y ont pas seulement une importance pour la science théorique, elles instituent des concours, distribuent des primes et des médailles, elles encouragent par des récompenses l'enseignement agricole dans les établissemens scolaires. A quels progrès ne se sont-elles pas associées? A Lille, à Douai, à Arras, à Boulogne, à Saint-Omer, à Amiens et dans les autres centres où elles existent avec un développement exceptionnel en France, on les a vues provoquer d'utiles enquêtes, ici sur l'étendue des portions de territoire soumises au drainage, ailleurs sur telle expérience à propos d'une espèce de plante ou de bétail. Elles contribuent, avec un petit nombre de recueils et de journaux spéciaux, à entretenir le mouvement des idées agricoles dans le pays. Placées au

centre de chaque arrondissement, elles ont un mérite auquel on se reprocherait de ne pas rendre hommage dans un pays comme le nôtre, où l'association est loin d'être aussi développée qu'en Angleterre; elles groupent depuis une cinquantaine d'années les représentans de la grande propriété et l'élite de la moyenne. Les comices agricoles achèvent de donner la même impulsion. Dans aucune région de la France, il faut le répéter, les esprits ne sont aussi portés vers l'agriculture, avec ce caractère remarquable que la vie industrielle et le développement agricole se déploient ici côte à côte et croient avec raison leurs destinées solidaires, au lieu de les considérer comme opposées les unes aux autres, ainsi qu'on se le figure assez fréquemment ailleurs.

Il est nécessaire que l'instruction pénètre dans la ferme sous d'autres formes spéciales. Nous touchons à un point dont on commence à se préoccuper sérieusement : l'insuffisance de la comptabilité agricole. La plupart des cultivateurs, dans ces provinces du Nord et du Nord-Ouest, où il semble qu'on puise dans l'air un sens judicieux et de sages habitudes, ont un certain ordre, mais qui n'est pas assez complet; il manque d'un élément essentiel. A vrai dire, une bonne comptabilité agricole est presque partout absente, si l'on excepte quelques grandes fermes. Qu'est-ce qu'une industrie et qu'est-ce qu'un commerce sans comptabilité? et l'agriculture est à la fois l'un et l'autre. Ceci nous mène à signaler une autre lacune. On forme peu de fermières capables, de ces maîtresses femmes, comme il en existe encore pourtant quelques-unes, célèbres dans tout un département. Les filles des grands fermiers croient s'élever en devenant des demoiselles. Elles prennent en dégoût tout ce qui, dans la ferme, affecte les sens d'une manière peu agréable, surtout les occupations sérieuses et réputées monotones, bien à tort, de l'agriculture. Quelles bonnes comptables eussent pu faire ces demoiselles manquées! Trop souvent aussi les filles de moyens fermiers, qui ont moins de raisons pour aimer le luxe et le confortable que donne la richesse ou la grande aisance, prennent le chemin de la ville. A défaut du couvent ou du pensionnat, elles entreront en boutique à Amiens, Arras, Lille, etc., elles coudront des gants, feront des fleurs, deviendront citadines par leur mariage. Il y a lieu de compléter le chapitre relatif à la ferme dans nos réformes sur l'instruction du sexe féminin.

Je n'ajouterai qu'un mot sur l'instruction dans les campagnes. Assurément, elle y a fait de notables progrès et elle en fera de plus grands encore. On mettra de plus en plus les bibliothèques à leur portée, les cours d'adultes, les conférences. Toutes ces choses et d'autres de même nature peuvent avoir des effets utiles si l'indis-

crète ingérence de l'esprit de parti ou de système ne s'en mêle pas trop. Mais on ne peut s'empêcher de trouver un peu pauvre la pâture intellectuelle de ces mêmes campagnes. Les populations du Nord et du Nord-Ouest n'ont pas les ressources du soleil et de l'imagination du Midi. Un livre qu'on lit et relit comme en Angleterre, en Écosse, aux États-Unis, leur fait défaut. Cette source commune, où tous ceux qui savent lire trouvent un aliment moral, pour ces pays, c'est encore la Bible. Pour mille raisons, inutiles à dire, elle a peu de chances de prendre aujourd'hui cette place dans un pays où les populations rurales se déshabituent de lire même l'évangile. On a essayé sans chance aucune de succès, à l'époque de la révolution, de l'enseignement civique donné sous des formes inacceptables. Fera-t-on mieux? Espérons-le, sans nous dissimuler les difficultés, qui sont grandes. On ne peut ressusciter à coup sûr, relativement à l'histoire, les vieilles légendes. Cette façon naïve d'apprendre et de refaire l'histoire charmait autrefois les populations et gravait dans leur imagination en traits vivans, encore que chimériques, les grands événemens et les grands hommes. Mais l'histoire raisonnable et patriotique, exempte de ces haines qui ne sont qu'une des formes de l'esprit de parti, en prendra-t-elle la place? Il faudrait y tendre. Le journal à cinq centimes, aux mains du cultivateur, se charge presque seul de son éducation politique. Il l'y cherche peu, à vrai dire; ce qui l'intéresse surtout, c'est la chronique des grands crimes, et pourvu qu'il puisse suivre les péripéties des procès célèbres depuis l'arrestation du coupable jusqu'à sa mort sur l'échafaud ou son envoi à la Nouvelle-Calédonie, il tient le plus souvent son journal quitte du reste. Un livre survit pourtant, c'est l'almanach. Encore a-t-il perdu son unité. Il a pris couleur comme tout le reste. Il est difficile de ne pas remarquer que c'est là une alimentation un peu vide. Tout cela soit dit sans contester l'immense utilité de l'instruction dans nos provinces du Nord et du Nord-Ouest, et les services de premier ordre qu'un développement intellectuel supérieur a rendus déjà aux progrès agricoles dont nous aurons plus tard à parler.

II.

On ne peut se flatter de trouver pour l'appréciation morale des campagnes une formule qui convienne à tout le monde. Ne savons-nous pas que les uns ont l'heureuse chance de voir partout le progrès, tandis que les autres ont le malheur de voir partout la décadence? Les populations rurales ont été particulièrement sujettes à ces oppositions de point de vue. On faisait avec elles des idylles au

XVIIe et au XVIIIe siècle. Après les sauvages elles étaient l'innocence même. De nos jours, on les a peintes sous des traits souvent odieux dans le roman et au théâtre. On a mis sous nos yeux le paysan madré et voleur, on a fait moins le portrait que la caricature de nos villageois. Tous ces tableaux qui ne représentent que certains côtés, grossis démesurément, n'ont pas fort heureusement la prétention d'exprimer avec exactitude la réalité tout entière et l'ensemble d'une population qui forme la classe la plus nombreuse de notre pays. Non, cette grande classe agricole ne mérite pas d'être traitée de la sorte, quelles que soient les réserves à faire, et la part du mal, qu'il nous faudra reconnaître, mesurer et décrire.

Le jugement qu'on peut porter d'une classe de la population n'est pas seulement absolu, il est aussi relatif, et il implique un certain degré de comparaison tantôt avec le passé, tantôt avec les autres parties de la société. Il est indispensable de se conformer à ces règles pour bien juger les populations agricoles.

Ce qui s'impose ici, c'est la comparaison de la population rurale et de la classe ouvrière. La première, quoi qu'on en ait pu dire, est moralement supérieure. On y trouve d'abord un développement plus grand des qualités de travail assidu et d'économie. Quant à ce qu'on nomme les mœurs, elles laissent assurément beaucoup à désirer dans les campagnes ; la part à faire aux entraînemens de l'âge et des sens est grande dans ces provinces ; mais il y a loin de là, on doit le dire, au libertinage habituel et raffiné, à la profonde perversion morale de la débauche et aux vices qui lui servent de cortège dans les villes. On est placé sous l'empire de meilleures influences. L'air pur, l'activité saine de la vie en pleins champs, semblent mettre le plus souvent obstacle à ces effets d'une fermentation que développent les occupations sédentaires, les lieux renfermés, les excitations de tous genres et les mauvaises lectures. Les campagnes sont à l'abri des causes qui font que dans les villes le vice s'appelle légion, qu'il y a son organisation, son budget. Elles ignorent au moins d'une manière habituelle les chômages du travail qui font de la misère une occasion de chute. On n'y voit guère le vice éhonté s'étaler effrontément et devenu un métier. Elles échappent enfin à cette autre plaie des villes de fabrique, les unions illégitimes. Le contraste à ce dernier point de vue est sensible entre Amiens, Saint-Quentin et les autres villes de fabrique du Nord, et les populations rurales qui les environnent. Les statistiques mises en lumière par des écrivains moralistes ou économistes ne nous laissent pas ignorer quelle énorme place tiennent dans les villes populeuses du Nord et du Nord-Ouest ces unions passagères. Les deux sexes s'y associent dans une vie

de dissipation et d'imprévoyance; il est rare que le caprice ne finisse pas par rompre ces liens qu'il a formés. L'union libre, comme on prétend nommer aujourd'hui ces sortes de cohabitations, est tolérée, acceptée dans ces villes, au point qu'on l'y remarque à peine. De telles mœurs sont absolument incompatibles avec le genre de vie du paysan, et on peut dire avec sa nature même. Il y a dans les mêmes villes un concubinage plus régulier. Plus honnête d'allures et d'habitudes, il semble qu'il ne lui manque que les formes légales et le sacrement pour devenir une union vraiment morale que la société puisse avouer. Le paysan ne répugne pas moins à ces unions illicites d'une nature plus ou moins durable qu'à celles qui ressemblent à des loyers à courte échéance. Je ne veux pas dire que le frein religieux et moral n'y soit pour rien en nombre de cas, que l'opinion, restée sur ce point très sévère dans les campagnes, ne s'y oppose pas avec énergie. Mais je crois voir ailleurs les motifs déterminans qui corroborent la haine instinctive du paysan, non-seulement dans ces sages provinces, mais à peu près partout, contre tout ce qui sent le désordre établi à demeure. Il veut un vrai foyer dont il soit maître, il veut être maître de sa femme, en avoir la possession durable et assurée, vivre avec elle dans une association d'intérêts tout aussi bien que d'affections. Le souci de la propriété et celui des enfans reconstitueraient pour lui le mariage régulier quand même mille causes l'ébranleraient ailleurs. Ce n'est pas lui qui fera jamais abus des facilités du divorce. La stabilité de la vie, la fixité des contrats sont les choses du monde auxquelles il tient le plus. La femme des campagnes accepterait encore moins la condition humiliée qui peut la faire renvoyer d'un jour à l'autre comme une servante. Aussi a-t-elle en général les vertus de la femme. Dans ces campagnes flamandes, où les filles ne savent pas toujours résister, l'adultère de la femme est une exception des plus rares. Allons plus loin : le ménage est en général satisfaisant. La rudesse du mari, quand elle se montre, ce qui est un peu plus fréquent peut-être en Picardie, est le plus souvent superficielle. Le paysan, le fermier picard obéit au tempérament indigène, quand il s'emporte, gronde, crie et tempête, mais cela tombe vite, et la femme, qui connaît ces humeurs-là, s'en émeut rarement beaucoup. N'a-t-elle pas d'ailleurs la ressource de reporter ses vivacités sur ses enfans? Femme soumise, elle dit encore, comme au bon vieux temps, *notre maître,* en parlant de son mari. Mais elle est maîtresse à sa place, et en tout elle a sa part d'influence. Conseillère écoutée, elle a droit de vote au logis, quand il s'agit de quelque marché à conclure.

Elles sont, nous devons le dire bien haut, l'honneur de nos cam-

pagnes et de notre pays si calomnié, ces excellentes ménagères! En est-il en Allemagne ou en Angleterre qui pourraient se vanter de valoir mieux? C'est grâce à elles que la ferme flamande, et j'étends aussi l'éloge à la plupart des demeures dans ces rurales régions, est restée à l'intérieur fidèle à sa propreté proverbiale. Il n'est pas jusqu'au roman qui n'ait décrit, célébré cet esprit d'ordre, cette vaisselle nombreuse, ces cuivres brillans. Dans la grande ferme, quelque zélée servante, élevée dans ces traditions, se charge de ces soins minutieux et incessans. Dans les moyennes et surtout dans les petites, c'est la maîtresse de maison elle-même qui les prend à cœur. Frotter avec du grès la pelle, la pincette, la crémaillière, voilà une de ses fonctions importantes! Chaque samedi, la maison du plus humble cultivateur est ainsi nettoyée et frottée. La femme romaine filait, la femme flamande balaie et frotte. Elle y met son honneur. La plus légère tache, la moindre poussière serait un opprobre à ses yeux et devant les autres femmes. La propreté ainsi entendue finit presque par être une vertu, au sens où l'ont dit certains moralistes. Ces ustensiles, si bien tenus et si bien rangés, plaisent à l'œil et, pourquoi hésiterait-on à le dire? à l'esprit. Un Grec qui savait ce que c'est qu'un ménage rural et mieux encore ce qu'est la beauté, Xénophon, trouve *belles* cette tenue de la ferme et jusqu'à ces potiches propres et luisantes; il déclare *belle* l'image de l'ordre répandue sur tous ces humbles détails. On a le droit de citer ces descriptions antiques en contemplant ces intérieurs de fermes. On se reporte aussi sur ces tableaux flamands qui n'eurent pour se faire goûter qu'à en reproduire les modestes splendeurs.

Sera-t-il permis de le dire en passant? nous n'avons pas aperçu sans un peu de mélancolie, indigne peut-être d'un économiste, le vieux rouet qui se cachait délaissé dans le coin obscur de quelqu'une de ces fermes de la Flandre. Que n'a-t-on pas dit des pauvres femmes des Flandres dépossédées par la mécanique! Ces plaintes douloureuses regardaient surtout la Belgique, mais elles nous concernaient aussi. L'opération pouvait être nécessaire, mais qu'elle a été cruelle! Ce fut en peu d'années comme une destitution brutale du travail à la main, seule ressource de milliers de pauvres ouvrières, et, pour d'autres, accessoire du moins d'une certaine importance. Le rouet tirait son prix d'autres considérations. Lorsque, dans ces fermes, le regard tombe sur quelqu'un de ces métiers méprisés et honnis, comment ne pas se dire tout bas qu'après tout le pauvre engin avait pendant des siècles représenté une des faces de l'existence de la femme rurale? Quand le labourage et les semailles étaient finis, et que les garçons s'occupaient à soigner le bétail à l'étable, les femmes reprenaient aussi les ouvrages d'hi-

ver. Elles filaient pendant de longues heures le lin qu'on employait dans les fabriques. Filles, elles s'essayaient à une tâche qui était aussi une distraction et où elles ne s'éloignaient pas du regard des mères. Devenues femmes, elles y trouvaient une occupation utile et lucrative à quelque degré pour la famille; aïeules, elles y employaient des heures qui risquent parfois aujourd'hui de se consumer dans l'ennui. Ce petit salaire représentait pour la femme comme son apport personnel; on l'en estimait davantage, et elle en ressentait quelque fierté. Aujourd'hui, la jeune fille se livre encore à ce travail traditionnel de son sexe depuis les temps les plus antiques; mais le métier à filer n'est plus là comme l'image d'un bon génie domestique : il est dans un atelier commun, qu'on va gagner chaque matin, pour ne revenir que le soir, à Lille, à Roubaix, dans une de ces nombreuses villes de fabrique, ruches banales où viennent se grouper toutes ces abeilles du travail pour se disperser à heure fixe. Le salaire a augmenté, il est vrai, et c'est un bienfait incontestable, mais on se demande s'il n'a pas fallu payer cet avantage matériel d'un prix moral trop élevé, et si rien peut compenser suffisamment ce faisceau de la famille rompu à un âge où la faiblesse physique et morale a le plus besoin de ménagement et d'appui.

Ce qui certainement s'est le plus modifié dans la famille rurale, ce sont les rapports des parens et des enfans. On doit dire d'elle désormais ce que nous entendons répéter de la famille urbaine, que les parens sont devenus plus tendres et les enfans moins respectueux. Châtier a cessé d'être une des marques de l'amour paternel et maternel. Il n'y a pas un siècle que la verge pour fouetter était comme un meuble de ménage indispensable dans ces maisons de cultivateurs. On ne comprenait pas l'éducation sans ce petit ustensile. Aujourd'hui la main, toujours prompte, ne frappe plus que la joue, mais cette vive façon de se décharger de sa mauvaise humeur n'a rien de systématique au point de vue de l'éducation. Il y a des moralistes qui le regrettent. Le fouet dans le jeune âge leur paraît comme une inoculation qui préserve plus tard de châtimens plus graves. Opinion exagérée sans aucun doute : il n'est pas absolument nécessaire d'avoir été battu pour devenir honnête homme, mais un peu de crainte ne nuit pas chez l'enfant, pourvu qu'on n'en abuse pas. Rien de pire que l'affection toute d'instinct, molle et trop aveugle. Cette excessive faiblesse ôte à l'autorité paternelle et maternelle son prestige et sa force. « La *gâterie*, nous disait un de ces campagnards offusqué par ces habitudes trop molles, est devenue le mal de nos pays. Aussi y a-t-il plus d'enfans ingrats qu'autrefois. C'est tout simple : ces enfans ont pris l'habitude de se voir tout sacrifier. Ils croient toujours, arrivés à l'âge mûr, que leurs parens leur doi-

vent tout, eux rien à leurs parens. Ce devrait être à leur tour de les traiter comme ils furent traités eux-mêmes. C'est tout le contraire. A quoi bon des parens qui ne vous gâtent plus? Aussi ne leur rendent-ils pas toujours même les soins élémentaires. C'est une imprudence aux vieux parens de se dessaisir de leurs biens par des donations anticipées à leurs enfans qui n'ont plus rien à ménager. Ces parens là paient cher souvent cette dernière preuve de tendresse, qui n'amène que rudesse et délaissement. »

Après le groupe de la famille, qui s'impose d'abord à quiconque veut juger sainement de la situation morale des populations, d'autres signes peuvent éclairer sur l'état des mœurs. Tels sont la criminalité et le plus ou moins de développement de l'intempérance dans les populations agricoles. Ce dernier sujet intéresse, on ne le sait que trop aujourd'hui, notre pays tout entier, car il s'agit de l'avenir de la race, de ses forces intellectuelles et physiques, comme il s'agit de l'honneur de la civilisation.

Nous ne pouvons reconnaître dans la criminalité la mesure absolue de l'état moral. La statistique laisse ici dans l'ombre, en mal et en bien, trop d'élémens essentiels. Elle omet les vices qui dégradent, sans mener le plus souvent ceux qui s'y abandonnent en police correctionnelle ou en cour d'assises. Elle omet absolument les qualités et les vertus qui font l'honneur et la force d'un pays. Si les peuples heureux n'ont pas d'histoire, les peuples vertueux n'ont pas de statistique; il n'y a pas de registres pour le sacrifice et le dévoûment. Enfin on peut citer des pays où la violence des passions, ordinairement en rapport avec le climat, produit des crimes de tout genre sans qu'on puisse rien en conclure contre la masse qui est sage, tempérante, et capable de tirer du même fonds d'énergie d'exceptionnelles vertus. Nous avons affaire ici à des populations plus calmes qui valent surtout par une certaine moyenne de qualités. On peut dire qu'il y aurait pour ces régions lieu de se féliciter à beaucoup d'égards si cette statistique du bien était possible. On s'accorde avec raison à les mettre au nombre des meilleures. En tout cas, c'est une bonne note que la part relativement assez faible de la criminalité dans les départemens qui forment la Picardie, l'Artois et la Flandre, surtout si l'on a égard à ce qui en revient aux campagnes. Les attentats contre les personnes y sont rares, et ceux de tous qui sont devenus les plus fréquens, les attentats contre la pudeur, sont de beaucoup pour la plupart à la charge des villes. Les assassinats, les empoisonnemens sont des crimes exceptionnels dans ces campagnes; ils y ont le plus souvent pour mobile la cupidité; la violence produit beaucoup moins de meurtres qu'autrefois. Je crois même qu'on se trompe en déclarant que, d'une manière

générale, les crimes étaient plus rares au temps passé chez les paysans. Les natures grossières et sauvages, que rien ne peut refréner, n'ont jamais manqué. Chez beaucoup la religion n'était qu'une superstition grossière. Il est d'ailleurs à remarquer que la police se faisait à peine dans les campagnes; la rumeur publique, moins prompte à s'éveiller, faute de communications, était moins sûre de se faire entendre. Les habitudes générales de probité ne paraissent pas avoir fléchi non plus dans les relations de quelque importance, et les gros vols sont peut-être plus rares, de même qu'ils sont plus fréquemment découverts. Rien de moins inusité dans le passé que les vols de légumes, de volailles, même de moutons, d'ânes, de chevaux, auxquels se joignent des attentats plus graves contre la propriété, comme empiétemens sur les limites du bien d'autrui. Les preuves de ces méfaits abondent dans le *Journal du sire de Gouberville*, dont nous avons eu occasion de parler ici même. Les vols à main armée étaient fréquens en Picardie. On nous signale tels bois comme entachés d'une mauvaise renommée. On ne pouvait y passer, au dernier siècle, sans courir les plus grands risques. La contrebande du sel de gabelle et du tabac était très répandue dans plusieurs pays, comme celui d'Abbeville; elle y créait une population extrêmement dangereuse. Les riverains des côtes maritimes exerçaient le plus odieux des brigandages. Ainsi qu'on l'a rapporté des habitans des côtes de Bretagne, pour montrer à tort en eux un trait de férocité particulière, ils allaient la nuit sur les bords de la mer, avec des fanaux qu'ils haussaient ou baissaient alternativement, et faisaient échouer les navires dont ils ramassaient les épaves. De ces désordres, il ne reste guère, dans une mesure fort amoindrie, que la contrebande du tabac. Elle a son quartier-général dans un petit nombre de villages en Picardie; la même contrebande existe sur une plus grande échelle dans le département du Nord, où elle alimente, surtout dans l'arrondissement d'Avesnes, voisin de la Belgique, une population réfractaire à toutes les bonnes habitudes comme aux lois. Faisons-en la remarque ici : cette catégorie nomade et vicieuse n'est pas seulement une menace, mais une souillure pour ces contrées qu'elle calomnie en grossissant énormément la moyenne des crimes et des délits constatés par les tribunaux. Quant aux délits de moindre gravité, force est de reconnaître qu'ils tendent un peu à augmenter. Ajoutons qu'ils ne sont pas toujours commis par les plus nécessiteux. Ils ont plus d'une fois pour cause le désir, fort légitime en soi, mais trop impatient, de louer ou d'acheter une *mesure* de terre (un peu plus de 42 ares). A peine est-on en possession qu'on y bâtit une maisonnette. Mais il faut payer à l'échéance, ce qui n'est pas toujours facile. Tantôt on n'a

pas réalisé le gain sur lequel on comptait, tantôt on a contracté une autre dette, tantôt on a manqué sa récolte, etc. Alors commence à poindre la tentation de compléter le déficit avec la récolte d'autrui. Le champ est voisin, la nuit noire. On va, on cueille, on enlève grains ou légumes, on les porte au marché; on paye, mais on est pris. Les tribunaux ont eu plus d'une fois à juger ce genre de délits chez de petits locataires ou possesseurs, lesquels ont eux-mêmes donné cette explication de leurs méfaits.

Nous voici en face de cette triste question de l'intempérance. Nul n'ignore que ce vice tient une grande place dans ces populations du Nord et du Nord-Ouest. On verra toutefois, si grand que soit le mal, que les campagnes en sont bien moins infectées que les villes et qu'elles sont loin de rappeler le fâcheux spectacle que présente la Normandie sous ce rapport. La statistique ne distingue pas avec assez de soin entre les campagnes et les villes, elle les rend par là solidaires à l'excès les unes des autres. D'ailleurs les moyennes de consommation peuvent être un signe trompeur. Que signifient-elles, par exemple, pour nos départemens du Midi, où l'on consomme le plus de vin, et qui ne sont pas ceux qui comptent, il s'en faut de beaucoup, le plus d'ivrognes? Dans de pareils cas, le total établit seulement le grand nombre des consommateurs, et l'étendue de l'usage que chacun fait d'une boisson, sans aller pour cela jusqu'aux excès. Si je considère dans leur ensemble les campagnes de la Picardie, de l'Artois et de la Flandre française, j'arrive aux conclusions suivantes. La classe rurale boit souvent dans la semaine de l'eau ou de la bière assez faible, trop faible même. Elle se rattrape, il est vrai, le dimanche et les jours de marché. L'abus ne va pas le plus souvent jusqu'à l'ivresse, et d'ailleurs des cas d'ivresse ne sont pas l'habitude d'ivrognerie, qui ne chôme pour ainsi dire jamais. Quant aux excès presque journaliers d'une intempérance dégradante et dangereuse, ils se concentrent plus particulièrement dans les sucreries; ils sont plus fréquens aussi dans les régions très rapprochées des villes, voisinage qui exerce une contagion funeste à tous égards. C'est là surtout que les *cafés*, nom plus noble donné aux cabarets plus ou moins embellis et agrandis, se sont multipliés, sans remplacer toujours les vieux cabarets, qui se maintiennent en plus d'une localité avec leur saleté traditionnelle. Les *cafés* ont pénétré toutefois jusque dans les villages. Ils ont surtout dans les localités semi-industrielles une nombreuse clientèle. Assurément le mélange dans les mêmes mains des occupations culturales et industrielles présente de sérieux avantages dans certaines conditions et dans certains pays, où il crée souvent des occupations dans l'intérieur de la famille, qui la fixent au foyer et qui doublent le salaire. Ce mélange habituellement est

ici beaucoup moins heureux. Il reste favorable encore aux salaires, mais il est fâcheux pour la famille et pour la tempérance. En Picardie, on peut citer quelques parties de l'arrondissement de Péronne, le canton de Roye et plusieurs autres régions de l'arrondissement de Montdidier, où se rencontre l'union de la culture et de la fabrication du sucre. L'intempérance y présente un spectacle analogue à celui des villes manufacturières, sous la forme de l'abus de l'eau-de-vie qui, depuis une vingtaine d'années, s'y est développé de la façon la plus regrettable; le café consommé dans les établissemens n'est plus aujourd'hui que le prétexte, plusieurs fois renouvelé, de surabondantes libations alcooliques.

Quant à la masse de la population rurale des provinces de Picardie, d'Artois et de Flandre, je refuse de souscrire aux arrêts sévères à l'excès des statistiques, qui mêlent trop de gens dans leurs moyennes. Les cartes teintées de rouge, faute des mêmes distinctions suffisantes, iraient jusqu'à infliger cette couleur accusatrice à des buveurs d'eau. Et d'abord, les statisticiens omettent de nous dire que l'ivrognerie s'est presque resserrée dans une catégorie inférieure. Autrefois, dans ces contrées du Nord, tout le monde s'enivrait, le hobereau comme le paysan, souvent même avec lui, ce qui était une façon, à certains jours, de rétablir l'égalité. Aujourd'hui on montre du doigt un propriétaire ou un fermier d'un certain rang qui s'enivre. Ce défaut est moins rare dans le monde des petits cultivateurs, mais non pas très fréquent. Tempérant, on ne l'est pas toujours, certes, autant qu'il le faudrait, mais il y a loin de là au vice, qui s'est renfermé dans une partie de la classe ouvrière rurale. La grande part de l'intempérance dans les contrées du Nord et du Nord-Ouest appartient aux ouvriers non agricoles de Boulogne, Calais, Lille, Saint-Omer, Arras, Amiens, Béthune, Saint-Pol et d'autres centres. On fait figurer le Pas-de-Calais pour la consommation totale des boissons immédiatement après la Seine-Inférieure, la Mayenne, le Calvados et l'Eure. Cette consommation est ici représentée surtout par la bière, boisson dangereuse par l'abus sans l'être à beaucoup près autant que l'alcool. Les relevés publiés, en 1879, par le *Congrès international pour l'étude des questions relatives à l'alcoolisme*, donnent par habitant chaque année à peine 153 litres; cela ferait environ un demi-litre par jour; en ce cas, on n'aurait qu'à louer les habitans de leur sobriété. On atteint à une moyenne de 600 litres par an pour l'ensemble des boissons : ce qui n'aurait rien d'excessif s'il ne fallait en partie défalquer les femmes et les enfans et tous ceux qui consomment peu de boissons fermentées.

La consommation moyenne en bière, portée à 220 litres pour le département du Nord, est certes exorbitante. Les Ardennes, qui

viennent après pour cette consommation, ne dépassent pas 170 litres. Elle est de 153 litres pour le Pas-de-Calais; pour l'Aisne, de 75 litres; pour la Somme, de 50; dans ces deux derniers départemens on boit aussi du cidre. Comment ne pas tenir compte principalement des immenses centres populeux dans le Nord? Pour l'eau-de-vie, il est seulement le quinzième, venant assez loin après l'Aisne et la Somme. Quand on connaît les excès de ce genre dans ces villes si populeuses, on en conclut que l'alcoolisme règne peu dans les campagnes du Nord. L'Oise, qui a peu de villes manufacturières, en consomme davantage.

Mais c'est surtout par la gravité des effets que l'intempérance doit être appréciée. Les cas d'aliénation mentale et de crimes causés par l'ivresse sont ici le plus sûr comme le plus triste critérium, et on doit avoir égard aussi au nombre des arrestations en état d'ivresse. Dans le Nord, le nombre des arrestations pour cause d'ivresse publique est de 23.90 sur 10,000 habitans: le Finistère donne 82.50. Les morts accidentelles causées par l'ivresse donnent dans le Nord 0.54 sur 100,000 habitans: le Finistère, 4.62. Pour les aliénations alcooliques, le Finistère donne 17.26, le Nord seulement 8.78 : l'écart est énorme et prouve de bien moindres excès *individuels* avec une consommation égale ou à peu près, puisque le département breton figure le quatorzième sur la liste et le Nord le quinzième. Ces chiffres sont fort loin de ceux que nous avons cités pour la folie alcoolique en Normandie. La criminalité produit des différences analogues. Le nombre des crimes commis à la suite d'ivresse est aussi relativement peu élevé dans les mêmes campagnes.

Je n'en signale pas moins des excès fâcheux, et, ce qui est un mauvais symptôme, une consommation accrue de l'alcool pour la Flandre depuis 1849; elle était alors de 2 litres 52, elle atteignait 4 litres 65 en 1869 et dépasse ce dernier chiffre sensiblement aujourd'hui. On boit de tout dans les cabarets, bière surtout, eau-de-vie, genièvre. Or le nombre des cabarets a augmenté énormément. On dit qu'il faut voir en eux bien souvent des restaurans où les ouvriers vont prendre leur nourriture; mais à qui fera-t-on croire qu'il faille à Lille 1 cabaret pour 80 habitans, pour l'arrondissement de Hazebrouck 1 pour 70, pour Dunkerque 1 pour 60, pour Cambrai 1 pour 59, pour Valenciennes 1 pour 44, pour Avesnes 1 pour 38? Ces cabarets sont aussi dans les villes trop souvent tout autre chose, la débauche y a ses cabinets particuliers. Il s'y joint dans les campagnes un attrait moins honteux, mais regrettable : l'abus des combats de coq, interdits pourtant par la loi du 2 juillet 1850 et par plusieurs arrêtés préfectoraux, qui n'empêchent pas qu'ils ne se

multiplient. Ils sont annoncés longtemps à l'avance par des affiches au vu et au su de l'autorité, laquelle reste à tort indifférente, car ces combats mettent en mouvement les mauvais instincts de trop de manières par le genre d'émotions qu'ils excitent, par les paris qu'ils font naître, les libations qui les accompagnent, et les rixes qu'ils causent plus d'une fois. Nous voudrions aussi, pour les habitans de ces campagnes du Nord, des amusemens moins sots et moins vils que ceux où de malheureux volatiles deviennent les victimes d'une multitude acharnée à ce triste plaisir de la souffrance donnée en spectacle et offerte à la risée publique. Il y a en outre des concours de pinsons aveugles : c'est un plaisir que l'on goûte beaucoup vers Hazebrouck et dans d'autres localités flamandes; on nous assure même que quelques communes ont subventionné cette sorte d'éducation; on apprend à ces jeunes élèves à chanter en les aveuglant : c'est un genre d'instruction obligatoire pour lequel nous avouons avoir peu de goût, et, en tout cas, il est excessif qu'il ait son budget municipal.

Les fêtes se ressentent encore un peu dans le Nord des anciennes kermesses; mais si certains accessoires reproduisent une partie des mêmes spectacles grotesques, il n'y a plus d'orgies. On voit renaître dans nombre de localités du Nord et du Nord-Ouest ces exercices de tir et de gymnastique qui ont leur utilité. Ce chapitre des amusemens dans les campagnes a son côté moral. La révolution l'avait compris, mais n'avait pas su résoudre une question qu'il est difficile, en effet, de régler par des arrangemens artificiels.

Il y aurait à déterminer enfin l'influence exercée sur l'état intellectuel et moral par les occupations agricoles. Les mœurs sont-elles meilleures, les habitudes plus tempérantes, les crimes plus rares chez les laboureurs ou chez les herbagers? Nous n'avons pas obtenu toujours des réponses très nettes et très concordantes sur ce point. La vie plus solitaire des hommes et des femmes employés dans les herbages paraît favoriser certains délits, mais le personnel a dans la catégorie plus élevée plus d'instruction et de bonne tenue. Le cultivateur et l'herbager forment d'ailleurs des classes moins tranchées dans ces contrées qu'en Normandie. Quand on les observe à part, on trouve que l'herbager a plus de loisir, perd plus de temps, mais spécule avec plus de largeur. Le petit cultivateur est craintif et parcimonieux, mais il ne sait pas toujours prévoir, calculer, dépenser à propos, même lorsqu'il le peut. Le grand cultivateur de la plaine soumet tout aux lois rigoureuses du calcul; il agit en industriel et en commerçant. Sous le rapport moral on s'accorde en Picardie à regarder les herbagers comme une population plus sobre et plus pure de mœurs. Le Vimeux et le Marquenterre, pays d'herbage

et d'élevage, présentent de meilleures conditions morales que les parties immédiatement avoisinantes livrées aux cultures céréales. On est moins tempérant, je l'ai remarqué précédemment, dans les cultures industrielles que dans les autres; il y a de cela une raison en quelque sorte extérieure; ces ouvriers prennent le plus souvent leurs repas dans des cantines, tandis qu'il arrive plus fréquemment, dans la culture des céréales, qu'ils le prennent à la ferme sous l'œil du fermier. Moins il y aura d'ouvriers vivant en dehors de la famille et de la ferme, plus il y aura lieu de s'applaudir.

Aucune culture ne m'a paru valoir la culture maraîchère pour former de bons et judicieux esprits et des mœurs régulières. Elle est partout disséminée en Flandre; elle a dans l'Artois son principal centre à Saint-Omer et dans la vaste région occupée par les *watergands*, qui s'étend au sud de Gravelines et au sud-est de Calais, à partir de la rive gauche de l'Aa. Près Saint-Omer même, Lyzel et son territoire offrent un des meilleurs modèles de cette variété de cultivateurs. C'est une brave et honnête tribu que cette population rurale qu'on nomme dans le pays les *lyzelards*, et qui se répand sur une étendue de plusieurs kilomètres en suivant, depuis Saint-Omer, cet entre-croisement de canaux, bordés de saules, et surmontés de ponts rustiques. Dans cette population, flamande d'origine, nous avons trouvé la culture en famille avec ses conséquences les plus heureuses sur le caractère comme sur le bien-être. Cette culture maraîchère est une excellente école de mœurs. Elle oblige à la prévoyance, elle développe les facultés d'observation à un point extrême. Aucune ne tient le cultivateur plus en éveil. En Picardie, la culture maraîchère a plus d'un foyer, elle en a près d'Arras, par exemple, et près d'Abbeville. Les jardiniers du faubourg de Rouvray, à Abbeville, figurent déjà à la fin du XVe siècle dans diverses chartes sous le nom de *hortolani*. Montdidier a aussi ses maraîchers et on en trouve encore, soit dispersés, soit agglomérés, dans le département de la Somme, où les jardins et les vergers couvrent 11,000 hectares. Mais le type le plus complet de cette classe de maraîchers, c'est l'*hortillon* d'Amiens. Ces hortillons qui entourent la ville composent une des meilleures populations de la France. Les familles qui habitent les hortillonnages sont établies là depuis plusieurs générations. Elles se suffisent à elles-mêmes presque sans aucun recours à la main-d'œuvre étrangère. Les femmes de ces maraîchers sont aussi de véritables types de soin comme ménagères, d'activité par la part qu'elles prennent aux travaux comme à la vente; elles conduisent elles-mêmes au marché d'Amiens sur des bateaux plats les légumes dont elles rapportent le prix à la famille. Qu'on songe que ces petites navigations sur de nombreux canaux

ne sont pas sans fatigue et sans péril. Les produits de la culture maraîchère ne pouvant attendre, il faut aller par tous les temps, sous la pluie et sous l'orage. On cite plus d'un accident tragique. C'est avec un véritable courage que la femme de l'hortillon lutte contre les violentes rafales de mars et d'avril. Pendant l'hiver elle cassera la glace à coups d'aviron pour se frayer un passage. Partie à la pointe du jour, elle revient faire le reste du jour œuvre de mère de famille, de jardinière aussi. Ce travail de l'hortillonnage n'a ni répit ni trêve. Il est exposé à des risques en raison de la variabilité des saisons et de la délicatesse des produits, sujet à d'excessives inégalités dans les prix de vente; il mène peu en général à la fortune, mais assure l'aisance; il contribue plus que tout autre à mettre une certaine dignité soutenue dans une existence modeste; rien ne répond mieux à cette vie calme et régulière dans l'intérieur d'une famille unie et laborieuse, qui est, dans toutes les conditions, une des meilleures garanties du bonheur et qui fait les races saines et le fonds résistant des nations.

III.

Nous avons recherché tour à tour les aptitudes natives, l'instruction, l'état de la famille, les mœurs et le degré d'intempérance, l'influence exercée par les occupations agricoles sur le développement intellectuel et moral des populations rurales du Nord et du Nord-Ouest. Il y aurait encore d'autres traits à recueillir pour peindre l'état de ces populations. Leur situation sous le rapport des croyances, la nature même de leur moralité, donnerait lieu à plus d'une observation. Nous devons dire aussi un mot des superstitions qui jouèrent longtemps un rôle dans ces campagnes, comme dans les autres, sous certains traits particuliers qui méritent peu d'être recueillis. Le fond de ces superstitions dans nos provinces du Nord était assez uniforme et assez plat. On ne croit plus guère aux revenans, on croit un peu aux sorciers. Les empiriques ont encore beaucoup de chances de faire des dupes en mêlant à leurs prescriptions de remèdes équivoques, des évocations mystérieuses, des simagrées qui ne le cèdent pas beaucoup aux anciennes grimaces de cette sorte de charlatans. Je ne veux pas exagérer la portée de ce genre de fléau qui a diminué, sans disparaître, mais, même dans ces proportions plus restreintes, il est une honte et un danger. Certaines révélations nous ont appris que de pauvres filles des campagnes ont eu tort de se fier à ces empiriques, tout pleins de lumières sur les causes de leurs maux et sur les moyens de les guérir. Les tribunaux ne disent pas tout. Les victimes qui ont souffert dans leur bourse et

dans leur santé aiment presque toujours mieux se taire. Elles savent qu'on se moquerait d'elles. Je doute qu'on fasse tout ce qui serait possible comme avertissement pour prémunir les ignorans et les faibles contre ces pratiques occultes et malfaisantes.

La diminution des sentimens religieux est loin d'être toujours une preuve de l'absence des superstitions. Assurément il y en a qui sont entées sur les croyances religieuses. Tels sont les pèlerinages faits en l'honneur de saints qui guérissent par spécialité toutes les sortes de maladies. Tels sont encore d'autres usages naïfs et populaires. Ces superstitions ne sont pas les plus dangereuses, malgré leurs abus. On ne saurait d'ailleurs les déraciner entièrement. Le miracle est de l'essence même de la religion. Les superstitions aujourd'hui les plus fâcheuses sont encore celles que nous venons d'indiquer et qui spéculent sur l'ignorance et la crédulité. Il est pitoyable de voir recourir à la fausse médecine, affublée de formules cabalistiques, des gens qui ne croient pas plus au médecin qu'ils ne croient au prêtre. « Nos paysans ne sont pas croyans, nous disait quelqu'un en Picardie, mais ils sont crédules. » Rien n'est plus vrai.

Affirmer que les croyances religieuses ont perdu beaucoup de terrain dans ces campagnes, c'est énoncer un fait général en France, mais qui se produit fort inégalement selon les pays. L'indifférence pour tout ce qui n'a pas les intérêts terrestres pour objet immédiat, la répugnance chez un très grand nombre de paysans à admettre le surnaturel sont dans ces régions du Nord en manifeste progrès. Cette sorte d'incrédulité prend rarement des formes violentes. Elle ne les a que dans ces natures de sectaires qu'on rencontre jusque dans les villages. La majorité des hommes n'est pas positivement hostile aux idées religieuses, tout en se tenant en dehors; une minorité considérable fréquente encore l'église les dimanches et les jours de fêtes. En Flandre, c'est la majorité aujourd'hui encore qui reste fidèle à ces habitudes, quoique la fréquentation des sacremens, signe du catholicisme pratique, ait là aussi sensiblement diminué. Cette région a moins perdu ses croyances religieuses que la Picardie. Quant aux femmes, elles sont partout, dans ces contrées du Nord et du Nord-Ouest, attachées au catholicisme, et la plupart y tiennent fortement; elles y maintiennent l'enfant et, jusqu'à un certain point, l'homme lui-même.

Ce qui constitue essentiellement pour ces campagnes la règle de conduite, c'est ce qu'on appelle la morale utilitaire. Je sais que la remarque peut s'étendre en dehors de ces régions du Nord et du Nord-Ouest, mais elle y trouve particulièrement sa place en raison de la nature froide des paysans. Nos campagnes n'ont pas besoin pour être utilitaires d'avoir lu Bentham et Mill. Entre la morale uti-

litaire et le paysan, lorsque la religion a perdu sa prédominance, il y a affinité. L'ouvrier des villes suit le plaisir, le paysan suit l'intérêt : de là sa force relative. La morale utilitaire crée les vertus économiques. Elle est la mère du travail et de l'épargne. Elle prescrit l'empire sur soi et la prévoyance. Elle combat l'ascendant des instincts grossiers et des appétits brutaux par les calculs d'avenir. Elle s'élève, en un mot, jusqu'à la conception du bien-être. Elle craint d'ailleurs tout ce qui nuit, la maladie qui vient de l'excès, comme la prison qu'entraîne le délit. Ceux qui sont assez forts pour s'y conformer de tous points déploient une somme d'énergie utile et de qualités d'ordre qui ont leur prix. Mais il y a un revers de médaille. Cette morale a toute l'étroitesse et toute la sécheresse de l'égoïsme. Elle ignore la charité et fuit le dévoûment. Elle n'a pas de ciel sur la tête. Elle n'a ni élan ni expansion dans le cœur. La famille peut jusqu'à un certain point s'en accommoder; encore réduit-elle le nombre des héritiers. L'idée de patrie dépasse cette morale, l'humanité est un mot qu'elle ne comprend pas. Enfin il lui faut, pour être complètement efficace dans le sens de ses bons effets, une force et une sagesse dont tous ne sont pas capables. L'amour de la propriété produit les meilleurs effets, mais il peut devenir une passion sans frein. La cupidité ne connaît pas de règle et de limite. Elle engendre la dureté dans les relations. Elle se laisse emporter jusqu'au crime. Autant de conséquences funestes de l'absence d'un principe de conduite plus élevé, plus étendu, plus généreux. La morale utilitaire a tiré parti des énergies actives de nos paysans du Nord et du Nord-Ouest, gens de sens rassis et d'humeur réfléchie, qui s'en contentent mieux que les populations ardentes du Midi. Mais suffit-elle à ces populations du Nord elles-mêmes? Est-elle sans lacunes essentielles et sans inconvéniens? Ne faut-il rien qui la tempère et l'élargisse? Peut-elle être là plus qu'ailleurs la règle suprême de l'homme et le dernier mot de la destinée?

Le caractère propre du temps actuel est de transporter aux campagnes ces problèmes où paraissaient surtout engagées les villes, et, dans les villes, la classe la plus instruite. Les philosophes opposent à la morale utilitaire la morale spiritualiste, celle du devoir, de l'obligation, que complètent la charité et l'amour sous les formes les plus élevées, le christianisme en un mot, moins le dogme. Forme abstraite qui ne suffit pas à tous et qui convient mal aux campagnes. Or il s'agit précisément de savoir si elles renonceront à la morale religieuse, attachée à l'enseignement et à la pratique d'une religion positive. On doit se demander si ce ne serait pas là une immense éclipse d'une partie de l'âme humaine et un grand péril pour les campagnes, pour la société, pour la patrie. Si, par la force des

choses, cette situation critique existe en partie, il serait d'une suprême imprudence de l'aggraver en posant en antagonisme devant les campagnes prises comme théâtre d'expérience, ces deux termes d'une antithèse violente, la science et la foi, qu'on personnifierait dans l'instituteur et dans le prêtre mis aux prises. *Ceci tuera cela.* La politique doit éviter de telles alternatives redoutables, non les créer. La part à faire au sentiment religieux, inséparable, quoi qu'on en puisse dire, d'une religion déterminée qui lui fait prendre corps et peut seule lui donner un aliment régulier, a été proclamée par les politiques les plus libéraux et les plus pénétrés des devoirs de la démocratie, Américains, Anglais ou Français. La démocratie a besoin de tous les freins et de tous les stimulans moraux. Elle établit la liberté et la responsabilité à tous les degrés. Éliminer l'influence des croyances et du sentiment religieux qui agissent sur l'homme intérieur serait une gageure assez nouvelle en cette matière, et il y aurait plus de perte que de profit pour le parti illusionné qui croirait pouvoir la soutenir contre les leçons de l'expérience et les conditions mêmes qu'impose à la politique la nature de l'homme et de la société, surtout celle des sociétés libres.

Nous ne pouvions pas en dire moins sur cet état nouveau pour nos campagnes, très facile à observer dans nos populations du Nord et du Nord-Ouest. Au temps de l'empire romain, les campagnes voyaient leurs croyances ébranlées, mais le christianisme frappait à la porte : une religion supérieure remplaçait une religion inférieure: elle apportait une règle et un idéal moral sous des formes appropriées à la masse qui furent avidement acceptées. Tout était net, précis, dans les affirmations. La vie avait un guide, un modèle. Le ciel s'ouvrait. Est-on sûr qu'il y ait aujourd'hui quoi que ce soit à mettre à la place en dehors de doctrines trop abstraites, les supposât-on toujours morales, pour suffire à tous les besoins et à la direction de la vie? L'œuvre de la civilisation des campagnes par le christianisme est-elle achevée? Nous nous bornons à poser ces questions, et nous avons hâte de rentrer dans les faits. A cette description intellectuelle et morale nous devons ajouter le tableau de la condition matérielle des populations des mêmes provinces. Ce sera l'objet d'une seconde étude.

HENRI BAUDRILLART.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

II[1].

LA HAUTE-ÉGYPTE.

9 janvier 1882.

Nous partons pour Fechn, petite station à quatre heures du Caire, sur la route d'Assiout et où nous devons interrompre notre voyage en nous arrêtant chez Daninos-Bey. Nous prenons le train à Boulaq. Comme toujours, les stations regorgent de monde : voyageurs et badauds, effendis et mendians, mêlés dans une même égalité parfaite de relations. Partout des oranges, des mandarines et du café. La route passe assez près des pyramides pour qu'on les puisse bien voir, exquises, roses, dorées au soleil du matin, leur grand angle dans l'ombre, d'un bleu d'azur profond, et leurs bases sortant un peu brumeuses, presque vagues, d'une lente traînée de vapeurs violettes. C'est admirable ! Le sphinx, tout éclairé, rayonne comme de l'or rose. Plus loin, d'autres pyramides se suivent, inégales, plus petites, ruinées ; puis apparaissent celles de Saqqarah, à degrés ; de Dashour, aux lignes tronquées ; enfin celle de Meïdoum, avec sa forme bizarre de tours carrées superposées. De chaque côté, le pays est une succession de toutes les cultures, entre-coupées de canaux et remplies de travailleurs. A midi, nous sommes à

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet 1882.

Fechn, et l'aimable bey nous emmène à la maison qu'il habite, proche de la station et du village, d'où il gère une des grandes propriétés appartenant à la Daïra-Sanièh. Elle est fraîche, d'une propreté extrême, cette maison arabe aux rares fenêtres, et nos chambres, blanchies à la chaux, ornées de beaux tapis, du divan inséparable de toute pièce orientale, sont charmantes après ce poudreux voyage. Le lunch terminé, nous montons dans le petit tramway qu'un cheval traîne rapidement sur les rails qui sillonnent le domaine. Nous allons voir couper et récolter la canne à sucre à une extrémité du *Teftish*. Les champs de fèves sont en fleur, et l'odeur en est délicieuse. Le bey nous explique les cultures, nous raconte les difficultés qu'il a dû traverser depuis deux ans pour rétablir un équilibre absolument rompu par des fonctionnaires indigènes et malhonnêtes. Malheureusement, l'appui manque souvent, la difficulté de réagir contre les habitudes séculaires de rapine est énorme, et la tâche accomplie par lui avec une énergie incessante est d'une nature bien ingrate. Plus de vingt-cinq villages dépendent du domaine et, par conséquent, uniquement du bey.

Nous arrivons, au bout de deux lieues, à l'endroit où l'on travaille. Quel amusant spectacle! Sur les rails, un train de vingt wagons vides reçoit la récolte. Autour, dessus, dedans, un essaim de fellahs, portant de longues cannes blanches, vertes, violettes, les jettent dans les chars, les dressent, les rangent. Ils sont près de deux cents : des vieux, des jeunes, des nus, des vêtus, chantant, courant, grimpant. Tout autour, apportant les charges de cannes que l'on vient de couper, des ânes, des chars, des chameaux, puis encore des fellahs, ployant sous leurs lourds faisceaux. Ils sont payés régulièrement, depuis deux ans que le nouvel état de choses est inauguré en Égypte : ils sont en train de devenir prospères et sont déjà plus heureux. Pourvu que les rêves ambitieux d'Arabi-Bey ne viennent pas détruire l'avenir enfin assuré du pauvre fellah! On travaille avec ardeur, coupant avec une hachette chaque talle à l'ancienne méthode. Car on n'en veut point ici d'autres, et je retrouve dans tout le travail agricole les habitudes des plus anciens temps.

Daninos-Bey a nombre d'inspecteurs et de surveillans. Son chef d'état-major est énorme, grave, digne, la canne, — signe de commandement, — à la main. Enveloppé dans sa robe noire, coiffé d'un turban blanc et chaussé de pantoufles de maroquin citron, il est superbe à la tête de sa troupe d'ouvriers. Pourtant le bey le gronde; hier, il y a eu une négligence commise et le bey ne passe rien. Je suis confuse pour ce majestueux personnage de le voir si vertement réprimandé. Pas une seule femme ou fille parmi les ouvriers. Ici, c'est une honte pour elles de travailler aux champs. Il me vient la fantaisie d'en voir quelques-unes chez elles, dans

la vraie maison de paysans. C'est un peu étrange, paraît-il. En tous cas, ces messieurs ne pourront me suivre et je n'aurai ainsi aucun interprète. Tant pis, je m'en tirerai! et je supplie le bey de m'arranger quand même une visite au petit village, entouré de palmiers, qui est là-bas au bout du champ. Il y a de longues consultations. Enfin, deux contre maîtres se chargent de moi, et je les suis. J'entre avec eux dans une bourgade construite en terre séchée et entourée d'un haut mur, comme fortifiée. Une ruelle s'enfonce entre deux pigeonniers; puis une autre, tendue de cordes, où sèchent de petites robes d'enfans, rouges et jaunes. Mes guides me précèdent sous une porte basse, où une épaisse, infecte fumée m'aveugle, et où deux mioches sales surveillent un pot qui bout sur des tisons. Un énorme chien griffon grogne et me montre les dents; je pénètre dans une cour pleine de poules, de pigeons, de fumier, de pots cassés. Un pied de poussière partout, pas une femme visible. Mes conducteurs me font gravir un escalier extérieur dont les marches en terre s'écroulent, trouées, inégales, et péniblement j'arrive au premier étage. Ici une salle basse : un plancher de terre battue, vacillant. Il me semble qu'il va s'effondrer. Des murs gris, quelques bahuts de bois; deux fenêtres grillées par des arabesques en terre donnant sur une autre cour encore plus sale. A ce moment, sortant d'une porte du fond, deux, trois, quatre femmes, des marmots, des fillettes. La porte de l'escalier est obscurcie par une autre foule féminine qui arrive. Grands dieux! tant de monde! Mais nous allons passer à travers le plancher qui tremblait sous mon seul poids! Une vieille femme entre précipitamment avec un tapis infect et poudreux qu'elle me secoue sous le nez, l'étend par terre et me fait signe de m'y asseoir. Un de mes guides, évidemment le maître ici, m'apporte un traversin. C'est le divan improvisé, je m'installe, et en un clin d'œil j'ai douze ou quinze femmes et enfans accroupis autour de moi. Maintenant vient le moment difficile. Un grand silence; il faudrait causer, mais que dire? Je ne sais que trois mots d'arabe, et *mafich, rien,* encore moins *emshi, va-t'en,* ne seraient bien placés ici. Tant pis! il faut que *taïb*, l'adjectif admiratif, fasse tous les frais. Je regarde autour de moi *: taïb!* Ceci était un vrai mensonge imposé par les circonstances. On rit. J'examine les beaux bracelets d'argent massif d'une jolie fille assise à mes côtés. Cette fois, *taïb* part du cœur. Elle est ravie, les compare avec les miens, me prend les poignets et les embrasse. Nous rions tous. Le *paterfamilias* numéro un, chez qui nous sommes, s'assoit sur ses talons en face de moi, roule une cigarette, la met dans sa bouche, l'allume vigoureusement et me la passe. *Taïb!* mais avec un grand effort; car il me faut un certain courage pour fumer après lui. Enfin, ayant épuisé

mes sujets de conversation et ma cigarette, je leur explique en français qu'il faut m'en aller. Au geste que je fais pour me lever, une vieille à cheveux gris, assise à mes pieds, oppose toute son énergie et appuyant ses coudes sur mes genoux, me fait signe que quelque chose va venir. Résignée, je me rassois. Silence prolongé. Que dire? je regarde les affreux mioches, — car presque tous les petits enfans arabes sont hideux : *Taïb!* — Les mères, les sœurs, ont l'air flattées et rient bruyamment. Mais décidément la conversation languit et je me creuse la tête pour me souvenir d'une autre parole compréhensible ou approximative. Une idée lumineuse. Leurs noms? Je saisis le plus petit marmot, tout nu sous sa robe de chambre de coton jaune et, regardant le cercle, j'interroge : « Mahomet? Achmet? Ali? Ayoub? » Elles ont compris. On me hurle, toutes à la fois : « Ibrahim, » et, l'une après l'autre se nomment au milieu de rires effrénés. Je ne sais plus que demander quand arrive enfin l'objet attendu. Ce n'est, hélas! pas du café, mais une tasse d'eau extrêmement chaude et épaisse de sucre. Encore *Taïb!* Je salue et je remercie. Le maître de la maison en boit une aussi. Enfin, je puis me lever. Les femmes me baisent les mains, embrassant les leurs qui avaient soulevé les miennes et me crient à tue-tête, toutes ensemble, une foule de choses évidemment aimables. Je redescends le périlleux escalier, m'accrochant à toutes les marches, sans aucune dignité, et j'allais retrouver mes compagnons, lorsque mes braves guides, me tirant par le bras, me poussent dans une autre cour. Toutes les femmes ont suivi et je comprends qu'il me faut faire une seconde visite. Je suis certes la première Européenne qui ait pénétré dans le village, et le second guide est jaloux de me recevoir. Ici répétition identique de l'autre séance; seulement le ménage est un peu plus élégant, et puis on a eu le temps d'étendre le tapis d'avance; mais j'ai moins d'entrain. Mes sujets de conversation sont épuisés et je ne fais plus de frais. On ne m'épargne ni la seconde tasse de sirop chaud, ni la cigarette, ni même des dattes, que l'une des femmes, avec des doigts douteux, cherche au fond d'un vieux coffre. Nous nous refaisons les mêmes adieux que dans l'autre masure. Je reçois les vœux, les baisers, les mêmes marques de courtoisie naïve et charmante. Je réponds les mêmes : *Taïb!* et je cherche à me souvenir, pour me la faire traduire, de la phrase que tous répètent : « Pourquoi pars-tu si vite? » J'étais restée plus d'une heure à faire mes deux visites chez ces aimables fellahines, et, certes, je n'ai jamais fait plus de frais d'imagination, avec moins de mots, de toute ma vie. Le soir, dans une causerie pleine d'intérêt, Daninos-Bey nous raconte l'histoire de la découverte des deux statues assises de Ne-Fert et de Ra-Hotep, les plus anciennes merveilles du musée de Boulaq, découverte à laquelle il

a pris part. Leurs poses sont si naturelles, leurs yeux d'émail si prodigieusement brillans, que le maçon enlevant la dernière pierre qui les cachait au fond de leur chambre mortuaire, se sauva terrifié en criant qu'il y avait dans le monument des génies vivans.

10 janvier.

Dès le matin, nous visitons les bâtimens abandonnés d'une immense raffinerie que l'ex-khédive avait installée ici avec un luxe insensé. Elle a coûté 300,000 livres sterling et est devenue inutile par suite de la diminution des récoltes de sucre. Les chacals y font leur demeure. Les machines, toutes neuves, se rouillent sans avoir jamais servi. De tous côtés, dans la moyenne Égypte, il y a de semblables usines délaissées, tristes restes des folies de construction, des dépenses illimitées, des marchés scandaleux du dernier règne. Il faut quitter au milieu du jour ce coin doux et agreste et reprendre le train poudreux où nous étions hier. Jusqu'à huit heures du soir, nous traversons les flots de poussière insupportable pour laquelle cette ligne est légendaire. Bien las, à la nuit noire, nous arrivons à Assiout, le terme de notre voyage en chemin de fer, le début de notre navigation sur le Nil. *Chè Babylonia!* de gens, de chevaux, de soldats, d'ânes, de chameaux! comme me dit ma petite caméristе italienne. La bagarre, en pleine nuit, rend la lutte contre les envahisseurs fort difficiles. On nous arrache littéralement, nous et nos paquets, pour nous mettre de force à baudets. Nous résistons, car une course dans l'obscurité en pays inconnus, sur une selle d'homme, ne me tente pas. La chaussée où nous tâtonnons dans le sable a bien deux kilomètres de long et nous sommes heureux de nous retrouver sains et saufs dans le bon petit bateau postal qui va être notre *home* pendant huit jours.

11 janvier.

Nous sommes dix-huit passagers à bord. Sur le pont, à l'avant, nombre d'Arabes sont installés sur leurs tapis. Il fait froid et le ciel reste gris tout le jour. Les rives sont boisées de palmiers. La végétation est superbe de couleur, et les prés naissans d'un vert d'émeraude inimitable. Nous passons la journée installés sur le pont en très intelligente et très agréable compagnie d'amis anciens et de connaissances récentes. Les montagnes de la chaîne arabique deviennent grandioses; coupées parfois de ravins profonds, falaises d'or aux ombres d'azur, tantôt bordant le Nil, tantôt fuyant au désert, où elles s'enfoncent avec des effets radieux et des tons d'une pureté trop exquise

pour être jamais reproduits. Quelle lumière dans ce pays! quelle hauteur a le ciel!

12 janvier.

Toute la matinée, nous attendons fiévreusement la première vue de Thèbes. A chaque tournant du Nil, à chaque nouveau tableau qui se déroule, il nous semble arriver à ce rivage désiré. Enfin, le fleuve s'élargit encore. A notre droite, une riche plaine s'étend jusqu'à cette ligne de collines sévères, toutes percées de grottes funéraires, qui ferme l'horizon. A gauche, au bord de l'eau, de lourdes masses de ruines, quelques maisons blanches, une haute berge de sable et quelques dahabiehs qui y sont amarrées. Nous sommes à Louqsor, et cette vaste plaine est tout ce qui reste de Thèbes, la ville aux cent portes. Nous ne nous arrêtons qu'une demi-heure pour déposer les sacs de dépêches et quelques-uns de nos compagnons, et ne restons plus que douze à bord. Je suis la seule femme, mais notre principal personnage est le consul anglais, à Alexandrie, M. Cookson, auquel le long de la route les autorités viennent rendre leurs hommages.

Louqsor est un étrange amas de petites maisons arabes, nichées entre les colonnades gigantesques, les pylônes ensablés, bloquant les temples à moitié déblayés et dont la partie supérieure est seule visible. Sur l'autre rive sont disséminés des amas de monumens effondrés, des colonnes que nous distinguons grâce à la pureté infinie de l'air, mais qui sont microscopiques dans cet immense panorama. Deux taches roses, isolées dans une mer de verdure, se dessinent par leur ombre violette : les colosses. Mais déjà tous ces détails s'enfuient ; nous remontons le Nil et, tout le jour, le paysage reste d'une beauté grandiose. Nous longeons Erment et ses vergers de mandarines, puis vient une longue passée entre de hautes chaînes roses, de formes admirables, qui descendent jusqu'au bord de l'eau. Nous sommes dans la véritable Thébaïde des ermites des premiers siècles. Aussitôt qu'entre la montagne et le fleuve, il reste une bande de culture sur la berge, on y établit des shadoufs, pour faire monter l'eau ; quelquefois séparés à peine par 20 ou 30 mètres d'intervalle. Le travail est ancien comme l'Égypte. Les fellahs, toujours par deux, baissant et soulevant les seaux en peaux de buffle, avec le long levier fixé au-dessus de leur tête, les vident dans des auges à côté d'eux, en mesure aussi précise que celle de leur chanson. Quand la levée est haute, ou la rivière basse, il y a trois ou quatre paires de shadoufs au-dessus l'un de l'autre, avant que l'eau atteigne les petits canaux d'arrosage qui font vivre les prés.

métier est si rude que les hommes ne sentent pas le vent du nord aigu et travaillent nus, sauf le lambeau d'étoffe qu'ils s'attachent aux reins.

Au sommet du shadouf, sur la berge, presque toujours un groupe arrêté, assis, causant : à côté d'eux paissent les ânes et les buffles. Il n'y a vraiment pas de terre aussi habitée que celle-ci. La journée fraîchit tellement, que nous restons difficilement sur le pont. Vers huit heures, nous amarrons à Esnèh, jusqu'au lendemain, car la navigation s'arrête toujours la nuit sur le Nil, à cause des bancs de sable. Nous sommes invités à suivre le consul d'Angleterre chez le mudir de la province, Osman-Pacha. Péniblement nous grimpons la berge, car ici, comme tout le long du Nil, la montée à pic est des plus ardues, dans une poussière qui a des mètres de profondeur. Il fait nuit noire. Notre petite procession est éclairée par une torche et suit la rive, jusqu'à une maison basse, où nous attendent les notables. Le gouverneur, grand et gros patriarche, à l'air noble et courtois, nous reçoit avec des salams réitérés. Nous entrons dans une salle blanchie à la chaux, aux fenêtres fort sales. Une natte par terre, une petite lampe de pétrole accrochée aux solives noires du plafond, un divan sur trois côtés de la pièce, complètent le mobilier.

Le pacha, riant, complimentant, nous fait prendre place à sa droite. On fait les présentations au consul, à nous. C'est le premier magistrat, puis l'uléma, le cadi, le gouverneur de la ville : saluts, poignées de mains, avec tous ces beaux vieillards à barbe blanche, et aux longues robes de couleur. Notre conversation est rapidement épuisée ; alors le pacha rit, tape sur les genoux de ses voisins et rit encore. Enfin, on produit les cigarettes et le café : exécrable celui-ci et trop sucré. N'importe, je lance un *taïb* et le pacha paraît ravi. Je suggère qu'on pourrait aller voir les ruines, et cette fois, avec un cortège imposant de notables et de fellahs qui portent devant nous des lanternes aveuglantes, nous traversons la ville déserte et endormie. Les maisons sont toutes basses, et misérables d'aspect. Entrant dans une ruelle où dorment, roulés par terre, les sujets de notre pacha, nous découvrons à hauteur d'épaule une série de splendides chapiteaux aux proportions énormes.

Quelques pas plus loin, nous touchons une corniche colossale. Entre les colonnes, un petit mur en terre à hauteur d'appui nous sépare d'un abîme profond. Les torches s'arrêtent. A côté de nous, une sorte de gouffre béant s'ouvre dans l'obscurité. Nous descendons une cinquantaine de marches rapides et nous sommes à l'ancien niveau du temple, engagé à 80 pieds au-dessous de l'emplacement de la ville, — au milieu d'une forêt de gigantesques colonnes,

couvertes d'hiéroglyphes, d'emblèmes, d'inscriptions. Le style n'en est pas pur, car le temple est de la basse époque ptolémaïque; mais il est le premier que nous voyons, et l'aspect de cette salle est grandiose à la lueur des torches. Les effets d'ombre et de lumière entre ces imposans piliers sont fantastiques. Il nous semble quitter un monde souterrain quand nous rentrons chez le pacha pour assister à la *fantasia* qu'il nous a préparée. Les almées d'Esnèh sont célèbres. Mais de nouvelles autorités sont arrivées et il faut recommencer le cérémonial de présentation avec l'offre de café et de cigarettes. Enfin arrivent les cinq beautés qui doivent nous charmer. Trois sont des négresses, grandes, grasses, vêtues de la tête aux pieds de mousseline rose. Les deux autres, des fellahines, plus petites, assez maigres, sont en cotonnade blanche à fleurs. Une seule des négresses est passable de figure. Les tailles sont horribles. Leurs robes sont tout à fait montantes, à taille très courte; la jupe très foncée touche terre et cache leurs pieds. Sur la tête un fichu de couleur; les cheveux, tressés de sequins d'or, tombent en frange sur les épaules: le cou et la poitrine sont couverts de colliers d'or à plusieurs rangées auxquelles elles ajoutent constamment l'or qu'elles gagnent; souverains, napoléons et pièces autrichiennes. L'une après l'autre elles viennent nous saluer, nous baisant la main, qu'elles soulèvent légèrement, et portant ensuite la leur au front et au cœur. Le geste est charmant et plein d'une humilité que leurs regards très libres démentent aussitôt. Elles s'accroupissent à terre, et la musique commence sur trois instrumens, un luth, un violon et un tambour de basque; elles jouent avec une frénésie que rien ne lasse. Deux des négresses se lèvent, et lentement d'abord, font en face l'une de l'autre les mouvemens les plus étranges. Torsions, frémissemens, ondulations du corps accélérées ou ralenties, selon la mesure que donnent les tambourins. La tête et les pieds remuent à peine; les hanches et le torse seuls s'agitent convulsivement. Après les négresses, les deux petites fellahs en blanc, dont l'une, paraît-il, est une célébrité, car tous les vieux dignitaires se pâment de ravissement, viennent danser à leur tour. Je ne vois pas grande différence, si ce n'est des gestes plus prononcés de la partie inférieure du corps arrivant à des tours de force de frémissemens rapides. Enfin, essoufflées, fatiguées, elles se rassoient et commencent une longue complainte sur trois notes hautes, que le violon soutient de toutes les aigreurs de son archet désordonné. Le pacha me fait dire qu'il regrette que je ne comprenne pas, car c'est une belle chanson d'amour. La séance tire à sa fin, et complimentant pacha, uléma, cadi et danseuses, nous rentrons précédés de notre illumination, et, dévalant sans grâce les mauvais gradins de la berge, nous rapportons des flots de poussière dans nos cabines.

Vendredi, 13 janvier.

Quand nous nous levons, par une délicieuse matinée, Esnèh est déjà loin, et nous naviguons dans une contrée plus plate qu'hier. Nous venons de quitter la grande chaîne, rose comme les Alpes dolomitiques, qui longeait le Nil depuis avant Thèbes. Maintenant le désert approche du fleuve constamment, et par momens le côtoie. A dix heures, nous sommes à Edfou; ici encore, grâce à la présence du consul, nous trouvons une réception officielle. Il fait vraiment chaud. Une foule d'ânes nous attendent sur la rive, au milieu de nuages de poussière. Comme toujours, cris et batailles préliminaires, et les pauvres petits baudets sont battus pour et par leurs conducteurs. Nous faisons une demi-lieue par les sentiers et par les prés les plus poudreux que j'aie encore vus; chaque pas soulève des tourbillons. Dominant le village, les grands pylônes du temple brillent d'un éclat crémeux. Notre cortège, traversant les misérables ruelles, fait fuir les femmes voilées, qui nous observent ensuite de loin, mais en attire quelques-unes au visage découvert, aux parures éclatantes et de profession non douteuse. Devant nous courent effarés de petits buffles mugissans, surtout des moutons énormes, bruns, bourrus comme des ours, à queues gigantesques et fourrées, qu'ils traînent péniblement en fuyant. Au milieu des masures, une longue descente de marches, devant le péristyle du temple. En bas, à nos pieds, est le véritable pavé de l'édifice, le niveau d'où s'élèvent les immenses pylônes, qui plongent à 40 pieds au-dessous de nous et nous dominent du double de cette hauteur. Autrefois, comme encore aujourd'hui à Louqsor, les huttes des fellahs avaient envahi le sommet de l'édifice, dont toute la base était enterrée dans le sable. Mariette, pour le déblayer, a d'abord dû démolir une centaine de leurs maisons, et maintenant l'incomparable monument est libre, presque intact dans la vaste tranchée qui le dégage. La première impression lorsque, au haut de cet escalier, nous quittons nos montures, est indescriptible. Devant nous se dresse, gigantesque, le premier pylône, massif orné de bas-reliefs, et par l'ouverture de son portail nous apercevons une vaste cour. Chaque marche que nous descendons nous laisse entrevoir d'autres cours, d'autres salles, d'autres colonnes. Ici heureusement le public est exclu. Une grille se referme sur la horde de gamins, et nous pouvons nous promener en paix. Sauf quelques parties de la toiture qui manquent, le temple est dans un état de conservation parfaite. D'abord la grande cour, éclatante au soleil ardent, soutenue par des rangées de gros piliers aux chapiteaux élégans de palmiers et de fleurs de lotus. Tout autour et au-delà,

des vestibules aux plafonds peints d'étoiles et d'emblèmes, des cours de différentes grandeurs soutenues par de belles colonnes et sculptées de dieux colossaux; des petites salles, les unes obscures, d'autres inondées de lumière, toutes brodées d'hiéroglyphes. Autour de l'édifice une sorte d'étroit corridor à ciel ouvert, dont les parois à une hauteur énorme sont entièrement ornées de bas-relief. La profusion d'emblèmes et d'inscriptions est inouïe, et la somme de travail dépensée ici comme à Esnèh dépasse la mesure de l'industrie humaine et me rappelle celle des polypes qui créent le corail. Le temple est dédié surtout à Horus, « le dieu du ciel, l'épervier d'or, fils d'Osiris. » Le grand épervier qui surmonte le portique est encore presque instact et parfait, avec ses délicates lignes tracées de bleu et de rouge.

Pendant que nos compagnons gravissent un des pylônes par un escalier intérieur, je reste à jouir de l'émotion qui m'a saisie. Il semble que, remontant de deux mille ans le passé, on pourrait presque reconstruire ici une vivante réalité. Le même ciel limpide et profond, la même lumière dorait ces colonnes. Une longue procession de prêtres, sortant du sanctuaire et traversant cette vaste cour pour aller vaquer aux mystères sacrés, semblerait encore toute naturelle. A ce moment, la grille s'ébranle et de beaux vieillards aux robes flottantes s'approchent. Mais ce ne sont pas les prêtres de Hathor ou d'Horus. Ce ne sont que les notables du village qui apportent au consul leurs complimens et le café obligatoire. Nous regagnons le bateau, et jusqu'au soir le paysage se déroule assez semblable; une succession de shadoufs ou de sakkièhs; du sable, de longues stries jaunes d'or, où le vent fraîchissant soulève des colonnes de poussière qui se poursuivent. Puis des rochers, des coteaux sablonneux. De temps à autre, des groupes de palmiers doums, aux troncs tordus, de dattiers, d'acacias aux grappes jaunes, font un tableau délicieux. Il y a toujours quelque chose à voir sur les bords du Nil. Tout ce qui est sur la berge se détache contre un ciel lumineux : une file de chameaux, un groupe d'ânes, des enfans qui jouent, un homme qui prie. L'extrême netteté de l'ombre frappe ici autant que la lumière. Je me rappellerai toujours chaque figure que j'ai vue passer au désert. Les femmes voilées gardant leurs chèvres ou venant en processions puiser de l'eau dans leurs cruches ventrues: l'homme en manteau brun, guidant son âne par les défilés sablonneux, ou disparaissant entre les rochers qu'il gravit lentement. Vers le soir, nous sommes à Gébel-Silsileh, le pays des carrières, et notre bateau jette l'ancre pour la nuit. Il fait encore assez jour pour visiter les curieux spéos, petits temples funéraires excavés dans le rocher. La solitude ici est complète. Le pays est au sable, le jour; aux chacals, la nuit. Le Nil, resserré entre des parois de rochers, a

un aspect sévère. Nous grimpons jusqu'à la galerie étroite parallèle au fleuve, et d'un abord trop facile hélas! car les Arabes s'en servent quotidiennement comme d'un refuge. Aussi les admirables sculptures des bas-reliefs sont-elles entièrement dégradées : partout des traces lamentables laissées par les Philistins. Nous errons dans le désert environnant, amas de rochers noirs, gris, de sable amoncelé dans les bas-fonds, — endroit désolé s'il en fut. Il est trop tard pour visiter les carrières de l'autre rive, d'où sont sortis, il y a trente siècles, les blocs qui ont servi à construire les villes de la Haute-Égypte. On nous supplie de ne pas nous écarter, car l'obscurité arrive, et on se perdrait facilement dans ce dédale de rochers semblables.

14 janvier.

A dix heures, nous débarquons à Assouan. Depuis deux heures, nous approchons de la Nubie, et l'aspect du fleuve est tout à fait différent. Les collines sont basses, sombres ; sur les rives, des bois de palmiers, les plus beaux que nous ayons vus. Nous distinguons un minaret blanc, d'immenses sycomores, et puis les îlots de rochers d'un noir de jais, et surtout l'île d'Éléphantine, verte émeraude, qui divisent le fleuve. Au rivage, une foule nous attend ; elle est plus mélangée que d'habitude et surtout plus foncée. Beaucoup de nègres absolument noirs, des Nubiens bronzés et quelques Arabes besharis, semblables à ceux que nous admirions il y a quelques années au Jardin d'acclimatation. Le type est reconnaissable entre tous : les yeux ardens, la bouche très fendue, le nez fin, pas de turban, mais une forêt de cheveux qui se dressent droits sur et autour de la tête, les formes d'une élégance extrême. La foule se rue sur nous pour nous offrir mille bibelots à acheter : des armes, des courbach, des paniers, des œufs d'autruche, même des gazelles pleuvent avant que nous ayons quitté la planche qui nous sépare de la terre ferme.

Un gamin à la peau d'ébène, à la voix stridente, s'attache à nous; il n'a qu'un quart de chemise; mais sa perruque crépue est splendide et, de temps en temps, il la laboure avec une longue épingle de corne qu'il y repique ensuite d'un air vainqueur. Il veut à toute force me vendre « Madame Nubia. » L'objet est une ceinture en lanières de peau d'hippopotame, seul vêtement des « dames » au-delà de la cataracte et auquel ce nom typique a dû être donné par quelque mauvais plaisant. Elle est de plus brodée de perles de couleur; mais il s'en exhale une telle odeur d'huile de ricin que je ne puis vraiment en infecter ma cabine. Les notabilités de la ville attendent le consul sous les sycomores séculaires qui ombragent le bord de l'eau. Tout grouille autour de nous dans un délicieux mélange :

deux chameaux blancs que l'on charge fendent l'air de leurs grognemens; sur nos têtes, cet incomparable ciel bleu, cette lumière intense qui est ma joie de tous les instans.

Échappant difficilement à la foule, nous traversons à âne la misérable petite ville. Les ruelles qui composent le bazar sont animées; les autres sont d'étroits ravins courant entre des murs bas, et par l'une d'elles nous arrivons au désert. Pendant une heure et demie, quelle admirable course nous faisons! La route, — peut-on appeler ainsi ce beau sable d'or où les pas disparaissent? — monte, descend, traverse la nécropole, en partie ancienne, en partie moderne, paisible ville de tombes aux mosquées exiguës, aux inscriptions coufiques datant de dix siècles et où les morts dorment sous le plus beau ciel et dans le plus beau sable du monde. Longeant le rideau de rochers qui nous séparent du Nil, nous entrons dans une région sauvage. Des deux côtés, d'énormes blocs noirs, aux formes fantastiques, nous surplombent; un labyrinthe de roches brûlées nous enserre. L'Arabie-Pétrée ne doit rien avoir de plus austère que cette morne contrée. Aussi quand subitement nous nous trouvons sur les rives du Nil, sous les palmiers et les sycomores de Mahatta et en face de l'exquise petite île de Philæ, le décor est si merveilleux, si étrange, que l'on y croit à peine. Hélas! on ne nous laisse pas le temps d'admirer. Il faut s'embarquer, car la chaloupe du gouverneur nous attend pour nous transporter dans l'île. Oserai-je noter ici mon premier sentiment de désappointement, quand nous débarquons sur la grève rocailleuse? Je m'attendais à plus de verdure, à une végétation plus luxuriante, à moins de ruines, de décombres gisant partout. Il n'y a pas dans le monde une île qui soit restée aussi longtemps sainte que celle-ci. Pour les Égyptiens, le sol en était aussi sacré que l'est aujourd'hui la Mecque pour les musulmans. Leur serment le plus terrible était : « Par celui qui dort à Philæ ! » car c'est ici que reposait, bercé par le murmure des eaux, le divin Osiris, dont le nom redoutable n'était jamais prononcé. Quittant la présence du dieu créateur pour faire, sous une forme humaine, du bien aux hommes, Osiris avait péri dans le Nil en luttant contre Typhon, l'esprit du mal, et, passant par la région des morts, devenant juge suprême des morts et des vivans, il était considéré comme le sauveur des hommes. Sur la terre, son tombeau, d'abord érigé à Abydos, avait été transporté à Philæ. Ici Isis, sa sœur et son épouse, veillait sur les cendres du dieu innomé; ici se célébraient les plus saints mystères; ici le pharaon tout-puissant ou l'esclave le plus humble venait en pèlerinage adorer au sanctuaire du dieu.

Nous parcourons la petite île, et j'oublie vite ma première déception en me pénétrant de sa particulière et exquise beauté. Nous

reconnaissons les formes, si connues par la gravure et les photographies, du ravissant petit temple hypèthre, dominant le rivage de sa terrasse élevée. Sous cet admirable climat, le ciel a toujours été la plus grandiose des couvertures. Un peu plus loin, au centre de l'île, le temple d'Isis, avec ses pylônes, ses cours, ses colonnades, est l'édifice dominant. Tout ici est irrégulier, sans symétrie, mais la proportion de l'île a donné celle des édifices et le sanctuaire de la déesse est plus élégant que vaste. Partout des représentations d'Isis, de la naissance de son fils Horus, de la résurrection d'Osiris. Mais les outrages n'ont pas été épargnés au lieu saint, et la ruine et la destruction ont tout atteint. Un escalier intérieur nous mène par des séries de marches faciles, ménagées dans l'épaisseur du mur, sur le haut d'un des pylônes. De ce sommet, longue et étroite terrasse, la vue est vraiment incomparable. D'abord les deux rives : l'une, un amoncellement de rochers qui composent l'île de Biggeh, séparée de nous par un étroit chenal; l'autre douce, riante, une oasis de palmiers et de verdure, et quelques maisonnettes se détachant sur le désert sablonneux que nous parcourions ce matin. Au sud, le Nil se perd brusquement derrière le coude des montagnes nubiennes qui ferme l'horizon; au nord, il semble un lac limpide de cristal avant de disparaître dans les îlots de rochers et de devenir la suite de rapides que nous entendons gronder au loin. Cependant la faiblesse humaine reprend ses droits. Il ne suffit pas de nous rassasier de cette vue charmante, qu'aucun pinceau pas plus qu'aucune plume ne peut rendre, et il faut aller faire honneur au déjeuner, étalé par nos braves matelots sur un bloc de pierre dans le petit temple hypèthre.

Le repas fini, nous restons deux heures à flaner sur cette merveilleuse terrasse, entourés d'une troupe d'enfans. De jolies fillettes au teint très sombre, mais aux physionomies charmantes, en haillons, misérables, grelottant la fièvre, viennent nous offrir leurs bijoux. Elles ont à peine une chemise de coton bleu et un long voile noir en lambeaux qu'elles tirent devant leur visage. Mais sur leurs cous, luisans comme un belle patine de bronze, brillent quatre ou cinq rangées de verroteries enfilées avec un goût bizarre, à la narine un anneau de cuivre et sur leurs fins poignets de jolis bracelets tordus. L'une d'elles, avec son doux regard mélancolique, me rappelle tout à fait une vierge byzantine. Nous leur achetons tous les ornemens qu'elles veulent bien nous vendre. Quelques-unes semblent les céder à regret, et l'une d'elles résiste longtemps à l'offre que je lui fais. Ses compagnes se moquent d'elle. Alors, prise d'un accès de rage, elle me jette le collier et se sauve avec l'argent en pleurant. Les gamins, eux, se disputent les boîtes de sardines vides, épaves de notre repas, et en lèchent l'intérieur avec délices. Le gouverneur

cependant nous propose de redescendre à Assouan par les rapides de la cataracte. Il nous offre sa felouque et nous accompagne. La chaloupe est lourdement construite. Douze hommes éprouvés tiennent les rames. La première demi-heure est idéale. La petite île devient plus pittoresque à mesure que chaque coup de rame nous en éloigne. A 200 mètres, elle forme le plus ravissant tableau, encadré par le fleuve et les rives nubiennes qui s'y reflètent. Nos matelots sont tous nègres, grands diables berbères qui rament vigoureusement en chantant. Le soleil baisse. L'eau murmure sourdement, mais sa surface est encore lisse comme un miroir. Quelle douce traversée! J'étais un peu honteuse de mes appréhensions quand, subitement, le courant s'accentue et un premier remous violent, puis un second, fait tournoyer la chaloupe. Nous arrivons à un archipel de rochers qui arrêtent brusquement le fleuve, et il faut une adresse prodigieuse au pilote pour les éviter. Pendant une demi-heure, nous courons avec une violence extrême, les rameurs faisant des efforts surhumains pour lutter contre les tourbillons ou les rapides. Trois endroits sont particulièrement redoutables, et alors les chants, les invocations à Allah redoublent. Ils les hurlent en ramant comme des démons. Quels poumons! grands dieux! La sueur ruisselle sur leurs noires figures. Ils ont jeté manteau, turban, calotte à leurs pieds et s'arcboutent tout droit, debout, contre leurs rames pour résister au courant. Par instans, notre felouque, lancée entre deux murs de rochers, vole, rapide comme la flèche; une seconde de plus et nous disparaîtrons dans le gouffre écumant où nous serons brisés contre les récifs. Mais le cheik de la cataracte est un habile homme: prompt comme l'éclair, il fait obéir la felouque au moment précis et, triomphant, nous fait filer le dernier rapide sans encombre.

Le moindre accident ici serait fatal. L'émotion passée, nos Arabes entonnent une chanson berbère, très différente de la mélopée lamentable des momens difficiles. Ici il y a un couplet très rythmé sur trois notes. Le premier chanteur dit seul quatre mesures, puis le chœur reprend le refrain sur un seul et même mot, et ainsi alternant pendant vingt minutes.

Le soleil couchant dore les roches sablonneuses qui bordent le fleuve et reluisent comme de grands cônes ou de longues murailles de cuivre rouge. Il fait tout à fait obscur quand nous rentrons dans notre domicile du *Boulaq*.

15 janvier.

Tous debout de bonne heure, pour profiter de notre matinée dans la ville. Le temps est splendide, le soleil torride, mais le vent du nord si glacial que mon manteau de fourrures est indispensable.

Le capitaine Moustaffa-Effendi-Sady, qui commande ici un détachement de soudanieh, nous fait les honneurs de la petite ville. Le bazar, limité à deux petites ruelles couvertes de paillassons, est tout à fait primitif. Les marchands, à l'aspect sombre et sauvage, n'ont pas la bonne grâce de ceux du Caire. Les boutiques, misérables petits trous, ne contiennent que trois ou quatre espèces de marchandises : des paniers et des plateaux en fibre de dattier de même forme et teints des mêmes couleurs que ceux que l'on retrouve dans les anciens tombeaux ; des plumes d'autruches, grises, noires et blanches ; quelques belles peaux de léopards et surtout des vases, des tasses, des ornemens en terre noire ou rouge, fins comme du Wedgwood. L'irruption de notre caravane a fait un effet désastreux. Les prix montent de moitié sur ceux d'hier. Je laisse écouler la première fougue de mes compagnons, et lorsqu'ils s'éloignent je rentre au bazar faire de nombreux achats de paniers. Mais il s'agit de payer 44 petites piastres à la marchande, vieille négresse hideuse, décharnée, sourde et presque aveugle. Je compte péniblement les quarante-quatre petites pièces dans la main de mon guide, le capitaine Moustaffa, qui les lui recompte. Elle en refuse une partie après les avoir minutieusement observées l'une après l'autre et mises dans son œil et dans sa bouche. Il faut, en plein soleil et malgré le vent glacé qui soulève des nuages de poussière infecte, lui trouver d'autres pièces dans le sac de monnaie que nous avons apporté exprès. Après force coups de coudes et menaces du capitaine, elle finit par en accepter d'autres et s'en va. Nous continuons nos achats : ici, même difficulté ; dès qu'une pièce est trouée, et elles le sont pour la moitié, ou écornée, et elles le sont pour un quart, ou usée, et elles le sont presque toutes, les Nubiens ou Arabes de la Haute-Égypte n'en veulent pas. C'est un embarras continuel, *good for Cairo, not good for Arabman*, et rien ne les leur fait accepter. Ils renoncent plutôt à toute affaire. Au milieu de mes débats avec le potier, la mégère aux paniers revient : nue sous son voile noir et sa chemise bleue trouée, la vilaine créature me fourre sous les yeux une main de singe couverte de bagues de cuivre, un bras écaillé orné de cercles d'argent et de verroterie. Ce sont les piastres qu'elle me rapporte. Moustaffa l'injurie et la renvoie ; rien n'y fait. Pendant toute notre course, elle nous harcèle, nous hurle aux oreilles, ameute les passans. Il faut finir par lui céder et lui changer encore douze piastres qui lui déplaisent. Ce petit bazar sauvage a un caractère extraordinaire. La lumière joue si violemment sur tous ces étranges étalages de plumes, d'ivoires, de peaux de léopard, de verroteries. Puis les passans sont d'aspect si différent ! des guenilles sur des corps si étranges ! Tantôt ces grands nègres, presque nus, d'un bleu indigo, aux lèvres si épaisses qu'elles ne peuvent

joindre ; puis les Bescharis, petits, élégans, d'une délicatesse de formes qui rappelle la gazelle. Ils ont un regard farouche, indescriptible, que je n'ai vu qu'à eux. L'un d'eux a amené au bazar un petit mouton ; il me l'offre, et aussi de l'égorger séance tenante avec un coutelas qu'il tire de l'écharpe grise enroulée autour de son corps et de ses épaules, son unique vêtement. Le geste est féroce, rapide, plein de grâce, et quand je refuse énergiquement, il s'en va, tirant brutalement sa pauvre petite victime, mais avec la souplesse d'une panthère. Ces Bescharis, qui vivent toujours au désert, sont entre eux d'une sauvagerie extrême. Ils ont peur des blancs, ou même des Égyptiens civilisés et ne les attaquent jamais. Ils comprennent à peine l'arabe et ne viennent à Assouan que pour vendre des moutons ou acheter du blé. Nos affaires terminées, je vais attendre le départ sur la place publique qui domine le Nil. Quelle jolie scène sous les grands sycomores ! Le gouverneur m'envoie des chaises et du café et je m'amuse à acheter encore. Les petits paniers pour quelques sous sont irrésistibles. Je n'ai encore vu nulle part des nègres de cette taille. L'ordonnance de Moustaffa Effendi, qui nous a suivi toute la matinée, portant nos acquisitions, a bien six pieds de haut. Il paraît que la moitié de son détachement de Soudanieh a la même taille, et j'en vois dans la foule de bien plus grands que lui. Jusqu'au dernier moment, la horde de vendeurs nous poursuit, même sur le pont du bateau, et le dernier cri que j'entends, lorsque nous quittons, hélas ! pour remettre le cap vers le nord, est : « Madame Nubia ! » hurlé par le petit marchand de ceintures.

Nous n'avons que deux heures de navigation aujourd'hui. A cinq heures, comme le soleil baisse, le bateau s'arrête à une rive solitaire, couverte de ricins en fleur. Au-dessus de nous, ses fondations baignant dans le fleuve, un vaste pylône se dresse. Nous gravissons la berge. Un peu plus haut, à 20 mètres du bord, nous trouvons les sommets d'une ruine gigantesque. C'est le temple de Kom-Ombo disjoint, démantelé, l'image de la ruine la plus complète. Ses colonnes, — presque les plus grosses connues, — sont enterrées jusqu'à 8 ou 10 pieds de leurs magnifiques chapiteaux. Chaque année, le désert envahissant les recouvre davantage. Quelques-unes gisent dans le sable, égrenées en épaves. De colossales pierres, où l'on distingue encore les noms de Cléopâtre et des Ptolémées, un magnifique fragment de corniche tombé du fronton du temple, sont là, épars à nos pieds. Le temple lui-même, moins élevé que son péristyle qui dominait le Nil et plus exposé au désert, est tout à fait enterré. Nous pouvons grimper, avec quelque peine, car le sable est mouvant, sur le toit. Le Nil creuse chaque année les fondations de l'énorme édifice. Le désert, de son côté, recouvre tout ce qui reste encore debout. Une ville antique et un bourg du moyen âge

ont disparu sous 40 pieds d'ensablement. La moitié d'un pylône jonche la berge abrupte de ses blocs sculptés. Un autre, intact encore, près duquel notre bateau est amarré, si puissant en apparence, disparaîtra quelque jour d'inondation. Ce qui reste de ce sanctuaire est si beau, si doré au soleil couchant, le Nil coule au pied de cette antique demeure de Sebek, le dieu crocodile, si doux, si moiré, si placide, qu'il est presque impossible d'imaginer une destruction peut-être très proche. Nous regagnons notre paisible bateau. Malheureusement nous n'avons pas de clair de lune et c'est à la clarté des étoiles que nous arpentons toute la soirée le petit pont familier. La majestueuse silhouette du pylône nous domine. L'odeur des champs de fèves arrive à nous, exquise. Si la nuit n'était si froide, on s'attarderait volontiers à rêver sous la grande voûte noire piquée de lumières. L'autre moitié du pont, séparée de nous par une rampe, est couverte de longs paquets roulés en tous les sens. Ce sont les passagers arabes qui dorment enveloppés de leurs manteaux.

Lundi 16.

Le même soleil ardent, le même vent glacé pour notre dernière journée à bord. Mon Dieu ! que nous redescendons vite le long de la rive émaillée des shadoufs et de sakkièhs ! A peine si nous entendons leur grincement étrange et harmonieux, qui nous suivait si longtemps quand nous montions il y a quatre jours, que déjà nous en sommes loin ! Le courant triple notre rapidité. Bientôt nous sommes devant un des plus beaux endroits de notre navigation. Les falaises roses, éclairées au soleil du matin, plongent à pic dans le Nil, ou se dessinent comme de vastes cirques dans le lointain d'or pâle. Ici l'on comprend combien a dû être grande l'influence du désert sur les origines de l'art égyptien. Toutes les lignes y sont horizontales, les monticules de sable nivelés par le vent sont des pyramides tronquées ; même les formes naturelles des rochers rappellent des profils de sphinx ou de figures hiératiques. Mais ce rapport merveilleux entre l'art égyptien et la nature ne peut être compris qu'ici et rend cet art presque impossible à apprécier lorsqu'il est transporté en Europe. La rive est partout animée de canards sauvages, de hérons bleus, de pélicans, de coucous huppés qui courent familièrement sur la levée que nous frôlons. Nous en sommes si près, par instans, que l'odeur nauséabonde d'huile de ricin, dont les nègres barbouillent tout ce qu'ils peuvent de leur personne, arrive jusqu'à nous.

Nos compagnons de route, les passagers arabes, sont pour moi un amusement perpétuel. Le pont, à l'avant, en est bondé. Les plus

riches sont établis sur leur tapis de prière, les autres sur une natte ou simplement sur leurs manteaux. Tout le long de la route, d'Esnèh à Edfou, hier à Assouan, nous en avons pris et laissé. Ils arrivent au bateau, quelques-uns précédés d'un esclave qui porte sur sa tête le tapis roulé contenant leur petit bagage de route. Un ou deux vêtemens de rechange, un sac de dattes, du tabac. En un instant, le tapis est étendu, l'Arabe a déroulé son plus gros manteau, s'en est fait un coussin d'appui : il s'accroupit à la façon rapide d'un chat, et voilà l'installation faite pour un, deux, trois, quatre jours. Il changera à peine de place si ce n'est pour rapprocher son campement de celui d'un ami nouvellement arrivé ou pour dire ses prières : ce que nous le voyons faire plusieurs fois par jour. Aux villages où le navire s'arrête, ils achètent leur surcroît de nourriture, une ou deux cannes à sucre, qu'ils sucent pendant une heure. Puis ils font constamment et délicatement leurs cigarettes. A quoi pensent-ils? De quoi causent-ils? Car si ces figures immobiles, dignes, graves peuvent être silencieuses pendant des heures, rien n'est plus bavard, plus bruyant, plus gai que ces mêmes Arabes lorsqu'ils se connaissent ou se retrouvent. Ils s'embrassent, quand ils sont de rang égal, plusieurs fois, se serrent la main, font une foule de gestes charmans, de salams de la bouche, du front; puis ils causent et rient, mais comme l'on n'entend rire en Europe que les enfans. Ils adorent la plaisanterie, la comprennent même venant de nous, qui ne savons rien de leur langue, avec une rapidité qui laisse bien loin le plus malin Français; et puis alors ils rient littéralement à gorge déployée, montrant leurs admirables dents blanches. De quoi ils causent? D'argent, paraît-il, presque toujours, de piastres, de dollars et puis de leurs chameaux. Souvent le mot de *gemèl* revenait dans les histoires que racontait hier à un cercle béant un grand soldat arabe, propriétaire d'un tapis jaune citron que je lui aurais volontiers acheté. Notre bateau postal prend des voyageurs à tous les arrêts. Ni sur un des odieux bateaux de *Cook's tourists* ni sur une dahabieh particulière, je n'aurais rencontré ce public de voyageurs constamment renouvelé, si pittoresque, si brillant de couleurs, si doux et bien élevé. Quel est le pays européen où l'on pourrait, pendant huit jours, se trouver sur le même pont d'un petit navire avec cinquante, soixante, cent passagers de troisième classe qui y dorment, y mangent, y vivent, sans être excédé de bruit, de mauvaises odeurs, de tapage le jour, de disputes la nuit? Ici, rien de semblable. Le bruit serait plutôt de notre côté. Quand nous remontons sur notre partie du pont, après nos repas longs et odoriférans, je retrouve nos beaux amis aux mêmes places, parfaitement heureux d'avoir déjeuné d'une canne à sucre, disant leur chapelet des quatre-vingt-dix-neuf perfections d'Allah et fumant leur cigarette. Et puis, si je leur

adresse un sourire, quel charmant et gracieux salam en retour! Les gens de l'équipage surtout sont mes amis. Le pauvre reïs, notre capitaine, qui partage avec son second le gouvernail et le commandement, a mal à la jambe. Ce sont de ces terribles boutons du Nil, très douloureux. Il me montre cette pauvre jambe enflammée et me demande un remède. J'ai dans ma pharmacie de voyage une drogue avec laquelle je le panse et qui le soulage. Aussi sa gratitude est extrême, et son beau sourire me suit chaque fois que j'approche du gouvernail. Matin et soir nous recommençons le pansement. Ma renommée et celle de ma drogue s'étendent. Un des chauffeurs, grand fellah à la douce figure souriante comme une des têtes de dieux gravées sur les murs d'Edfou, m'apporte piteusement son doigt à réparer. Il s'est coupé d'une manière effroyable. Le remède réussit aussi, surtout parce que j'exige qu'on se serve préalablement de *moja*, car le lavage est indispensable. D'autres viennent se faire soigner. Les pauvres gens ont presque tous des maux aux jambes, aux bras, aux yeux. Ils font presque nus les plus durs travaux, mangent à peine, et, outre les accidens journaliers, le bouton du Nil les atteint fréquemment. Ils sont si reconnaissans des moindres bontés! Dès qu'il s'agit d'aller à terre, mes deux amis le reïs et le chauffeur ne me quittent plus, me soutiennent sur la planche vacillante à peine jetée sur la rive, me portent à travers et par-dessus les monticules de boue sèche qui s'émiettent à chaque pas. Toute cette bonne grâce, la courtoisie de ces braves gens qui nous entourent depuis huit jours ajoute infiniment au charme du voyage. Pour quelques cigarettes ou des bonbons, qu'ils adorent, leurs salams et le *katahèra kètir!* (merci beaucoup!), répété avec un brillant sourire, me font chaque fois le même vrai plaisir. Que nous allons vite! Edfou est presque aussitôt dépassé qu'approché, et la lanterne magique se déroule avec une rapidité désolante. Tous ces villages pittoresques que nous voyions longuement la semaine dernière filent comme des rêves entrevus. Nous distinguons la place publique ombragée de sycomores et longeant le Nil, une maison blanche plus haute que les autres, — celle du cadi; — devant la porte, quelques personnages accroupis, un bouquet de palmiers, et nous sommes déjà loin. Les femmes qui viennent en file puiser de l'eau s'arrêtent à la rive, la gargoulette sur la tête, pour nous voir passer : les gamins, quelques-uns à l'état de nature, courent le long de la berge en nous criant : *Bakchich!* Quand la chaussée est très haute et nous domine, nous voyons parfois les processions de chameaux chargés de verdure ou montés par d'immobiles conducteurs se découpant nets contre le ciel; ils se profilent si distinctement que nous pourrions compter chaque gland de leur selle, chaque poil de leurs oreilles touffues. Le balan-

cement de la file, hommes, fardeaux, bêtes, cordes qui les relient, a une grâce lente, uniforme, reposante. A six heures, nous sommes amarrés à la rive escarpée de Louqsor. Je quitte avec douleur notre bon petit bateau le *Boulaq,* aux excellens souvenirs, et le reïs Mohamed, et le cuisinier grec, dont le cœur trop tendre s'était épris des charmes un peu simiesques de ma petite femme de chambre milanaise, mais dont la cuisine a été excellente malgré ses agitations. Nos amis nous attendent sur la berge. Mais rien ne me console, et ces derniers jours sont parmi les meilleurs de mon souvenir.

Mardi, 17 janvier.

Nos petites chambres sont d'une extrême simplicité. Murs crépis à la chaux, une natte par terre, un lit de fer et sa moustiquaire, un divan, une commode. L'hôtel lui-même est très pittoresque; une longue succession de bâtimens étroits d'un blanc de neige, composée d'une galerie élevée à 2 mètres du sol, sur laquelle ouvrent les chambres. Autour, un vaste jardin planté de magnifiques rosiers, de cassis, de cannes en fleurs, d'orangers et de limons d'où pendent les gros fruits d'or pâle, de plates-bandes entières de réséda fleuri. Partout des dattiers splendides deux fois hauts comme la maison, des palmiers doums au feuillage dur découpé comme du fer-blanc et aux troncs couverts de loufa, la belle plante grimpante. Des milliers d'oiseaux dans les arbres, des fragmens de sphinx, des stèles, des statues mutilées de déesses gisent partout. Ce matin, nous allons à Karnak avec les G... qui, installés ici depuis une semaine, veulent nous en faire les honneurs. C'est le jour du marché; il faut nous y arrêter, car l'attraction est irrésistible. Bravant une poussière épaisse, infecte, où nos bottines enfoncent à la cheville, nous traversons la ville, l'endroit le plus pauvre et dégradé que j'aie encore vu. Les maisons consistent en trois murs de la hauteur d'un homme, en terre battue; le quatrième, troué et croulant, fait la façade et la porte. Le toit est en terre aussi, et de la vieille paille de dattiers y sert de litière aux moutons, aux chèvres, aux poules, aux chiens, qui, de là, aboient furieusement aux passans. Tout cela est construit à des niveaux différens sur les buttes de décombres qui recouvrent presque entièrement les temples, les sphinx, les statues colossales, les colonnes de l'ancien Louqsor. Là grouillent des familles misérables, d'une saleté sordide. Les enfans font pitié, mangés de mouches, de maux, de misère. L'incurie superstitieuse des mères est inouïe. Laver les enfans les ferait mourir; chasser les mouches de leurs yeux leur attirerait encore plus de mal. Aussi meurent-ils dans une proportion effrayante. Ici je ne puis

plus dire comme au Caire que la foule arabe n'a pas d'inconvéniens. L'odeur des fellahs venus de loin pour vendre au marché leurs chameaux, leurs ânes, la canne à sucre, les oignons, ou bien pour y acheter de la mercerie primitive, des boutons de couleur, des fils de verroterie ou des bijoux de cuivre ou d'or très grossiers, est décidément horrible, compliquée de chaleur, de saleté et d'huile de ricin à profusion. Pourtant ce marché m'amuse passionnément, malgré le dégoût presque invincible au bout d'une demi-heure. La place est fort grande, en pente, entourée de masures abjectes, surmontée de quelques ruines, de bouquets de palmiers élégans. A droite s'élève la pointe de l'obélisque de granit rose, frère jumeau de celui de Paris, mi-ensablé sous le niveau du village. En face, les belles cultures vertes, variées dans leurs tons d'émeraude. Au loin, les prés de saphir de la chaîne arabique et le désert. Les marchands sont accroupis en lignes pressées entre lesquelles la foule circule. Devant eux, sur un chiffon de toile, ils étalent leurs pauvres petites marchandises.

Les types sont très bronzés, primitifs et sauvages : mais quelle bonne grâce partout! Notre guide pousse, frappe, marche sur les étalages, enjambe les négresses assises. On rit, on nous aide à passer. Quelques-uns, plus curieux ou plus hardis que les autres, nous suivent, battent ceux qui s'approchent par trop, car cela devient oppressant d'intimité et redoutable comme conséquences. Le soleil est bien chaud, l'huile de ricin bien abondante, et les mouches! Bons dieux, que de mouches! Je mène mon cortège d'Arabes jusqu'au coin où l'on vend des cannes à sucre, et là j'en fais une distribution. C'est périlleux, car ma suite grossit instantanément et l'odeur est intolérable. Trop de couleur locale. Nous reprenons nos ânes. A travers des flots de poussière, soulevés par gens et bêtes revenant du marché, nous gagnons des prairies vertes, une chaussée qui longe de loin le Nil et l'avenue de sphinx brisés penchés en tous sens dans les fossés et les bouquets de palmiers. Un splendide portail se dresse devant nous, se découpant net contre le ciel : c'est le pylône des temples des Khons et des Ptolémées. Partout ailleurs ceux-ci seraient un admirable but d'exploration. Mais nous ne nous y arrêtons pas, pressés que nous sommes d'arriver aux grands temples de Karnak; 2 ou 300 mètres encore dans le sable et les gravats et nous sommes devant un monde de ruines, de pierres écroulées couvertes d'hiéroglyphes. Le premier aspect est déroutant, et les yeux se reposent en s'arrêtant enfin sur les deux obélisques de la reine Hatasou, purs, intacts au milieu de cet écroulement gigantesque. Nous entrons dans le dédale, puis, au tournant d'un mur, quelle splendeur inattendue! Comment rendre l'impression que produit le grand temple, « le grand des grands, » comme celui

des Hébreux était « le saint des saints? » Rien ne peut donner idée de la hauteur, de l'immensité, de la couleur de cette perspective, surtout lorsque, assis sur un des blocs effondrés vers l'entrée, on a devant soi une forêt de cent trente-quatre colonnes énormes aux chapiteaux épanouis en pétales de lotus; de ce ciel, d'une couleur si intense là où il est encadré sévèrement dans une ouverture du toit, puis si délicat là-bas de l'autre côté du Nil.

Entre cette colonnade unique au monde et le fond de montagnes aux couleurs changeantes, vient d'abord une esplanade dorée : c'est la cour sablonneuse qui sépare le grand temple de son pylône colossal. Par sa porte gigantesque, nous apercevons la ligne verte des prés qui s'étendent jusqu'au Nil. Un seul palmier, merveilleusement placé par le hasard presque dans l'axe de la porte, se découpe sur l'horizon incomparable. L'intérêt profond des curiosités historiques, même la beauté très réelle des autres ruines de Karnak, disparaissent. Tout se résume dans cette vue absolument parfaite. De grands éperviers volent en cercle au-dessus de cette splendide désolation comme ils volaient il y a trente siècles au-dessus de sa gloire. Impossible de rester longtemps seuls à nous pénétrer de cette magnificence. Les Arabes, les marchands d'antiquités nous y découvrent bien vite, et puis l'aveugle traîné par un gamin et puis l'épileptique tordu qui arrive en rampant, image vivante du démoniaque de l'évangile, et puis le petit vaurien absolument nu tenant à la main son tout petit haillon. Renvoyons-les en mêlant nos bakchichs de menaces de coups de canne et restons encore aux pieds de ces gigantesques colonnes, merveilles de noblesse, de force; la plus grandiose œuvre architecturale qui ait été conçue. Pouvons-nous nous représenter ici ce que nous disait dernièrement M. Maspero, que ce temple de Titans est miné par le travail incessant du Nil, s'infiltrant dans les fondations, et que le plus léger tremblement de terre, qu'une assise ébranlée, suffirait pour faire effondrer le colosse? Survivre à Karnak, croire à sa fragilité, n'est-ce pas la plus étrange et la plus bouleversante des possibilités?

Nous sommes presque saturés de tant de beauté, écrasés de tant de grandeurs, et nous rentrons, car nous ne pourrions voir autre chose.

18 janvier.

Nous nous mettons en route de bonne heure, commençant par la plus fatigante de nos courses. Notre but est la vallée des Rois, dans les montagnes de la chaîne libyque. Traversant une première branche du Nil sur une barque à rameurs, nous débarquons sur une longue île aride qui pendant six mois est couverte d'eau et qui,

en ce moment, est une bande de terre craquelée au soleil, rugueuse, pleine de fondrières. Les baudets qui nous y attendent buttent, glissent dans ce désagréable trajet, qui dure vingt minutes et nous mène au second bras du Nil. Ici nous trouvons un gros bateau pesant, délabré, sorte de bac plus que primitif. En guise d'embarcadère, quelques brassées de roseaux jetées au fond de l'eau, le bac ne pouvant approcher de la rive. Pas une planche pour aborder. Les baudets que nous quittons sont fouettés, piqués. Ils entrent dans l'eau, puis, enjambant le bord du bateau, y restent pendus. On tire devant, on pousse derrière; quelques-uns résistent; enfin tous sont logés et, patientes petites bêtes, ne bougent plus. A notre tour. La plate-forme de verdure nage dans l'eau. Nous hésitons devant ce bain de pieds; nos braves *donkey-boys*, nous prenant à bras-le-corps, nous enlèvent comme des plumes et nous déposent à côté des baudets. Notre Caron n'a qu'une rame. Heureusement que le Styx est calme et sans courant, car nous sommes vingt-deux à bord, une foule d'Arabes qui nous escortent, et huit bêtes. L'autre rive est un haut talus de poussière, avec des marches taillées dans la boue sèche. On fait débarquer les ânes, toujours sans planche. Nous remontons et suivons pendant une demi-heure la chaussée étroite et périlleuse qui côtoie le Nil. La matinée est encore très fraîche, l'air un peu vif, les ombres presque dures, la vue splendide. Entre nous et la belle chaîne rocheuse de l'Assasif s'étend la grande plaine, d'une lieue de large, cultivée avec soin. Champs de trèfle, d'avoine, de blé et surtout de ces délicieuses fèves en fleur.

Nous quittons enfin la chaussée, et traversant l'océan de verdure, nous nous engageons dans un défilé de la montagne absolument sauvage : du sable, des roches rouges amoncelées les unes sur les autres en masses étranges. Le soleil ardent de midi tombe d'aplomb, la chaleur est lourde, pas une parcelle d'ombre. Impossible de concevoir une route plus sévère, plus grandiose, pour conduire à leurs dernières demeures les Pharaons des grandes dynasties. C'est par ce chemin crayeux dont l'éclat nous aveugle que défilaient les longues processions portant les cercueils des Ramsès, des Séti, dont les noms nous deviennent familiers. Le défilé se resserre, les murailles de rochers deviennent plus hautes, la chaleur nous fait paraître la route longue et pénible. A droite, un ravin s'ouvre dans le flanc du rocher. C'est la vallée de l'ouest, qui renferme aussi des tombes illustres. Enfin la route finit brusquement. Nous sommes à l'extrémité de la gorge. Des rochers éboulés, des parois inaccessibles nous arrêtent. Nous quittons nos montures. Ici, loin de toute vie, car il ne pousse pas un brin d'herbe dans cette vallée de désolation, les rois de Thèbes avaient choisi leur

sépulture. Une succession de portes taillées verticalement donne accès à des galeries qui pénètrent dans la montagne. Commençons par le plus beau de ces grands sépulcres souterrains, celui de Séti Ier. Nous descendons un escalier très dégradé, un couloir sombre, en pente, où on nous distribue des bougies ; l'obscurité augmente; encore un, deux escaliers. La chaleur est intense, l'atmosphère suffocante. Une succession de salles s'ouvrent mystérieuses devant nos flambeaux, l'ombre se refermant sur nous comme un lourd rideau. Nous distinguons des peintures de figures étranges, de longues processions des quatre races du monde assistant aux funérailles du monarque : les rouges, les noirs, les blancs et les blonds.

Une curieuse chambre où les dessins esquissés n'ont jamais été finis nous arrête. Les corrections du maître, les lignes rouges rectifiant les lignes noires restent fraîches comme au jour où la leçon fut donnée. Encore des marches à descendre, des puits béans dans la nuit à éviter, un corridor étroit, mais tout peint et sculpté, et nous sommes au centre même de la demeure funèbre, là où le corps, déposé dans un sarcophage de granit, resta jusqu'à ce que, enlevé par les prêtres, il fut caché dans le puits de Deïr-el-Bahari. Belzoni, qui découvrit et explora ce tombeau, trouva, en effet, le sarcophage vide, et jusqu'à l'été dernier le lieu de la cachette du corps n'avait pas été retrouvé.

D'autres salles à moitié bouchées, d'autres souterrains autour de nous, les parois décorées de représentations effrayantes. Voici les scènes tragiques où l'épopée de l'âme du roi est dépeinte, ce qu'elle traverse avant d'entrer dans la vie éternelle, ses terreurs, ses dangers, les démons, les serpens, les génies aux épées flamboyantes qui la menacent. Plus loin, elle arrive à la barque divine, à la fin du cruel purgatoire. La voici dans les champs élyséens, cueillant des fruits célestes, faisant des libations. Elle arrive enfin purifiée devant les dieux, et Osiris l'introduit dans la félicité éternelle. Les couleurs, là où le vandalisme des Arabes et des touristes n'a pas commis les pires outrages, sont d'une vivacité extraordinaire. Mais quelle pitié ! Pas un pilier, pas un bas-relief, pas une peinture, qui ne soient mutilés, en partie enlevés. Ici une tête, là une main, une figure tout entière. Sir William G. et E., qui ont vu cette tombe il y a vingt ans en parfait état, en sortent outrés, navrés, les larmes aux yeux. Les voyageurs sont toutefois plus coupables que les Arabes. Ceux ci travaillent pour ceux-là et tous conspirent pour détruire des chefs-d'œuvre irréparables. J'avais tellement ouï parler par mes compagnons de la conservation de ces peintures uniques, que j'en éprouve un amer désappointement. Dans quelques années, si cette dilapidation effroyable n'est pas arrêtée, il ne restera plus ici que des souterrains dégradés. D'autres tombes voisines ressem-

blent avec moins de magnificence à celle de Séti Ier. Les mutilations récentes sont les mêmes dans toutes. Nous lunchons dans le couloir un peu frais qui descend au tombeau de Ramsès III, utilisant à cet usage familier l'entrée de la demeure dernière d'un grand monarque, car rester au soleil est impossible. Quelle émotion étrange donne cette vallée austère! La lumière sur le sable d'alentour est de l'or, les rochers calcinés renvoient une chaleur ardente; les taches d'ombre, rares à cette heure, sont d'un pourpre violet qu'aucune couleur de palette ne pourrait rendre, tant il est vif et transparent.

Nous continuons notre route, sans savoir heureusement quelle épreuve nous attend pour sortir d'ici. Nous sommes derrière le contrefort qui nous sépare de la grande plaine de Thèbes. Il faut le gravir pour redescendre la falaise de l'autre côté, surtout pour avoir le panorama entier du sommet. Comment j'y suis arrivée vivante est encore un mystère pour moi. Le sentier est à pic, au gros soleil, les aspérités du rocher et le sable mouvant alternant sous les pieds. Mon guide Mahmoud et un autre *donkey-boy* me portent à moitié, et nous arrivons au haut haletans, meurtris, la poitrine suffoquée de nos efforts. Je me laisse hisser sur mon âne; mais que j'en descends rapidement, malgré les représentations énergiques de Mahmoud! Le précipice est vertical. Nous côtoyons le bord du plateau que nous venons de gagner et le sentier s'éboule, plus étroit que les pieds du baudet. Ce serait pourtant une glorieuse sépulture que cette vallée des Rois, où mon âne et moi allions périr tous deux! Le plateau traversé, nous sommes directement au-dessus de ce qui fut Thèbes. Et quelle vue s'étend à nos pieds! Aussi vaste que celle du Mokattam, elle est plus solennelle, car elle est la vue de la métropole des morts, des ruines, de la solitude, du passé. Homère ne nous dit-il pas qu'ici naquirent quelques-uns des dieux grecs, et n'est-ce pas chez un des sages Thébains que Jupiter séjournait lorsqu'il était trop loin pour écouter les prières des assiégés de Troie? D'ici je puis voir chaque repli de cette mer de verdure, d'où émergent des flots de ruines, le Ramesséum, Gournah, les deux colosses, et sur la lisière du sable, vers le sud, Medinet-Abou. Au-delà, le serpent d'azur et d'argent scintillant, le Nil. Sur la rive opposée, j'aperçois comme une balustrade blanche, tant la distance est grande: ce sont les colonnades basses et enfoncées des temples de Louqsor. Un peu plus bas, des taches claires plus massives que les autres, les gigantesques pylônes de Karnak. Au-delà encore une plaine verdoyante semée de palmiers et les pics violets de la chaîne Arabique se fondant dans le ciel. Les éperviers seuls, dans leurs grands vols, doivent avoir quelquefois des vues comme celle-ci. Il s'agit pourtant de quitter ces sommets si péniblement gravis et la des-

cente est pire que la montée. Il n'y a aucun sentier, mais une paroi de rochers inégaux remplis de trous. Nous dévalons dans les pierres, le sable qui roule avec nous ayant parfois des blocs de 1 à 2 mètres à sauter. Si le brave Mahmoud, avec sa force d'Égyptien, ne me soutenait pas par les épaules, les bras et la taille, j'arriverais en débris au pied de la falaise. Enfin moulus, éreintés, déchirés, nous sommes dans la plaine et au Ramesséum, mais si las que même cet admirable édifice nous touche à peine. Je n'oublierai jamais ce retour à travers les champs fleuris, après l'excitation de la journée. A mesure que nous en approchons, les colosses, seuls dans cette étendue de verdure, nous frappent de plus en plus. L'impression de sublime tranquillité qu'ils donnent exerce une sorte de magie. Nous sommes fatigués de ruines, de lieux tourmentés, de poussière des morts, d'atmosphères étouffantes de tombeaux, puanteurs de momies, cauchemars gigantesques, et voici la paix, la lumière, la sérénité exquise de ces deux grandes figures qui ont survécu aux siècles. Elles sont là, veillant, les mains sur les genoux, paraissant sonder l'espace jusqu'aux temples lointains de l'autre côté du fleuve. Il y a vingt siècles, leurs piédestaux s'élevaient à l'entrée de l'avenue de sphinx qui menait au temple magnifique d'Aménophis. Dans ces temps-là, le fleuve n'envahissait pas jusqu'ici et l'allée se déroulait majestueuse, longue d'un quart de lieue. Aujourd'hui ils sont seuls. Tout ce qu'ils gardaient a disparu. Autour d'eux, l'émeraude des prés, la senteur des fèves, la grande ombre portée, fraîche, invitant au repos sous cet auguste patronage, ont remplacé le passé. Derrière, au loin et comme un doux repoussoir, se profilent les murailles roses de la falaise que nous descendions tout à l'heure. On oublie leur dilapidation, — car ces géans sont eux-mêmes la ruine d'une ruine, — mais l'harmonie de leur merveilleux rapport avec ce qui les entoure durera toujours. Est-ce là le secret de leur charme infini? Je le croirais, car de loin comme de près, vus de tous les points, ce charme subsiste, bien que leurs visages soient presque entièrement mutilés. Le ciel, sans nuages tout le jour, se strie de rouge et d'or. Il faut rentrer. Nous traversons les grands prés, puis des files interminables de moutons, agneaux naissans et vieux béliers, fourrés comme des ours, qui se précipitent entre les jambes de nos petits baudets. Comme ce matin, le bac; on hisse les ânes, on nous porte; nous retraversons l'île, le Nil, et rentrons morts de fatigue après cette écrasante journée.

Vendredi, 20 janvier.

La fatigue de la veille avait été si grande qu'il a fallu nous reposer hier en flânant dans le village et sur la berge où sont amar-

rées différentes dahabiehs. Aujourd'hui le vent du nord est encore glacé; une poussière gluante, un ciel sans nuages. J'ai eu un revers désagréable à la jouissance des heures passées dans le grand temple de Karnak. Mahmoud, mon donkey-boy d'avant-hier, dont le zèle m'avait soutenue et si fort touchée que je l'avais repris, quoique son âne fût mauvais, Mahmoud le cyclope, borgne, hideux, est devenu ce matin très étrange. Il achète des cannes à sucre qu'il suce dès le départ; il ne surveille ni son âne ni moi; il s'embrouille en rajustant l'étrier, et le baudet voulant partager la verdure que croque son maître, je cours toute sorte de dangers. Son turban déroulé tombe à terre, sa robe de cotonnade bleue est retroussée sans convenance. Une confidence de l'ânier de lady G. nous éclaire, et les ricanemens des passans ne me laissent aucun doute. Mahmoud, usant de mon trop généreux bakchich d'avant-hier, a trop bu! Mahmoud est ivre! Il est presque dégoûtant! Pendant une halte aux ruines du temple de Mouth, devant les statues de granit noir de Pasht la déesse à tête de lionne, il s'assoit aux pieds de son âne et chantonne à mi-voix, en anglais! Je ne puis dire ma mortification. Aussi au retour de notre course, lorsqu'il me demande : Bakchich! je lui réponds sévèrement. « A toi? plus jamais, car tu le sais, tu t'es déshonoré aujourd'hui. Va-t'en. » Nous avons fait une exploration générale de ce dédale de près de vingt temples effondrés, de cinq avenues de sphinx, de pylônes et de colonnades innombrables. Longs murs couverts d'hiéroglyphes, labyrinthes de salles et de vestibules, sanctuaires, cariatides mutilées, tout se mêle encore pour moi dans une insaisissable confusion.

Samedi, 21 janvier.

Le même temps. Cette poussière et ce vent sont une fatigue extrême. De l'autre côté du Nil, où nous faisons une seconde longue excursion, il y a moins de bise. Mêmes aventures que l'autre matin, le double passage, les petits ânes et leur embarquement barbare. Nous traversons en biais le champ parfumé qui s'étend jusqu'aux colosses. A cette heure, — 10 heures du matin, — les alouettes nous saluent de leur note aiguë, les odeurs sont fraîches, les ombres bleues de la montagne délicatement transparentes. Nous allons à Gournah, le temple funéraire des trois grands pharaons de la XVIIIe et de la XIXe dynastie : Rhamsès Ier, son fils Séti Ier, son petit-fils Rhamsès II, Sésostris. Il est fort ruiné et pas complètement déblayé, mais, sur les murs, de beaux bas-reliefs et de charmans ornemens de lotus enlacés avec grâce forment une décoration des plus riches. Il semble que ces temples, ces salles funéraires soient une sorte de succursale votive de leurs tombeaux de la vallée des rois, et où

leurs familles et leurs sujets pouvaient apporter les offrandes mortuaires aux mânes des défunts. Tout autour, des groupes de palmiers, des colonnes brisées, des tombes ouvertes, couvrent le sol. Reprenant les baudets, nous nous avançons directement vers le pied de la montagne, là où nous descendions si abruptement l'autre jour. Trop fatigués, nous avions dû laisser de côté Deïr el Bahari, les restes du beau temple de la reine guerrière Hatasou. Adossé à la falaise et descendant en terrasses superposées comme un vaste escalier, il devait être grandiose. La femme qui le construisit fut sans doute extraordinaire. Elle commandait ses armées, elle se faisait représenter en homme avec la barbe des souverains. Maîtresse de la Syrie et de l'Éthiopie, en femme de goût, elle voulut conquérir le pays de l'or, des pierreries et des parfums, et se mit elle-même à la tête de sa flotte. Elle fit ensuite représenter sur les terrasses de son temple ses processions d'esclaves, transportant les arbres à aromates dans des paniers pour les planter à Thèbes, et le retour des vaisseaux rapportant des singes, des dents d'éléphant, des prisonniers. Les bas-reliefs qui restent intacts sont superbes et pleins de ces détails amusans. L'endroit où fut faite l'été dernier la découverte des cercueils des rois n'est pas loin d'ici. Nous le savons et nous disons à notre drogman Saïd de nous y conduire. *Very far!* répond-il positivement, et il nous donne de longues explications sur la mauvaise route. Il nous mènera plus tard, après le lunch, qui nous attend au Ramesséum, et où les petites fellahines nous ont apporté de l'eau fraîche. Nous subissons sa loi, mais en nous fâchant. Saïd devient sombre et grommelle : *Road not good for ladies.* Et comment rendre l'accent guttural et pathétique avec lequel un Arabe prononce *good*, le mot anglais qu'ils savent tous? Vaincus, nous descendons dans la plaine, et dans une délicieuse solitude, sous les grandes colonnes à têtes de lotus du temple de Rhamsès, nous mangeons le poulet et les œufs durs habituels de nos déjeuners en plein air. Les baudets dessanglés broutent le trèfle du voisin; les âniers sucent leur éternelle canne à sucre et fument leur cigarette. Les fellahines, debout comme des nymphes antiques aux longs voiles, sont prêtes à nous verser l'eau de leur petite gargoulette. Miriam et Fatma, celles qui nous ont suivis aujourd'hui, sont bien jolies et pleines de grâce. Quel beau lieu de repos que celui-ci, avec ces splendeurs au-dessus de nos têtes, ces belles architraves aux décors de bleu et de vermillon et les nobles piliers simples et grandioses, qui les soutiennent! Ce qui reste des plafonds est encore d'un bleu céleste étoilé d'or : sur toutes les parois sont sculptés les hauts faits des Ramsès. Les façades de la cour et de l'entrée du temple sont ornées de majestueuses cariatides, leurs lourdes gaînes défiant encore les siècles. La première salle n'est plus qu'un amas de ruines,

à côté desquelles, plongée dans le sable, brisée en plusieurs blocs gigantesques, gît la plus immense ruine de ce qui fut la plus immense des statues. Colosse des colosses, Rhamsès II, Sésostris, est là, anéanti à nos pieds, aux pieds de ces cariatides élevées par lui, comme l'avait été sa statue, à sa propre gloire. Le granit rose, poli, semble une masse informe. Il faut quelque temps pour se rendre compte qu'elle représente le dos du monarque, son épaule, — que cette énorme pierre qui a roulé plus loin est un bras, que cette autre colonne est une jambe, — et que ce pied qui mesure 4 mètres de long, soutenait véritablement une figure de 60 pieds de haut. Quelle rage dut s'acharner sur une victime aussi pesante que ce géant de granit, avant d'arriver à une destruction si complète! Et quel fut le plus puissant, de Rhamsès qui éleva un tel monument ou de Cambyse dont la stupide jalousie le fit abattre? Notre drogman, nos donkey-boys, même les petites porteuses d'eau, ont achevé de vider nos paniers de provisions, et il est temps de terminer notre délicieuse flânerie autour du temple. Nous voulons absolument aller visiter la vallée de la trouvaille, et Saïd finit par nous y mener, tout à fait malgré lui. Nous ne pouvons approfondir le mystère de sa mauvaise volonté, qui a sans doute quelque motif suspect. L'endroit du reste, sans être loin, est d'un abord assez difficile. Nous gravissons un premier échelon, assez péniblement, par un sentier très escarpé; au bout d'une demi-heure nous arrivons à une haute vallée, fermée au fond par les rochers de l'Assasif. A droite et à gauche des masses de sable sont amoncelées contre les hautes parois. C'est bien le lieu le plus stérile, le plus retiré du monde. Nous grimpons, des pieds et des mains, cette pente abrupte de sable, qui a 50 mètres environ. C'est ici, dans un puits de 11 mètres de profondeur, donnant dans un corridor creusé dans la montagne, que les trente cercueils furent retrouvés l'été dernier.

Rien n'indiquait l'entrée de ce mystérieux souterrain. Il a fallu la rapacité des Arabes, qui jour et nuit fouillent la plaine et la montagne à la recherche d'objets à vendre, pour la découvrir. Leur secret bien gardé a duré douze ans! On meurt de chaud, dans cette gorge, où le soleil darde toute l'année, sous le ciel sans nuages de Thèbes, et puis, Saïd veut faire sa paix avec nous et nous mener voir un temple où on va rarement, dit-il. Nous le suivons. Partout dans les roches des ouvertures béantes les unes à côté des autres, bien au-dessus de nous. Toutes ont servi de sépultures, ont été violées par les Arabes, et leurs dépouilles remplissent nos musées d'Europe. Rentrant dans la grande plaine, et suivant le pied de la montagne, nous découvrons un joli petit temple de l'époque des Ptolémées, restauré par les Romains, employé par les premiers chrétiens. Ce mélange de goût égyptien et grec, nullement pur, est

pourtant ici d'une élégance extrême. Du toit plat sur lequel nous montons par des terrasses éboulées, nous avons la vue étendue sur la plaine, toute dorée à cette heure du soleil déclinant. Au retour, nous nous attardons un peu autour des « Grands Immobiles » qui nous semblent chaque jour plus majestueux. Nous y déchiffrons des inscriptions latines, celle entre autres qu'y laissa l'impératrice Sabine, venue il y a dix-sept siècles pour visiter comme nous les géants. Le vent est calmé, le ciel comme chaque soir est sans nuages, ombré d'or et de longs rayonnemens. Je suis toujours plus impressionnée de cet embrasement magique et puis surtout de l'*Alpen Glühe*, cette sorte de renouvellement de beauté, après que le soleil a disparu et que tout est devenu gris. Au bout d'un quart d'heure, la vie semble se réveiller ; les rochers redeviennent de pourpre et le ciel d'or, et cette lumière, peut-être un reflet du désert, continue pendant dix minutes, encore, pour lentement s'éteindre dans une nuit définitive.

Dimanche, 22 janvier.

Jour de repos. Courte visite à Karnak et flânerie autour des colonnades et des portiques. Notre table d'hôte est des plus intéressantes. Nous y avons MM. Naville, Wiedemann et Sayce, trois égyptologues des plus distingués. Un des sujets qui les occupent entre autres est l'étude des fragmens de poteries couverts d'écritures démotiques ou cursives, que l'on retrouve ici en grand nombre, et qui donnent les plus curieux renseignemens sur les mœurs égyptiennes environ six siècles avant notre ère. Ici encore, notre ignorance est prodigieusement intéressée par les détails que nous apprenons. Ces documens démotiques sont écrits, tantôt, — les plus importans, — sur des papyrus, tantôt, — et surtout ceux que les Arabes nous offrent ici pour quelques sous, — sur des fragmens de pots cassés. Ceux-ci, archives des familles pauvres qui ne pouvaient acheter du papyrus, sont des comptes, des memoranda, des contrats de marchés insignifians ; les autres sont des testamens, des donations, des affaires sérieuses. L'état des mœurs était alors des plus singuliers. La femme y a un rôle considérable. Sa dot, ses revenus, son trousseau, son luxe lui sont assurés, même au détriment de son mari ; la plus large direction de la fortune lui est accordée ; souvent le mari n'a qu'une simple pension, seul revenu dont il puisse disposer. L'autorité de la mère prime en tout celle du père. Celle du prêtre, le choachyte, est supérieure aux deux. C'est lui le véritable maître de la famille, et voici par quelle singulières transformations successives des rites sacrés : parmi les offrandes religieuses que devait apporter le fils aîné sur la tombe, ou dans la chapelle commémorative de son père, les libations d'eau et

de vin étaient les plus indispensables. Mais, peu à peu, les habitudes se relâchèrent et les prêtres furent chargés, moyennant rétribution, de remplir le pieux devoir. L'eau était sans doute régulièrement versée, mais le vin était, paraît-il, aussi régulièrement bu par les braves choachytes. Ils avaient une autre source de revenus, encore plus considérable. Graduellement, la tiédeur et l'indifférence remplaçant l'ardente préoccupation des anciens Égyptiens sur la destinée du corps de leurs ancêtres, les prêtres s'emparèrent de tout ce qui concernait un défunt. Ils se chargent de la momie, de son transport au loin si elle doit être enterrée dans quelque sanctuaire spécial. Ils vendent des terrains dans les nécropoles, ils s'engagent à veiller sur toutes les liturgies des morts à perpétuité. Puis, ils laissent en héritages ces revenus à leurs fils, prêtres comme eux, leur partagent ces momies et ce qu'elles rapportent. Quelquefois ils vendent cette singulière possession à d'autres choachytes, et l'on en retrouve les contrats. A son fils aîné, qu'il veut avantager, un prêtre écrit : « Je te donne les liturgies ci-nommées : Pselkous, fils d'Osouer et ses fils qui sont parmi les morts, et celles de leurs femmes et de leurs enfans qui sont vivans parmi les Égyptiens, et aussi leurs lieux de repos. » Il donne non-seulement ses droits sur les morts, mais sur les vivans : même dans quelques contrats on réclame les enfans qui sont encore à naître ! La momie représente donc au choachyte une part de ses revenus. Quelquefois, il y a procès entre les prêtres sur telle possession discutée. Les momies font office d'hypothèque, deviennent une sorte d'action nominative qui se négocie comme une valeur. Le mort et le vivant appartiennent donc au prêtre pendant cette étrange période où la grande religion antique se pervertit tout à fait.

Lundi, 23 janvier.

Nous errons dans Louqsor, chez les marchands de scarabées, chez le photographe, qui nous montre non-seulement des albums de vues, mais une collection repoussante de scorpions de plusieurs espèces, de scolopendres et d'énormes araignées velues, qu'il a prises l'été dernier dans son propre domicile ou tout autour. Il ne pourrait vivre ici pendant les chaleurs sans ses deux chats qui, avec un instinct prodigieux, chassent et tuent les vilaines bêtes sans en être jamais piqués.

Nous entrons chez un fellah qui nous offre des antiquités. Quel intérieur ! une vieille porte, un corridor enfumé où sont accroupis quelques êtres dans l'ombre, puis une cour poudreuse. D'un côté, la maison, c'est-à-dire un amas de pierres effondrées ; de l'autre, un mur d'appui en terre, et puis, à dix mètres au-dessous,

le beau fronton d'un temple ruiné, des colonnes, et, ruminant, les naseaux en l'air, un énorme buffle auquel ce portique des Pharaons sert d'étable. Nous suivons le fellah, qui nous mène dans son habitation, un hangar recouvert de feuilles de cannes. A côté, le harem dont mes compagnons ne doivent pas approcher. Lady G... et moi entrons sous un toit percé, où autour d'un panier en paille de dattier rempli de braises, cinq ou six fellahines en haillons, des enfans sur leurs épaules, sont assises. L'odeur et la fumée sont nauséabondes. Elles crient : *Bakchich!* toutes à la fois : une piastre les satisfait et nous fuyons cette tanière infecte.

Mercredi, 25 janvier.

Nous avons fait nos adieux à la plaine de Thèbes. Aujourd'hui notre excursion a été plus courte, se concentrant sur Medinet-Abou, le Versailles des Toutmés et de leur sœur la régente Hatasou, et quatre siècles plus tard de Ramsès III. Comme dans tous ces vastes groupes de ruines, le plan est tout d'abord insaisissable, et on est longtemps à démêler le petit temple de Toutmès, le grand et magnifique temple de Ramsès III, et son pavillon royal, la véritable merveille de cette accumulation d'édifices. Au-delà d'un haut portail et de pylônes en ruines, nous entrons dans une suite de vastes cours. La première est ornée sur deux côtés d'une galerie soutenue par des cariatides gigantesques représentant le roi. Puis s'élève un énorme pylône, couvert de grands tableaux de guerre, racontant les exploits du conquérant. Enfin la seconde cour, grandiose de proportions, ravissante de couleur et de peintures décoratives et où revivent, sculptés sur les parois, les victoires, les fêtes et les processions du couronnement du héros. Les plafonds des galeries sont intacts et peints d'azur constellé d'étoiles ou d'emblèmes dont la couleur, parcourant la gamme du cobalt pur au vert émeraude, est fraîche comme appliquée d'hier. Malheureusement, la terre éboulée et les gravats remplissent encore une des galeries. Mais quels vigoureux et vivans tableaux de bataille! un peu barbares, là où les scribes inscrivent les tas de mains et de langues coupées, — chaque tas de trois mille! — Quelle fierté dans cette tournure du Pharaon, lorsque, debout sur son char élégant, dont les chevaux superbes se cabrent avec fougue, il lance ses flèches contre l'ennemi! Avec quel soin il fit travailler à son apothéose, n'omettant aucun détail humain ou sacré qui pût être à sa gloire. Aussi bien, ce fut en quelque sorte le chant de cygne. Après lui, la fortune du pays s'obscurcit, et pendant neuf siècles les arts n'eurent plus de place et disparurent. C'est la fin de la grande et belle époque, et nous ne devons plus voir à Dendérah que l'épanouissement de la

décadence et une imitation rétrospective des temples de la Thébaïde.

A l'ombre de deux gros piliers peints, dans une troisième cour à peine encore déblayée, Saïd a mis notre couvert. Me souvenant des scorpions du photographe, je demande à un des nombreux Arabes qui traînent autour de nous, s'il en voit quelquefois. Trois minutes à peine, et je suis servie à souhait. Il m'apporte un spécimen vivant, énorme, de la dégoûtante bête, trouvé sous une pierre voisine. Bakchich instantané, et prière de ne pas nous suivre avec le dit animal, qui se débat vigoureusement, depuis qu'on lui a arraché son dard. Le soleil est brûlant, mais nous voulons faire un tour au Ramesséum et à nos bien-aimés colosses. Horreur! Le temple de Ramsès II est envahi par une bande de « touristes Cook, » dragoman galonné en tête. Nombreux, bruyans, haletans, poudreux, ils se sont répandus comme une traînée de fourmis. Dix minutes d'arrêt chez Sésostris! Nous ralentissons nos baudets pour leur laisser le temps de partir, et nous nous installons silencieusement aux pieds de nos cariatides favorites. La caravane se rassemble à un coup de sifflet du dragoman. Mais ô honte! avant de se mettre en marche, ayant « fait » le temple de Ramsés, elle grimpe sur son pauvre colosse à terre, et vermine moderne, se répand sur son torse, ses épaules. Comment d'un frisson d'indignation ne secoue-t-il pas cette poussière humaine? Venue des quatre coins du monde, inepte et ignorante, elle s'éloignera aussi ignorante et aussi inepte, fière d'avoir en trois semaines « fait » ce qu'il y a à voir sur le Nil, d'avoir foulé aux pieds Sésostris le « roi des rois, » le protecteur de Moïse, le « vainqueur de tous les peuples! » Il nous faut un certain temps pour reprendre notre sérénité et oublier l'impression laissée par les Vandales, obéissans sujets de ce véritable Pharaon de l'Égypte moderne, le sieur Thomas Cook. Il est tard : les longues ombres des colosses s'étendent au loin sur la plaine. Il est dur de quitter ces beaux lieux et ce majestueux voisinage, car il semble qu'il ferait bon vivre aux pieds de ces nobles figures et que toutes les petitesses de la vie disparaîtraient sous leur sereine influence.

Jeudi, 26 janvier.

Je veux me souvenir des détails de cette berge animée, où je passe tant d'heures de mes matinées, ne pouvant me rassasier du Nil, de la plaine de Thèbes qui se déroule ensoleillée jusqu'aux rochers de l'Assasif, du petit ruisseau qui longe le jardin de l'hôtel et que traversent à pied, relevant leurs jupes, mais voilant leur visage, femmes et fillettes. La rive du Nil, très escarpée, est taillée

de mauvaises marches qui aident à descendre aux barques amarrées au-dessous. Le bateau à vapeur de M. Maspero et celui de nos ennemis d'hier, les « touristes Cook, » en sont les seuls occupans ce matin. En face, sur l'îlot de sable, une dahabieh au drapeau américain a pris ses quartiers. Elle a débarqué sur la grève sa ménagerie indispensable, et moutons, chèvres et volailles s'y prélassent en liberté. Autour de moi, il y a une foule oisive de *donkey-boys*, attendant des cliens : puis une dizaine de nos habitués, marchands d'*antichi*. Je les connais tous maintenant et nos relations d'amitié me charment. Tous disent quelques mots d'anglais, du vrai petit nègre : le substantif, l'adjectif, deux ou trois verbes à l'infinitif et voilà tout. Mais cela suffit. D'abord un bonjour cordial, même de l'ennemi de la veille et puis, de dessous la grande robe et à travers diverses profondeurs de chemises, gilets et autres robes, on sort un mouchoir de coton soigneusement noué ; de là on tire un petit linge, et mystérieusement on vous montre un bronze, des perles d'émail, et des scarabées vrais et faux. Après de longues luttes, notre marché se conclut. Les hasards de ces achats sont bizarres. Quelquefois l'Arabe est entêté et ne veut pas faire de concession. Quelquefois il est pressé de vendre. La crainte de M. Maspero, des provisions ou du tabac à acheter au marché, ou une trouvaille faite la veille, ou une journée sans voyageurs, agissent singulièrement sur la cote. Comment du reste en vouloir à leur pauvreté, si elle cherche à exploiter notre curiosité pour de vieilles pierres, et notre richesse qui nous amène chez eux ? Les demandes de bakchich sont un peu agaçantes, mais comme leur dignité ou leur bonne humeur ne souffrent nullement d'un refus, d'un geste de canne levée, ou d'un coup de courbach, appliqué légèrement, c'est un mince désagrément, et je ne sache pas de gens plus faciles à manier, plus doux à approcher que les fellahs de la Haute-Égypte. Sur la berge aussi se tient un petit restaurant en plein vent, et le monde élégant de la jeunesse arabe y afflue. Déjeuners et rafraîchissemens, tout à la fois, car c'est un débit de cannes à sucre. Tout autour les consommateurs sont assis sur leurs talons : ils croquent, causent, sucent, jetant au loin les grandes feuilles de la canne qu'ils épluchent. Celles-ci ont leurs amateurs : trois ou quatre énormes buffles, vaches, veaux et taureaux ; puis quelques ânes de passage, troupe dessellée et vagabonde, ou un baudet tout harnaché à la selle de maroquin rouge et aux glands huppés ombrageant sa jolie tête fine et cambrée. Les animaux sont ici d'une douceur de relations surprenante. Ce matin, je m'amuse à acheter une canne à sucre, pour la donner à une gigantesque vache-buffle, qui erre avec son petit, sur la rive, humant l'air et cherchant fortune. L'énorme bête, aux naseaux luisans et humides, aux membres formi

dables, vient doucement me manger dans la main. Tous mes amis arabes de rire : *Taïb!* Si j'aimais la canne à sucre, — mais quelle fade horreur! je m'assiérais dans le cercle et déjeunerais avec eux. Un adieu encore : cette fois à Karnak. Mais nous avons la bonne fortune d'y aller avec l'aimable et savant M. Rhôné, et grâce à ses explications, l'obscurité se dissipe pour moi sur bien des points. Je n'ai jamais entrevu comme ici la grandeur de ce peuple qui, deux mille ans avant Abraham, adorait un Dieu suprême, idéal. Les attributs de ce Dieu, ses commandemens transmis par son représentant sur la terre, le pharaon, sont de la plus haute moralité. La pureté, la rectitude de conduite, sont les premières lois données au peuple. Les aspirations sont dirigées vers la gloire de Dieu en ce monde, vers l'union de l'être humain avec Dieu dans une vie future. La conception de la mort était celle du passage dans une vie éternelle après certaines épreuves. C'est dans ses temples que j'ai véritablement compris la grandeur sublime de cette religion, la plus ancienne connue, et je crois que ce n'est qu'en Égypte que l'on peut se la représenter. Je sais au moins que, pour moi, l'art et le culte égyptiens dont je n'apercevais que la raide monotonie, sont devenus ici du plus intense intérêt. Au lieu de laideur et de convention, j'ai trouvé la beauté et la solennité. Au lieu d'un art rude, j'ai trouvé la vie, l'harmonie et un sentiment plus développé que dans bien des siècles de lumière. Mais aussi j'ai senti que ce voyage était un labeur sérieux pour la pensée et pour l'intelligence et qu'il mettait toutes nos facultés en usage, — usage noble et élevé. Un voyageur anglais écrivait très spirituellement il y a quelques années en revenant du Nil : « Le touriste le plus léger, qui part du Caire avide de nouveaux monumens, en revient un citoyen du monde d'il y a six mille ans et contemporain de la momie. »

Vendredi, 27 janvier.

Ce soir, par un clair de lune naissant et une nuit bien froide, nous allons coucher à bord du bateau postal qui nous emmène, le cœur gros de quitter de si beaux endroits.

Samedi, 28 janvier.

Vers neuf heures, le bateau s'arrête à Keneh, nous ayant d'abord débarqués sur l'autre rive. Nous allons d'ici faire notre dernière excursion de ruines, celle de Dendérah, que nous apercevons là-bas, dans les collines de la chaîne Libyque. Notre restaurateur du bord, brave Italien aux manières charmantes, s'offre à nous piloter, et il

est un protecteur bienvenu. Je n'ai pas vu de foule arabe aussi importune. Notre Italien donne de grands coups de bâton, et après cinq minutes de luttes désespérées et de vociférations, nous nous trouvons hissés sur d'excellens baudets. Nous partons au grand trot, car le temps est glacial ; le vent cingle nos oreilles, la poussière nous aveugle ; un véritable supplice pendant une heure de cavalcade. Enfin, derrière un repli sablonneux, voici l'entrée du temple. Quelle surprise, après toutes les ruines que nous venons de voir et où l'imagination doit jouer un si grand rôle de reconstitution, de trouver une façade aussi complète dans son ensemble, un monument aussi bien conservé ! Cet état de préservation de Denderah est une chose unique. Comme à Edfou, l'immense édifice, déblayé intérieurement, est dégagé des monticules environnans par une large tranchée creusée tout autour. L'effet du fronton est majestueux lorsqu'arrivé à l'endroit où nous quittons les ânes, nous pouvons le voir tout entier, plongeant à vingt pieds au-dessous de nous. Nous sommes à moitié de sa hauteur ; nous descendons un escalier de vingt marches pour entrer dans le temple. Le péristyle est soutenu de colonnes énormes. Leurs chapiteaux, ornés de grosses têtes à oreilles de vaches, sont bien difformes quand on les compare aux lotus élégans qui couronnent les piliers du Ramesséum ; mais l'importance, le nombre des salles, des vestibules, des corridors que nous traversons ensuite nous confondent d'admiration. Les grands *halls* du milieu, éclairés par le haut, sont entourés de petites pièces obscures qui servaient de dépôts pour les objets sacrés et de sanctuaire. De là partaient les processions, cérémonie la plus importante du culte. Partout une profusion de bas-reliefs, d'hiéroglyphes. Hathor, la Vénus arabe, à tête de vache, régnait ici, déesse protectrice des plaisirs. A la célébration du nouvel an, la procession des prêtres montant par des corridors en pente pratiqués dans l'épaisseur colossale des murs et que nous gravissons encore aujourd'hui, sortait sur les vastes terrasses du toit et y exposait la statue de Hathor, revêtue de ses beaux habits, « au rayon de celui qui l'a créée, pour la grande fête du monde entier. » Les murs extérieurs sont ornés de colossales figures en bas-reliefs. Malheureusement ici, comme à l'intérieur, les têtes ont été presque toutes martelées et détruites par le zèle des premiers chrétiens. Sur la façade, derrière le temple, sont les fameux portraits de Cléopâtre, couronnée du disque d'Hathor et du casque à tête d'épervier. Dans l'intérieur des chambres obscures sont aussi plusieurs bas-reliefs de cette figure charmante, la grande magicienne des temps anciens, types assez semblables entre eux, sans beauté frappante, mais dont on comprend le charme extrême. N'est-ce pas un peu l'impression que laissent ceux de Marie Stuart, la charmeuse moderne? Chose

singulière, depuis de longues années, des abeilles maçonnes, succédant à la grande déesse, aux Romains, aux premiers chrétiens, ont pris possession absolue des murs extérieurs du temple et de deux autres petits édifices qui l'avoisinent; des pans de murs entiers, des figures disparaissent sous l'épaisse construction de leurs cellules. Ce sont des milliers d'essaims bourdonnans qui, s'ils n'étaient inoffensifs, rendraient Dendérah inabordable. Elles sont maîtresses ici et absolues. Mais le temps s'écoule. Il faut reprendre nos bourriques et regagner le Nil et notre bateau. La journée se passe trop rapide à voir disparaître les belles rives, et à Girgeh nous nous arrêtons pour la nuit.

Dimanche, 29 janvier.

Pour notre dernier jour de navigation, nous voudrions ne pas quitter le pont, mais la bise nous coupe le visage en deux. Nous sommes tous si enrhumés, si éprouvés par le froid, si las de l'effort de tenir nos yeux ouverts malgré le vent, qu'à notre grand désespoir nous trouvons la journée longue et souhaitons d'arriver. O misère de notre faiblesse physique et pauvreté de nos facultés! Ces momens que dans quelques mois nous voudrions pour tout au monde retraverser, dont le souvenir doit être pendant des années le plus précieux des plaisirs, nous voudrions ce matin les supprimer, arriver à tout prix, ne plus rien regarder, ne plus rien voir! Et pourtant nous avons conscience, remords et regret de ce pitoyable état d'esprit. Nous le disons très haut pour nous excuser les uns aux autres. Néanmoins le professeur S. bâille, lady Q. descend dans sa cabine, sir William s'impatiente, E. s'endort, et moi je me sens lasse à en mourir.

A quatre heures, nous sommes en vue d'Assiout. Notre navigation est terminée, la bousculade habituelle est traversée, et nous voici refaisant sur de petits baudets la longue route poudreuse vers la ville. A terre, le vent a cessé et il fait doux. Combien les gens que nous rencontrons nous semblent pâles de teint et soignés dans leurs vêtemens après la misère des sombres fellahs de la Haute-Égypte! La route, qui traverse la station du chemin de fer, a près de 3 kilomètres jusqu'à l'entrée de la ville. Un faubourg, avec des maisons de pachas assez soignées et de beaux jardins, nous mène à un pont de pierre jeté sur le canal. D'ici la vue est vraiment ravissante et ne ressemble à rien de ce que j'ai vu en Égypte. Il me semble reconnaître un Decamps ou un Gérôme. Éclairée par le soleil baissant, une promenade de majestueux sycomores précède la porte de la ville; celle-ci, lourde, massive, est d'un effet superbe, encadrée de ces arbres tordus et fantastiques. Un flot de monde entre, sort :

troupeaux, groupes d'effendis et gros Turcs comme nous n'en avons pas vu depuis longtemps. En dedans de la porte, une esplanade et encore d'immenses arbres enchevêtrés dans les murailles des cafés et des maisonnettes, la maison du gouverneur, le tribunal, une vraie civilisation. Nous sommes si habitués à notre vie du Nil, où les bateaux et les baudets ont été nos seuls véhicules, que le son d'une charrette nous surprend comme un bruit inusité. La ville est grande, et nous sommes quelque temps à parcourir les bazars et à y acheter de jolies poteries. Les boutiques sont bien plus ornées et variées. A toutes les devantures, nous retrouvons les fichus de cotonnade rouge à pois si répandus dans la Basse-Égypte et qui servent au musulman à tout, sauf à leur première destination : turban, cachemire, ceinture, écharpe, bourse, réceptacle de provision d'antiquités ou de tabac, ils sont alternativement tout cela, mais mouchoirs, jamais. Allah a donné au musulman des doigts pour cet usage. Quand nous repassons devant la maison du cadi, une bande d'une dizaine de prisonniers en sort, le carcan de fer au cou, les pieds et les mains enchaînés. Ils viennent d'être questionnés, fouettés sous la plante des pieds, et retournent en prison. Le soir, j'apprends qu'ils ont volé et tué un riche Grec près de Girgeh. On a administré au principal meurtrier, pour lui faire avouer sa part au crime, trois cents coups de courbach. Tous les vingt coups, on s'arrête. « Frère, confesse ton crime. — Je ne sais rien, » a été sa réponse jusqu'au trois-cent-unième coup, alors il a tout avoué. Dans quelques jours ils seront condamnés aux travaux forcés au Nil-Blanc pour la vie et ils reviendront avant trois mois. C'est la justice habituelle de l'Égypte.

Demain, avant de rentrer au Caire, nous ferons encore une halte à Fechn, terminant, chez l'aimable ami qui nous y attend, ce beau et charmant voyage.

Ce soir, il nous faut coucher dans le primitif petit hôtel de la gare, où trois chambres nues sont réservées aux voyageurs. Au loin, le muezzin appelle doucement à la prière du soir, et notre dernier souvenir de la Haute-Égypte sera celui de la belle invocation que prononcent cinq fois le jour les pieux musulmans : « Gloire soit à Dieu, maître de l'univers, le bon, le compatissant, Seigneur du jour du jugement! A toi nous offrons notre adoration. De toi nous attendons le secours. Guide-nous dans la voie droite, dans la voie de ceux que tu as comblés de tes bénédictions, et non dans le chemin de ceux qui ont rencontré ta colère, ou qui ont péché. »

BLANCHE LEE CHILDE.

TROIS MORTS

Les lettres russes s'enorgueillissent d'un grand artiste, le comte Léon Tolstoï, l'auteur de *la Guerre et la Paix*. Bien avant qu'on eût inventé chez nous et réduit en formule la littérature dite *naturaliste, impressionniste*, M. Tolstoï avait été conduit, non point par une théorie, mais par la nature de son esprit, à photographier la vie dans ses plus cruelles réalités, dans ses plus fugitives nuances. D'autres ont encore enchéri sur cette tendance, et avant l'apparition des premiers romans *naturalistes* en France, Dostoïevsky publiait des pages qui semblent avoir servi de modèle aux œuvres les plus réalistes de notre nouvelle école. Je regrette d'enlever à celle-ci une illusion, mais les Russes l'ont précédée, dépassée souvent en audace. Chez M. Tolstoï, du moins, le détail repoussant n'est qu'un accident, et non un but; l'observation minutieuse des choses est doublée d'une observation psychologique implacable comme une étude d'anatomie. Avec Gustave Flaubert, je ne sais pas d'écrivain qui ait mieux vu vivre la créature humaine dans son milieu naturel, qui ait rendu cette vie sensible avec plus d'exactitude et de simplicité. Je me propose d'étudier un autre jour ce talent multiple dans ses romans historiques et philosophiques; désireux de le faire connaître sous une de ses faces, je traduis aujourd'hui une courte esquisse; elle m'a frappé comme une symphonie faite avec un rien et d'une rare justesse de ton; elle prouve, ce me semble, qu'on peut traiter avec un art délicat la vérité banale de la vie. Le romancier russe, semblable en cela à Balzac, se préoccupe peu du style proprement dit, il est indifférent aux répétitions fréquentes du même mot; il tire ses effets de l'ensemble des valeurs. En profitant de l'autorisation que le comte Tolstoï a bien voulu me donner, je me suis efforcé de le traduire servilement; il ne faut hésiter, je crois, à abdiquer le génie de sa propre langue, à la désosser, en quelque sorte, pour l'adapter au squelette de la phrase étrangère.

E.-M. de Vogüé.

I.

C'était l'automne. Sur la grande route, deux équipages trottaient bon train. Dans la voiture de devant, deux femmes étaient assises; une dame maigre et pâle, une femme de chambre très forte, au teint sanguin et luisant. Sa main rouge, sortant d'un gant déchiré, rejetait vivement en arrière des cheveux courts et secs qui s'échappaient de dessous un chapeau fané. Sa poitrine rebondie, couverte d'un fichu de laine, respirait la santé; ses yeux noirs, sans cesse en mouvement, suivaient à travers la vitre les champs qui fuyaient, ou se reportaient à la dérobée sur la dame et fouillaient les angles de la voiture. Le chapeau de la maîtresse, accroché au filet, se balançait devant le nez de la suivante; un petit chien dormait sur ses genoux; ses pieds relevés reposaient sur les cassettes qui garnissaient le fond de la berline et s'entre-choquaient avec un petit bruit sourd couvert par le tressautement des ressorts et le tremblement des vitres.

Les mains croisées sur les genoux, les yeux fermés, la dame ballottait faiblement sur les coussins amoncelés derrière son dos : des quintes de toux fréquentes amenaient une légère contraction sur ses traits. Elle était coiffée d'un bonnet blanc, un fichu bleu était noué sur sa gorge fluette et pâle. Une raie droite, visible sous le bonnet, partageait des cheveux blonds, lissés à plat; la blancheur de la peau, sur cette large raie, avait quelque chose de mort et de desséché. Des chairs flétries et plombées, rougies sur les pommettes des joues, s'adaptaient mal à l'ossature élégante et fine du visage. Les lèvres étaient sèches et inquiètes, les cils rares et droits; une capote de voyage en drap dessinait ses plis réguliers sur la poitrine affaissée. Bien que ses yeux fussent clos, le visage de la voyageuse gardait une expression de fatigue, d'énervement et de souffrance habituelle.

Un domestique dormait, pelotonné sur le siège; le postillon, criant à tue-tête, poussait quatre forts chevaux ruisselans de sueur; de temps à autre, il se retournait pour voir le postillon de la calèche quand les cris de ce dernier arrivaient jusqu'à lui. Les larges ornières parallèles, imprimées par les roues dans l'argile boueuse de la route, se déroulaient égales et rapides. Le ciel était humide et froid; un brouillard glacé s'étendait sur les champs et le chemin. Dans la voiture régnait une lourde atmosphère imprégnée d'eau de Cologne et de poussière. La malade renversa la tête et ouvrit lentement les yeux, de grands yeux brillant d'une belle couleur sombre.

— Encore!.. dit-elle en repoussant nerveusement de sa jolie

main amaigrie le pan de la pelisse de sa suivante, qui lui avait effleuré le pied.

Et sa bouche se contracta douloureusement. Matriocha ramassa sa pelisse à deux mains, se redressa sur ses robustes jambes et s'assit un peu plus loin; les fraîches couleurs de son visage passèrent au pourpre vif. Les beaux yeux sombres de la malade suivaient avec avidité les mouvemens de cette fille. La dame, s'appuyant des deux mains sur la banquette, essaya de se soulever pour changer de position; les forces lui manquèrent. Sa bouche se plissa de nouveau, sa physionomie prit une expression d'ironie colère et impuissante.

— Si au moins tu m'aidais!.. Non, inutile : je pourrai toute seule. Une autre fois, fais-moi le plaisir de mettre derrière moi d'autres coussins que les tiens... Allons, c'est bon, n'y touche pas, puisque tu ne sais rien faire.

La dame ferma les yeux, puis les rouvrit subitement et regarda sa femme de chambre. Matriocha l'observait en se mordant les lèvres. Un soupir douloureux souleva le sein de la malade et s'acheva en un accès de toux. L'accès passé, elle referma les paupières et reprit sa pose immobile. Les deux voitures entraient dans un village. Matriocha sortit sa grosse main de ses jupes et se signa.

— Qu'est-ce que c'est? demanda sa maîtresse.

— Le relais, madame.

— Je te demande pourquoi tu te signes?

— Il y a une église, madame.

La malade se pencha vers la portière et se signa lentement en regardant de tous ses yeux la grande église du village devant laquelle la voiture passait. — Les deux équipages s'arrêtèrent au relais; de la calèche descendirent le mari de la malade et un médecin. Ils vinrent à la berline.

— Comment vous sentez-vous? demanda le médecin en tâtant le pouls.

— Eh bien! comment cela va-t-il, mon amie? tu n'es pas fatiguée? Veux-tu sortir?

Ces questions furent faites en français par le mari. — Matriocha, ramenant ses paquets, se serrait dans l'angle pour ne pas gêner les interlocuteurs.

— Comme cela, toujours la même chose, répondit la malade. Je ne sortirai pas.

Après être resté un instant, le mari se dirigea vers la maison de poste et y entra. Matriocha, sautant à bas de la voiture, courut dans la boue sur la pointe des pieds et gagna la porte.

— Parce que je suis souffrante, ce n'est pas une raison pour que

vous ne déjeuniez pas, dit la malade avec un faible sourire en s'adressant au médecin, resté debout à la portière.

Le docteur s'éloigna d'un pas lent, puis franchit en courant les degrés du perron.

— Aucun d'eux ne se soucie de moi, fit à part soi la voyageuse; ils se sentent bien, tout le reste leur est indifférent. Mon Dieu! mon Dieu!

Le mari vint à la rencontre du médecin en se frottant les mains avec un sourire d'aise.

— Dites donc, Édouard Ivanovitch, j'ai ordonné d'apporter la cave à liqueurs; que vous en semble?

— Parfait, répondit le docteur.

— Ah çà, comment va-t-elle? ajouta le mari avec un soupir, en baissant la voix et fronçant les sourcils.

— Je vous l'ai dit; non-seulement elle n'arrivera pas jusqu'en Italie, mais Dieu sait si elle arrivera à Moscou, surtout avec cet affreux temps!

— Que faut-il faire, mon Dieu, mon Dieu?

Le mari se passa la main sur les yeux.

— Donne par ici, cria-t-il au domestique, qui apportait la cave à liqueurs.

— Il eût fallu rester, continua le médecin en haussant les épaules.

— Mais que pouvais-je faire, s'il vous plaît? J'ai employé tous les moyens pour la retenir; je lui ai parlé de la dépense, des enfans que nous devions abandonner, de mes affaires en souffrance; elle n'a rien voulu entendre. Elle forme des plans de vie à l'étranger comme si elle était guérie. Lui révéler son état, ce serait lui donner le coup de la mort.

— Elle l'a déjà reçu, il faut que vous le sachiez, Vassili Dmitriévitch. On ne peut pas vivre sans poumons, et les poumons ne peuvent pas se reformer. C'est pénible, c'est douloureux, mais il n'y a rien à faire. Votre devoir et le mien se bornent à lui procurer une fin aussi tranquille que possible. Il faudra un prêtre.

— Ah! mon Dieu! vous comprenez ma position, à moi, qui dois lui demander ses dernières volontés. Arrive que pourra, je ne lui porterai pas ce coup. Vous savez comme elle est bonne!

— Au moins essayez de la persuader d'attendre le traînage, reprit le médecin en hochant la tête; autrement le voyage peut mal finir.

— Aksioucha! Aksioucha! hé! Aksioucha! criait à sa petite sœur la fille du maître de poste en relevant son caraco sur sa tête et piétinant dans la boue sur le perron de derrière, viens voir la dame

de Chirkine ! On dit qu'on la mène à l'étranger pour une maladie de poitrine : je n'ai jamais vu quelle figure ça a, les poitrinaires.

Aksioucha bondit sur le seuil, et les deux filles, se tenant par la main, coururent à la porte de la cour ; elles ralentirent le pas en passant devant la voiture et regardèrent par la vitre baissée. La malade tourna la tête de leur côté : devinant leur curiosité, elle fronça le sourcil et se recula.

— Bon Dieu ! dit la fille du maître de poste en s'écartant vivement ; elle qui était si belle, voilà ce qu'il en reste : c'est à faire peur ! Tu as vu, tu as vu, Aksioucha ?

— Oui, et comme elle est maigre ! Allons regarder encore, comme si nous allions au puits. Elle s'est retournée, j'ai encore vu ! Quelle pitié, Macha !

— Oui, et quelle crotte ! repartit Macha.

Toutes deux revinrent en courant vers la porte.

— Je dois être bien effrayante, pensa la malade. Ah ! passer la frontière, plus vite, plus vite ! je me rétablirai promptement là-bas...

— Comment cela va-t-il, mon amie ? dit le mari, qui revenait à la voiture en mâchant un morceau.

— Toujours la même question ! pensa la dame, et il mange, lui !.. — Comme cela, murmura-t-elle entre ses dents.

— Sais-tu, mon amie ? je crains que tu ne te trouves mal du voyage, avec ce temps. Édouard Ivanovitch est du même avis. Si nous retournions ?

Elle gardait un silence de mauvaise humeur.

— Le temps s'arrangera, peut-être que le traînage s'établira, que tu te sentiras mieux,.. nous partirions tous ensemble...

— Je te demande bien pardon. Si je ne t'avais pas écouté, nous serions depuis longtemps à Berlin et je serais tout à fait remise.

— Que faire, mon ange ? C'était impossible, tu le sais,.. et maintenant, si tu voulais attendre encore un mois, tu te remettrais tout à fait, je terminerais mes affaires et nous prendrions les enfans...

— Les enfans ne sont pas malades, et moi je le suis.

— Mais comprends donc, mon amie, qu'avec ce temps-là, si tu te trouves plus mal en chemin ?.. A la maison, du moins...

— A la maison ! mourir à la maison !.. interrompit avec emportement la dame.

Mais ce mot, *mourir*, l'effraya visiblement ; elle fixa sur son mari un regard interrogateur et suppliant. Il baissa les yeux et se tut. Les lèvres de la malade se contractèrent avec une moue d'enfant, des larmes jaillirent de ses yeux. Le mari, se cachant la figure dans son mouchoir, s'éloigna de la voiture.

— Non, je continuerai, fit-elle en levant les yeux au ciel.

Elle croisa les mains et murmura quelques mots entrecoupés :

— Mon Dieu ?.. Pourquoi donc ?..

Et ses larmes roulèrent plus abondantes. Elle pria longuement, avec ferveur. Mais le même spasme douloureux crispait sa poitrine oppressée ; le ciel, les champs, la route étaient aussi gris, aussi transis ; le même brouillard d'automne, ni plus épais ni plus rare, tombait sur la boue du chemin, sur les toits, sur la voiture et les touloupes des postillons, qui, avec des éclats de voix joyeux, graissaient et attelaient la berline.

II.

Les chevaux étaient mis : le postillon tardait. Il était entré dans l'isba des gens d'écurie. L'obscurité y régnait avec une chaleur lourde et étouffante, un relent de pain cuit, de choux aigres, d'êtres humains et de peaux de mouton. Quelques postillons étaient réunis dans la pièce ; la cuisinière tournait autour du poêle, et sur ce poêle, un malade était couché sous une pelisse de mouton.

Le postillon, un jeune gars, entra dans la salle sans quitter sa touloupe, le fouet à la main ; il cria en s'adressant au malade :

— Père Fédor ! père Fédor !

— Qu'est-ce qu'il y a, fainéant ? qu'est-ce que tu veux à Fedka ? répondit un de ses camarades ; ne vois-tu pas qu'ils t'attendent dans la voiture ?

— Je veux lui demander ses bottes ; j'ai usé les miennes, poursuivit le jeune homme. — Il rejetait ses cheveux en arrière et passait ses moufles dans sa ceinture : — Est-ce qu'il dort ?.. Hé ! père Fédor !

— Qu'est-ce que c'est ? soupira une voix faible. — Et une maigre face rousse se pencha hors du poêle. Une large main poilue, décolorée et décharnée, ramenait un caftan sur des épaules amaigries, couvertes d'une chemise sale : — Donnez-moi à boire, amis ; toi, que te faut-il ?

Le jeune homme tendit une cruche pleine d'eau.

— Voilà, Fédia, dit-il, hésitant. Toi, bien sûr, tu n'auras plus besoin de bottes neuves. Donne-les-moi, puisque tu ne marcheras plus, bien sûr...

Le malade inclina sa tête fatiguée sur la cruche de terre. Il but avidement en trempant dans l'eau trouble ses moustaches rares et pendantes, sa barbe malpropre, embroussaillée. Ses paupières éteintes, affaissées, se soulevaient avec peine vers le postillon. Quand il eut fini de boire, il voulut élever la main pour essuyer ses lèvres humides, mais il n'y parvint pas et les sécha à la manche de

son caftan. Il respira péniblement par le nez, rassembla ses forces et regarda fixement le jeune homme sans ouvrir la bouche.

— Peut-être les as-tu déjà promises à quelqu'un, continua celui-ci, trop tard alors! La chose, c'est qu'il fait mouillé dehors, il y a de l'ouvrage, je dois partir; alors j'ai pensé : Demandons à Fedka ses bottes, il n'en aura pas besoin, bien sûr... Mais peut-être elles te serviront, dis...

Un hoquet souleva la poitrine du malade; il se courba, étouffé par une toux creuse, intermittente. Tout à coup, la voix colère de la cuisinière retentit jusqu'au fond de l'isba :

— A quoi lui serviraient elles? Voilà deux mois qu'il n'est pas descendu du poêle. Il s'esquinte, le mal est tout en dedans, il n'y a qu'à l'entendre. Qu'est-ce qu'il a besoin de bottes? On ne l'enterrera pas avec des bottes neuves! Et il est bien temps, Dieu me pardonne! Il ne peut plus se tenir. Si encore on le transportait dans une autre isba, n'importe où... Il y a des hôpitaux à la ville, sais-tu? Mais est-ce permis d'accaparer tout le coin? et adieu! on ne sait plus où se mettre... Demandez de la propreté après cela!

— Hé! Sérioja, allons, sur ton siège, les seigneurs attendent! cria du dehors le maître de poste.

Sérioja fit un pas pour sortir, sans attendre la réponse du malade; mais celui-ci, empêché par sa toux, lui fit signe du regard qu'il voulait parler :

— Prends les bottes, Sérioja, dit-il d'une voix enrouée en surmontant la quinte; seulement, écoute-moi, tu m'achèteras une pierre quand je mourrai...

— Merci, père, je les prends et j'achèterai la pierre.

— C'est dit, vous avez entendu, enfans? put encore ajouter le malade.

La quinte le reprit et il se replia de nouveau sur lui-même.

— Entendu! appuya un des postillons. Va, Sérioja, à ton siège, voilà le maître de poste qui revient : la dame de Chirkine est malade.

Sérioja retira lestement ses énormes bottes toutes trouées et les glissa sous le banc. Les bottes neuves de Fédor lui allaient comme sur mesure; le jeune homme se dirigea vers la voiture en les regardant avec complaisance.

— Voilà de fières bottes! donne que je les graisse, dit le postillon qui portait la boîte à graisse, tandis que Sérioja montait sur le siège en rassemblant les guides. Il te les a données pour rien?

— Elles te font envie, répondit Sérioja en se redressant et en croisant sur ses jambes les pans de sa touloupe; laisse donc!... Hue, les petits amis! cria-t-il à ses chevaux en faisant claquer son fouet.

Et les deux voitures, avec leurs voyageurs, leurs valises, leurs coffres, roulèrent rapidement sur la route détrempée et disparurent dans les vapeurs du brouillard d'automne.

Le postillon malade était resté sur le poêle, dans la touffeur de l'isba. Il ne toussait plus ; à bout de force, il s'était retourné sur le côté gauche et ne bougeait pas. Jusqu'au soir, les allées et venues continuèrent dans la salle ; on y dîna ; on n'entendait plus le malade. A la tombée de la nuit, la cuisinière grimpa sur le poêle et tira une peau de mouton sur les pieds de Fédor.

— Ne te fâche pas contre moi, Nastasia, je te rendrai bientôt la place, murmura l'homme.

— C'est bon, c'est bon, ce n'est rien ! marmotta Nastasia. Où as-tu mal, père ? dis.

— Ça me mange tout le dedans. Dieu sait ce que c'est.

— Et le gosier te fait mal quand tu tousses ?

— J'ai mal partout ;.. ça veut dire que ma mort est venue... Aïe! aïe !.. gémit le malade.

— Couvre-toi les pieds, comme ça...

Nastasia ramena la peau de mouton sur lui et sauta à bas du poêle.

La nuit, une veilleuse éclairait faiblement l'isba. Nastasia et une dizaine de postillons dormaient sur le plancher, sur les bancs, en ronflant bruyamment. Seul, le malade râlait tout bas, toussait et se retournait sur le poêle. Vers le matin, il se tut.

— Je viens de voir un drôle de rêve, dit la cuisinière en s'étirant aux premières lueurs de l'aube. J'ai rêvé que le père Fédor descendait du poêle et allait couper du bois. « Attends, Nastasia, qu'il disait, je vais t'aider. — Comment pourras-tu fendre du bois ? » que je lui répondais. Mais lui prit sa hache et se mit à l'ouvrage ; il cognait, il cognait si dur que les copeaux volaient partout. Je lui dis : « Pourtant, tu étais malade tout à l'heure ? — Non, qu'il me répondit, je me porte bien... » Et il abattit la hache de telle façon que la peur me prit. J'ai crié et je me suis éveillée. Est-ce qu'il ne serait pas mort ?.. Père Fédor ! hé ! père Fédor !

Pas de réponse.

— N'est-il pas mort ? Il faut aller voir, dit un des postillons qui se réveillait.

La main osseuse, couverte de poils roux, qui pendait du poêle, était froide et blanche.

— Paraît qu'il est mort ; il faut aller avertir le maître de poste.

Fédor n'avait pas de parens ; il était de quelque endroit éloigné. Le lendemain, on l'enterra dans le nouveau cimetière, derrière le bois. Pendant quelques jours, Nastasia raconta à tout le monde son rêve et comment elle avait été la première à *voir* le père Fédor.

III.

Le printemps était venu. Par les rues humides de la ville, entre les tas de glaçons boueux, de petits ruisseaux se précipitaient en murmurant; tout était clair, la couleur des habits et le son des voix, dans la foule en mouvement. Dans les jardinets, derrière les haies, les bourgeons des arbrisseaux crevaient; d'un bruit à peine distinct, les branches frémissaient au vent du nord. De partout suintaient et tombaient des gouttes transparentes. Les moineaux pépiaient et voletaient sur leurs petites ailes. Du côté du soleil, sur les maisons, les arbres et les haies, tout scintillait et remuait. Il y avait jeunesse et gaîté au ciel, sur la terre et dans le cœur de l'homme.

Dans une des principales rues, devant un grand hôtel seigneurial, on avait étendu de la paille fraîche; dans cette maison se trouvait la malade qui se hâtait naguère vers la frontière. A la porte close de sa chambre, le mari et une femme âgée restaient debout; sur un divan, un prêtre était assis, baissant les yeux et tenant dans les mains un objet enveloppé d'une étole. Dans un coin, une vieille dame, la mère de la malade, renversée sur un fauteuil Voltaire, pleurait à chaudes larmes. A côté d'elle, une femme de chambre apprêtait un mouchoir propre, attendant que la vieille le demandât; une seconde essuyait les tempes de sa maîtresse et soufflait sur sa tête grise par-dessus le bonnet.

— Allez, et que Dieu vous accompagne, mon amie, disait le mari à la dame âgée qui se tenait avec lui près de la porte; — elle a une si grande confiance en vous, vous savez si bien lui parler. Exhortez-la de votre mieux, chère amie, allez... — Il fit le geste d'ouvrir la porte; sa cousine l'arrêta, passa à plusieurs reprises son mouchoir sur ses yeux et secoua la tête.

— Maintenant, on ne voit pas que j'ai pleuré? demanda-t-elle. — et entre-bâillant la porte, elle passa dans la chambre.

La mari était dans une agitation extrême; il paraissait tout à fait abattu. Il se dirigea vers la vieille; mais, après avoir fait deux pas, il se retourna, traversa la salle et vint au prêtre. Celui-ci le regarda et leva les yeux au ciel en soupirant : du même mouvement son épaisse barbe blanche se redressa et retomba.

— Mon Dieu! mon Dieu! fit le mari.

— Que faire? balbutia le prêtre. Et de nouveau ses yeux et sa barbe s'élevèrent et s'abaissèrent.

— Et sa mère qui est là! reprit avec désespoir le mari. Elle ne supportera pas ce coup. Elle l'aime tant! tant!.. Comment fera-

t-elle? Dieu sait!.. Mon père, si vous essayiez de la calmer, de l'engager à s'éloigner!

Le prêtre se leva et s'approcha de la vieille.

— En vérité, personne ne peut entrer dans le cœur d'une mère... mais la miséricorde de Dieu est infinie...

Le visage de la vieille se contracta brusquement, un hoquet hystérique la secoua tout entière.

— La miséricorde de Dieu est infinie, — poursuivit l'ecclésiastique, quand elle se fut un peu calmée. — Avec votre permission, il y avait dans ma paroisse un malade beaucoup plus mal que Marie Dmitriévna : eh bien! un simple artisan l'a guérie en très peu de temps avec des herbes. Ce même artisan est maintenant à Moscou. J'en ai parlé à Vassili Dmitriévitch, on pourrait essayer. Tout au moins ce serait une consolation pour la malade. Tout est possible à Dieu.

— Non, elle ne doit pas vivre, gémit la vieille. Si Dieu m'avait prise à sa place! — Et le hoquet hystérique redoubla avec tant de violence qu'elle perdit connaissance.

Le mari se cacha le visage dans les mains et sortit précipitamment de la salle. La première personne qu'il rencontra dans le corridor fut un garçon de six ans, qui courait à perdre haleine après une petite fille.

— Faut-il conduire les enfans chez Madame? demanda la bonne.

— Non, elle ne veut pas les voir : cela la dérange.

Le petit garçon s'arrêta un instant, regarda attentivement la figure de son père, puis, pirouettant sur les talons, il reprit sa course avec un cri joyeux.

— C'est elle qui est le cheval; vois, papa!

Cependant, dans l'autre chambre, la cousine était assise au chevet de la malade; avec des paroles étudiées, elle s'efforçait de la préparer à la pensée de la mort. Contre la fenêtre, le médecin agitait une potion.

La malade, vêtue d'une robe de chambre blanche, était assise sur le lit et toute entourée de coussins; elle regardait silencieusement sa parente. Soudain, elle l'interrompit avec vivacité : — Ah! mon amie, ne me préparez pas, ne me traitez pas comme une enfant. Je suis chrétienne, je sais tout. Je sais que je n'ai pas longtemps à vivre... et que, si mon mari m'avait écoutée plus tôt, je serais en Italie... que je serais peut-être, sûrement même, rendue à la santé. Tout le monde le lui disait. Mais quoi? telle a été sans doute la volonté de Dieu. Nous sommes tous de grands pécheurs, je le sais : mais j'espère dans la miséricorde du Seigneur, il pardonnera tout... il doit tout pardonner. Je m'efforce de m'examiner. J'ai beaucoup de péchés

sur la conscience, mon amie; mais aussi, combien j'ai souffert! J'ai tâché de supporter mes maux avec patience...

— Faut-il appeler le prêtre, ma chérie? interrompit la cousine, — ce vous sera un poids de moins d'avoir pardonné à tous.

La malade inclina la tête en signe d'acquiescement.

— Mon Dieu, faites-moi grâce! murmura-t-elle.

La cousine sortit; elle fit un signe au prêtre, et se tournant vers le mari, avec des larmes dans les yeux : — C'est un ange!

Le mari pleurait. Le prêtre passa dans la chambre. La vieille était toujours sans connaissance; un grand silence se fit dans la première pièce. Au bout de cinq minutes, le prêtre reparut, repliant son étole et relevant ses cheveux :

— Dieu soit loué! Madame est plus tranquille maintenant, elle désire vous voir.

Le mari et la cousine entrèrent. La malade pleurait doucement en regardant les saintes images.

— Je te félicite, mon amie, dit le mari.

— Merci! comme je me sens bien maintenant! quelle ineffable douceur j'éprouve! — Et un léger sourire erra sur ses lèvres minces. — Que Dieu est miséricordieux! n'est-il pas vrai? miséricordieux et tout-puissant! — Et de nouveau, avec prière fervente, ses yeux pleins de larmes se dirigèrent vers les images.

Subitement, elle sembla se rappeler quelque chose et fit signe à son mari d'approcher. — Tu ne veux jamais faire ce que je te demande, dit-elle d'une voix plus faible et mécontente.

Le mari, tendant le cou, écoutait d'un air soumis.

— Qu'est-ce donc, mon amie?

— Combien de fois t'ai-je dit que ces médecins ne savent rien! Il y a des remèdes de bonnes femmes qui guérissent... Tiens, le père me parlait d'un artisan... Envoie chercher...

— Qui cela, ma bonne amie?

— Mon Dieu! il ne veut rien comprendre!

La malade fronça les sourcils et ferma les yeux. Le docteur s'avança, lui prit la main. Le pouls faiblissait sensiblement. Cet homme fit un signe au mari. La malade surprit ce geste et les regarda avec effroi.

La cousine se détourna en sanglotant.

— Ne pleure pas, tu te tourmentes et tu me tourmentes, dit la malade; cela m'enlève le peu de calme qui me reste.

— Tu es un ange! s'écria la cousine en lui baisant la main.

— Non, embrasse-moi ici, ce sont les morts à qui l'on baise la main.

Le soir de ce même jour, la malade n'était plus qu'un cadavre, couché dans une bière au milieu de la grande salle de l'hôtel.

Dans cette vaste pièce, les portes closes, un diacre était assis, seul, récitant les psaumes de David d'une voix nasillarde et monotone. Des hauts chandeliers d'argent, la lumière crue des cierges tombait sur le front pâle et pur de la morte, sur ses lourdes mains de cire, sur les plis rigides du suaire, tragiquement soulevé par les genoux et les doigts de pied. Le diacre psalmodiait lentement sans comprendre ses paroles; elles montaient et mouraient avec des résonances étranges dans le silence de la salle. Par momens, arrivaient d'une chambre éloignée des bruits de voix et de piétinemens d'enfans :

« Tu voiles ta face et ils se troublent, disait le psaume; tu rappelles ton esprit, ils meurent et rentrent dans leur poussière. Tu envoies ton esprit, ils se relèvent et la face de la terre est renouvelée. Gloire au Seigneur dans les siècles des siècles! »

Le visage de la morte était sévère, majestueux. Rien ne bougeait, ni sur son visage glacé, ni sur ses lèvres étroitement scellées. Elle était tout attention. — Comprenait-elle maintenant ces grandes paroles?

IV.

Un mois plus tard, une chapelle de marbre s'élevait sur le tombeau de la défunte. Sur celui du postillon il n'y avait pas encore de pierre; seule, l'herbe verte couronnait le tertre, unique indice qu'une vie humaine avait fini là.

— C'est mal à toi, Sérioja, dit un jour la cuisinière dans le relais, — c'est mal de n'avoir pas acheté la pierre pour Fédor. Tantôt c'était à cause de l'hiver, et maintenant pourquoi ne tiens-tu pas ta parole? Ça a été convenu devant moi. Il est déjà revenu une fois te la demander; si tu ne l'achètes pas, il reviendra et t'étouffera.

— Voyons, est-ce que je refuse? répondit Sérioja; j'achèterai la pierre, comme je l'ai promis, je l'achèterai pour un rouble et demi. Je n'ai pas oublié, mais encore faut-il l'apporter. Quand il y aura une occasion pour la ville, je l'achèterai.

— Si au moins tu lui mettais une croix! ajouta un vieux postillon.

— Vrai, ce n'est pas bien,.. tu portes ses bottes.

— Où la prendrai-je, la croix? Je ne peux pas la faire avec une bûche!

— Qui te parle de bûche? Prends la hache, va dans le bois et coupes-en une. Il n'y a qu'à abattre une petit frêne et tu auras ta croix. Va de bonne heure, sinon il faudra encore donner de l'eau-de-vie au garde. Ce n'est pas la peine de payer à boire pour chaque bêtise. Tiens, l'autre jour, j'ai cassé une volée; j'ai coupé une

orancne, je m'en suis fabriqué une nouvelle, et personne n'a soufflé mot.

De grand matin, presque avant le jour, Sérioja prit la hache et alla au bois.

La rosée tombait encore, étendant sur tous les objets un voile mat et glacé que le soleil n'avait pas éclairé. L'orient blanchissait faiblement, reflétant sa pâle lumière sur la voûte du ciel, ouatée de légers nuages. Rien ne remuait, ni un brin d'herbe sur le sol, ni une feuille sur les branches hautes des arbres. De loin en loin, une battement d'aile dans le fourré, un bruissement à ras de terre, troublaient seuls la paix de la forêt. Soudain, un bruit singulier, qui n'appartenait pas aux voix de la nature, retentit et mourut sur la lisière du bois. Le bruit s'éleva derechef et se répéta à intervalles égaux; il partait du pied d'un des arbres immobiles. Une des cimes frissonna subitement, ses feuilles gonflées de sève murmurèrent quelque chose; une fauvette, perchée sur une des branches, siffla, voleta à deux reprises et se posa sur un autre arbre, la queue éployée.

La hache frappait au pied du tronc, toujours plus sourdement, les copeaux blancs et résineux volaient sur l'herbe mouillée; un léger craquement succéda aux coups sourds. L'arbre tressaillit de tout son corps, s'inclina et se redressa vivement, chancelant épouvanté sur ses racines. Il y eut un instant de silence : l'arbre s'inclina de nouveau, un second craquement gémit dans le tronc, et, broyant ses jeunes pousses, précipitant ses branches, il s'abattit tout de son long sur la terre humide. Les bruits de hache et de pas expirèrent. La fauvette siffla et s'envola dans l'espace. Le rameau qu'elle avait effleuré de ses ailes trembla une seconde et retomba inanimé comme les autres, avec toutes ses feuilles. Les têtes immobiles des arbres resplendirent plus joyeusement dans la trouée qui leur était ouverte.

Les premiers rayons du soleil, perçant le nuage qui les interceptait, éclatèrent dans le ciel, illuminant la terre et l'espace. Le brouillard se tassait en vagues au creux des vallées, des perles de rosée brillaient dans la verdure, les nuées blanchâtres, nacrées, hâtaient leur fuite sous la voûte bleue. Les oiseaux bruissaient dans le fourré, et, comme affolés, gazouillaient on ne sait quoi d'heureux. Les feuilles luisantes chuchotaient des secrets joyeux et paisibles; les branches des arbres vivans frissonnaient doucement, majestueusement, au-dessus de l'arbre mort, gisant à terre...

LÉON TOLSTOÏ.

REVUE LITTÉRAIRE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR LE XVIIIe SIÈCLE.

Il y a bien des raisons de l'intérêt, toujours très vif, qu'excite et que continuera, selon toute vraisemblance, d'exciter longtemps encore chaque publication nouvelle sur les hommes ou sur les choses du xviiie siècle. En voici la meilleure, celle du moins qui dispense de la longue énumération des autres. C'est qu'en réalité nous ne connaissons ni ces choses, — dont nous parlons d'ailleurs si couramment, avec l'élégante facilité que communique l'ignorance, ni ces hommes, — dont les noms nous sont si familiers depuis le collège et, pour ce motif même peut-être, la physionomie réduite à quelques traits si généraux, si vagues, si confus. Étions-nous trop près du xviiie siècle, il y a quelque cinquante ans, pour en pouvoir juger? ou bien les moyens d'information nous faisaient-ils défaut? L'un et l'autre sans doute; mais surtout, comme on l'a dit, — et comme il y a lieu d'espérer qu'on le verra désormais de jour en jour plus clairement, — nous avions accepté sur le xviiie siècle, avec une docilité d'esprit véritablement singulière, les opinions toutes faites des gens du xviiie siècle, qui sont pourtant bien quelques-uns des plus insignes menteurs que l'on sache, à commencer par Voltaire, et sans excepter le royal auteur lui-même de l'*Histoire de mon temps*.

Est-il besoin de montrer ce que de semblables opinions pouvaient être? « Il faut être si fort en garde contre soi-même pour raconter

un fait précisément comme on l'a vu, sans y rien ajouter ou diminuer, disait Fontenelle, que tout homme qui prétend à cet égard qu'il ne s'est jamais surpris en mensonge est un menteur. » Tel est bien le cas de la plupart des témoins que l'on appelle oculaires, auteurs de *Mémoires* ou de *Correspondances*, et qu'ils aient ou non de l'imagination, car s'ils en ont, ils voient trop loin; s'ils n'en ont pas, ils voient trop court. Mais quand ce sont les acteurs eux-mêmes, qui se racontent, eux et les leurs, à la postérité, pourquoi se raconteraient-ils, n'étaient les excellens motifs qu'ils ont d'ajouter à la vérité ou d'en diminuer quelque chose? Ni le prince ni le philosophe ne s'y sont épargnés, non plus qu'aucun des subalternes qui recevaient d'eux le mot d'ordre.

Ce qui semble assez heureusement caractériser, depuis déjà quelques années, un grand nombre des publications relatives au XVIIIe siècle, et quelques-unes tout particulièrement de celles que nous voudrions signaler au lecteur, c'est un généreux effort pour secouer cette tradition, presque séculaire bientôt, d'erreur et de mensonge. Le vrai XVIIIe siècle se dégage peu à peu des régions troublées de la polémique pour entrer insensiblement dans les régions plus sereines de l'histoire. Je doute que l'on osât aujourd'hui, — pour fixer les idées par un titre et sur un nom, — proposer comme un livre d'histoire le violent pamphlet de Lanfrey : *l'Église et les Philosophes au* XVIIIe *siècle*; mais je doute encore bien plus que l'on affectât cette ambition prématurée de porter une sentence unique sur toute l'histoire d'un siècle dont tant de parties nous demeurent obscures ou ignorées. Il n'y a pas d'ardeur de polémique qui tienne contre la nécessité de compulser quelques milliers de volumes, — si j'exagère, ce n'est pas de beaucoup, — avant que de se sentir en droit de formuler une opinion raisonnée; il n'y a pas de fureur de généraliser qui ne s'apaise et ne finisse tout doucement par tomber quand, pendant des mois ou des années même, elle s'est heurtée vainement aux difficultés que soulève quelquefois la vérification d'un fait ou la simple détermination d'une date, à plus forte raison l'appréciation des actes. Et comme ces sortes de difficultés se multiplient en raison de l'abondance et de la diversité des documens, il suit de là cette conséquence toute naturelle, quoique au premier abord assez inattendue, que les exigences mêmes de la méthode, en imposant à l'historien l'extrême patience et l'extrême prudence, lui imposent du même coup une espèce d'impartialité. Tel s'arrangeait autrefois de ce que le grand Frédéric avait bien voulu nous livrer de lui-même dans l'*Histoire de mon temps*, qui ne saurait se dispenser aujourd'hui de confronter le texte de l'habile arrangeur avec les textes moins apprêtés, mais plus instructifs, de cette *Correspondance politique*, dont les archives de Berlin nous ont déjà livré sept volumes, et cette *Correspondance politique* elle-même avec ce que con-

tiennent de renseignemens qui l'éclairent à son tour les archives de Paris, ou de Vienne, ou de Saint-Pétersbourg. La passion a le temps de s'y refroidir. L'esprit de parti cède la place à l'esprit de justice. Les dates, les faits, les desseins mieux connus deviennent autant d'obstacles à la liberté des interprétations. On nous accordera que ce n'est pas là sans doute une méprisable compensation à ce que nous créent d'embarras et de difficultés par ailleurs le nombre toujours croissant, la multiplication, l'encombrement des documens de toute sorte et de toute provenance.

Il nous faudrait ici dresser un véritable catalogue si nous voulions mentionner tout ce qu'il s'est publié depuis quelques années, non-seulement en France, mais à l'étranger, de recueils de documens relatifs au seul XVIIIe siècle. Mais, après en avoir de bonne grâce reconnu l'utilité générale et montré, selon nos forces, une utilité particulière dont on ne s'était peut-être pas encore avisé, nous nous permettons de croire que ces recueils ne prennent leur valeur qu'autant qu'ils sont mis en œuvre. On l'oublie trop souvent, nous l'avons dit et nous le répétons; et pour tant d'éditeurs de textes, qui se comptent par douzaines, il se rencontre encore trop peu d'historiens. Or s'il est bon de se défier des généralisations hâtives, il ne faudrait pas cependant avoir peur des idées générales. Il est certain que ces vastes généralisations, où les faits sont traités comme une matière vile, bonne tout au plus à recevoir la forme qu'il plaît à l'historien de lui donner, ont jadis été le fléau de l'histoire. Il n'est pas moins certain que les idées générales, qui ne sont après tout que les faits eux-mêmes, dépouillés de ce qu'ils ont d'accidentel et de transitoire et ramenés à ce qu'ils ont d'essentiel et de permanent, sont le support, ou, mieux encore, la substance même de la grande histoire.

Car il y a une grande histoire, comme il y a une grande peinture, et qui, comme la grande peinture, ne dépend guère moins des qualités d'exécution dont l'artiste ou l'historien y fait preuve, que du choix lui-même des sujets. La grande histoire, en France, — et quoi que l'on puisse dire, quoi que l'on ait même dit, jusque dans des discours officiels, de la nécessité d'en finir avec les dates, les batailles et les négociations, — c'est l'histoire extérieure, l'histoire du rôle particulier de la France dans l'histoire générale de l'Europe. Il se peut qu'en Angleterre, par exemple, l'intérêt de cette histoire du dehors et son importance, par conséquent, soient dans une certaine mesure balancés par l'importance et l'intérêt de l'histoire parlementaire. Il se peut qu'en Allemagne encore, la grande histoire consiste plutôt dans l'histoire des idées que dans l'histoire des faits de l'ordre politique. Mais, en France, la grande histoire, c'est l'histoire des relations extérieures ou des affaires étrangères, c'est l'histoire de la guerre et de la diplomatie.

La raison n'en est pas difficile à dire. C'est que de tout temps la royauté chez nous s'est moins préoccupée de faire la France heureuse, au sens un peu grossier peut-être où nous entendons aujourd'hui le mot, que de la faire glorieuse. Toute la machine du gouvernement était montée, pour ainsi dire, en vue de l'action au dehors. Le plus pur des forces nationales se dépensait dans la guerre et dans la politique. Et si le reste allait mal, plus souvent mal que bien, moins mal pourtant qu'on ne le prétend, il y avait cette compensation, et qui valait bien son prix, que la France, même au lendemain d'Utrecht et même au lendemain du traité de Paris, tenait dans le monde un rang que depuis lors elle n'a reconquis un moment que pour le perdre aussitôt. On reconnaîtra sans doute quelque jour qu'un peu de gloire n'est pas le dernier des besoins d'un grand peuple, ou même qu'il en est le premier, quand ce peuple est entouré, comme nous, de voisins attentifs à ses moindres défaillances. C'est parce que nous avons conscience de ce besoin que la grande histoire sera toujours chez nous de la guerre et de la diplomatie. N'est-il pas vrai d'ailleurs que si nous sommes de tout temps ainsi faits, c'est précisément que la guerre et la diplomatie nous ont faits ce que nous sommes?

Il y a bien parmi nous aujourd'hui jusqu'à trois ou quatre écrivains qui sont capables de la grande histoire, mais aucun qui, depuis longtemps, nous eût rien donné de comparable à ces belles *Études diplomatiques* (1) dont le souvenir est tout présent encore aux lecteurs de la *Revue*. Il s'accumulait lentement en Allemagne, sur l'histoire politique du XVIIIe siècle, des documens et des livres où notre propre histoire n'était guère moins intéressée que l'histoire même de la monarchie prussienne ou de l'empire germanique. C'était, d'un côté, cette grande *Histoire de la politique prussienne*, de M. G. Droysen, encore inachevée, mais qui pourtant atteignait déjà le milieu du siècle (1748), et c'était aussi cette *Correspondance politique de Frédéric le Grand* que nous rappelions tout à l'heure. D'un autre côté, c'était cette monumentale *Histoire de Marie-Thérèse*, de M. d'Arneth, et sans parler des notes si précieuses dont le texte de chacun de ces dix volumes est laborieusement étayé, c'étaient les *Lettres de Marie-Thérèse* elle-même, publiées pour la première fois, d'après les archives de Vienne (2). Ce que ces deux grands ouvrages et ce que ces deux

(1) *Études diplomatiques.— La Première lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse*, par M. le duc de Broglie. Voyez la *Revue* du 15 novembre et du 1er décembre 1881, du 1er et du 15 janvier, du 1er février, du 1er et du 15 mars 1882.

(2) Quoique, dans cette revue rapide, et nécessairement très incomplète, nous ne signalions que des ouvrages français, nous ne pouvons pourtant nous dispenser d'avertir le lecteur que quatre volumes sont venus tout récemment compléter l'ensemble des publications de M. d'Arneth : *Briefe der Kaiserin Maria-Theresia an ihre Kinder und Freunde*, 4 vol. in-8°; Wien, 1881; Braumuller.

précieux recueils apportaient de nouveau dans l'histoire encore si mal connue de la guerre de la succession d'Autriche et de la guerre de sept ans, je le laisse à conjecturer au lecteur, — sur les noms justement estimés de M. d'Arneth et de M. Droysen, ou, s'il l'aime mieux, sur l'importance du rôle de ces deux illustres souverains, Marie-Thérèse et Frédéric II. Nous autres Français, cependant, avec notre ordinaire intrépidité, nous n'en continuions pas moins de raconter l'histoire de ces deux grandes guerres sur la foi de nos historiographes, — de Voltaire et de Duclos, — sauf, le cas échéant, à consulter le principal acteur lui-même, et quand nous étions embarrassés d'en porter un jugement, demander à Frédéric ce qu'il fallait penser des généraux et des diplomates français.

M. le duc de Broglie est venu renverser la légende et lui substituer la réalité de l'histoire. Confrontant tous ces travaux ensemble; — soumettant le récit de M. d'Arneth et celui de M. Droysen à une critique sévère, dont l'admirable aisance de son style était seule capable de dissimuler le laborieux appareil; — empruntant à nos propres archives, et à ses papiers de famille, de quoi faire la lumière, ou plus vive sur les points encore mal éclairés, ou toute nouvelle sur les points demeurés obscurs; — guidant le lecteur au travers de ce dédale d'intrigues diplomatiques et de complications militaires avec une délicatesse et une sûreté de main qui ne s'acquièrent pas à feuilleter les livres, mais dans la pratique des grandes affaires, à moins aussi qu'on ne la tienne de race; — donnant enfin au récit, par la disposition magistrale des parties et l'exacte convenance du ton à la nature du sujet, ce relief que l'histoire elle-même ne dédaigne pas de recevoir de l'art, l'auteur de *la Première Lutte de Frédéric II et de Marie Thérèse* a surpassé le seul rival qui lui fût vraiment à redouter : c'était l'auteur du *Secret du roi*. Quelques mots peuvent suffire à montrer, dans leur liaison même, l'importance historique de l'un et l'autre ouvrage.

Il existait, dans toutes nos histoires, sur la politique française du XVIIIe siècle, une opinion régnante, accréditée par les philosophes. C'était le moins que leur reconnaissance eût pu faire pour ce vainqueur de Rosbach qui nous avait battus, mais qui les pensionnait, comme d'autre part pour cet habile ministre qui sans doute avait signé les traités de 1763, mais aussi chassé les jésuites. L'amour-propre national, d'ailleurs, entretenait pieusement l'illusion, heureux, comme en tout temps, d'y trouver un moyen de se glorifier lui-même jusque dans les désastres de son gouvernement. On admettait donc en principe, pour ne pas dire comme article de foi, qu'en se laissant envelopper aux habiletés de Kaunitz et contractant l'alliance autrichienne, le gouvernement de Louis XV avait commis une faute irréparable et trahi la politique traditionnelle de la France, la politique de Louis XIV, de

Mazarin, de Richelieu, d'Henri IV. Mais on ajoutait qu'heureusement, et par une dernière faveur de la fortune, comme nous courions vers les abîmes, un grand homme était apparu tout à coup, Choiseul, qui, tirant au moins de la faute le seul parti que l'on en pût tirer, aurait jeté presque une lueur de gloire sur ce règne finissant, si sa fierté de gentilhomme n'avait refusé de ployer devant la du Barry. Ce qu'il faut penser de Choiseul et de son vizirat, — sans compter que, d'Antoinette Poisson, femme d'Étioles, à Jeanne Bécu, fille Vaubernier, la distance n'était pas si grande, et que, d'autre part, l'alliance autrichienne était l'œuvre de Choiseul lui-même autant que de Bernis, — nous l'avions appris par *le Secret du roi*. Nous saurons aussi maintenant, par *la Première Lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse*, le fond que la politique française pouvait faire sur la solidité d'une alliance prussienne, et, par conséquent, de quelles espérances il eût été permis de se flatter en jouant une seconde fois, en 1756, le jeu de dupe que l'on avait joué dans la guerre de 1741. Il y a lieu de croire que, plus on approfondira l'histoire de ces deux grandes guerres et des négociations qui s'y sont entremêlées aux opérations militaires, plus on verra que, sur ce point comme sur tant d'autres, la vérité avait été victime de ce que Joseph de Maistre a nommé la grande conspiration contre elle des hommes du XVIIIe siècle. Au surplus, depuis plusieurs années, on commençait d'ouvrir les yeux, et dans divers livres estimables il se manifestait comme des velléités de contredire à l'opinion reçue. Mais ce n'était pas encore assez, et telle est la force du préjugé, qu'il ne fallait pas moins, pour l'attaquer et le vaincre, que tout le talent à la fois et toute l'autorité de M. le duc de Broglie.

Au moment même où paraissaient les dernières de ces *Études diplomatiques*, un jeune historien nous apportait l'élément qui manquait encore à l'examen de ce problème historique. Il nous restait en effet à savoir le rôle de la Russie dans ce jeu des alliances, et sa part dans l'œuvre de transformation du système politique de l'Europe. C'est ce que nous a fait connaître M. Albert Vandal dans un livre, très intéressant, très curieux, et digne à tous égards du succès qu'on a vu l'accueillir (1). L'opinion ne dispense pas toujours aussi intelligemment sa faveur, et l'Académie française n'adresse pas toujours aussi bien ses couronnes. Nous ne nous permettrons pas moins de mêler un peu de critique aux éloges dont on a comblé M. Vandal, étant de ceux qui ne sauraient lire un bon livre sans souhaiter aussitôt qu'il fût meilleur encore.

Nous eussions donc aimé que l'auteur eût non pas mieux choisi, mais mieux circonscrit son sujet, et qu'il eût un peu plus pris garde

(1) *Louis XV et Élisabeth de Russie.* — Étude sur les relations de la France et de la Russie au XVIIIe siècle, d'après les archives du ministère des affaires étrangères, par M. Albert Vandal, 1 vol. in-8°, Paris, 1882; Plon.

qu'un *Mémoire* n'est pas proprement ce qu'on appelle un livre. Il ne s'agit pas ici d'une vaine distinction de genres. Mais on doit convenir, — et maintenant surtout que les archives des affaires étrangères sont presque à la libre disposition de quiconque y voudra puiser, — qu'en vérité le renom d'historien serait à trop bon marché, s'il y suffisait d'avoir inventorié le contenu d'un ou de plusieurs portefeuilles et tant bien que mal encadré dans sa prose la prose d'un résident de France à l'étranger ou d'un premier commis du ministère. Ce n'est pas là tout à fait un reproche qu'ait mérité M. Vandal. C'est toutefois un danger dont il est bon qu'il soit averti. Son livre est en quelque sorte épars. Le lien y manque, et l'unité. C'est que son sujet, comme sujet, n'existe pas. L'*Histoire des relations de la France avec la Russie au* XVIIIe *siècle* n'est pas plus un sujet que l'*Histoire des relations de l'Angleterre avec la Hollande au* XVIIe *siècle*, ou encore l'*Histoire des relations de l'Espagne et de l'Italie au* XVIIe *siècle*. On le voit à la facilité même qu'il y a d'inventer autant que l'on voudra de ces sortes de cadres, et de les remplir. Mais si j'appuie sur ce point, c'est qu'une part, et non pas la moins considérable, de l'art de l'historien, consiste justement, si je puis ainsi dire, dans la délimitation de ses sujets. Ce n'est pas là tout l'art de la composition, c'en est au moins le solide fondement. On peut mettre sa marque ailleurs, mais c'est là d'abord et surtout qu'on la met. Je ne la vois pas très bien dans le plan du livre de M. Vandal. Je ne la vois pas non plus très clairement dans son style. De la netteté, de la facilité, de la rapidité, d'autres qualités encore : pas de personnalité. M. Vandal se contente à trop peu de frais. Je ne voudrais pas de ces phrases dans un livre comme le sien : « L'Autriche cherchait à gagner la Russie en faisant luire à ses yeux la perspective d'une action commune contre les Turcs. » Des « perspectives d'action que l'on fait luire, » comme ailleurs des « ouvertures que l'on accueille, » ou des « conséquences que l'on pèse mûrement, » ce sont là des *clichés* diplomatiques ; ils valent les *clichés* parlementaires. M. Vandal certainement en aurait purgé sa prose, ordinairement aisée, parfois même élégante, s'il avait plus profondément médité son sujet. Ces petites inadvertances décèlent un écrivain qui n'est pas présent de sa personne dans toutes les parties de son œuvre.

Ces observations ne font pas d'ailleurs que le livre de M. Vandal ne soit un livre à lire, et un bon livre. Nous n'avons pas autrement besoin de le recommander à ceux que l'histoire intéresse pour cette seule raison, très suffisante en effet, qu'elle est l'histoire : ils nous auront prévenus. Mais nous n'hésiterons pas à le recommander aux curieux que rebute l'habituelle gravité de la grande histoire, et qui ne la goûtent qu'autant que les circonstances y ont fait pénétrer du romanesque et de l'extraordinaire : leur curiosité ne sera pas déçue. Et nous terminerons en disant que si les éloges de l'Académie sont pour

le livre que M. Vandal a écrit, nos critiques sont surtout pour celui qu'il ne saurait bientôt manquer d'écrire. C'est de la critique préventive.

Un livre qui mériterait, au contraire, toutes les sévérités de la critique répressive, c'est le *Dupleix* (1) de M. Henry Bionne, et nous nous empresserions de les lui appliquer, si deux bonnes raisons ne rendaient tant de zèle inutile : l'auteur est mort, et nous avons un autre *Dupleix* (2). Il n'est pas douteux que le livre de M. Hamont soit de tous points supérieur au livre de M. Bionne; il est moins certain qu'il soit le livre que nous aurions voulu voir écrire sur Dupleix. Trop d'enthousiasme et, par conséquent, de la déclamation souvent, mais, en revanche, trop peu de critique. L'admiration du biographe, — une admiration dont l'ardeur l'honore, — malheureusement aussi l'emporte non-seulement au-delà des bornes du goût, mais au-delà même des bornes de l'indulgence permise. Il trouvera que, dans La Bourdonnais, par exemple, « il y a plus du vautour que de l'homme » et c'est avec cette violence qu'il parlera de tous les rivaux de Dupleix; mais il transcrira telle lettre où Dupleix déclare que, dans une négociation publique, il a fait acte de faussaire, sans en trouver autre chose à dire, sinon que ce fut « une comédie artistement jouée par Dupleix. » J'ajouterai que M. Hamont n'a pas pris assez la peine, qu'il fallait absolument prendre en un pareil sujet, de nous indiquer clairement ce qu'il apportait de nouveau dans la question. Il écrit, nous dit-il, d'après les lettres inédites de Dupleix, et dans un court avant-propos, il nous apprend où sont ces lettres, et nous en donne même l'inventaire. Il ne devait pas négliger de nous dire ce qu'il a tiré de ces lettres qui ne fût connu par ailleurs, et, en le négligeant, nous réduire à la nécessité de lire tout ce qu'il y a d'écrit sur Dupleix avant de pouvoir seulement soupçonner ce que son livre nous en apprend.

On sait que Dupleix a failli nous donner dans l'Inde le populeux empire que les Anglais y possèdent et que, de l'aveu même de leurs historiens, les moyens qu'ils ont employés pour le conquérir et l'affermir sont les moyens, ou le développement des moyens, dont Dupleix leur avait montré l'exemple et prouvé l'efficacité. Ce que cet empire fût devenu dans nos mains, personne évidemment ne peut le dire, et ceux qui veulent, selon le mot consacré, que nous manquions du génie colonisateur, peuvent longtemps en disputer; mais quand nous voyons ce qu'il est aux mains de l'Angleterre, il est bien naturel que nous nous demandions avec tristesse pourquoi nous ne l'avons pas conservé. La faute en est tout d'abord à la honteuse incurie du gouvernement de Louis XV, mais cette réponse trop générale, qui explique

(1) *Dupleix*, par M. Henry Bionne, 2 vol. in-8°. Paris, 1881 ; Maurice Dreyfous.

(2) *Un Essai d'empire français dans l'Inde au XVIIIe siècle. Dupleix*, d'après sa correspondance inédite, par M. Tibulle Hamont, 1 vol. in-8°. Paris, 1881; Plon.

à la fois la défaite de Rosbach et la perte de l'Inde, ne les explique point par des causes assez prochaines. L'exacte histoire veut plus de précision. Nous n'avons pas ici la place qu'il faudrait pour procéder à cette enquête. Disons toutefois qu'il est un point dont évidemment M. Hamont n'a pas assez tenu compte, ou plutôt qu'à peine a-t-il considéré : l'incapacité militaire de Dupleix, en présence d'adversaires tels qu'étaient déjà Lawrence, et surtout celui qui devait être un jour lord Clive. Or, dans les conditions presque égales où la lutte s'est un moment offerte, si Clive, non moins habile que Dupleix à profiter de la victoire, était en outre capable de la préparer et de la remporter, cette seule supériorité n'explique-t-elle pas bien des choses? Rien assurément ne peut excuser l'abandon où la cupidité de la compagnie des Indes et l'indifférence inouïe du gouvernement français laissèrent le malheureux grand homme se débattre. Et, même quand il serait prouvé qu'au lendemain de la bataille d'Arcot, l'empire de l'Inde était irréparablement perdu, nous serions encore en droit de reprocher à la politique de n'avoir pas saisi le temps, puisqu'il y en eut un certainement, où l'on pouvait, avec un peu d'énergie, le sauver et le conquérir à la France. Mais, après avoir fait au gouvernement de Louis XV sa part dans un désastre dont l'opinion publique elle-même n'a compris toute l'étendue qu'en voyant la grandeur de l'édifice que d'autres ont élevé sur nos ruines, il n'est pas permis seulement, mais il faut aussi faire à Dupleix la sienne.

Tel quel, avec les défauts qu'on n'en peut dissimuler, le livre de M. Hamont n'en est pas moins de ces livres comme nous souhaiterions qu'il y en eût beaucoup. Il était un peu humiliant de songer qu'il y a quelques années à peine, un Anglais, le colonel Malleson, du service de l'Inde, voulant étudier l'histoire des Français et de leurs entreprises au XVIIIe siècle dans l'empire du Mogol, avait dû prendre le parti d'écrire lui-même le livre qu'il ne trouvait pas. L'histoire de Dupleix est le plus considérable épisode et le plus important de cette glorieuse aventure. Ce n'en est toutefois qu'un épisode. D'autres l'ont précédé, d'autres aussi l'ont suivi. Nous espérons que M. Hamont ne voudra pas les laisser dans l'ombre. Ce ne sont pas les documens qui lui feront défaut. Je ne crois pas que ce soit non plus l'intérêt du public pour toute une partie de notre histoire qu'en aucun cas sans doute nous ne pourrions ni ne devrions renier, mais où l'on peut dire avec vérité, puisque l'amour-propre national y est intéressé, que les défaites n'ont pas été sans gloire.

Le livre du P. Émile Régnault, *Christophe de Beaumont, archevêque de Paris* (1), nous ramène à l'histoire intérieure du siècle. C'est encore ici, à notre grand regret, de ces sujets qui n'en sont pas, et dont l'unité

(1) *Christophe de Beaumont, archevêque de Paris* (1703-1781), par le P. Émile Régnault, de la compagnie de Jésus, 2 vol. in-8°. Paris, 1882; V. Lecoffre.

d'apparence ne cache que sur la couverture la composition factice. Car il faut en vérité que le nom d'un homme soit bien grand, ou son rôle bien considérable, ou son œuvre bien significative, ou sa destinée bien singulière pour que l'on prétende nous intéresser à sa biographie. On ne doit composer ainsi, par fragmens extraits de l'histoire générale de leur temps, que la Vie de ceux dont les actes sont une part de cette histoire générale elle-même. Est-ce bien le cas de Christophe de Beaumont? S'il manquait à l'histoire du XVIIIe siècle, que manquerait-il à cette histoire? Qu'a-t-il fait? Qu'a-t-il empêché? Que nous a-t-il légué? Son biographe citerait-il un seul de ses actes qui puisse provoquer, je dis le moindre désir ou la moindre curiosité de le connaître plus à fond? qui ne soit pas de son siège, pour ainsi dire, plutôt que de sa personne? et de ses obligations d'évêque autant que de sa volonté d'homme? Tous les mandemens épiscopaux ne sont pas de la littérature, toutes les résolutions d'une autorité diocésaine ne sont pas de l'histoire. Vingt autres prélats se sont trouvés mêlés et mêlés forcément, comme Christophe de Beaumont, aux luttes, aux agitations, aux controverses de leur temps. Chargerons-nous cependant pour cela de leurs noms nos mémoires, qui plient sous le fardeau qu'on leur impose? Et leur ferons-nous dans nos histoires une place qu'ils n'ont pas tenue parmi les hommes de leur siècle?

Je ne craindrai pas d'ajouter qu'il s'en faut de beaucoup que j'attribue à celle de ces luttes où Christophe de Beaumont s'est trouvé le plus ardemment mêlé l'importance qu'on essaie de lui prêter depuis quelques années dans l'histoire du XVIIIe siècle. On dirait, en effet, s'il en fallait croire quelques historiens, — ou plutôt quelques archivistes, — que toute notre histoire intérieure aurait roulé, près de quatre-vingts ans durant, sur l'affaire des billets de confession et des refus de sacremens. Tel d'entre eux, aussi bien, n'a-t-il pas prétendu, ce qui semblerait être assez l'avis du P. Régnault, que si l'on voulait trouver les vraies origines de la révolution, c'était là, dans les interminables et fastidieuses querelles de nos évêques avec Messieurs du parlement, qu'il fallait les chercher? Mais en réalité, les agitations soulevées par ces querelles ont été plus bruyantes que profondes; et de ce qu'elles ont mis plus d'une fois les têtes parisiennes en effervescence, il ne résulte pas qu'elles aient atteint le gros de la nation. C'est un élément de l'opinion publique au XVIIIe siècle auquel il faut faire sa part, et que l'on avait eu tort de négliger, mais cette part est petite et le mouvement du siècle est ailleurs. Nous voulons bien prendre quelque intérêt aux dernières convulsions du jansénisme; sa lutte en effet contre le clergé constitué ne laisse pas, et quoiqu'il s'y mêle bien du ridicule, d'avoir quelque chose de tragique et de désespéré. Nous ne faisons pas difficulté d'avouer, d'autre part, que l'expulsion des jésuites et, quel-

ques années plus tard, la suppression de la compagnie, sont parmi les événemens considérables du siècle. Mais nous croyons aussi que trop est trop. Deux gros volumes de plus, quand nous en avons déjà tant, c'est beaucoup, et surtout quand ces deux volumes ne nous apportent rien ou presque rien qui ne fût un peu partout ailleurs. Car, d'avoir publié pour la première fois la lettre de félicitations du chapitre de Notre-Dame à Christophe de Beaumont, archevêque nommé de Paris, ce ne sera sans doute pas ce que l'on voudra que j'appelle une acquisition pour l'histoire.

On peut regretter aussi que, dans le détail, la critique du P. Émile Régnault n'ait pas toujours toute la sûreté que l'on voudrait. Il eût peut-être mieux fait, pour ne viser que ce seul endroit, de laisser à MM. de Goncourt l'une de ces singulières inventions qu'ils ont importées du roman dans l'histoire, et de ne pas nous montrer après eux Mme de Pompadour « travaillant à la ruine de la religion par un plan arrêté avec les philosophes, ses amis et ses pensionnaires. » Mais notre étonnement de voir un peu plus loin M. Paul Féval invoqué comme une autorité en histoire n'a pu sans doute être égalé que par celui de l'auteur des *Mystères de Londres*, si toutefois il a lu le livre du P. Régnault. Nous n'avons guère été moins surpris à la rencontre de quelques expressions d'une familiarité trop vulgaire sous la plume du biographe d'un archevêque : « Les magistrats ne voulurent pas attendre à tirer pied ou aile d'une situation dont ils triomphaient, » ou encore : « Mme de Pompadour plus obstinée que jamais à en découdre avec le roi de Prusse, se montra ravie d'être débarrassée de Bernis. » On n'est pas habitué à voir ces façons d'écrire tomber de la plume d'un écrivain de la compagnie de Jésus, et j'en souffre pour cette réputation d'humanistes dont ils sont justement fiers. Mais n'insistons pas, et plutôt, reconnaissant que ce livre a dû coûter à son auteur beaucoup de temps et beaucoup de travail, consolons-nous de n'en avoir pas pu dire plus de bien en souhaitant que le P. Émile Régnault dépense sur quelque autre sujet, mieux choisi, les qualités de patience et de conscience dont ces deux volumes portent incontestablement témoignage.

Ce n'est pas pour le public, mais pour quelques parens et pour quelques amis, que M. Delahante avait rédigé d'abord les *Notices* qui forment aujourd'hui sous ce titre expressif : *une Famille de finance au XVIIIe siècle*, l'un des livres les plus intéressans et les plus instructifs en même temps que l'on puisse lire (1). Nos amis ni nos parens mêmes, avec les meilleures intentions du monde, ne sont pas en

(1) *Une Famille de finance au XVIIIe siècle*. Mémoires, correspondances et papiers de famille réunis et mis en ordre, par M. Adrien Delahante, 2 vol. in-8°; Paris, 1881 ; Hetzel.

tout ni toujours nos plus sages conseillers. Ici, du moins, ou nous nous trompons fort, ou M. Delahante n'aura pas à se repentir d'avoir écouté les juges qui l'assuraient que ses papiers de famille « étaient de nature à intéresser tous ceux qui se plaisent particulièrement aux études sur le XVIIIe siècle, » et nous, pour y venir un peu tard, beaucoup plus tard que nous ne l'eussions voulu, nous ne serons que plus vif à le remercier de les en avoir crus. Si l'ouvrage n'a pas cette sévérité de composition que personne au surplus n'a jamais exigée de l'histoire intime, — dont les lois ne sont pas plus celles de la grande histoire que celles de l'épopée ne sont les lois du roman, — il a la vie, ce qui n'est déjà pas si fréquent, et il a le charme, ce qui est plus rare encore. Il en faut recommander tout particulièrement la lecture à ces rédacteurs jurés de *Manuels d'instruction civique*, dont la haine pour l'ancien régime n'a d'égale que l'ignorance où ils sont du passé de la France. Ils y apprendront comment, vers 1694, le fils d'un humble chirurgien de village « entrait en campagne » avec 220 livres que lui prêtait un brave homme de curé, son frère; et comment son fils, à quelque cinquante ans de distance, uniquement aidé du travail et de l'économie, sans autres protections que celles que l'on se fait par la qualité de ses services, pouvait mourir dans le lit d'un fermier général. Ils y verront aussi que tous les fermiers-généraux n'étaient pas des Mondor ou des Turcaret et que conclure du faste insolent d'un La Popelinière ou d'un Bouret à l'improbité de tous les financiers, ce serait comme si l'on concluait des incartades historiques de M. Paul Bert, par exemple, au fanatisme de tous les savans.

On demandera là-dessus d'où vient donc, sous l'ancien régime, l'impopularité des fermiers-généraux, et cet universel décri dont les plus graves historiens se font encore quelquefois l'écho. C'est ce que M. Delahante explique admirablement en deux chapitres, — l'un sur *la Ferme générale* et l'autre sur *les Impôts*, — qui sont bien, non pas la plus complète ni la plus détaillée, mais la plus lucide exposition qu'il y ait de cette matière compliquée. Tant il est vrai que pour parler des choses, s'il ne peut pas nuire assurément de les connaître par principes, il n'est rien tel cependant que de les tenir de tradition et de les avoir en quelque sorte vécues! Il faut d'abord distinguer les fermiers-généraux d'avec « de nombreux financiers qui, en l'absence de tout crédit public, jouaient de la dette flottante et profitaient des embarras du trésor pour faire avec l'état des contrats très onéreux et partant très dangereux. » Or c'étaient là ceux dont l'extravagant étalage irritait d'autant plus l'opinion que la misère publique était évidemment l'opulente matière de leurs plus belles spéculations. L'histoire ne doit pas plus les confondre avec les fermiers-généraux que nous ne faisons de nos jours les receveurs-généraux avec les spécu-

lateurs de la Bourse. Cette distinction de personnes une fois faite, la grande raison de l'impopularité de la ferme était l'impopularité même de quelques-uns des impôts qu'elle était chargée de recouvrer. Il y en avait deux notamment, — *les Traites*, ou douanes de province à province et l'impôt du sel, ou *Gabelles*, — dont la perception était étrangement vexatoire, parce que l'assiette en était mauvaise, la répartition bizarrement inégale, et la législation si confuse qu'à peine la ferme elle-même s'y pouvait retrouver. Mais si l'on ne peut pas demander aux haines populaires de diviser les responsabilités, et s'il est naturel, après tout, qu'elles s'en prennent de l'incohérence d'une loi mal faite ou de la rigueur d'une loi tyrannique aux agens dont le devoir est d'en poursuivre l'exécution, l'histoire, plus impartiale, ne peut cependant pas reprocher à la ferme générale d'avoir administré selon des principes qu'elle n'avait pas établis, et perçu par des moyens que lui imposait la nature des choses, des impôts qu'elle n'était pas maîtresse de supprimer, ou d'alléger, ou de modifier. Tout ce que l'on peut exiger d'elle, c'est que, servant d'intermédiaire entre l'état et les contribuables, elle ait essayé de ménager à la fois la situation des contribuables et l'intérêt de l'état, et l'histoire de l'impôt du tabac au XVIII[e] siècle, telle que M. Delahante nous la raconte, prouve au moins que la ferme n'a pas toujours manqué à ce devoir. Après cela, nous ne nierons pas que tous les membres d'une compagnie ne soient solidaires des uns des autres et que, s'il y avait des fermiers-généraux honnêtes, il y en eut quelques-uns aussi de malhonnêtes et d'autant plus insolens. Mais il n'est pas moins vrai que, si l'on prend le soin d'y regarder plus attentivement, les fermiers-généraux ne semblent pas avoir été les traitans avides et cruels que l'histoire continue de nous représenter. Leur impopularité n'est pas tant du fait de leur avidité que de la nature même de leur rôle et du vice de leur situation. On pensera peut-être qu'ils l'ont assez chèrement payée pour qu'il y ait lieu tout au moins d'examiner de près jusqu'à quel point ils l'avaient vraiment méritée.

Si maintenant, sans aller jusqu'à récuser le témoignage de M. Delahante, on mettait cependant son désintéressement d'historien en doute, comme il est bien permis dans une question où c'est de sa propre famille et de lui, par conséquent, qu'il s'agit; outre que nous sommes aujourd'hui bien loin de la ferme générale et que le ton toujours égal, jamais déclamatoire du narrateur n'autorise guère tant de défiance, il suffira d'un fait, si nous ne nous trompons, pour le justifier de tout excès de partialité. Lorsque, le 19 floréal an III, les fermiers-généraux, au nombre de vingt-huit, dont était Lavoisier, comparurent devant le tribunal révolutionnaire pour s'y entendre condamner à mort, on ne leur réclama pas moins, du chef de leurs exac-

tions, concussions et dilapidations du trésor national, d'une somme de 107,819,033 livres. Douze ans plus tard, en 1806, après un long et laborieux examen des archives de la ferme, les commissaires de la comptabilité, par un arrêt rendu dans les formes, déchargeaient la succession des condamnés et, déclarant la ferme générale en avance avec le trésor d'une somme de 8,037,062 livres, reconnaissaient ainsi pour créanciers de l'état ceux que Robespierre en avait fait guillotiner comme les débiteurs. C'est dans son second volume que M. Delahante raconte l'histoire de cette liquidation. Il a raison de s'en prévaloir. Les débats en sont instructifs : la conclusion en est éloquente. Ceux-là seuls le contesteront qui croient l'avenir de la démocratie, comme ils disent, étroitement lié par quelque fatalité d'origine à l'ignorance délibérée de l'histoire et à la haine aveugle du passé.

Nous avons assez de confiance dans la solidité du livre de M. Delahante pour ne pas craindre d'en rapprocher le livre de MM. Lucien Perey et Gaston Maugras sur *la Jeunesse de Mme d'Épinay* (1). C'est comme ils préparaient l'excellente édition des *Lettres de l'abbé Galiani*, dont nous avons rendu compte ici même, l'an dernier, presque à pareille époque (2), que MM. Lucien Perey et Gaston Maugras se sont attachés « d'une affection toute particulière à sa fidèle correspondante; » et la bonne pensée leur est venue de faire pour l'aimable femme ce qu'ils avaient fait avec tant de dévoûment déjà pour le *Machiavellino* des salons du XVIIIe siècle. La fortune les a bien servis : je devrais dire plutôt leur persévérance. Car s'ils ont eu la chance de retrouver aux Archives un manuscrit des *Mémoires de Mme d'Épinay*, c'est qu'il y était, probablement, et tout le monde l'y pouvait consulter, mais il fallait savoir qu'il y était, ce que beaucoup de gens ignoraient, à ce qu'il semble, et M. Paul Boiteau lui-même, le dernier éditeur des *Mémoires*. On n'ignore pas que, dans ces *Mémoires*, où les noms eux-mêmes des personnes sont déguisés, le roman se mêle souvent à la réalité. L'obligeance d'un descendant de Mme d'Épinay, qui s'est empressé de mettre à la disposition de MM. Lucien Perey et Gaston Maugras tout ce qu'il possédait encore de lettres ou de papiers de son arrière-grand'mère, leur a permis de contrôler les récits des *Mémoires* et de contredire ou de confirmer par les pièces authentiques le témoignage de Mme d'Épinay. La connaissance qu'ils ont du XVIIIe siècle leur rendait la tâche facile. Quand ils auront rempli leur promesse et raconté *la Vieillesse de Mme d'Épinay*, c'est tout un petit monde, — charmant et haïssable à la fois, — qu'ils auront fait revivre. On leur saura gré surtout de la discré-

(1) *Une Femme du monde au XVIIIe siècle. La Jeunesse de Mme d'Épinay*, d'après des documens inédits, par MM. Lucien Perey et Gaston Maugras, 1 vol. in-8°, Paris, 1882; Calmann Lévy.

(2) Voyez la *Revue* du 15 juin 1881.

tion, aujourd'hui si rare, avec laquelle ils ont usé des documens qu'ils avaient entre les mains. Ils pouvaient faire une édition, ils ont mieux aimé faire un livre. Les amateurs de lettres inédites n'y trouveront pas moins leur compte. Nous leur recommanderons particulièrement un oncle maternel de Mme d'Épinay, M. de Preux, à qui, si ses lettres étaient seulement plus nombreuses, il faudrait faire non pas peut-être une place, mais un coin, à tout le moins, dans la littérature épistolaire de son siècle. Comment se peut-il faire que M. P. Boiteau, dans le temps, n'ait pas ravi par avance à MM. Lucien Perey et Gaston Maugras le plaisir de nous faire connaître cet excellent, tout rond, et plaisant gentilhomme ?

On nous permettra d'attendre à parler de Mme d'Épinay que le second volume de MM. Lucien Perey et Gaston Maugras ait paru. Celui-ci ne va que jusqu'en 1757 et Mme d'Épinay n'est morte qu'en 1783. C'est donc toute une moitié de sa vie qui nous manque. Lorsque MM. Lucien Perey et Gaston Maugras nous en auront donné l'histoire, il sera temps d'y revenir et de marquer quelques points où nous nous séparons d'avec eux. Nous ne voulons pas nous exposer à nous tromper sur Mme d'Épinay, faute de connaître ce qu'il leur reste encore de nouveau à nous en apprendre.

Il est pourtant une observation que nous ne saurions dès à présent nous tenir de leur faire. C'est qu'ils subissent ici beaucoup trop docilement, comme d'ailleurs dans leur édition des *Lettres de Galiani*, ce qu'ils appellent sans doute la séduction et ce que j'aime mieux appeler la tyrannie de leur sujet. Ils ont la complaisance trop vaste, et la sévérité même trop indulgente. Je ne voudrais point assurément y mettre de pruderie, et j'excuse volontiers avec eux sur le temps, sur les mœurs, sur l'indignité même du mari, s'ils le veulent, « les entraînemens » de la jeunesse de Mme d'Épinay. La fidélité conjugale au XVIIIe siècle était vertu bourgeoise, et Mme d'Épinay se piquait d'être du monde. Je n'en suis pas moins un peu surpris de lire que « si grandes qu'aient été les erreurs de Mme d'Épinay, elle les a assez noblement réparées pour se les faire pardonner. » Et comment les a-t-elle réparées? A moins que ce ne soit en demeurant fidèle à M. de Grimm. Auquel cas que veut-on que j'y voie de si noble? Que MM. Lucien Perey et Gaston Maugras y prennent garde : ils se contentent trop aisément. Leur confiance en l'auteur des *Mémoires* est trop grande, ils se mettent en tout trop promptement de son côté. S'il y a cependant des chances pour que tout auteur de *Mémoires*, et même quand ces mémoires sont des confessions, farde toujours un peu la vérité, combien sont-elles plus nombreuses, quand c'est une femme qui tient la plume? une femme « tendre et sensible? » et une femme qui sait qu'elle a passé pour « inconstante et capricieuse? et qui veut s'en défendre?

Mais je répète que je ne veux point entrer en discussion, et c'est seulement un scrupule que je livre à l'appréciation des auteurs de *la Jeunesse de Mme d'Épinay*. Je voudrais aussi, puisqu'il en est peut-être temps encore, qu'ils prissent un peu plus la peine de nous montrer eux-mêmes les liaisons de leur sujet avec l'histoire des mœurs ou des idées au XVIIIe siècle. Un M. de Castries, dans le temps de la querelle de Diderot et de Rousseau, disait avec impatience : « Cela est incroyable ; on ne parle que de ces gens-là, des gens qui n'ont point d'état, qui sont logés dans un grenier ; on ne s'accoutume point à cela, » et Chamfort, qui nous le rapporte, ne digérait pas le mot. Il ne laisse pourtant pas sous son impertinence d'envelopper un peu de vérité. Que m'importe en effet le ménage de M. de Bellegarde ? et que me font à moi les affaires de M. de Jully ? Si vous voulez que je m'y intéresse, il faut me montrer ce que Grimm, l'un de ses familiers, montra sans doute à M. de Castries, qu'il était, lui, Castries, les siens, et tout le siècle, plus intéressé qu'il ne le croyait, sinon dans la querelle, du moins dans les affaires de l'auteur du *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* et du redoutable ouvrier de l'*Encyclopédie*. Il n'est si mince sujet, ni d'un intérêt si particulier, qui ne soit par quelque endroit d'un intérêt général ; c'est même proprement ce qu'on en appelle la philosophie ; encore faut-il bien quelquefois aider le lecteur à l'en dégager. Les auteurs de *la Jeunesse de Mme d'Épinay* ne s'y sont pas assez employés.

Le XVIIIe siècle ne passe pas précisément, même parmi ses admirateurs, pour un siècle exemplaire, ou plutôt j'en connais quelques-uns qui ne l'aiment pour rien tant que pour la beauté de sa corruption. Il n'a pas été cependant tout à fait stérile en vertus, et jusque dans les grandes places on y a vu des intentions droites et de nobles âmes (1). Je n'en veux pour preuve que le livre où M. Othenin d'Haussonville a ranimé pour nous les hôtes habituels du salon de Mme Necker. Ce sont un peu toujours à la vérité les mêmes personnages, et nous les avons tous rencontrés quelque part, dans le salon de Mme Geoffrin ou dans celui du baron d'Holbach, — d'Alembert, Marmontel, Grimm, Diderot, Galiani, le mélancolique Thomas. En ce temps-là, comme de nos jours, il suffisait à meubler les salons de Paris d'un fort petit nombre de grands hommes habiles à se multiplier. Mais ici, dans le salon de Mme Necker, ils ont quelque chose de changé, comme s'ils avaient dépouillé pour entrer l'allure trop libre et cette franchise de langage, très voisine du cynisme, qui leur était ordinaire, et nous les reconnaissons à peine. Morellet, l'un des plus enragés disputeurs qu'il y

(1) *Le Salon de Mme Necker*, d'après des documens inédits, tirés des archives de Coppet, par M. le vicomte d'Haussonville, 2 vol. in-18 ; Paris, 1882 ; Calmann Lévy.

eût au monde, parle avec poids, nombre et mesure, Galiani a rectifié l'alignement de sa perruque, il ne grimpe pas sur les fauteuils; Diderot lui-même enfin sent avec étonnement s'éveiller en lui je ne sais quel goût nouveau de « délicatesse et de pureté. » Là, en effet, est bien l'originalité du salon de Mme Necker, parce que là précisément est l'originalité de Mme Necker elle-même : dans le contraste piquant, selon le mot de Galiani, de sa pudeur qui combat avec sa politesse, et de la correction presque puritaine de ses mœurs et de son maintien même, avec la profonde, mais élégante corruption qui l'entoure. Et là aussi, dans les heureux effets qu'il a su tirer, en vrai peintre de portraits, de la difficulté même de son sujet, est l'originalité du livre de M. d'Haussonville.

Il nous reste maintenant à signaler dans ces deux volumes les nombreux documens inédits qu'avec une libéralité dont les détenteurs de pièces historiques ne sont pas assez coutumiers, M. d'Haussonville a bien voulu distraire des précieuses archives de Coppet. Le choix surtout en est heureux et la mise en œuvre tout à fait habile. Lettres de Gibbon, lettres de Grimm, lettres de Galiani, lettres de Diderot, lettres de Buffon, — il n'en est pas une de toutes celles que nous donne M. d'Haussonville qui ne soit profondément caractéristique du personnage, et plusieurs ont une importance considérable pour l'histoire littéraire du siècle. Telles sont notamment celles de Diderot et celles de Buffon. On remarquera dans celles de Thomas un accent de mélancolie dont la nouveauté, pour le temps, ne pouvait échapper à M. d'Haussonville : nous ne le chicanerons pas sur la discrète réhabilitation qu'il a failli entreprendre du chantre de *la Pétréide*. L'histoire politique enfin ne négligera pas de faire son profit de ce que ces deux volumes enferment de renseignemens précieux. Si M. d'Haussonville, en effet, s'est délibérément abstenu d'étudier les deux ministères de Necker, il en a pourtant assez dit, comme sans y toucher, pour obliger plus d'un historien à corriger plus d'une de ces assertions dont la grande raison de se perpétuer dans l'histoire est que quelqu'un l'avait dit le premier.

Nous avons dû laisser de côté, dans cette revue rapide, plus d'un livre qui mériterait assurément mieux que la simple mention que nous ne voulons pourtant pas omettre d'en faire avant de terminer. Nous ne reviendrons pas sur ces recueils de pièces qui marchent lentement vers leur terme, comme *les Archives de la Bastille*, de M. François Ravaisson, ou *le Chansonnier historique du* XVIIIe *siècle*, de M. Émile Raunié : nous en avons peut-être parlé suffisamment, et il n'y a plus qu'à y emprunter, selon les cas, ce qu'ils contiennent d'utile aux sujets que l'on traite. Nous ne ferons aussi que nommer deux collections; celle des *Lettres du* XVIIIe *siècle*, que M. Eugène Asse réimprime avec

préfaces, notes et tables, et la collection des *Petits Conteurs du XVIIIe siècle*, dont M. Octave Uzanne dirige la publication : nous aurons plus tôt ou plus tard occasion d'y revenir; la première a son importance et la seconde son intérêt. Mais il est quelques livres dont nous dirons au moins quatre mots. Tel est le livre de M. Émile Campardon : *les Prodigalités d'un fermier-général* (1), où les curieux trouveront l'histoire de ce manuscrit des *Mémoires*, dont les auteurs de la *Jeunesse de Mme d'Épinay* ont tiré si bon parti; les impatiens, quelques détails peu connus sur les dernières années de l'amie de Grimm et de Francueil; et les ramasseurs de coquilles, deux procès-verbaux authentiques des vivacités de geste et des libertés de langue de « demoiselle Anne-Antoinette Champion, épouse de M. Denis Diderot, bourgeois de Paris et éditeur de l'*Encyclopédie*. » La pièce où Diderot est désigné sous ce titre, qu'il n'est peut-être pas inutile de remarquer, est datée de l'année 1768. Signalons encore l'ouvrage de M. Émile Bos sur *les Avocats au conseil du roi* (2). Si le XVIIIe siècle ne le remplit pas tout entier, du moins y occupe-t-il la plus large place. Les biographes de Voltaire, de Beaumarchais, de Mirabeau pourront y trouver de nombreux renseignemens, comme on les aime aujourd'hui, sur les affaires de ces trois hommes éminemment processifs. Mais ceux-là surtout l'apprécieront, qui savent si les documens uniquement littéraires sont vagues et la difficulté qu'il y a d'arriver à la précision toutes les fois qu'une question d'ancien droit ou de procédure administrative se trouve engagée dans une question historique. Un autre livre enfin très important et dont nous reparlerons quand un second volume l'aura complété, c'est la *Bibliographie de Voltaire* (3), de M. George Bengesco. On n'en finira jamais avec Voltaire, et quand on en aura tout dit, il en restera toujours quelque chose à dire.

« On vient trop tard, après tant de critiques et d'érudits, pour parler des grands noms littéraires du XVIIIe siècle, » lisions-nous pourtant à la première page d'un livre (4), amusant d'ailleurs et bien fait, sur un obscur pamphlétaire de ce même XVIIIe siècle. Je n'en crois rien. Nous ne venons pas plus tard à parler de Voltaire ou de Rousseau que de la guerre de sept ans ou de la perte de l'Inde, des « grands noms littéraires, » que des événemens historiques du XVIIIe siècle. En attendant que l'auteur de la *Bibliographie de Voltaire* nous en

(1) *Les Prodigalités d'un fermier-général*. Complément aux *Mémoires de Mme d'Épinay*, par M. Émile Campardon ; 1 vol. in-18. Paris, 1882, Charavay, frères.

(2) *Les Avocats aux conseils du roi*. Étude sur l'ancien régime judiciaire de la France, par M. Émile Bos; 1 vol. in-18. Paris, 1881, Marchal et Billard.

(3) *Voltaire. Bibliographie de ses œuvres*, par M. George Bengesco, 1 vol. in-8°, Paris, 1882; Rouveyre et Blond.

(4) *Théveneau de Morande*, par M. Paul Robiquet; 1 vol. in-8°, Paris, 1882; Quantin.

donne sans doute la complète énumération, prenez seulement une idée de ce qui s'était publié sur Voltaire avant que M. Gustave Desnoiresterres écrivît ses huit volumes : *Voltaire et la Société au XVIIIe siècle.* Mais s'il y aurait ingratitude à la fois et témérité de songer à refaire ce remarquable ouvrage, et sans faire observer que déjà quelques parties pourraient en être utilement retouchées, n'est-il pas vrai que, bien loin de clore le débat sur Voltaire, ce livre, si riche de faits nouveaux, et nouveaux surtout par la nouveauté de la disposition, l'a plutôt ranimé ? Manquions-nous encore d'écrits sur Diderot? Mais, dans ces dernières années, cette considération qu'ils venaient trop tard, n'a heureusement arrêté ni M. Caro, ni M. Scherer, ni M. Morley, pour ne parler que de ceux qui sont à notre connaissance; et chacun d'eux a prouvé, différemment mais également, qu'il y en avait encore quelque chose et beaucoup à dire. Je ne désespère pas qu'il ne se trouve après eux quelqu'un pour avoir le même courage et en obtenir la même récompense. C'est qu'indépendamment de ce que, comme on a pu le voir, chaque jour nous apporte de nouveau sur le XVIIIe siècle, on ne vient jamais trop tard à parler des œuvres ou des faits qui, si loin dans le temps qu'on en puisse être, n'ont pas encore produit toutes leurs conséquences. Il y aura des choses neuves à dire des *philosophes* et de *l'Encyclopédie* tant que nous n'aurons pas reconquis la tranquillité d'esprit qu'ils nous ont enlevée, comme de la politique ou de la guerre tant qu'un nouvel équilibre n'aura pas remplacé celui que l'apparition subite, pour ainsi dire, de la Prusse et de la Russie, a renversé dans le siècle dernier.

J'espère d'ailleurs avoir montré, d'après quelques-uns au moins des livres dont j'ai parlé, qu'il s'en fallait de beaucoup que le XVIIIe siècle nous fût aussi connu que nous serions tentés quelquefois de le croire. Si je pouvais communiquer cette conviction à ceux qui l'étudient un peu trop persévéramment, sous prétexte d'histoire de mœurs, par ses côtés honteux ; et, d'autre part, inspirer le désir de l'étudier à ceux qui continuent d'en parler comme on le pouvait faire il y a seulement vingt-cinq ou trente ans, je n'aurais point perdu ma peine, ce qui leur est sans doute fort indifférent, mais surtout, et ceci les touchera plus sensiblement, je ne leur aurais point conseillé un ennuyeux emploi de leurs loisirs.

F. BRUNETIÈRE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 août.

La France a vu depuis des années tant de scènes diverses se dérouler sous ses yeux; elle a vu passer tant de révolutions et de péripéties de toute sorte, tant de gouvernemens et de pseudo-gouvernemens qu'elle finit par rester assez indifférente, assez sceptique, devant cette représentation qui recommence sans cesse. Elle a reçu l'autre jour, sans beaucoup de surprise, surtout sans grande émotion, ce vote à la fois unanime et énigmatique qui, en renversant un ministère, a ouvert du même coup une crise nouvelle. Le dernier ministère est tombé, on pouvait le prévoir; le vote qui a précipité sa chute, quel qu'en fût le prétexte, n'était, après tout, pour lui que la fin d'une existence graduellement amoindrie. Refaire un cabinet dans ces conditions, dans le pêle-mêle des partis, à la veille des vacances et au moment où les plus graves affaires s'agitent en Europe, voilà la difficulté! La France a une fois de plus assisté à cette comédie des négociations stériles, des combinaisons bizarres, des compétitions affairées, — et cela n'a pas duré moins de huit jours, juste de quoi donner de l'occupation à M. le président de la république et lui faire gagner les vacances qui lui sont bien dues comme récompense d'un si grand travail!

L'œuvre a été laborieuse, en effet, quoique peu émouvante pour les spectateurs. Tout a été essayé pendant ces quelques jours, et les péripéties n'ont pas manqué avant le dénoûment qui, selon toute apparence, n'est lui-même qu'un expédient de plus. Pouvait-on tenter de remettre sur pied l'ancien cabinet remanié et recomposé? fallait-il chercher dans la majorité incohérente du 29 juillet les élémens d'un ministère nouveau représentant au pouvoir une politique nouvelle? se contenterait-on, au contraire, d'un cabinet de circonstance plus ou

moins insignifiant, chargé d'un intérim de quelques mois, provisoirement préposé à l'expédition des affaires? Toutes ces combinaisons paraissent avoir été tour à tour essayées, abandonnées ou reprises. On s'est adressé à M. le président de la chambre des députés qui, par sa position, semblerait être le personnage le plus naturellement désigné pour dénouer une crise parlementaire; mais M. le président Brisson, instruit par l'exemple de son prédécesseur M. Gambetta, n'a pas voulu quitter le Palais-Bourbon, où il se trouve bien, pour une présidence du conseil qu'il n'aurait peut-être pas gardée longtemps, et il s'est refusé obstinément à tenter l'aventure; il se serait mis du premier coup en dehors des chefs de cabinet possibles à l'heure qu'il est, en se montrant favorable à une politique extérieure plus active et au vote du scrutin de liste comme préliminaire d'une dissolution de la chambre. Au fond, M. Brisson est de ceux qui se réservent. On s'est tourné vers le dernier ministre de l'instruction publique, M. Jules Ferry; mais, à part bien d'autres raisons qui auraient pu susciter des difficultés immédiates devant le parlement, c'eût été, en vérité, une singulière fortune pour M. Jules Ferry de prendre deux fois en deux ans la place de M. de Freycinet à la présidence du conseil. On s'est adressé aussi à un sénateur qui a été avocat, magistrat, sans être jamais sorti d'une modeste obscurité, M. Leblond; mais M. Leblond n'a été qu'une apparition; il n'a fait que passer, sa candidature s'est évanouie! Que n'a-t-on pas essayé? On paraît même un jour avoir imaginé, pour se tirer d'embarras ou pour égayer l'opinion, d'élever M. Tirard au poste de président du conseil. On a voulu avoir pour ministre des affaires étrangères, tantôt le directeur politique, M. Decrais, tantôt notre ambassadeur à Berlin, M. de Courcel, qui n'a pas été disposé à recueillir l'héritage de M. de Freycinet dans un pareil moment, — et peut-être même y a-t-il eu un jour, une heure où, en désespoir de cause, on a songé à M. le général Billot pour la direction de notre diplomatie! M. le président de la république a passé une semaine à chercher, et la chambre a passé son temps à attendre, lorsque tout a fini par un ministère que M. Eugène Duclerc a formé avec quelques-uns des membres de l'ancien cabinet et quelques hommes nouveaux. Ainsi M. l'amiral Jauréguiberry n'a pas cessé d'être ministre de la marine, de même que M. le général Billot reste ministre de la guerre; M. de Mahy est toujours un bienveillant et inoffensif ministre de l'agriculture. M. Tirard a de l'avancement; s'il n'arrive pas pour cette fois à la présidence du conseil, il passe au ministère des finances, où il va trouver le budget et les traditions de M. Léon Say. D'un autre côté, M. Paul Devès devient garde des sceaux, et un des orateurs de l'Union républicaine, M. Pierre Legrand, entre au ministère du commerce; M. Fallières est ministre de l'intérieur, et un professeur, M. Duvaux, est le

successeur de M. Jules Ferry à l'instruction publique, tandis qu'un avocat, député de Paris, M. Hérisson, est appelé aux travaux publics.

Voilà qui est fait à la satisfaction de M. le président de la république! le ministère est au complet. Quel est maintenant son avenir? Que représente-t-il dans le mouvement des choses du jour, dans la situation parlementaire telle que les partis l'ont faite depuis quelques mois? Est-ce un cabinet d'affaires? Est-ce un ministère aspirant à son tour à élever un drapeau, à jouer un rôle politique? Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il a débuté par une déclaration fort bénigne, qu'il a eu le soin d'éviter tout ce qui aurait pu soulever des discussions périlleuses, et qu'il a eu le suprême avantage de permettre aux chambres de se disperser, de s'en aller à la campagne, selon le mot de M. Clémenceau. Il s'est présenté au Palais-Bourbon et au Luxembourg, on ne lui a demandé compte ni des raisons de son avènement, ni de la manière dont il est composé, ni des idées ou des projets qu'il prétend réaliser. Il reste provisoirement livré à sa propre inspiration, à ses propres forces ou à ses faiblesses, et la question est de savoir comment, tel qu'il est constitué, il pourra tenir tête à des circonstances qui ne laissent pas d'être critiques, — qui seraient difficiles même pour un gouvernement plus fort que lui.

Ce n'est point sans doute que ce ministère nouveau né de la dernière crise soit en définitive plus médiocre ou plus faible que les ministères auxquels il succède. Le chef du cabinet, M. Duclerc, pour sa part, n'en est plus à ses débuts. Il a été ministre pendant quelques semaines en 1848. Durant les longues années de l'empire, il s'est trouvé mêlé à bien des entreprises de finance ou d'industrie en Espagne comme en France, et récemment encore il était le principal promoteur d'un canal maritime destiné à relier l'Océan à la Méditerranée. Rentré dans la vie publique par l'élection après la guerre, il a toujours compté à l'assemblée de Versailles, et il est un des sénateurs de la première heure. Sans avoir un rôle ostensiblement actif dans la politique, il a eu souvent de l'influence, et il a eu plus d'une fois l'occasion de donner des conseils utiles, même sous la présidence de M. le maréchal de Mac-Mahon. C'est de toute façon un homme d'expérience dans les affaires, de relations courtoises, d'un esprit éclairé. Il a de plus l'intention avouée, l'habitude, le goût d'une libérale modération, et lorsqu'il y a quelques jours il a accepté la mission de former un cabinet, il s'est proposé certainement de porter au pouvoir ces idées de conciliation dont il a parlé dans la laconique déclaration qu'il a lue aux chambres. La conciliation, soit! Il faudrait seulement prendre garde que cette conciliation ne fût pas tout simplement une confusion perpétuée. Le fait est qu'on ne voit pas clairement ce que signifient ces paroles, comment elles peuvent se traduire dans la réalité, et la composition même du nouveau cabinet n'aide sûrement pas à éclaircir ce mystère; elle ne sert au contraire qu'à

l'obscurcir. Le dernier ministère a compromis bien des questions par ses incohérences, par ses concessions, par ses complaisances pour toutes les excentricités plus ou moins démocratiques, et il a parfois sacrifié les intérêts les plus sérieux à ce qu'il appelait l'union du parti républicain; il laissait passer les propositions les plus bizarres sous le prétexte de ne pas provoquer des scissions de majorité, et il avait la prétention de rallier tous les groupes en cédant à leurs caprices. Le président du conseil d'aujourd'hui a déjà tout l'air de recommencer l'expérience sous une forme nouvelle et de vouloir, lui aussi, maintenir ou rétablir l'union du parti républicain en s'efforçant de concilier tous les groupes, c'est-à-dire en leur faisant une part dans le pouvoir. Il est sans doute lui-même modéré par ses opinions, mais il se croit obligé d'appeler dans le cabinet un membre de la gauche radicale, un député de Paris, M. Hérisson, qui n'avait certes pas une compétence particulière pour la direction des travaux publics et qui, en toute circonstance, a voté pour les mesures les plus extrêmes, les plus désorganisatrices. Faire marcher ensemble la modération et le radicalisme, c'est la chimère de cette politique qui croit tout concilier et qui n'arrive qu'à tout confondre!

Chose singulière! le nouveau garde des sceaux, M. Paul Devès, est justement le député qui déclarait, il y a quelques mois à peine, qu'il ne fallait pas compter se servir des républicains modérés pour faire les affaires de l'extrême gauche et qui obtenait de la chambre un ordre du jour presque brutal contre la mairie centrale de Paris; mais, d'un autre côté, M. le préfet de la Seine a déclaré qu'il n'avait accepté ses fonctions que pour faire triompher cette mairie, et il ajoutait fièrement: « Sinon, non! » Ces jours passés encore, il saisissait l'occasion de se prononcer pour l'extension des pouvoirs du conseil municipal. Comment concilier l'ordre du jour de M. le garde des sceaux Devès et les déclarations de M. le préfet de la Seine Floquet? Que va-t-il se passer? C'est, à ce qu'il paraît, la comédie du mois dernier qui recommence entre le premier magistrat de Paris donnant sa démission et le gouvernement pressant son préfet de rester. M. le préfet de la Seine a-t-il réellement offert sa démission? L'a-t-il retirée sur les instances du nouveau ministre de l'intérieur? Comment s'est-on entendu? Si seulement le conseil municipal de Paris avait été encore en session, M. le préfet de la Seine aurait eu la ressource de lui demander secours, de se faire « inviter » ou autoriser encore une fois par un ordre du jour à rester quand même dans sa préfecture; mais le conseil municipal n'a plus pour le moment la parole, et, en attendant qu'il la retrouve, la question reste indécise. Malheureusement la contradiction est partout dans ce cabinet. Parmi ces ministres et les nouveaux sous-secrétaires d'état qui viennent d'être adjoints aux ministres, qui ont été choisis ou acceptés par M. le président du conseil, il y a des hommes qui ont voté

pour la mairie de Paris, pour la suppression de l'inamovibilité dans la magistrature, pour l'élection des juges, pour l'abolition du concordat, pour la guerre aux croyances religieuses, pour tout ce qui peut diviser et troubler le pays. Comment concilier tout cela et expliquer ces contradictions? Quelle chance y a-t-il de faire un gouvernement à demi sérieux avec tant d'élémens incohérens? Heureusement les vacances ont commencé pour tout le monde, pour le parlement comme pour le conseil municipal de Paris, et la meilleure fortune pour le cabinet a été qu'on ne lui ait rien demandé. Tout est provisoirement ajourné d'un commun accord, et d'ici à la session nouvelle, on aura eu la satisfaction de vivre. M. le président du conseil paraît avoir, il est vrai, une ambition plus relevée; il ne se contente pas du rôle de gérant d'un interrègne. Il assure qu'il a des idées nettes, une politique définie sur les affaires intérieures comme sur les affaires extérieures, qu'il soutiendra résolûment sa politique, ses idées devant les chambres. C'est là précisément la question, qui n'est éclaircie ni par une déclaration sommaire, ni par la composition du cabinet, ni par les opinions connues des hommes associés au gouvernement.

La vérité est que ce ministère d'hier, sans être, si l'on veut, plus médiocre que ceux qui l'ont précédé, n'en diffère pas essentiellement par l'origine, par le caractère, par les fatalités qui l'enveloppent, et qu'il est lui-même le produit d'une situation profondément altérée. Il ne veut pas être un expédient, un cabinet d'affaires ou de vacances. M. le président du conseil refuse pour lui le rôle d'utilité insignifiante et temporaire : soit. S'il n'est pas un expédient, il n'apparaît sûrement pas jusqu'ici comme une solution, comme la manifestation décisive d'une force renaissante de gouvernement. Il n'est tout au plus qu'une trêve dans un mouvement qui a déjà dévoré bien des ministères, qui ne peut arriver à se fixer parce qu'il est le résultat d'idées fausses, d'une altération croissante de toutes les conditions d'un régime régulier, d'une politique de parti qui, au lieu de constituer et de pacifier la république, tend à la précipiter dans une sorte de décomposition, à la ruiner par le spectacle de la mobilité et de l'impuissance dans la confusion. Depuis que les républicains règnent sans contestation et sans partage, depuis qu'ils se sont si bien employés à faire de la république, non plus le régime de tout le monde, mais le régime de leurs passions exclusives, de leurs ambitions et de leurs préjugés, les crises ne se comptent plus : elles n'ont fait que se succéder en s'aggravant. La quatrième année n'est point encore écoulée depuis l'entrée de M. Jules Grévy à l'Élysée, et voici déjà le sixième ministère! En quatre années, le gouvernement des républicains a parcouru à peu près toutes les phases, allant du centre gauche jusqu'au radicalisme, et s'il n'a pas rallié la gauche la plus extrême, il lui a souvent pris ses idées,

ses propositions. Il a plus ou moins livré ou laissé mettre en doute la magistrature, l'armée, l'administration, les lois religieuses, et de cette série d'expériences, aggravées de jour en jour, qu'est-il résulté ? Tout a été compromis, et les ministères, les hommes eux-mêmes, se sont usés à l'œuvre sans profit et sans honneur. M. Clémenceau, en signifiant l'autre jour ses défiances au nouveau cabinet, disait avec une certaine franchise : « La république a soulevé dans ce pays depuis dix ans toutes les questions politiques et sociales; toutes les réformes ont été abordées, aucune n'a été réalisée. Cette situation ne peut pas durer davantage; le moment est venu d'aboutir. »

Oh ! sûrement, la république, depuis qu'elle est exclusivement aux mains des républicains, a abordé bien des problèmes qu'elle n'a pas résolus. Elle s'est flattée de réaliser toute sorte de réformes, de se donner un gouvernement, et si elle n'a que médiocrement réussi, l'explication est plus simple que ne paraît le croire M. Clémenceau : c'est qu'on n'accomplit pas des réformes sérieuses avec des fantaisies de secte et on ne crée pas un gouvernement avec tout ce qui peut désorganiser un pays. On s'épuisera vainement à « concilier des groupes, » à rassembler des médiocrités bruyantes ou à essayer de dégager une politique d'une majorité qui a plus de passions que d'idées : avec tout cela, on n'arrive qu'à cet état d'impuissance où les ministères se succèdent sans durée et sans autorité. « Le moment est venu d'aboutir, » assure M. Clémenceau; c'est vrai, et l'alternative qui s'offre aujourd'hui à M. le président du conseil est des plus claires. Le moment est venu de savoir si l'on veut aller jusqu'au bout de la décomposition ou si l'on peut tenter un effort sérieux pour replacer la république dans des conditions telles qu'elle puisse avoir un vrai gouvernement capable de sauvegarder les intérêts intérieurs et extérieurs du pays.

Ce qu'il y a, en effet, de grave dans ces crises qui se succèdent, qui s'enchaînent par une sorte de fatalité, c'est qu'en dévoilant de singulières faiblesses intérieures, nées d'une série de déviations, elles ont pour résultat inévitable et immédiat une réelle impuissance dans les affaires extérieures. Le vote du 29 juillet, qui crée une situation nouvelle, est très explicable sans doute; il avait été préparé par tout un système d'ambiguités, par l'incurable indécision d'un ministre qui, trois mois durant, avait flotté entre toutes les résolutions, entre toutes les tentations, pour finir par proposer une intervention qui n'était pas une intervention et qui pouvait en avoir tous les inconvéniens. Qu'on se rende compte cependant de l'effet de ce vote dans un moment où les événemens étaient déjà engagés en Égypte et où une conférence européenne était en pleine délibération à Constantinople. Quel rôle avaient désormais à jouer les quelques navires envoyés par nous dans les eaux égyptiennes? Ils n'avaient plus rien à faire, et

après s'être promenés inutilement d'Alexandrie à Port-Saïd, ils n'avaient plus qu'à se retirer, à replier leur pavillon, ne fût-ce que pour ne pas être exposés à se trouver entraînés par quelque incident au-delà des volontés d'un gouvernement encore inconnu. Quelle était, d'un autre côté, la position de notre ambassadeur, M. le marquis de Noailles, à Constantinople? Il restait sans ordres, sans direction ; il n'était forcément dans la conférence qu'un spectateur, un témoin recevant les propositions, les communications pour les transmettre à Paris. Il se trouvait brusquement désarmé par le vote qui désavouait son chef en lui refusant les moyens d'aller plus loin, et pendant huit jours il a dû attendre des instructions d'un nouveau ministre. C'est, dira-t-on, la loi du régime parlementaire, et il est tout simple qu'un cabinet, avant de s'engager dans une intervention, soumette ses projets au parlement, qu'il coure la chance d'un vote. Non, encore une fois, ce n'est pas le vrai régime parlementaire : il n'est pas tout simple qu'un cabinet qui a la direction d'une grande affaire provoque, par ses tergiversations incessantes, la confusion dans une assemblée nécessairement un peu ignorante des intérêts diplomatiques; il n'est pas tout simple que, par l'insuffisance d'un ministre, la politique d'un pays soit brusquement bouleversée du jour au lendemain et que notre considération soit à la merci d'un vote qui n'a été, après tout, qu'une réponse aux irrésolutions du gouvernement. Si le régime parlementaire devait être ainsi compris et pratiqué au nom de la république, il créerait à la France une véritable infériorité. Qu'on voie comment procède l'Angleterre, qui, apparemment, est une nation libre et comprend le régime parlementaire. Là le ministère n'a point attendu une direction, il l'a donnée; il n'a pas cherché à rejeter la responsabilité sur le parlement ; il l'a acceptée tout entière. Il s'est inspiré des grands intérêts du pays, et le jour où il s'est décidé, il a été suivi par tous les partis. Si le gouvernement français avait agi ainsi avec une sage résolution qui aurait été une garantie, il n'aurait pas peut-être été désavoué et il n'aurait pas créé cette situation amoindrie où tout est à reprendre aujourd'hui par le commencement.

Assurément cette situation reste plus que jamais difficile, et le nouveau cabinet s'est borné à interpréter le vote du 29 juillet en disant que la chambre a entendu prendre « une mesure de réserve et de prudence qui n'est point l'abdication. » Il a ajouté d'ailleurs que, s'il survenait des événemens qui parussent engager les intérêts ou l'honneur de la France, il s'empresserait de convoquer les chambres, pour leur soumettre les résolutions que les circonstances nouvelles commanderaient. Au fond, la seule éventualité possible, c'est que la France, non plus par son initiative ou d'accord avec l'Angleterre, mais par suite d'une délibération européenne, soit conduite à participer à une sorte de pro-

tectorat collectif et assez platonique sur les bords du canal de Suez. Que ce projet repris dernièrement par l'Italie, à la conférence de Constantinople se réalise ou qu'il soit abandonné, la France ne reste pas moins dégagée de ces affaires égyptiennes. Elle n'a point abdiqué si l'on veut, elle s'est effacée, — elle a reconquis la liberté de ne rien faire! Dût-elle même s'associer à cette manifestation d'un protectorat européen sur le canal de Suez, elle ne serait là que pour monter la garde sans péril; elle ne paraîtrait que comme une auxiliaire dans ces contrées où naguère encore elle se flattait d'avoir une position privilégiée, une prépondérance traditionnelle. C'est peut-être sage, c'est peut-être nécessaire, puisqu'on n'a pas su nous préparer un meilleur rôle; ce n'est pas moins dur et dans tous les cas, c'est ainsi. La France subit les conséquences de la politique de son gouvernement depuis quelques mois; elle ne compte plus en Égypte. Elle n'est et ne peut être qu'une spectatrice, tandis que les événemens se déroulent désormais sous la main de l'Angleterre, qui s'est chargée seule de l'action et qui n'entend sûrement pas se laisser embarrasser par des coopérations incommodes ou laisser amoindrir par la diplomatie les résultats de son entreprise.

Quelle est en réalité la situation à l'heure qu'il est? D'un côté, l'Angleterre a pris position en Égypte; elle campe avec ses forces à Alexandrie et autour d'Alexandrie. L'Angleterre peut être lente à se mettre à l'œuvre et quelquefois même se montrer embarrassée au début d'une entreprise de guerre; c'est l'histoire de presque toutes ses entrées en campagne. Seulement, une fois engagée, elle regagne bientôt le temps perdu et elle ne recule plus. Aujourd'hui les contingens militaires dont elle a besoin lui arrivent de toutes parts, de l'Inde et de l'Europe, débarquant heure par heure à Suez et à Alexandrie. Son armée se constitue; le général qui est chargé de commander l'expédition, sir Garnet Wolseley, arrive lui-même en ce moment à Alexandrie, et les opérations décisives ne tarderont pas à commencer contre l'armée égyptienne d'Arabi, qui paraît résolue à résister dans les positions où elle s'est retranchée. Jusqu'ici il n'y a eu que quelques escarmouches peu sérieuses, mais suffisantes pour laisser entrevoir que la marche en avant ne sera pas sans quelque difficulté pour l'Angleterre. — D'un autre côté, à Constantinople, tout reste assez obscur et peu décisif. La Turquie, après avoir d'abord décliné la proposition qui lui avait été faite d'intervenir en Égypte, a fini par accepter et par souscrire à toutes les conditions, à tous les engagemens qui lui ont été imposés. Ces jours derniers, la conférence a paru se rallier à ce projet de protectorat spécial que l'Italie a proposé pour l'isthme; mais il est bien clair que, depuis le moment où l'on offrait pour la première fois à la Turquie d'intervenir, même depuis qu'on avait parlé d'élever le pavillon européen sur le canal de Suez, les événemens ont marché et qu'aujourd'hui

c'est l'Angleterre qui est maîtresse du terrain, qui est l'arbitre de toutes les combinaisons. L'Angleterre accepte, si l'on veut, l'intervention turque; mais elle exige que le sultan commence par proclamer rebelle le chef de l'armée égyptienne, Arabi, et elle entend que les troupes ottomanes soient placées dans des conditions telles qu'elles ne puissent embarrasser en rien les opérations de l'armée anglaise. Elle ne se refuse pas au protectorat européen dans l'isthme, mais elle fait ses conditions, elle met des limites, elle réserve sa liberté et ses droits. En un mot, c'est l'Angleterre qui a pris désormais la direction des affaires et elle entend nécessairement que tout se subordonne à son action. Est-ce à dire que, par son initiative, par ce déploiement de puissance, elle se sépare absolument des autres cabinets et elle menace les intérêts européens? Elle fait seule ce qu'elle aurait pu faire avec la France; elle agit dans son indépendance, pour la sauvegarde de ses intérêts, mais sans mettre réellement en péril les intérêts ou les droits de l'Europe, —et puisque la guerre est engagée, c'est à la guerre d'abord de trancher la question. Pour le moment, la diplomatie n'a plus rien à faire, et il est assez naturel que la conférence de Constantinople suspende ses réunions. Ce n'est qu'après la campagne, quand il s'agira de décider de la situation définitive de l'Égypte, ce n'est qu'alors que la diplomatie reprendra ses droits, et que l'Angleterre même victorieuse aura nécessairement à compter avec l'Europe.

Si dans ce mouvement européen qui s'étend de l'occident à l'orient, qui se déplace sans cesse, il y a aujourd'hui une chose sensible et caractéristique, c'est la confusion des politiques, l'incertitude de toutes les relations. Sans doute, à travers tout, il peut y avoir quelques points fixes, quelque apparence d'accord permanent entre des cabinets. Il y a, si l'on veut, cette intimité qui s'est renouée entre l'Allemagne et l'Autriche, qui n'a cessé d'être visible depuis le congrès de Berlin dans les affaires de l'Orient et qui l'est encore dans la conférence de Constantinople aussi bien que dans l'entrevue récente de l'empereur Guillaume avec l'empereur François-Joseph. L'amitié des deux grands adversaires des champs de bataille de Bohême est-elle destinée à durer, à s'affermir à la faveur des circonstances nouvelles? Est-elle si bien fondée qu'elle puisse résister à toutes les épreuves? Elle existe, et, on n'en peut disconvenir, elle est une force, une garantie défensive au centre du continent. C'est pour le moment ce qui ressemble le plus à un essai de système fédératif en Europe. En dehors de cette alliance pratiquée depuis les dernières années avec quelque suite, tout le reste est variable et confus sur le continent. La Russie d'ailleurs, paralysée par ses affaires intérieures, n'a plus ses vieux rapports avec Berlin et Vienne; elle n'est plus qu'une alliée intermittente et douteuse, embarrassée dans sa politique, tantôt ramenée par ses traditions, par ses ambitions vers l'Orient, où elle rencontre

à chaque pas l'Autriche sur son chemin, tantôt ressaisie par le désir de se rapprocher de l'Allemagne, de renouer l'alliance des trois empereurs. L'Italie à son tour essaie de se glisser entre tous ces empires; elle est à la recherche d'une position diplomatique, elle brigue des rôles qui lui échappent sans cesse. Malheureusement les entrevues du roi Humbert avec le souverain de l'Autriche ne sont pas pour le moment aussi faciles à négocier et à préparer que les entrevues des deux empereurs à Ischl ou à Gastein. Il survient toujours quelque difficulté, quelque incident malencontreux, comme cet attentat « irrédentiste » qui est venu ces jours derniers attrister l'inauguration de l'exposition de Trieste, troubler les fêtes par lesquelles on célèbre l'anniversaire de l'annexion de la ville de l'Adriatique à l'empire autrichien. Les « irrédentistes » ont joué déjà plus d'un mauvais tour au gouvernement de Rome. Ce n'est point sans doute que le cabinet du Quirinal puisse être responsable de ce que font ces étranges patriotes, des bombes meurtrières jetées dans la foule à Trieste. Il n'y a toujours pas de quoi faciliter la visite si souvent annoncée de l'empereur François-Joseph au-delà des Alpes et l'entrée définitive de l'Italie dans l'alliance austro-allemande.

La pire des politiques pour l'Italie serait de s'engager sans détour dans une voie de diplomatie où elle a trouvé déjà plus d'une déception et de sacrifier à un rêve ses alliances les plus naturelles, les plus anciennes. Qu'elle se préoccupe toujours pour sa sûreté de garder des rapports de bienveillance mutuelle avec l'Allemagne et avec l'Autriche, rien certes de plus simple; mais il est bien clair que la nature des choses devrait la porter d'habitude vers l'Angleterre et la France. Ce n'est malheureusement pas ce qui existe à l'heure qu'il est, et il est toujours assez difficile de distinguer où en sont tout particulièrement les relations de l'Italie et de la France. Ces relations sont visiblement assez peu intimes puisqu'il n'y a encore aujourd'hui ni un ambassadeur de France auprès du Quirinal ni un ambassadeur du roi Humbert à Paris. La question est de savoir si, entre deux pays unis par tant de liens, des incidens, des susceptibilités, des froissemens peuvent l'emporter indéfiniment sur les intérêts les plus sérieux. C'est là ce que ne peuvent admettre tous ceux qui réfléchissent des deux côtés des Alpes. Qu'il y ait eu depuis quelques années en Italie des dispositions peu amicales pour la France, des mouvemens de mauvaise humeur qui n'étaient ni justifiés, ni bien habiles, des manifestations déplacées contre une ancienne alliée, oui, sans doute. Mais assurément pour tous ceux qui ont le sentiment des intérêts, des rapports naturels des deux pays il y a autre chose à faire qu'à perpétuer les animosités, à se prêter à des polémiques internationales sans fin.

Le danger de ces polémiques, c'est d'être nécessairement passion-

nées, et précisément parce qu'elles sont passionnées, de tout confondre, de voir souvent des ennemis de la France même parmi ceux qui ont été toujours pour elle des amis sincères. Certes, s'il est un homme, un diplomate qui ait laissé de bons et aimables souvenirs parmi nous, c'est M. Nigra, qui a si longtemps représenté l'Italie à Paris et dont le nom a été mêlé récemment, on ne sait pourquoi, à ces guerres de plume. Que M. Nigra, dans sa longue mission, ait toujours servi, défendu fidèlement les intérêts de l'Italie et de son souverain, cela n'est point douteux, et c'est son honneur; il les a défendus et servis avec la pensée que les intérêts des deux pays s'accordaient, que l'alliance entre les deux nations était naturelle. Non, M. Nigra n'a point eu à s'occuper pendant la guerre d'un traité ou de négociations dont la France aurait eu à se plaindre. Non, à aucun moment, à aucun degré, il n'a été mêlé aux menées séparatistes qui ont pu se produire à Nice. Il n'a pris part dans sa carrière qu'à un seul acte, celui qui avait pour but et qui a eu pour résultat la cession de Nice et de la Savoie à la France. Associé dès sa jeunesse à la politique du plus grand des Italiens, il n'a depuis participé ni adhéré à une agitation quelconque qui aurait tendu à la rétrocession de Nice, à la destruction de l'œuvre de Cavour, et, en cela, il était d'intelligence avec son ministre, M. Visconti-Venosta, qui avait les mêmes idées. Ce que savent ceux qui sont au courant de la vie diplomatique, c'est que, depuis 1871, dans des momens difficiles, — et il y en a eu même sous M. Thiers, — M. Nigra, par son tact, par son habileté, par sa connaissance des choses et des hommes, a rendu d'éminens services à la cause de l'alliance. Ce qui est vrai, c'est que, s'il eût été à Paris au moment des affaires de Tunis, il eût peut-être réussi à détourner ou à atténuer bien des froissemens, et que, s'il y a un homme fait pour raviver l'ancienne alliance, pour aider au rapprochement des deux pays, c'est encore M. Nigra. A quoi tendent toutes ces polémiques? Croit-on par hasard que la France ait trop d'amis dans le monde et qu'il soit bien utile pour elle d'oublier ou de méconnaître ceux qui lui ont toujours témoigné des sympathies?

Ch. de Mazade.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Depuis les derniers jours de juillet, les événemens, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, ont pris un cours de moins en moins favorable aux entreprises des baissiers, et un mouvement sérieux de progression a commencé à se produire sur les fonds publics et sur un certain nombre de valeurs. Le taux exceptionnellement peu élevé des reports effectués les 1er et 2 août avait démontré que la situation de la place se prêterait aisément à une tentative de reprise aussitôt que la politique laisserait respirer le marché. Les engagemens à terme se sont très réduits, l'argent au contraire est abondant, et la spéculation à la hausse est dirigée par des banquiers qui, après s'être longtemps contentés de reporter pendant la période des folies de l'an passé, ont largement acheté depuis la crise, et possèdent à la fois toutes les ressources nécessaires pour mener à bien une opération de longue haleine, et assez de patience pour attendre le concours des capitaux de placement.

Il est regrettable que l'espèce d'anarchie parlementaire qui vient d'aboutir après de longs mois à la formation d'un ministère de conciliation entre les *disjecta membra* de la majorité républicaine n'ait pas permis à la chambre de voter le budget de 1883 avant de se séparer. M. Léon Say avait réussi à faire accepter ses vues sur la situation financière du pays et sur les moyens à prendre pour empêcher cette situation de se gâter. Le budget de 1883 présentait un très gros chiffre de dépenses ordinaires, et des prévisions très élevées de recettes. Sur un point comme sur l'autre, le ministre avait voulu mettre le pays en face des réalités, au lieu de continuer à l'amuser par le mirage des plus-values extraordinaires; il avait voulu aussi opposer une digue au débordement des crédits supplémentaires. Il est certain que M. Tirard ne changera rien à ces traits essentiels du budget et présentera au parlement, dans la session d'automne, les chiffres mêmes de son prédécesseur. On ne saurait affirmer toutefois que le temps qui va s'écouler jusqu'à la rentrée ne disloquera pas dans quelques parties l'économie du budget, notamment en ce qui concerne l'opération relative au remboursement des sommes dues à l'état par les chemins de fer. « Ni conversion, ni emprunt, ni rachat, » avait dit M. Léon Say pour caractériser son système financier. Or c'est un partisan décidé du rachat des chemins de fer qui vient d'être choisi comme sous-secrétaire d'état au département des travaux publics.

Pendant que la politique de non-intervention prenait définitivement

le dessus en France, la situation en Orient tendait rapidement à se simplifier. L'Angleterre occupe Alexandrie et le canal maritime; dans quelques jours, les troupes expédiées de l'Inde arriveront à Suez et le gros des forces expéditionnaires envoyées d'Angleterre débarquera à Port-Saïd; le commandant en chef sera, le 15 août, à Alexandrie; la campagne sérieuse contre Arabi ne tardera donc plus à s'ouvrir. La conférence n'a mis aucun obstacle à l'action de la Grande-Bretagne et va interrompre ses travaux en ajournant toute nouvelle réunion à l'époque où le canon aura achevé son œuvre sur les bords du Nil. Quant à la Porte, qui paraît aussi désireuse aujourd'hui d'envoyer des troupes en Égypte qu'elle semblait, il y a quelque temps, peu soucieuse d'intervenir, elle se soumet successivement à toutes les exigences de l'Angleterre, proclame Arabi rebelle, et va signer une convention militaire qui subordonne l'action de ses troupes à celle des forces anglaises.

Cette perspective d'un accord définitif entre la Turquie et la Grande-Bretagne pour le rétablissement de l'ordre en Égypte *manu militari* a exercé une action des plus heureuses sur les cours des valeurs orientales qui, toutes, ont bénéficié d'un large mouvement de reprise pendant la dernière semaine et dont la progression se produisant simultanément avec l'avance rapide que la spéculation imprimait aux cours de nos rentes, a donné à l'ensemble du marché une physionomie animée et confiante qu'il n'avait pas présentée depuis plusieurs mois.

Les rentes avaient été compensées le 1er août aux cours suivans : 3 pour 100, 81.20; amortissable, 81.40; 5 pour 100, 114.10. Le samedi 12, on cotait en clôture : 3 pour 100, 82.25; amortissable, 82.50; 5 pour 100, 115.40; la plus-value dépasse 1 franc, même en tenant compte du report. Avec les rentes, on a vu monter la Banque de France, le Crédit foncier, la Banque de Paris, les valeurs de la Compagnie de Suez et les actions des chemins français et étrangers. La Banque de France a passé de 5,300 à 5,390. Cette fermeté est due à la probabilité du maintien de l'escompte au taux actuel aussi longtemps que la Banque d'Angleterre, qui donne en ce moment de l'or au continent, ne verra pas le montant de sa réserve se relever dans une large mesure.

Le Crédit foncier a été, depuis quelques jours, l'objet de nombreux et importans achats motivés par l'exécution prochaine du traité de fusion conclu avec la Banque hypothécaire. Ce traité et les modifications statutaires qui en résultent ont été définitivement approuvés par le conseil d'état et rien ne retarde plus la mise en œuvre des combinaisons qui doivent avoir pour résultat de livrer au Crédit foncier, sans concurrence possible, tout le domaine des opérations hypothécaires. Quant aux actionnaires, ils vont tout d'abord gagner à cette mise en œuvre de voir, sans opérer eux-mêmes aucun versement effectif, leurs titres libérés des 100 francs restant dus sur chaque action : les 26 mil-

lions que cette libération représente étant prélevés sur le montant des apports de la Banque hypothécaire. Au cours actuel, 1,500 francs environ, l'action du Crédit foncier coûte en fait 1,400 francs. Mais la spéculation ne met pas en doute que le cours de 1,500 francs soit promptement atteint sur l'action entièrement libérée, et cette conviction explique les achats dont nous parlions tout à l'heure.

Le Lyon a monté de 1,640 à 1,690, le Midi de 1,220 à 1,252, le Nord de 1,985 à 2,045; on voit que les porteurs de ces titres ne se sont pas émus de l'arrivée au pouvoir d'un nouveau ministre des travaux publics et d'un nouveau ministre des finances. Les chemins étrangers ont été, d'autre part, assez bien partagés; les Autrichiens ont progressé de 20 francs, les Lombards de 7 francs, le Nord de l'Espagne de 27 francs, le Saragosse de 10 francs.

Quelques institutions de crédit ont vu leurs titres suivre le courant de hausse, comme la Banque de Paris, qui gagne 15 francs à 1,095 et le Mobilier espagnol, en reprise de 45 francs. Notons encore 30 francs de plus-value sur la Banque ottomane, 35 francs sur la Banque des Pays autrichiens, 10 francs sur la Banque des Pays hongrois. Sur le plus grand nombre des titres de banques, les cours sont, au contraire, restés stationnaires et le Crédit lyonnais a même perdu 35 francs sur des bruits malveillans, accueillis avec un empressement singulier par quelques journaux d'outre-Rhin et qui représentaient la situation de l'établissement comme très embarrassée. La vérité est que le conseil du Crédit lyonnais, en présence d'une diminution inévitable des bénéfices en 1882, croit prudent de renoncer au système de distribution d'acomptes semestriels et convoque les actionnaires pour leur soumettre la question.

L'action Suez a monté de 2,490 à 2,555, le Gaz s'est maintenu aux environs de 1,600. Une fois de plus, les tentatives d'entente entre la compagnie et le conseil municipal pour la diminution du prix du gaz ont échoué. On ne sait encore si les négociations pourront être utilement reprises ou si le litige sera porté devant les tribunaux. En attendant, les consommateurs continuent à payer le même prix, et le monopole rapporte un bénéfice annuel de 13 millions à la ville de Paris.

Les fonds étrangers ont conservé une excellente attitude. Quelques-uns, comme l'Italien et le Turc, ont monté de près d'une unité, l'Italien passant de 86.90 à 87.75, le Turc de 10.45 à 11.50. L'Unifiée, soutenue par des mains très puissantes, n'a pas regagné moins de 28 francs depuis le dernier cours de compensation. La conversion espagnole suit régulièrement son cours, et le nouveau fonds 4 pour 100 se tient un peu au-dessus de 63.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CINQUANTE-DEUXIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — LII[e] ANNÉE.

JUILLET — AOUT 1882

Livraison du 1[er] Juillet.

Livraison du 15 Juillet.

Livraison du 1er Août.

Livraison du 15 Août.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Ce, rue St-Benoît.

